



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

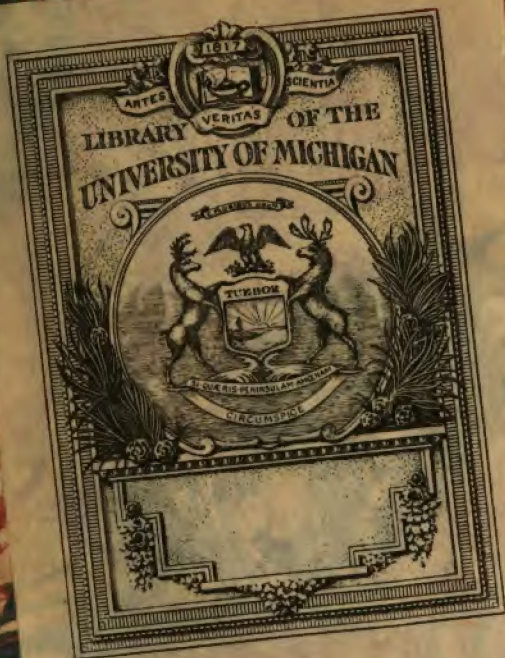
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

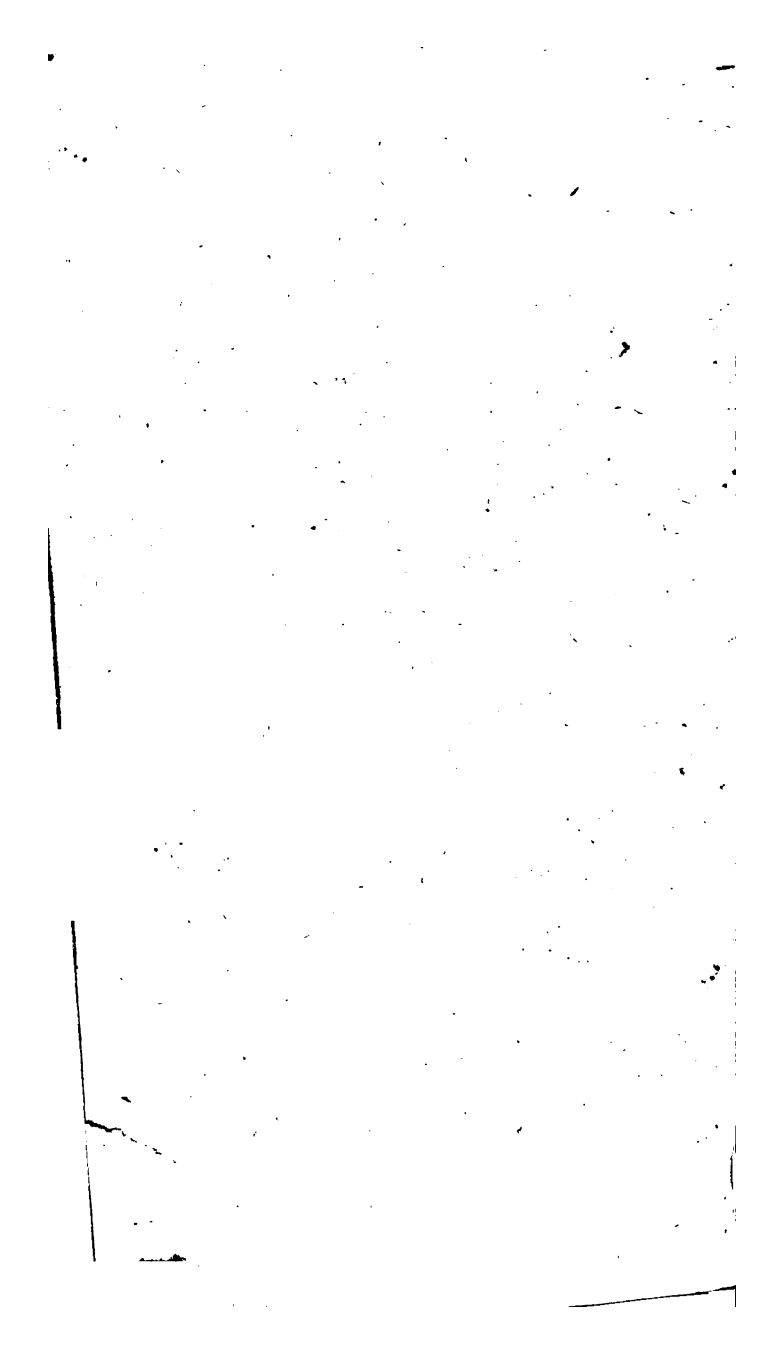
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







892
D440
v. 1



HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

TOME QUATRIÈME



Desboulmière Jean Auguste Julien

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN
FRANCE, JUSQU'À L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales
Pièces, & un Catalogue de toutes celles
tant Italiennes que Françaises, données
sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus
curieuses & les Notices les plus intéres-
santes de la vie & des talens des Auteurs
& Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME QUATRIÈME.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

1960

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES



HISTOIRE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

LES ÉTRENNES OU LA BAGATELLE.

*Comédie en un acte , en vers libres ,
suivie d'un Divertissement , 19 Jan-
vier 1733. (1)*

JANUS ouvre la scène & invite la Bagatelle à profiter ainsi que lui des sortises des humains , & à leur bien vendre ses coquilles. Le Chevalier Colifichet aborde cette Déesse , l'embrasse,

(1) La scène est dans la Galerie du Palais.

Tome IV.

A

& en est reconnu pour un de ses plus chers favoris. Ils se débitent beaucoup d'impertinences que son nom & son caractère autorisent, & après différens projets qu'il lui communique sur la parure des femmes, & sur celle des hommes, il lui fait part de celui de cinq brochures qui portent les titres suivans:

« Traité des Riens avec une Dissertation sur la babilole, dédié aux Dames, par M. l'Abbé Bagatelle.
• Premier volume.

La BAGATELLE.

Ce titre-là promet, la matiere est profonde.

Le CHEVALIER.

De tout ce qui se fait, c'est la source féconde,
C'est un rien qui nous place, un rien qui nous détruit,

Un Amant par un rien révolte une Maîtresse,
Et par un rien un autre la séduit,
Un rien fait tomber une Piece,
Un rien fait qu'elle réussit.

» L'A B C du grand Monde, ou
» l'Art de soutenir la conversation à
» peu de frais. Second volume.

Un bon jour dit de bonne grace,
Deux ou trois complimens polis

Roman lang.
Bernett

114-46 du Théâtre Italien.

3

52279

Qu'on se renvoie & qu'on relasse.

Mille tendres fornettes,
Que l'on a soin d'orner de mots à doubles
sens,
Parler éloquemment cornettes,
Et prononcer sur des rubans
De tout ce qui paraît juger sans connaissance,
Hors de propos prodiguer son encens,
Et placer bien sa médisance,
Voilà des aimables du tems,
Ce qui fait le mérite & toute la science.

La BAGATELLE.

Et souvent l'entretien des plus honnêtes gens.

Le CHEVALIER, *continue à lire.*

» La Nouvelle Toilette des Dames
» avec une Liste détaillée de tout ce
» qui la compose, ouvrage immense
» & digne de la curiosité publique. Troi-
» sième volume.

» La Toilette des Hommes, revue,
» corrigée & augmentée des trois quarts
» & qui n'est pas moins curieuse que
» celle des Dames. Quatrième volume.

» La Science de Coëffer les uns &
» les autres, livre très-utile pour mes

» jeunes confreres qui entrent dans le
» monde ».

Le Chevalier ne s'amuse pas seulement à composer des brochures, il donne encore ses soins à l'éducation des jeunes filles. Une de ses Eleves arrive & paraît avoir bien profité de ses leçons. La Bagatelle applaudit beaucoup aux travaux du Chevalier Colifichet, & en est si contente, qu'elle le prie de tenir sa place pendant qu'elle va faire préparer des danses.

Damon, vieux libertin, de la connaissance du Chevalier, vient le consulter sur des emplettes. Il ne veut d'abord acheter que des almanachs, des étuis & des curedents pour un de ses anciens amis qui est fort pauvre, & ne lui est bon à rien ; mais il cherche un superbe cabaret de la Chine, pour un Seigneur nouvellement en faveur, sur la protection duquel il compte beaucoup. Il demande ensuite quelques éventails communs & des rubans unis pour sa femme, & les plus beaux bijoux qu'il pourra trouver dans le palais pour une Actrice qu'il entretient ; ce qui fait dire au Chevalier ces vers qui sont très-beaux, mais qui ne sont nullement dans son caractère.

Du monde pervers tel est le caractère,
L'intérêt & l'orgueil prodiguent les écus,
Les plaisirs effrénés répandent encor plus ;
Mais l'amitié ne donne guere.
Elle ressemble à l'Amour Conjugal ,
Le devoir est mesquin , la vertu ménagere ,
Le vice seul est libéral.

Le Marquis, le Comte & le Baron
arrivent ensemble ; & après avoir tous
embrassé le Chevalier , ils lisent dans le
nouvel almanach des Théâtres , diffé-
rentes prédictions que nous rapporte-
rons en partie , non qu'elles soient bien
piquantes , mais parce qu'elles servent
d'anecdotes pour les Spectacles de ce
tems-là. La premiere regarde , comme
de raison , le Théâtre de l'Opéra.

L'an qu'Isis au jour reparaitra ,
Tremble, fremis, malheureux Opéra.
Elle sera pour toi la fatale comete
Qui t'annoncera ta défaite ;
De ses climats glacés, tout se ressentira.
Dans le rôle d'Io (1) l'Amour s'enrhumera ,
Pour rendre ta perte complete ,

(1) Mademoiselle Lemaure, qui venait de jouer le rôle de l'Amour dans le Ballet des Sens.

Un beau Mardi (1) Zéphir s'envole.

Si le Comte qui protège l'Opéra a souffert de l'article qu'on vient de lire, il prend bien sa revanche sur la Comédie Italienne, que le Baron chérit, & qui se drape elle-même de cette manière :

L'an que chez toi Sigismond paraîtra, (2)
Que je te plains, ô Troupe d'Italie,
Jusqu'en ses fondemens ton Hôtel gêlera,
Et dans ses doigts Arlequin soufflera,
Pour réchauffer la Comédie.

Le B A R O N.

Ce pauvre Sigismond, j'en ai l'ame attendrie,
Qu'a-t-il donc fait aux Dieux, pour être
abandonné ?

Le M A R Q U I S.

Ils lui font expier le crime d'être né. (3)

On lit ensuite cet avis à la Troupe Italique.

(1) Mademoiselle Petitpas, qui avait joué celui de Zéphir dans le même Ballet, & qui partit un beau matin pour l'Angleterre.

(2) Boiffi, Auteur de la Vie est un Songe, ne se ménage pas plus que les autres dans cette Critique dont il est aussi l'Auteur.

(3) Vers de la première scène de Sigismond.

Si tu veux rappeler chez toi les Spectateurs,
Donne, ce sont deux bagatelles,
D'excellentes Pièces nouvelles,
Et pour les bien jouer, reçois de bons Ac-
teurs.

Autre avis à l'Opéra.

Veux-tu fixer la fortune qui flotte ?
Et te voir de nouveau couru ?
Fais au plutôt redanser la vertu, (1)
Et remets l'Amour en culotte. (2)

Le Comte se récrie sur la Vertu qui
doit danser, & demande qui a jamais
vu cela.

Le MARQUIS.

Toute la France.

Un sujet né pour être respecté,
A déjà fait voir ce miracle.
Il a su trouver l'art de vaincre chaque obsta-
cle,
Et d'allier aux yeux du Public enchanté,
La modestie à l'air de volupté,
Au badinage la Noblesse,

(1) Mademoiselle Salé.

(2) Mademoiselle Lemaure qui avait joué le rôle
de l'Amour dans le Ballet des Sens.

La conduite aux talens , les mœurs à la jeunesse ,

Et la sagesse à la beauté.

On lit ensuite une prédiction au
Théâtre Français.

L'an que Zaire enchantera la terre ,

○ Théâtre Français , quel sera ton bonheur !

De sa voix le son séducteur , (1)

Aidé du rare don de plaire ,

Attendrira Paris en ta faveur ,

Et fera passer sa douceur ,

Jusqu'au fond de l'âme sévère ,

Du plus inflexible Censeur.

Le Marquis grand Partisan de la Comédie Française , s'interrompt pour laisser éclater sa joie ; mais les vers qui suivent ont de quoi la rabatre.

Le Spectateur pour toi sera si débonnaire ,

Que du froid Complaisant (2) respectant la
fadeur ,

N'entendra la Piece entiere ,

Sans exciter nulle rumeur ,

Et qu'il prendra son caractère.

(1) Mademoiselle Gauffin.

(2) Comédie en cinq actes en prose , par Delaunay.

du Théâtre Italien.

Le jeu brillant de chaque Acteur,
A l'abri de quelque lueur,
Fera claquer sa morale ordinaire,
Etonnera le connaisseur
Et le forcera de se taire,
Et d'admirer en dépit de son cœur,
La complaisance du Parterre.

Les trois amis continuent la critique
de cette Comédie, & n'oublient pas ce
couplet ridicule.

Maudit celui qui n'en boira
Et qui ne s'en barbouillera.

Gustave n'est point oublié, & voici
son article.

L'an que du fond du Nord un Héros sortira,
Il effacera tout par sa clarté suprême ;

Le grand Gustave étonnera
Par ses beautés & par ses défauts même ;
Jusques à son habit , tout en lui charmera.
Grands Dieux ! quelle riche abondance
De situations contre la vraisemblance !
Et que de lieux communs heureusement cou-
sus
A des événemens qu'on n'aura jamais vus !
Un Songe , une reconnaissance ,
Des Monologues tant & plus ,

A V

Une longue Oraison funebre
 D'un Prince vivant qu'on célèbre;
 Des travestissemens, des conspirations,
 Des emprisonnemens & des proscriptions,
 Une sédition subite,
 Qui change tout-à-coup les décorations;
 Un enlèvement, une fuite,
 Un combat sur la glace, où faisant le plon-
 geon,
 Par un prodige heureux la fille de Stenon
 Disparaîtra sous l'eau toute habillée,
 Puis reviendra sur l'horison,
 Pour nous en informer sans paraître mouil-
 lée,
 Et par un dernier trait digne d'être vanté,
 Après tant de perils, de fracas, de furie,
 Qui tiendront en suspens le Public agité,
 La Piece finira dans la tranquillité;
 Et hors un confident qui seul perdra la vie,
 Les Acteurs de la Tragédie,
 Se retireront tous en fort bonne santé.

Le Chevalier prétend que nulle Prin-
 cesse n'a jamais eu plus d'Amans qu'A-
 delaïde, si ce n'est la Fiancée du Roi
 de Garbe, puisqu'elle manque d'être
 enlevée comme elle par Frédéric, par
 Gustave & par Chrifiern.

Angélique, Eleve du Chevalier, reparaît pour lui apprendre que la fête préparée pour sa réception se trouve prête ; elle lui présente aussi une de ses camarades nommée Fanchon, qui s'annonce suffisamment par un entre-chat. On danse & l'on chante le Vaudeville suivant :

Qu'un Financier ait femme jeune & belle,
Et qu'un Commis quand il est absent d'elle,
Fasse pour lui l'ouvrage de l'époux,
Le cas n'est pas grave chez nous ;
Mais qu'avec la **Donnelle**,
A petit bruit notre galant
Enleve argent, bijoux, vaisselle,
Et disparaisse un dernier jour de l'an ;
Cela passe la bagatelle.



Que de coulisse une tendre Princesse,
D'un riche Amant écoute la tendresse,
Lui vende cher ses sons flatés & doux,
Le cas n'est pas grave chez nous ;
Mais qu'avec lui la Belle,
Privant Paris de son talent,
S'enfuie ailleurs à tire d'aile,
Sans avertir le Public qui l'attend ;
Cela passe la bagatelle.



Ainsi finit cette Piece , qui remplit
on ne peut pas mieux son titre , & dont
nous aurions eu fort peu de chose à dire
si nous n'avions cru faire plaisir au Lec-
teur , en lui rappelant les anecdotes de
ce tems-là.

C'était sur-tout un des talens de M.
de Boissi , de savoir rassembler sous les
yeux du Public tous les petits événe-
mens qui font Vaudeville. Le dernier
des deux couplets que nous venons de
citer , porte sur la disparition de Made-
moiselle Petit-Pas , qui venait de se
sauver en Angleterre , & le portrait
avantageux est celui de Mademoiselle
Sallé , que tout le monde reconnut , &
à laquelle l'Auteur de la Bagatelle
adressa ces vers en la lui envoyant.

La Bagatelle au jour vient de paraître ,
Et son Auteur ose te l'envoyer ,
Vertueuse Sallé , par le titre peut-être
Que l'ouvrage va t'effrayer !
Rassure-toi , l'enjouement l'a fait naître ,
Mais j'y respecte la vertu.
Je t'y rends sous son nom , l'hommage qui
t'est du ,
Paris avec plaisir a su t'y reconnaître ;
Je n'eus jamais que le vrai seul pour Maître ,

J'y fais ton portrait d'après lui ;
J'en demande un prix aujourd'hui ,
C'est le bonheur de te connaître.

Cette petite Comédie faite pour le moment, eut le succès qu'elle devait avoir. Elle fut jouée pendant un mois, eut onze représentations, & n'a point été reprise.



L' H I V E R.

*Comédie en un acte en vers libres ;
suivie d'un Divertissement , 19 Fé-
vrier 1733. (1)*

L'H I V E R paraît seul en habit four-
ré avec un gros manchon, il s'annonce
ainsi :

Au rôle de Vieillard , le sort m'a condamné ;
Mais le Printems malgré sa jeunesse & ses
graces,

N'en est pas moins mon frere aîné.

Bacchus , les ris , les jeux sont toujours sur
mes traces ,

Et sous cet attirail barbon ,

Fai le cœur verd - galant , enjoué , vif , ai-
mable ,

J'ai toujours bon vin , bonne table ,

Et je n'ai pas toujours les mains dans mon
manchon.

Comus que l'Hiver a choisi pour
son Intendant , vient au-devant de lui ,
& lui annonce qu'il lui a retenu quatre

(1) La scène est à Paris.

du Théâtre Italien.

15

Cuifmiers fameux, qui sortent de chez
des Financiers, & quatre Confiseurs
qui ont fait leur apprentissage chez des
Dévotés.

L' H I V E R.

Mais, aurai-je une femme?

C O M U S.

Il en est venu mille ;

Mais vous êtes si difficile . . .

L' H I V E R.

Moi difficile ? Non , Comus ;

Je veux de la beauté , mais sans affecterie ;

Des graces , sans minauderie ;

De la gaité , mais sans coqueterie ;

De l'esprit , mais sans précieux ;

De la vertu , mais sans adresse.

C O M U S.

Une femme de cette espece ,

Est rare même dans les Cieux. (1)

L'Hiver se retire & l'Hymen arrive
habillé de jaune de la tête aux pieds
il a un bonnet qui se termine en croi-
sant , il apprend à Comus qu'il a quitté
la société de l'amour qui ne finissait

(1) *Rara avis in terris , &c.*

jamais un mariage avec lui, & qui les finissait toujours sans lui. Il s'est lié avec Plutus qui est bien plus expéditif.

L'HYMEN.

Par ses ordres j'unis
 Avec l'adolescent, l'antique douairière ;
 A l'aimable tendron, l'époux sexagénaire ;
 Et le véritable Marquis ,
 Avec la fille du Commis.
 En vain la vertu toute nue ,
 Mais de mille charmes pourvue ,
 A son secours m'appelle nuit & jour ,
 A ses soupirs je suis plus sourd
 Qu'un Secrétaire ,
 Qu'un Plaideur la main vuide , instruit de
 son affaire.

L'Hymen apprend encore à Comus ,
 que pour contrarier l'Amour , il em-
 pêche tous les Guerriers , ses favoris ,
 de se marier , en effrayant les jeunes
 filles & leurs parens, & en peignant aux
 premières leurs époux de retour avec
 une jambe de bois & un œil de verre ,
 & aux derniers leur départ avec un
 équipage ruineux qui fait dire aux uns
 & autres que ce n'est pas la peine
 d'acheter si cher un Invalide.

COMUS.

De ta mauvaise humeur l'Amour les dédom-
mage,

Et le plus souvent à tes frais.

Il le congédie lorsqu'il voit arriver
une fille qu'il soupçonne venir pour
épouser l'Hiver. Elle l'aborde d'un air
très-familier, & l'embrasse ; mais il se
tient sur la réserve, & la repousse par-
cequ'il ne la connaît pas. Cette jeune
personne qui est la Mode, est enchantée
de l'accueil qu'elle reçoit de Comus &
qui lui prouve qu'elle est bien changée.
Elle se propose, en effet, de charmer
l'Hiver, & lui fait part de tous les
changemens qu'elle a causés. Les Mé-
decins par exemple étaient :

En habit noir, manteau, rabat, petits che-
veux,

Le sourcil sombre & ténébreux,

L'accueil farouche, enfin toutes les marques
Qui doivent distinguer les Ministres des
Parques ;

En Adonis j'ai mis leurs Personnes charman-
tes,

Ils sont brodés, poudrés, frisés,

Sous les couleurs les plus brillantes,

Ils ont le teint fleuri, les yeux vifs, des voix
claires,

Enfin vous les croiriez d'aimables Mouſquetaires,

S'ils n'étaient pas un peu trop empeſés.

Comus eſt enchanté de ſes folies, il ne doute point que l'Hiver ne la préfère & ne lui donne la main; mais elle lui répond qu'elle n'épouſe rien; & elle ſort avec autant de précipitation qu'elle eſt arrivée.

Le Pharaon lui ſuccède, il eſt mal habillé, il n'eſt enveloppé que d'un manteau, il ſe retourne du côté par lequel il eſt entré en marquant beaucoup d'inquiétude. Comus lui en demande le ſujet, il lui répond qu'il eſt chaffé par le bon ordre. Autrefois, dit-il :

J'avais des Temples à Paris,

Où de mes zélés Favoris,

Je voyais chaque jour accourir les recrues;

Par leurs deſirs, par leurs clameurs,

Par leurs craintes, par leurs fureurs,

Par leur deſeſpoir, par leur rage,

Par d'horribles contorſions,

Et par mille imprécations

Ils m'exprimaient leur tendre hommage..

Le Pharaon demande à Comus son assistance , ce Dieu la lui refuse & il part en disant qu'il va rétablir ses affaires au carnaval de Venise.

Le Bal arrive en dansant , il est en domino & tient un masque à la main. Il vante ses avantages avec assez d'esprit , & finit par apprendre à Comus qu'il marie l'Hiver avec la Danse sa sœur , & sort malgré le peu d'assurance que Comus lui donne , afin , dit il , d'aller préparer la fête. La médisance le remplace , & débite aussi en assez beaux vers , tous les lieux communs qu'il est aisé de faire dire aux êtres Moraux , ou Métaphysiques , lorsqu'on les personifie.

Comus indigné de la malignité de ses traits , la chasse , & reçoit la visite de M. Hector Criquet , homme universel.

Qui montre l'Eloquence & la Philosophie,
Les Langues , le Blazon & la Géographie ;

La Médecine & les Loix ,

La Marine , l'Astrologie ,

La Guerre , la Magie ,

Et mille autres Arts à la fois.

Tous les talens sont détaillés dans

un placet en vers, qu'il présente à Comus.

COMUS.

Vous savez tous ces Arts divers ?

CRIQUET.

Non pas, Seigneur, mais je les enseigne.
Il offre ensuite de lui chanter son placet
soit en musique Italienne, Française,
Anglaise, Allemande, Suisse, Turque,
Chinoise ; il les possède toutes également,
& n'est pas plus embarrassé sur le
genre de voix parce qu'il chante le haut-
dessus, le bas-dessus, la haute-contre, la
taille, le concordant, le discordant, la
basse-taille, la basse-contre ; rien ne l'em-
barresse, ce n'est rien que cette uni-
versalité de talens, il tire un violon de
dessous son manteau, il joue dessus son
placet, le chante & le danse. Comus
ne pouvant autrement s'en défaire,
lui promet sa protection & le con-
gédie.

L'Hiver reparait, il apprend à Co-
mus qu'il a arrêté son mariage avec la
Volupté ; mais cette Déesse lui analyse
le plaisir d'une manière trop métaphy-
sique, il s'en dégoûte, la congédie,
& finit par épouser la Danse, qui arrive

avec l'Hymen, dont la suite forme le divertissement,

Cette Piece , digne de la saison , ne reçut , ainsi qu'elle le méritait , qu'un accueil très-froid. Elle n'eut que cinq représentations ; c'est la dernière qu'ait donné l'Abbé Dalainval , Auteur dont nous avons fait plusieurs fois l'éloge. Il a aussi donné au Théâtre Français.

La Fausse Comtesse , Comédie en un acte en prose , 1726.

L'Ecole des Bourgeoises , Comédie en trois actes en prose & précédée d'un Prologue , 1728.

Le Mari Curieux , Comédie en un acte , en prose , 1731.

Au Théâtre Italien.

L'Embarras des Richesses , Comédie en trois actes en prose , précédée d'un prologue & suivie d'un divertissement , 1725.

Le Tour de Carnaval , Comédie en un acte en prose , ornée de trois divertissemens , 1726.

L'Hiver , Comédie en un acte en vers libres , suivie d'un divertissement , 1733.

A l'Opéra Comique.

La Fée Marote, en un acte en prose,
mélée de Vaudevilles, 1734.

Cet Auteur était peu accomodé des
biens de la fortune, & mourut en 1753.

LES QUATRE SEMBLABLES.

O U

LES DEUX LELIO & LES DEUX ARLEQUINS.

*Comédie en trois actes en vers ,
5 Mars 1733. (1)*

CHRISANTE, dont le caractère est simple & ingénu, ouvre la Scène avec Hortense sa fille, à qui il demande le sujet de sa mélancolie, & lui propose pour la réjouir des livres nouveaux, des ajustemens, des bijoux ; Lisette qui s'impatiente de tous ces raisonnemens qui ne vont point au fait, lui dit brusquement :

Comment vous n'êtes pas encor assez habile ;
Pour savoir ce que veut une fille nubile ?

Chrifante dit qu'il n'entend point ce

(1) La scène est à Naples, au coin d'une rue, d'où l'on apperçoit une fenêtre de la prison.

que signifie ce terme ; Lisette le lui explique en disant que c'est un mari qu'il faut à sa fille. Chrisante demande quel est l'objet de sa tendresse , & on lui apprend que c'est Lelio qu'elle aime. Chrisante dit que son pere est son ancien ami , on l'oblige d'en aller faire la demande.

HORTENSE, à Lisette.

Je ne puis trop payer tes soins officieux ;
Tu m'as fort bien instruite , & je m'en trouve
mieux ;
Avant qu'à tes leçons je me fusse prêtée ,
D'une extrême langueur sans cesse tourmentée ,
Je ne connaissais point ce trouble intérieur ,
Qui souvent malgré moi s'élevait dans mon
cœur.
De mes fréquens soupirs la douce violence ,
Ces pleurs qui m'échappaient, ces desirs, ce
silence ,
Cette mélancolie & ces chagrins secrets ,
Ces jours longs écoulés , ces ennuis , ces re-
grets ,
Enfin de tous les maux auxquels l'amour ex-
pose ,
Sans toi, sans ton secours , j'ignorerais la cause.

Hortense rentre : Lisette apperçoit Arlequin son Amant & lui témoigne le plaisir que sa présence lui cause ; Arlequin lui demande avec empressement quand arrivera le jour , tant souhaité, de leur mariage, & l'assure qu'elle sera fort heureuse avec lui , qu'il sera un mari fort commode.

Et pourvu qu'au logis je fasse bonne chere ,
Que je ne manque pas sur-tout du nécessaire ,
Qu'il me soit quelquefois permis de m'en-
vrer ,
Sans crainte à ton penchant tu pourras te li-
vrer.

Lisette fatiguée , se retire. Léonor paraît , Lelio lui fait les protestations les plus vives ; mais tout bas , Arlequin avertit Léonor que son Maître ne pense pas un mot de tout ce qu'il dit ; elle est fort alarmée , & Lelio la rassure en lui témoignant son impatience de s'unir avec elle. Fabrice demande à Arlequin la raison pour laquelle il ne voit plus son fils Lelio ; ce valet lui répond que son amour pour Leonor en est la cause , & le vieillard marque beaucoup de contentement de cette union ;

union, il parle ensuite de son autre fils Lelio dont il ignore le sort depuis plus de vingt ans. Ce souvenir lui arrache des larmes. Il ajoute que cette perte fut cause qu'il quitta Venise, sa patrie, pour venir s'établir à Naples. Arlequin se rappelle en ce moment le départ de son frère qui avait suivi Lelio, & Fabrice ne doute point qu'ils ne soient morts tous deux.

Tous deux le même jour reçurent la naissance,
Ils avaient mêmes traits & même ressemblance,

Sa mere qui chez moi servait fidèlement,
Mit au monde deux fils dans le même moment;

Ton pere en ressentit une allegresse extrême,
Et suivant mon exemple, il les nomma de même,

Ton frere s'appellait Arlequin comme toi.

Après cette exposition, Fabrice ajoute qu'il veut aussi prendre femme, puisque son fils Lelio épouse Léonor. Il préfere Hortense, fille de son ami Chrïsante, & c'est une raison de plus pour déterminer son choix.

Lelio, l'Etranger, arrive à Naples avec son Valet Arlequin, aussi l'Etran-

ger, Ce dernier est chargé d'une valise, & témoigne la joie qu'il ressent d'être heureusement débarqué après vingt ans d'absence; il se livre tout entier à l'espoir de revoir bientôt Venise sa patrie, & d'y retrouver son pere & son frere qu'il y a laissés.

Scapin qui les reçoit dans son hôtellerie, les appelle d'abord par leur nom, croyant parler à Lelio & à Arlequin qu'il connaît depuis long-tems. Lelio est tout étonné de se voir déjà connu à Naples, & Arlequin ne l'est pas moins d'entendre que son hôte l'appelle son cher ami. Ils arrêtent un appartement, Arlequin y porte sa valise, & ils y commencent à dîner.

Lelio, l'étranger, reste sur la scène, Léonor le prenant pour son Amant, lui demande avec empressement s'il a vu son pere, & l'assure que son frere Léandre desire leur union avec ardeur. Lelio étonné, prend Léonor pour une aventuriere; il lui répond dans des termes peu gracieux: Léonor irritée se repent d'avoir été trop crédule, & de n'avoir pas profité des avis d'Arlequin. Elle se retire.

Léandre, frere de Léonor, arrive aussitôt qu'elle est partie, & court embrasser Lelio, qu'il appelle son beau-

frere. Celui-ci le désabuse en l'assurant qu'il ne lui sera jamais rien : il se retire avec Arlequin.

Scapin vient pour les avertir que le dîner est prêt ; mais il ne trouve personne. Arlequin Citadin arrive & court embrasser son ami Scapin, qui lui annonce un très-bon dîner, dans lequel les macarons ne sont pas oubliés.

Cette nouvelle charme d'autant plus Arlequin qu'il ne l'attendait nullement ; Scapin lui apporte le dîner dans un panier couvert qu'Arlequin emporte.

Lelio & Arlequin, étrangers, arrivent, Lelio ne parle que d'une aimable personne qu'il a vue, & dont les appas ont touché son cœur. Scapin vient un moment après & demande à Arlequin si les macarons étaient bons. Lelio dit à Scapin de ne pas plaisanter & de lui servir promptement le dîner. Celui-ci soutient qu'Arlequin l'a emporté ; cette dispute devient vive & finit le premier acte par des coups de bâton, dont Arlequin régale Scapin.

Au second acte Fabrice confie à son ami Chrisante la passion qu'il a pour Hortense sa fille & le dessein qu'il a de l'épouser. Chrisante est d'autant plus surpris de cette proposition, que sa

filles aime Lelio , & qu'il devait, dit-il, proposer cette alliance à son ami. Fabrice la rejette d'autant plus, que son fils est sur le point d'épouser Léonor, & Chrisante déterminé promettre à son vieil ami qu'il donnera les mains à son mariage pourvu que sa fille y consente. Fabrice écrit à Hortense pour lui déclarer son amour ; il ne sait comment faire pour lui faire rendre sa lettre ; il aperçoit Arlequin Citadin qui s'en charge & promet de la rendre, moyennant quatre ducats que Fabrice lui donne.

Arlequin va pour rendre la lettre à Hortense qui est d'abord charmée de voir Arlequin, ne doutant nullement qu'il ne vienne de la part de Lelio ; mais elle est bien surprise après avoir lu la lettre, de voir qu'elle vient de la part de Fabrice. Hortense régale le Porteur de coups de bâton & lui ordonne de porter cette réponse à Fabrice, lequel arrivant dans le moment, demande avec empressement des nouvelles de sa lettre. Arlequin l'assure que Hortense l'a reçue avec de grand transports de joie , & ajoute :

Que mon sort est heureux !

J'ai pu, m'a-t-elle dit, faire naître les feux.

A ma félicité, non, rien n'est comparable !

Fabrice persuadé que c'est de lui qu'Hortense a parlé, est au comble de sa joie ; il récompense largement Arlequin ; mais il est bien surpris en apprenant qu'Hortense a changé de visage en lisant la fin de la lettre & qu'elle a reconnu qu'elle était de lui. Enfin a-t-elle fait réponse, dit Fabrice ? Oui, très-exactement, répond Arlequin, & en même tems il rend à ce vieillard les coups de bâton qu'il a reçus. Fabrice transporté de colère contre ce Valet, jure de s'en venger ; il trouve un moment après Arlequin Etranger, qu'il charge de mille coups, abusé par la ressemblance, & dit en s'en allant :

Faquin, apprends à me connaître,
On ne maltraite pas impunément son Maître.

Arlequin Etranger est fort étonné de se voir maltraiter sans raison : son Maître à qui il s'en plaint, n'y peut rien comprendre.

Lelio dit à Arlequin qu'il ne veut plus rester dans l'auberge de Scapin à qui il ordonne de remettre sa valise à son valet.

Léandre outré du procédé de Lelio avec sa sœur, vient dans le dessein de

s'en venger, il voit Arlequin Etranger qu'il prend pour le Citadin; instruit des mauvais discours qu'il a tenus, il le maltraite. Arlequin Etranger prend la fuite; Lelio Citadin surpris de voir courir Arlequin avec tant de vitesse, veut l'arrêter, & un instant après, Arlequin Citadin arrive; Lelio lui demande par quelle raison il courait si vite il n'y a qu'un moment; Arlequin ne sait ce qu'il veut dire.

Léonore vient faire des reproches à Lelio Citadin, sur la manière dont il l'a reçue; Lelio veut en vain se justifier, & ne sait à quoi attribuer un si prompt changement; Léonor le quitte avec indignation.

Scapin sort de son auberge & rend à Lelio & à Arlequin Citadin la valise qui lui a été remise par l'autre Lelio; ils ne comprennent pas pourquoi Scapin leur remet cette valise, qu'Arlequin emporte, en disant qu'il en sera quitte pour la rendre. Lelio Citadin reste; plus il s'examine & moins il peut comprendre ce qui peut lui avoir attiré les reproches de Léonor. Chrisante apercevant Lelio, veut lui parler & lui proposer sa fille; il ne fait nulle attention aux discours de Chrisante, tant il

est accablé de chagrin d'avoir pu déplaire à sa maîtresse.

Il se plaint ensuite à Leandre du retardement de son bonheur, lui témoigne l'impatience qu'il a d'être uni avec sa sœur, & le prie de le présenter à elle pour la désabuser de ses soupçons injustes. Léandre entre avec Lelio chez Léonor, & Arlequin Citadin reste. Lelio Etranger paraît; Arlequin lui demande pourquoi il quitte si tôt Léonor, Lelio croit qu'il veut parler de l'inconnue qu'il a rencontrée à la promenade, & dont il est si amoureux; Arlequin lui dit qu'il parle de Léonor, ce qui irrite fort Lelio Etranger; il lui ordonne de ne lui en parler jamais, & s'en va; Arlequin reste.

Lelio Citadin sort de la maison de Léonor & vient l'apprendre à Arlequin qu'elle est apaisée, & qu'elle ne doute plus de sa fidélité. Arlequin demande ensuite à son Maître des nouvelles de l'inconnue; Lelio ne comprend rien à cette demande, & lui dit qu'il n'est occupé que de Léonor, il rentre dans sa maison, Arlequin reste; Lelio Etranger revient & trouve Arlequin qui lui parle encore de Léonor, de Scapin; à tous ces discours extravagans, Lelio

croit que son Valet est devenu fou ; & celui-ci croit la même chose de son Maître.

Fabrice , pour se venger des coups de bâton qu'Arlequin Citadin lui a donnés au commencement de l'acte , fait arrêter Arlequin Etranger , par des Archers qui le mènent en prison. Au troisième Acte Hortense à qui son pere vient d'apprendre , que Lelio épouse Léonor , rémoigne la douleur qu'elle en ressent , & voyant paraître Lelio Etranger , veut se retirer ; mais elle ne saurait s'y résoudre à la vue de son amant ; celui-ci la reconnaît pour la personne qu'il a rencontrée à la promenade , il l'aborde poliment , & lui fait un compliment gracieux. Hortense surprise de cette politesse , lui déclare qu'elle a appris qu'il va bientôt épouser Léonor. Lelio la désabuse & lui déclare en même temps la passion qu'elle lui a inspirée ; cet aveu charme Hortense. Lelio lui demande son nom & sa demeure. Hortense étonnée , lui dit que ce n'est que par l'Hymen qu'il peut obtenir & son cœur & sa foi. Lelio promet de la demander à son pere , & est fort surpris en rentrant de voir Arlequin en prison ; il croit que Scapin l'y a fait

mettre par rapport à toutes les discussions qu'ils ont eu ensemble, & promet de l'en retirer.

Chrisante & Fabrice arrivent ; ce dernier s'applaudit d'avoir fait mettre Arlequin en prison pour les coups de bâton qu'il en a reçus ; Arlequin l'accable d'injures à travers sa grille. Un moment après Arlequin Citadin arrive & demande ses gages à Fabrice ; ils sont fort surpris de le voir en liberté, l'ayant vu un instant auparavant dans la prison ; il se retire & l'Etranger reparaît en prison ; ce qui étonne si fort ces deux vieillards ; qu'ils croient que c'est un enchantement.

Lelio Citadin vient prier son pere de hâter son bonheur en l'unissant à Léonor ; Fabrice lui donne avec plaisir son consentement. Lelio apprend en même temps à Léonor, qui survient, cette agréable nouvelle, & rentre avec elle dans sa maison. Lelio étranger arrive presque aussi-tôt, & Fabrice lui reproche son impolitesse d'avoir quitté si-tôt Léonor. Le même Lelio ne comprend encore rien à ce raisonnement, il frappe en même tems chez Hortense, & lui dit :

B.w

Pour vous prouver l'excès de l'ardeur qui me presse ,

Hortense je suis prêt à remplir ma promesse ;
Acceptez-vous ma main ?

Hortense répond qu'elle en fait tout son bonheur, Lelio la quitte pour dire aux deux vieillards :

Allez dire à présent à votre Léonore ,

Que la charmante Hortense est celle que j'a-
dore ,

Et que de notre Hymen vous êtes les témoins ;
Croyez-moi désormais , employez mieux vos
soins.

Christiane & Fabrice restent interdits , tandis que Lelio Citadin , sortant de la maison de Léonor , prie son pere avec instance , d'envoyer chercher le Notaire pour dresser le contrat ; Fabrice y consent , mais il demande en même tems à son fils si c'est pour Hortense qu'il parle ou pour Léonor ; Lelio assure que c'est pour Léonor , & que son pere ne doit pas l'ignorer. Fabrice dit qu'il ne comprend plus rien à tant de contrariétés , & que la tête commence à lui tourner.

Lelio Etranger sortant de la maison d'Hortense pour procurer la liberté à son Valet , a dit aux vieillards qu'il va revenir dans l'instant auprès de sa cher Hortense ; il revient , en effet , aussitôt avec Arlequin qu'il a fait sortir de prison ; Arlequin voyant Scapin & les deux Vieillards , s'empporte encore contre eux & dit à son Maître , en montrant Fabrice , que c'est lui qui l'a fait emprisonner. Lelio lui demande quel droit il a sur son Valet , & Fabrice lui demande à son tour quel est le motif qui l'engage à épouser deux femmes dans un même jour , & lui dit :

Je suis las à la fin d'éprouver ton caprice ;

Pour un homme d'honneur on reconnaît Fabrice.

L E L I O , étonné.

Fabrice est votre nom ? Ah ! Vous êtes mon pere.

F A B R I C E

Vraiment oui , je le suis , à ce que dit sa mere.

L E L I O

Vous voyez Lelio.

F A B R I C E

La grande nouveauté

B vj

LELIO.

Oui, je suis Lelio, ce fils si regretté,
 Qu'a toujours poursuivi la fortune cruelle,
 Depuis qu'il a quitté la maison paternelle.

Cette reconnaissance arrache des larmes à Fabrice, qui embrasse tendrement son fils en disant à son ami Chrifante :

Du plus parfait bonheur le Ciel m'a donc comblé !

Le voilà, ce cher fils, dont je vous ai parlé,
 Dont la plus longue absence a causé mes larmes,

Et qui tarit enfin la source de mes larmes.

Lelio demande à son pere des nouvelles de son frere ; Arlequin fait la même chose ; ils apprenent qu'ils sont encore vivans, & courent l'un & l'autre pour les embrasser. Ils reviennent & témoignent à Fabrice combien ils ont été sensibles à cette entrevue. Enfin Lelio supplie son pere de consentir à son bonheur, en lui permettant d'épouser sa chere Hortense, puisque son frere doit épouser Léonor ; le plaisir qu'a Fabrice d'avoir retrouvé son fils.

le fait consentir à tout. Arlequin veut aussi, dit-il, célébrer ce grand jour en épousant son aimable Lisette, ils entrent tous chez Hortense, & la Piece finit.

Cette Comédie qui est tirée des *Me-
nechmes* de Plaute, avait été donnée en
Italien en 1716, elle réussit très-bien
alors, & ne fut pas moins bien accueil-
lie cette fois, que lorsque Dominique
l'a mit en vers; elle eut six représen-
tations avant la clôture, fut reprise &
très-suívie pendant l'année.

Les Comédiens firent la clôture de
leur théâtre le 21. Mars par la Piece
dont nous venons de parler, qui fut
suivie des Amusemens à la Mode, &
d'un compliment dialogué entre Roma-
gnesi & Mademoiselle Silvia, qui fut
très-goûté du Public. Ils rouvrirent leur
théâtre le 13. Avril par Samson, qui
fut précédé de l'Ode suivante, compo-
sée & récitée par Riccoboni fils.

Toi, qui de nos jeux est le guide,
Juge aimable de nos travaux,
Toi, dont le seul Arrêt décide
Du prix des ouvrages nouveaux.,

Dieu du goût, qu'Apollon révere,
 Tu ne fais point d'un ton sévère,
 Condamner avec dureté;
 Mais flatté d'une noble audace,
 Au défaut tu fais faire grace,
 S'il est suivi d'une beauté.



C'est toi, Dieu puissant, que j'implore,
 Daigne m'accorder ton appui,
 Conduis mes pas, tremblans encore,
 Loin de nous écarte l'ennui.
 C'est l'ennemi que je redoute,
 Cent fois il traverse ma route;
 Quand je te cherche en mes transports,
 Il est le fléau du théâtre,
 Et même en un sujet folâtre,
 Fait bâiller malgré nos efforts.



Apprends-moi quel est ton asile,
 Dis-moi qui pourra m'applanir
 Ta route à l'esprit difficile,
 Quel mortel peut y parvenir;
 C'est en vain qu'un brillant génie,
 Chéri du Dieu de l'harmonie,
 De ton nom voudrait se parer,
 Il croit en vain, par son exemple,

Montrer les chemins de ton Temple,
Il ne fait que nous égarer.



Non , ton séjour ne saurait être
Celui qu'on nous veut indiquer ;
Comment pouvoir le reconnaître ?
Tu ne t'y fais point remarquer.
J'y vois Peinture , Architecture ,
Vers , Danse , Musique , Sculpture ,
Tous les Arts , sans choix entassés ,
La critique & la raillerie ,
Y font succomber le génie ;
L'ordre & la grace en sont chassés.



Mais , quel objet s'offre à ma vue ?
Le Dieu qui daigne m'écouter ,
Vient par une grace imprévue ,
A mes regards se présenter ;
Je vois le séjour respectable ,
Où sa puissance redoutable ,
Sans se tromper juge de tout ;
Je vois l'équitable Parterre ,
Au mauvais déclarer la guerre ;
C'est-là le vrai Temple du goût.



Le judicieux assemblage
De tous les Etats réunis ,

De l'esprit est l'aréopage ;
 Les préjugés en sont bannis ;
 En vain après la réussite ,
 Le Censeur en blâmant , s'excite
 A faire briller son savoir ;
 Le Public ne peut se dédire ,
 Soit : l'ouvrage est mauvais à lire ,
 Mais il est agréable à voir .



Par sa Critique raisonnée ,
 Un seul cause peu de terreur ;
 Après une étude obstinée ,
 Rarement il connaît l'erreur .
 Guidé par un sens infaillible ,
 Et Public irrépréhensible ,
 Voit & prononce en un moment .
 Respectons ses Arrêts augustes ;
 Les décisions les plus justes ,
 Ne partent que du sentiment .



Puisse-t-il nous être propice !
 Pussions-nous le voir à nos jeux ;
 Par bonté comme par justice ,
 Approuver nos soins plus heureux !
 Que la critique envenimée ,
 Contre ce théâtre animée ,
 Méprise tout ce qui s'y dit ;

Au-dessus de la raillerie ,
Nous en méprisons la furie ,
Si le Public nous applaudit.



L'HEUREUX STRATAGÈME.

Comédie en trois actes en prose ,

6^e Juin 1733. (1)

L'HÉROÏNE de cette Comédie est une Comtesse qui traite d'abord la fidélité de chimere , parcequ'elle regarde cette vertu comme un obstacle à la passion si naturelle au beau sexe , qui est de faire valoir ses droits sur tous les cœurs ; prévenu en faveur de ses attraits , elle ne croit rien hasarder en volant de conquête en conquête ; elle aime Dorante ; mais elle n'est pas fâchée d'être aimée du Chevalier Damis , & trouve fort mauvais que son premier Adorateur s'en formalise ; la manière dont elle s'explique avec Dorante , sur les reproches qu'il ose lui faire de son nouvel engagement , acheve

(1) La scène est à la Campagne , dans la Maison de la Comtesse.

de le désespérer. Il se croit véritablement effacé du cœur de sa maîtresse ; quoiqu'il ne soit que sacrifié à sa vanité ; une Marquise à qui la Comtesse a enlevé un Amant dont la perte ne lui tient pas à beaucoup près tant au cœur, que Dorante est sensible, à celle qu'il croit avoir faite, lui vient ouvrir les yeux. Je connais mon sexe, lui dit-elle, la Comtesse n'est infidelle qu'en apparence ; l'envie de faire une nouvelle conquête flatte son amour propre ; mais la crainte d'en perdre une, qu'elle a déjà faite, allarmera ce même amour propre, & vous la rendra plus tendre que jamais. Ce sage conseil est suivi de la proposition qu'elle lui fait de seindre un nouvel amour dont elle veut bien paraître l'objet ; la proposition révolte d'abord, mais elle est enfin acceptée.

La Comtesse ne daigne pas même donner la moindre croyance aux nouveaux engagements de Dorante ; elle ne croit pas la chose sérieuse ; parcequ'elle la croit impossible ; elle penserait dégrader ses attraits, si elle s'abaissait jusqu'à la crainte ; elle fait plus, elle découvre le piège qu'on lui tend, mais elle ne laisse pas d'y donner dans la suite ; en effet,

elle pense juste quand elle dit que Dorante feint d'aimer la Marquise pour la rendre jalouse, & cependant elle va par degrés, jusqu'à craindre que cette feinte ne soit une vérité, & de la crainte elle passe jusqu'à la conviction.

Dorante, par le conseil de la Marquise, ordonne à Arlequin de ne plus voir Lisette; la raison qui l'oblige à lui faire cette défense; c'est que la Comtesse pourrait croire qu'il continue à voir la Suivante, pour épier la Maîtresse. Arlequin ne peut se résoudre à se priver de la vue & de la conversation de sa chère Lisette; mais la promesse que son Maître lui fait de la lui rendre plus tendre que jamais, le détermine à lui obéir; les moyens que la Marquise a fournis à Dorante, ont leur effet, & engagent la Comtesse inquiète à faire une visite à sa Rivale.

La COMTESSE

Je viens vous trouver moi-même, Marquise, comme vous me demandez un entretien particulier, il s'agit apparemment de quelque chose de conséquence.

La MARQUISE.

Je n'ai pourtant qu'une question à

vous faire , & comme vous êtes naturellement vraie , que vous êtes la franchise , la sincérité même , nous aurons bientôt terminé.

La COMTESSE.

Je vous entends , vous ne me croyez pas trop sincère ; mais votre éloge m'exhorte à l'être. N'est-ce pas ?

La MARQUISE.

A cela près , le ferez-vous ?

La COMTESSE.

Pour commencer à l'être , je vous dirai que je n'en fais rien.

La MARQUISE.

Si je vous demandais , le Chevalier vous aime-t-il ? me diriez-vous ce qui en est ?

La COMTESSE.

Non , Marquise , je ne veux pas me brouiller avec vous , & vous me haïriez si je vous disais la vérité.

La MARQUISE.

Je vous donne ma parole que non.

La COMTESSE.

Vous ne pourriez pas me la tenir,
je vous en dispenserais moi-même; il y
a des mouvemens qui sont plus forts
que nous.

La MARQUISE.

Mais pourquoi vous haïrais-je?

La COMTESSE.

N'a-t-on pas prétendu que le Che-
valier vous aimait?

La MARQUISE.

On a eu raison de le prétendre.

La COMTESSE.

Nous y voilà, & peut-être l'avez-
vous pensé vous-même?

La MARQUISE.

Je l'avoue.

La COMTESSE.

Et après cela je vous irais dire qu'il
m'aime! vous ne me le conseilleriez
pas.

La MARQUISE.

N'est-ce que cela? eh! je voudrais

déjà l'avoir perdu ; je souhaite de tout mon cœur qu'il vous aime.

La COMTESSE.

Oh ! Sur ce pié là vous n'avez donc qu'à rendre grace au Ciel ; vos souhaits ne sauraient être plus exaucés qu'ils le font.

La MARQUISE.

Je vous certifie que j'en suis charmée.

La COMTESSE.

Vous me rassurez, ce n'est pas qu'il n'ait tort, vous êtes si aimable qu'il ne devait plus avoir d'yeux pour personne ; mais peut-être vous était-il moins attaché qu'on a cru.

La MARQUISE.

Non, il me l'était beaucoup, mais je l'excuse, quand je serais aimable, vous l'êtes encore plus que moi, & vous savez l'être plus qu'une autre.

La COMTESSE.

Plus qu'une autre ! ah vous n'êtes pas si charmée, Marquise ; je vous disais bien que vous me manqueriez de parole ; vos éloges baissent, je m'ac-

commode pour tant de celui-ci. J'y sens une petite pointe de dépit, qui a son mérite : c'est la jalousie qui me loue.

La MARQUISE.

Moi de la jalousie ?

La COMTESSE.

A votre avis, un compliment qui finirait par m'appeller *Coquette*, ne viendrait pas d'elle ? oh que si, Marquise, on l'y reconnaît.

La MARQUISE.

Je ne songeais pas à vous appeller *Coquette*.

La COMTESSE.

Ce sont de ces choses qui se trouvent dites avant qu'on y ait rêvé.

La MARQUISE.

Mais, de bonne foi, ne l'êtes-vous pas un peu ?

La COMTESSE.

Oui-da ; mais ce n'est pas assez qu'un peu ; ne vous refusez pas le plaisir de me dire que je la suis beaucoup, cela

n'empêchera pas que vous ne la foyez
autant que moi.

La MARQUISE.

Je n'en donne pas tout-à-fait les mêmes preuves.

La COMTESSE.

C'est qu'on ne prouve pas quand on réussit : le manque de succès met bien des coquetteries à couvert : on se retire sans bruit, un peu humiliée, mais inconnue, c'est l'avantage qu'on a.

La MARQUISE.

Je réussirai quand je voudrai, Comtesse, vous le verrez, cela n'est pas difficile, & le Chevalier ne vous ferait peut-être pas resté sans le peu de cas que je fais de son cœur.

La COMTESSE.

Je ne chicannerai pas ce dédain là ; mais quand l'amour propre se fauve, voilà comme il parle :

La MARQUISE.

Voulez-vous gager que cette aventure ci n'humiliera point le mien si je veux ?

La COMTESSE,

Espérez-vous regagner le Chevalier ? Si vous le pouvez, je vous le donne.

La MARQUISE.

Vous l'aimez sans doute ?

La COMTESSE.

Pas mal : mais je vais l'aimer davantage, afin qu'il vous résiste mieux. On a besoin de toutes ses forces avec vous.

La MARQUISE.

Oh ne craignez rien, je vous laisse adieu.

La COMTESSE.

Eh pourquoi disputons-nous la conquête ? Pardonnons à celle qui l'emportera ; je ne combats qu'à cette condition là, afin que vous n'ayez rien à me dire.

La MARQUISE.

Rien à vous dire ! vous comptez donc l'emporter ?

La COMTESSE.

Écoutez, je jouerais plus beau jeu que vous.

Tome IV.

C

La MARQUISE.

J'avais aussi beau jeu que vous quand vous me l'avez ôté, je pourrais donc vous l'enlever de même.

La COMTESSE.

Tentez donc d'avoir votre revanche.

La MARQUISE.

Non, j'ai quelque chose de mieux à faire.

La COMTESSE.

Oui, & peut-on vous demander ce que c'est ?

La MARQUISE.

Dorante vaut son prix, Comtesse. Adieu.

Blaïse vient se plaindre à la Comtesse des obstacles que la Marquise apporte à l'établissement de sa fille ; en effet, la Marquise a bien voulu prendre cela sur son compte à la prière de Dorante, qui ne veut point que la Comtesse lui en fasse un crime, ou du moins ne l'accuse d'impolitesse, attendu que c'est elle-même qui a arrangé le mariage du Valet, dans le tems qu'elle

voulait épouser le Maître. La Comtesse veut avoir un éclaircissement avec Dorante sur cet affront, qu'elle fait servir de prétexte au desir secret qu'elle a de rentrer dans les droits que sa beauté lui a donnés sur son cœur, elle lui en parle d'un ton de Maîtresse, & lui dit qu'elle veut absolument que le mariage qu'elle a projeté entre Arlequin & Lifette s'achève. Dorante lui répond qu'il en parlera à la Marquise; la Comtesse lui dit avec fierté, qu'elle n'a que faire du consentement de la personne même qui l'offense, & que c'est à lui à la venger. Dorante lui déclare que ses ordres pouvaient tout sur lui autrefois; mais que les tems sont changés, puisqu'elle l'a bien voulu, & qu'elle lui a montré un exemple d'infidélité, dont il a cru devoir profiter; la Comtesse ne peut soutenir cette humiliation, & lui dit une seconde fois, quoique d'un ton un peu moins ferme, qu'elle veut être obéie. Dorante se retire sans lui rien promettre.

La Comtesse sent plus que jamais combien un exemple d'infidélité est dangereux. Elle commence à croire que celle de Dorante n'est pas une feinte & s'en plaint à Lifette.

Le Chevalier vient & la presse de le rendre heureux ; cette dernière conquête n'a plus rien qui la flatte , un cœur qu'elle a gagné ne la dédommage point de celui qu'elle a perdu , elle n'en fait cependant rien connaître au Chevalier ; elle feint au contraire de plaindre Dorante , & dit au Chevalier qu'il faut ménager sa douleur en différant leur hymen. Cet Amant a beau la presser d'achever ; rien ne peut lui faire changer une résolution que la pitié lui inspire bien moins que l'amour.

Dorante persuadé qu'il est aimé de la Comtesse , voudrait se jeter à ses pieds pour lui demander pardon de sa feinte ; & pour se reconcilier avec elle ; mais la Marquise lui fait entendre qu'il n'en est pas tems encore , & que si la Comtesse s'apperçoit del'empire qu'elle a conservé sur lui , elle ne manquera pas d'en abuser plus que jamais. En effet , cette innocente supercherie réussit au gré des vœux de Dorante , & selon les espérances de la Marquise , qui fait courir le bruit de son prochain mariage ; mais ce qui pique le plus la Comtesse , c'est que le contrat doit être signé chez elle-même , elle fait dire à Dorante qu'elle veut lui parler , &

celui-ci s'en excuse dans la crainte, dit-il, de déplaire à la Marquise qui pourrait en prendre ombrage. Ce ménagement acheve de porter le désespoir dans le cœur de la Comtesse, & pour frapper le dernier coup, Dorante & la Marquise viennent la prier tous deux de vouloir bien permettre qu'ils se marient chez elle.

La présence du Chevalier ne peut empêcher la Comtesse de se livrer à sa douleur; elle lui apprend qu'elle ne l'a jamais aimé, & avoue à Dorante qu'elle n'a pas cessé de lui être fidelle.

Dorante ne tiendrait pas contre un aveu si charmant, si la Marquise ne l'encourageait tout bas à soutenir une feinte qui lui a été si utile.

La Comtesse s'abaisse jusqu'à demander à Dorante, un cœur qu'il semble lui avoir ôté. La Marquise répond pour lui qu'il n'est plus tems, puisque leur contrat est dressé. En effet, le Notaire arrive avec ce contrat à la main; la Marquise prie la Comtesse d'y signer, & la Comtesse par un dernier effort de fierté prend la plume, mais à peine a-t-elle signé, qu'elle tombe en défaillance entre les bras de Lisette. Do-

rante ne pouvant plus tenir contre cette marque d'amour, se jette à ses pieds. Elle paraît surprise de le trouver dans cette situation ; Dorante lui apprend que c'est son mariage avec lui-même qu'elle vient de signer, & la prie de vouloir bien le confirmer. La Comtesse enchantée, embrasse la Marquise & lui rend grace d'une tromperie qui lui rend un Amant si fidele.

Cette Comédie qui est de M. de Marivaux, eut un succès très-complet & très-mérité. Elle eut dix-huit représentations également applaudies. Le dénouement parut un des plus intéressans qu'on eût vu au théâtre ; mais on reprocha avec justice à l'Auteur, l'Episode des Amours d'Arlequin & de Lisette, trop ressemblante avec celle de la premiere surprise de l'Amour, & ce reproche est d'autant mieux fondé, que cette Episode produit à peu près les mêmes situations dans les deux Pieces.



LE TEMPLE DU GOUT.

*Comédie en un acte, en vers libres.**11 Juillet 1733.*

L Le théâtre représente d'abord le nouveau Temple du goût, construit d'une manière bizarre. Une Habitante surprise du changement qu'on y a fait en son absence, s'en plaint à la Critique, à qui elle attribue cette métamorphose : la Critique lui répond qu'elle n'y a point de part, & que c'est l'ouvrage de sa sœur la Raillerie, qui a inspiré cette réforme à un Génie du premier ordre.

Le Dieu du Goût arrive ; instruit de ce qui s'est passé ; il rétablit son premier Temple, & charge la Critique d'y introduire ceux qu'elle en trouvera dignes.

Le bon Sens & l'Esprit y font les premiers introduits ; comme ils entrent en se querellant, le Dieu du Goût les prend pour mari & femme, ils se font connaître à lui pour ce qu'ils sont en effet, & lui font réciproquement leurs plaintes. Le Dieu du Goût s'étonne que

L'Esprit qui est représenté par Mademoiselle Silvia, soit du genre féminin, elle lui répond ainsi :

L'homme n'est point doué de l'esprit véritable,

Son orgueil l'en rend incapable ;

Nous le voyons obscur dans ses discours,

Recherché dans son style, & guindé dans ses
tours,

Nous assommes d'un pompeux verbiage.

A force de grands mots il borne son savoir,

Cynique-malheureux & qui se dédommage

Du talent qu'il n'a point & qu'il voudrait
avoir,

En versant du poison sur le plus bel ouvrage.

Le véritable esprit est simple, affable & doux,

Galant sans flatterie, & railleur sans médire,

Du fond de l'ame il vous fait rire,

Son entretien est fait pour tous ;

Il parle avec clarté, l'ignorant peut l'entendre ;

Il est léger, il est vif, il est tendre ;

Au sein de la nature il puise sa splendeur,

Toujours brillant quoiqu'un peu variable,

Et sur-tout ne se croit aimable,

Qu'autant qu'il fait toucher le cœur.

Le Dieu du Goût les écoute avec
douceur, & n'oublie rien pour les réunir, parce qu'ils ne peuvent rien faire

du Théâtre *français* *59*
Le bon l'un sans
inflexible, & fait e
au bon Sens.

Qu'un jeune - homme par m
Soit tout prêt de toucher une b
Le bon sens vient; ses sots diso
Ecartent les plaisirs, déroutent le
La beauté réfléchit & redevient auste
Et m'a cent fois joué de pareils tours.

Le G O U T.

Ce n'est point le bon sens qui doit vous faire
obstacle.

Dans l'attaque d'un jeune cœur;
Raisonne-t-il dans sa brûlante ardeur ?
Non, son penchant est son unique oracle;;
Et s'il arrive enfin qu'à son vainqueur,
Il échappe par un miracle,
C'est l'ouvrage de la pudeur.

Les décisions du Goût ne sont pas
plus respectées que les raisons du bon
Sens, l'esprit femelle se retire, & le
bon Sens le suit pésamment.

Arlequin est introduit le second dans
le Temple rétabli; il est étonné de
l'honneur que la Critique lui a fait de
lui en ouvrir l'entrée; le Dieu du Goût
lui dit obligeamment qu'il est plus digne

gne qu'il ne pense d'y occuper une place; Arlequin lui avoue qu'il est venu dans son Temple sans le savoir; il ajoute qu'il jouit d'un heureux loisir depuis qu'il a quitté son métier de Comédien.

Le Dieu du Goût lui offre parmi plusieurs arts la peinture, qu'Arlequin refuse parcequ'elle est trop difficile.

Le G O U T.

C'est pourtant un Art merveilleux:
D'une Amante éloignée il adoucit l'absence.,
Et les traits d'une aimable & juste ressemblance,
Consolent le cœur par les yeux.

ARLEQUIN.

La douleur par cet Art ne peut être adoucie..
Un Portrait irrite le mal,
Car la beauté de la Copie,
Fait regretter l'Original.

Le Dieu du Goût lui demande ensuite d'où vient qu'il a quitté un théâtre dont il faisait le principal ornement. Arlequin lui répond qu'il n'y faisait plus rien, attendu la désertion presque générale des Spectateurs; il prie le Dieu du Goût de lui donner

quelques Pièces qui ramènent le Public chez ses Camarades. S'il veut qu'il les aille rejoindre ; le Dieu lui dit qu'il juge des ouvrages, mais qu'il n'en fait point ; il lui annonce qu'il trouvera sur le théâtre qu'il a quitté une Pièce nouvelle qui pourra lui attirer de nouvelles pratiques, mais qu'il ne répond pas du succès ; flatté de cette espérance, toute incertaine qu'elle est, il sort du temple, pour aller reparaître sur son théâtre.

Le faux Goût arrive, & ordonne aux Danseurs & aux Chanteurs de la suite de se tenir prêts pour la fête nouvelle, qu'il veut célébrer dans son nouveau temple ; il est très étonné de trouver toutes choses dans leur premier état ; il s'en plaint au Dieu du Goût, qui lui reproche la témérité qu'il a eue de vouloir réformer son temple. Ils se raillent l'un l'autre, & le faux Goût se retire pour aller rassembler ses Chanteurs & ses Danseurs.

La Critique vient rendre compte au Dieu du Goût, du soin qu'elle a pris d'exécuter ses ordres, & finit la Pièce par cette fable.

LA BONNE OPINION.

Le Souverain des Dieux aux premiers ans du
monde ,

Pour rendre les mortels fortunés & contents ,

Produisit d'une main féconde ,

Et les vertus & les talens.

Pour les chercher, chacun court & s'empresse ;

Le savoir, le bon goût, l'esprit & la finesse ,

Des premiers arrivés furent bien-tôt la part ,

Tous les autres humains vinrent un peu tra-
rard.

Il ne restait plus rien ; mais pour les satis-
-faire

Jupiter leur donna la bonne opinion p-

Tous se crurent parfaits, tous crurent savoir

plaire.

Cette heureuse présomption ;

Les dédommagea du contraire.

Cette Comédie est de Romagnesi.

en société avec M. Nivetur, qui ne

s'est jamais fait connaître par d'autres

ouvrages. Celui-ci est rempli de détails

charmants, & même de scènes qui sont

entièrement bien écrites. Elle eut vingt

représentations, ce qui est peut-être

plus qu'elle n'en méritait ; car il est aisé

de voir que dans la scène du faux Gout

avec le véritable. Ce dernier ne peut être en même tems juge & partie. On doit ajouter que ce qui contribua encore au succès de cette Piece sont quelques mots heureux sur la querelle des anciens & des modernes qui divisait alors la République Littéraire.

LE BOUQUET.

Comédie en un acte, en vers libres,
12 Août 1733. (1)

ROSIMOND & le Chevalier Mu-
guet se rencontrent dans un jardin pu-
blic. Rosimond reproche au Chevalier
son ancien ami, de ne lui avoir pas fait
savoir plutôt son arrivée. Le Chevalier
s'excuse sur un nouvel amour qui l'oc-
cupe tout entier malgré son inconstance
ordinaire.

Le CHEVALIER.

Jusqu'à présent j'ai pensé de la sorte,
Je n'en saurais disconvenir ;
A la fidélité vainement je m'exhorte,

(1) La scène est dans un Jardin, dans la
ville d'Hycres.

Aucun objet ne peut me retenir ;
 Et ce n'est point par fantaisie ,
 Qu'à la beauté que j'ai choisie ,
 Bien-tôt je deviens inconstant.
 Je crois devoir aimer tout le temps de ma
 vie ,

Quand mon amour en est à son premier
 instant.

De changer je n'ai nulle envie ;
 Mais lorsqu'un autre offre à mes yeux ,
 Mille fois plus de charmes ,
 Il faut rendre les armes ,
 Et sans être capricieux ,
 Je quitte le bien pour le mieux.

ROSIMOND.

En vain ton éloquente adresse ,
 Cherche à justifier trop de légèreté ;
 L'esprit , les grâces , la beauté ,
 N'ont rien dont ton cœur s'intéresse ,
 Et ton génie est seulement flatté
 Des charmes de la nouveauté.

Quand un objet pour qui l'amour nous presse ,
 Répond à nos desirs d'une égale tendresse ,
 Rien ne doit terminer un tel engagement ;
 L'inconstance de la Maîtresse ,
 Devrait à peine de l'Amant ,
 Autoriser le changement.

Le Chevalier proteste pourtant que son nouvel amour sera constant, & se flatte d'obtenir en mariage celle qui en est l'objet ; il lui dit que ce jour étant la fête de sa nouvelle Maîtresse, il a chargé Tricolor, son Valet, de lui présenter un bouquet de sa part. Tricolor vient avec le bouquet. Rosimond en l'examinant, plaisante sur ce qu'il trouve parmi les fleurs, quelques papillons, symbole de la légèreté ; le Chevalier lui dit que son inconstance naturelle, exprimée dans son bouquet, est un nouveau trophée pour la beauté qui en a triomphé ; il promet à Rosimond de lui apprendre le succès de son amour, quand il en sera tems.

Rosimond doute fort de ce prétendu succès & quitte le Chevalier pour s'aller promener dans une autre allée du jardin, dans l'espérance d'y rencontrer Florise, qu'il aime ; Violette, Suivante de Jacinthe, nouvelle Amante du Chevalier, arrive ; le Chevalier lui demande avec empressement des nouvelles de sa Maîtresse ; Tricolor lui en demande d'elle-même ; le Chevalier lui ordonne de se taire ; mais ce Valet lui répond que c'est à lui à parler puisqu'il est l'Amant de Violette, &

qu'il n'aurait pas l'indiscrétion de l'interrompre s'il parlait à Jacinthe. Le Chevalier se retire pour laisser son Valet en liberté de faire le message dont il l'a chargé. Après une conversation courte & badine entre Tricolor & la Soubrette, la Maîtresse arrive. Le Valet lui présente le bouquet de son Maître; Jacinthe le reçoit avec plaisir; mais y voyant briller quelques diamans, elle veut le rendre à Tricolor. Violette s'en saisit, de peur que sa Maîtresse ne le refuse par bienséance. Jacinthe qui craint la sévérité de son pere, consent à le garder pourvu qu'elle puisse cacher qu'il vient de la main d'un amant. Elle ordonne à Violette de le porter à sa cousine Florise, Maîtresse de Rosimond, afin qu'elle paraisse l'Auteur de cette galanterie; ce projet est exécuté, Florise veut pourtant avoir le plaisir de s'en parer pour quelques heures. Rosimond que le Chevalier a instruit du favorable accueil que sa Maîtresse a fait à son bouquet, sans pourtant lui apprendre son nom, est très-surpris en trouvant Florise, de voir ce fatal bouquet sur son sein. Sa jalousie ne peut s'empêcher d'éclater, il reproche à Florise une infidélité dont elle ose faire pa-

rade à ses yeux. Florise ne comprend rien aux reproches qu'il lui fait, & ne doute point qu'il ne prenne le prétexte d'une inconstance prétendue, pour autoriser un véritable. Ils se quittent très-mal satisfaits l'un de l'autre. Florise sort.

Le Chevalier arrive transporté de joie, il vient joindre Rosimond, pour lui dire que ses affaires vont à merveilles, que le bouquet a été reçu favorablement, & qu'il va posséder sa charmante Maîtresse; Rosimond peu satisfait de cette confidence, lui répond d'un air sérieux que cette nouvelle Maîtresse dont il vante tant la fidélité, n'est qu'une volage, & qu'elle l'aimait avant lui. Le Chevalier répond d'un ton badin que cela pourrait bien être. Rosimond qui prend ses discours pour une plaisanterie, dit au Chevalier, qu'il ne lui enlèvera pas impunément sa conquête; ils se querellent tout de bon, & sont prêts à sortir pour aller se battre, lorsque Florise & Jacinthe parée du bouquet, arrivent, elles leur demandent le sujet de leur dispute, Rosimond reproche à Florise d'aimer le Chevalier, puisque c'est elle qui s'est parée de son

bouquet. Le Chevalier qui n'a jamais vu Florise, ne comprend rien à ce reproche, ni à celui que Jacinthe lui fait en l'accusant de courir de belle en belle.

Violette arrive heureusement pour débrouiller le qui-proquo, en rappelant aux Amans que Florise n'était parée de ce bouquet qu'à la prière de sa cousine. Les deux Amans reconnaissent facilement la bonne foi de leurs Maîtresses, se raccommode avec elles: ils sortent tous ensemble pour aller demander le consentement de leurs parens, afin de célébrer ce double mariage, & la Piece finit par un divertissement suivi d'un Vaudeville dont voici quelques couplets.

Quand les doux présens de Flore
Viennent ranimer nos champs,
Le Dieu des cœurs fait éclore
Ses plaisirs les plus touchans ;
Si l'on entend nos Musettes
Résonner dans ce séjour,
C'est pour chanter des fleurttes,
Qui sont l'effet de l'amour.



Le Berger jeune & volage,
Epris de tous les objets,

Court de bocage en bocage,
Troublé de mille projets;
Le tems vient que de Silvie
Il s'occupe nuit & jour,
Près d'elle il passe la vie,
C'est un effet de l'amour.



L'Enfance vive & follette,
Jusqu'à l'âge de quinze ans,
Songe à parer sa boulette
De Bouquets & de Rubans;
L'âge vient qu'à sa personne
On transporte cet atour,
On est grave, l'on raisonne,
C'est un effet de l'amour.



Cette petite Comédie qui est de Romagnesi & Riccoboni, parut fort bien intriguée & passablement écrite; le sujet en est simple, la conduite naturelle, & le dénouement qui est bien amené, fort d'une situation véritablement comique. Elle eut dix représentations.



LA SURPRISE DE LA HAINE,

Comédie en trois actes en vers,

10 Février 1734. (1)

DEUX familles qui ont été longtemps divisées par des Procès, veulent se réunir par un hymen qui semble d'abord projeté sous les auspices les plus favorables.

Cléon, pere de Lisidor, & Clarice, mere de Lucile, sont les deux chefs des familles divisées: Lisidor aime Lucile, & a le bonheur de ne pas déplaire à l'objet de son amour; il lui fait une déclaration des plus tendres, & Lucile y répond d'abord de la maniere la plus avantageuse; mais par malheur cet amant s'avise d'exprimer ainsi son amour.

Quel plaisir de s'aimer, de le dire à toute heure!

De se voir sans obstacle en la même demeure.

(1) La scène est à Paris, chez Clarice.

LUCILE.

Et voilà le malheur ! on a tout surmonté,
L'amour s'éteint toujours par la facilité,
Les grandes passions naissent des grands obstacles,
Et l'Hymen n'a jamais produit de tels miracles.

Lisidor ne prend d'abord cette façon de penser de Lucile, que comme un lieu commun de plaisanterie ; mais il a bientôt occasion de voir qu'elle est très-sérieuse, lorsqu'elle lui trace ainsi le plan de vie qu'elle veut suivre.

Chérir la liberté, la préférer à tout,
Par-là du mariage éviter le dégoût,
Et pour nous délasser du nœud qui nous assemble,
Me dissiper ailleurs, n'aller jamais ensemble,
Mettre un Corps-de-Logis pour barrière entre nous,
Et vivre en étrangers sous le titre d'époux.

Elle tourne ensuite en ridicule le projet que Lisidor lui a communiqué d'aller vivre quelques temps dans leurs terres.

Madame, sentez-vous la portée de vos mots ?
Et vous-même, Monsieur, celle de vos propos ? . . .

On voit par l'aigreur de cette conversation, que la haine a déjà fait de grands progrès dans le cœur de Lucile & de Lisidor : en effet, celui-ci arrive tout plein de la querelle qu'il vient d'avoir avec sa maîtresse, & il lui écrit une lettre dictée par le dépit. A peine l'a-t-il donnée à Arlequin pour la rendre à sa capricieuse maîtresse, qu'il se repent de l'avoir écrite ; mais elle arrive malgré lui jusqu'à Lucile, elle en fait un usage conforme au dessein qu'elle a formé de ne point épouser un homme qui l'aime trop ; elle la montre à Clarice sa mere, qui n'en est pas aussi allarmée que sa fille l'aurait souhaité.

Cléon, pere de Lisidor, à qui la lettre est aussi communiquée, traite tout cela de bagatelle, de caprice amoureux, & ordonne à son fils d'achever un hymen qui les va tous réconcilier. Lisidor surmonte la répugnance secrète qu'il a d'épouser une personne si bisarre ; il n'oublie rien pour calmer la colere de Lucile au sujet de la lettre,
où

où il lui dit de si mortifiantes vérités ; il lui proteste que cette lettre n'a été écrite que dans un mouvement de dépit qu'elle avait excité par des réponses que son amour n'avait pas méritées, il ajoute que son repentir l'a bientôt suivie, & que c'est contre ses ordres que son valet l'a remise.

Lucile ne veut point recevoir ces excuses, & prétend rompre à quelque prix que ce soit, un mariage pour lequel elle a conçu une violente aversion, sans qu'elle puisse dire pourquoi ; cette fille injuste s'empporte à la dernière extrémité, pour lui faire comprendre à quel point elle le haïrait s'il osait la prendre pour sa femme.

Sans cesse je tiendrai votre esprit en haleine,
Pas un moment de vuide en toute la semaine,

Contredit le matin, raillé l'après-dînée,

Tracassé tout le jour, & le soir chicané,

Vous serez promené de martire en martire,

Je ressens du plaisir, Monsieur, à vous le dire,

Quelle sera ma joie alors d'exécuter

Un projet qui déjà paraît vous révolter ?

Lisidor est d'abord effrayé des des-

lices que Lucille semble goûter, en lui
peignant une haine si active & si rai-
sonnée; mais il ne peut se résoudre à
croire qu'elle soit capable d'un tel sen-
timent.

LUCILLE.

Détrompez-vous, Monsieur; plus forte que
l'amour.

C'est la haine qui gagne & qui prend chaque
jour.

Sous un masque trompeux de politesse aimable,

Elle règne à la Cour, son centre véritable,

Elle meut chaque Etat, maîtrise tous les

rois, & tout ce qu'elle veut elle le fait.

Et c'est sans le vouloir des Rois & des Grands,

C'est peu qu'en tous lieux elle se fait sentir.

Elle est dans le cœur de tous les hommes.

Nombre de faux amis dans l'ame se haïssent,

La plupart des Pères se détestent tout bas,

Tous les gens du commun ouvertement se hais-
sent.

Ceux du grand monde entre eux poliment se

détruisent.

Les Belles, les Auteurs, que rien ne peut

laisser en repos.

Ne cedent qu'aux Bigots, à l'art de se bien

haïr,

à l'art de se faire haïr, & de se faire

haïr.

Tout hait dans l'Univers, même en disant
qu'il aime.

L'étonnement ferme la bouche à Lifidor, & Lucile profite de son silence pour étaler tous les défauts qu'elle lui trouve, & l'accabler d'injures; à la fin il s'indigne de se voir ainsi outragé, & il lui répond sur le même ton; mais avec un peu plus de ménagement.

Puisqu'au char de la haine il vous paraît si
doux,

D'enchaîner un Amant qui brûlait d'être à
vous,

Vous venez d'obtenir une pleine victoire,

Goûtez donc à loisir cette nouvelle gloire,

Et puisqu'un tel aveu vous flatte en ce mo-
ment,

Madame, je vous hais; mais si parfaite-
ment,

Que de l'aversion où mon ame est livrée,

Rien n'éteindra jamais la force & la durée.

En ce moment Arlequin vient an-
noncer le Notaire, dont le ministère est
très superflu; la haine passe dans le
cœur de tous les autres Acteurs, qui
se quittent en se promettant bien de plai-
der & de se détester de tout leur cœur;

il n'y a pas jusqu'à Lisette qui donne
un soufflet à Arlequin : (elle s'enfuit.)

ARLEQUIN.

Va, tu fais bien de fuir, je t'aurais sur mon
ame,

Sans être ton époux, traité comme ma fem-
me;

Finir sans mariage & rompre sagement,

Voilà ce qu'on appelle un heureux dénou-
ment.

La Piece finit par un Divertissement
que Milord Guinée avoit fait préparer.

La haine travestie en hymen, pa-
rait vouloir unir plusieurs amans ; mais
dès qu'ils touchent au moment qui doit
les rendre heureux, elle reprend sa
véritable forme, & souffle par-tout la
discorde.

Cette Piece avoit besoin d'être vi-
vement & fortement écrite ; car le
caractère de Lucile devoit révolter tous
les spectateurs, elle eut cependant dix-
huit représentations, & a souvent été
reprise. M. Boissi, qui en est l'auteur,
a donné la preuve de ces deux vers.

Il n'est point de Serpent, ni de Monstre
odieux,

Qui par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux ;

L'APOLOGIE DU SIECLE,
OU MOMUS CORRIGÉ.

*Comédie en un acte en prose ,
1^{er} Avril 1734. (1)*

UNE Actrice est étonnée de voir Momus tenant un bouquet à la main au lieu d'une marotte , & lui en marque sa surprise ; ce Dieu lui apprend qu'il est corrigé , & qu'au lieu de tous blâmer , il veut tout louer.

L'ACTRICE.

Allons , Seigneur , vous vous moquez de moi ,

On fait que vous aimez à rire ,
Et l'encens de Momus , est un trait de satire.

Momus persiste dans son hipocrisie :
& répond ainsi :

Depuis qu'en bien tout le monde est changé ,
Sachez que je suis corrigé ;
De la douceur que je respire ,

(1) La scène se passe sur le théâtre de la Comédie Italienne.

Ces fleurs sont un garant qu'on ne peut contredire,

La critique est hors de raison,

Et le siècle vit de façon,

Qu'il ne convient plus d'en médire;

Il fait voir tant d'esprit, de candeur, de raison,

Qu'en dépit qu'on en ait, il faut bien qu'on l'admire:

Plein de sagesse, exempt d'abus,

De ridicule, d'injustice,

Il m'oblige à changer d'humeur & d'attributs,

A l'avenir je ne dois plus

Faire la satire des vices,

Que par l'éloge des vertus.

Cette résolution de Momus fait trembler l'A&rice, & l'oblige à lui répondre.

Mais jamais au panégyrique,

Ces dieux ne furent consacrés,

Et de tout tems sur la critique,

Nos revenus sont assurés;

Sans elle, serviteur au théâtre Italique.

M O M U S.

Elle ne fait que l'avilir.

L'A&rice est remplacée par M. Philinte, grand faiseur d'Epigrammes.

PHILINTE.

Pour m'enseigner cet Art, ou vous semblez
primer, pour l'instruction de M
Apprenez-moi d'abord comment je dois nom-
mer

Une Friponne, une Coquette,
Dont la bouche me jure un amour sans égal,
Et qui l'instant d'après, me trahit en ca-
chette,
Et favorise mon Rival?

MOMUS.

Mais on l'appelle une femme coquette.

PHILINTE.

Et l'ami déloyal qui antepose la Belle,
Et qui m'emprunte mon argent
Pour triompher de l'infidelle,
Comment l'appelle-t-on dans ce siècle char-
mant?

MOMUS.

Un ami faible & que l'amour emporte.

PHILINTE.

Momus est bien compatissant !
Et de quelle façon est-ce qu'il qualifie
Un Procureur avide, & qui sans modestie,
De toutes mains reçoit double valeur,

Et qui me vend à ma Partie ?

M O M U S.

Mais, je l'appelle un Procureur.

PHILINTE.

Un Chevalier de l'industrie,

Qui de filer la carte ose professer l'art.

M O M U S.

Un habile Joueur qui fixe le hasard.

PHILINTE.

Un Valet qui me vole avec effronterie,

Et qui vend mes habits sans ma permission.

M O M U S.

Un pauvre diable qui s'oublie,

Entraîné par l'occasion.

PHILINTE.

Pour finir en un mot, comment est-ce qu'on
nomme

M O M U S.
L'animal vicieux, esclave des plaisirs,

Qui manque à tous les devoirs ?

M O M U S.

L'homme,

Le plus puissant de tous & des autres, le

Roi,

Formé pour imposer, non pour subir la loi.

A ce Critique impitoyable , succède
un indifférent qui ne blâme ni n'admire
rien.

L'INDIFFÉRENT.

Que l'on possède un mince ou bien un grand
génie ,

Je ne méprise pas , mais je n'admire point ;

Un malheureux à qui la nature cruelle ,

A même refusé sa plus simple faveur ,

En est assez puni par la douleur mortelle ,

Que lui cause en secret cet excès de rigueur

Qui l'avilit à ses yeux même ,

Sans que j'aie à ajouter encore à son malheur ,

En l'accablant du poids de mon mépris ex-
trême ,

En le perçant d'un ris moqueur.

Un triomphe si bas , & qu'on obtient sans
peine ,

Deshonore l'esprit & fait outrage au cœur ;

Alors plus la victoire est pleine ,

Plus son éclat honteux dégrade le Vainqueur.

Quant à celui sur qui le sort propice

A libéralement versé ,

Tous les dons séducteurs qu'accorde son ca-
price ,

N'en est-il pas assez récompensé

Par ces mêmes présents de son étoile heureuse ,

Et la comparaison flatteuse

Qu'il fait de son mérite avec celui d'autrui ;
 Il ne le sent que trop, ce mérite suprême,
 Et nous pouvons nous reposer sur lui,
 Du soin de s'applaudir lui-même.

Le Génie du siècle remplace l'Indifférent, & s'annonce ainsi :

Du siècle en moi vous voyez le génie,
 Remplissant l'Univers de nouvelles clartés,
 J'ai des vieux préjugés banni la tyrannie,
 De nos Ayeux bornés corrigé les abus ;
 D'une constance ridicule,
 Affranchi les amours qui ne soupirent plus,
 Dégagé l'amitié des devoirs superflus,
 La probité d'un vain scrupule,
 Et j'ai créé d'autres vertus.

M O M U S.

Cette réforme est des plus belles,
 On fait tout ce qu'on veut quand on a de
 l'esprit ;
 Mais, les vieilles vertus n'ont donc plus de
 crédit ?

Le GÉNIE.

Non, j'ai sur leur ruine établi les nouvelles ;
 Ces Contrôleuses éternelles.

Étaient dits à vivre & d'un sot en-
tien.

M O M U S.

De m'avertir, vous faites bien,
Car j'aurais dans mon ignorance,
Loué bêtement la constance,
La candeur, la fidélité,
La modestie & la franchise,
La bonne foi, l'intégrité.

Le G É N I E.

Vous auriez fait une saine méprise,
Apprenez qu'aujourd'hui la candeur est so-
tise;

La constance, fadear ou défaut d'agrémens;
La modestie, un vice des plus grands,
Qui par la crainte qu'elle excite,
Ote la grace, étouffe les talens,
Et fait souvent un sot d'un homme de mérite;
L'intégrité des gens durs, impolis,
Sur qui ne peuvent rien les Pères, les Amis,
Et qui refusent tout aux Dames;
La franchise des étourdis,
Et la fidélité fait les plus sottes femmes.

Le Génie oppose ensuite aux por-
traits des grands Hommes de l'anti-
quité, qu'il ne présente pas avantgeu-

sement, celui des Hommes du siècle
qu'il a formés , & qu'il offre dans le
jour le plus favorable.

Propres à tout , alliant les contraires ,
Amusans dans un cercle , utiles à l'Etat.
Papillons en amour , aigles dans les affaires ,
Polis dans le commerce & vaillans au com-
bat ,
Comblés de gloire ils sont dignes de leur éclat.

Au Génie que Momus a congédié ,
succède Chrisante , homme singulier ,
qui vient prier ce Dieu de réformer le
gout du Public.

MOMUS.

Monseigneur, sur lei vôtre sans-doute.

CHRISANTE.

Ne pensez pas railler , tout n'en irait que
mieux.

On n'entendrait plus de sifflets ,
L'humanité condamne un instrument si triste ,
Je ne m'en suis servi jamais que contre Inès ,
Contre Zaire & contre Rhadamiste.

MOMUS.

Qui vous rend leur antagoniste ?

CHRISANTE.

Belle demande ! leurs succès.

Il est l'ennemi déclaré de tout ce
qu'approuve le Public ; mais en re-
vanche.

Il est le Chevalier des Pièces malheureuses ,
Ses poulmons éloquens & ses mains géné-
reuses ,

Combattent pour leur cause en dépit de l'en-
nui ,

Et tout Auteur qui tombe , en lui trouve un
appui.

M O M U S.

Voilà des sentimens tout-à-fait charitables ;

Mais entre nous , mon cher Monsieur ,
N'auriez-vous point pitié de vos semblables ?

Chrisante avoue que le Public l'a
brusqué une fois en sa vie ; mais il n'y
est plus revenu , attendu qu'il en est
resté fort sagement à sa première Tra-
gédie ; il a cependant le projet d'une
critique du Public qu'il détaille à Mo-
mus ; mais comme cette scène est
celle dont nous avons déjà parlé dans
la critique , nous dirons seulement que

Boissi, Auteur de cette Piece, ne s'épargnait pas lui-même, puisqu'il y fait la critique de la quatre Etoiles dont il est l'auteur (1).

Nous passerons au dénouement qui se fait par la critique & le vaudeville personnifié, qui dans une espee de pot-pourri ou d'amphigouri, chante lui-même tous les refrains des vaudevilles connus qu'il emploie avec adresse, & il finit par ceux-ci.

Menuet.

Chantons du Citadin,
Chantons les motifs faciles,

Chantons du Citadin
L'esprit agréable & badin;

Les Femmes sont civiles,
Les Maris sont tranquiles,

Les Tendrons savant,

Trompent à quinze ans.

Leurs bonnes Mamans.

(1) Cette scène a sans doute été ajoutée dans la suite, la * * * * n'ayant été donnée qu'en 1737, la Critique n'a pu venir qu'après le succès, & non pas avant la représentation.

FAUDEVILLE.

Regardons en bien le monde,
Trop poli pour qu'on le fronde,
Approuvons également,
Qu'on pardonne ou qu'on se vange,
E'un est juste & l'autre est grand,
Tout est digne de louange.



Qu'à sa guise Momus aime,
Ne blâmons aucun système,
On doit suivre son penchant,
C'est sagesse quand on change,
Vertu quand on est constant,
Tout est digne de louange.



On ne saurait disconvenir que cette Piece ne soit remplie d'esprit, mais on y découvre une malignité de critique qui fait aisément reconnaître l'Auteur de la Surprise de la haine. Celle-ci n'eût pas moins de succès, elle fut seulement interrompue par la clôture du théâtre qui se fit par ces deux Pieces le 9 Avril, & l'ouverture le 3 Mai, par Timon le Misanthrope, précédé du compliment ordinaire qui fut prononcé par Thomassin, & fort applaudi par le Public.

Mort de Dominique Biancolelli.

Les Comédiens Italiens firent une perte considérable dans la mort de Pierre - François Biancolelli leur Camarade ; il était fils du fameux Dominique , Arlequin de l'ancienne Troupe , dont il a toujours porté le nom : né à Paris , & élevé au Collège des Jésuites ; il avait joué pendant quelques années la Comédie dans les plus célèbres villes d'Italie , depuis dans différentes provinces de France , ensuite à l'Opéra Comique , & il débuta , ainsi que nous l'avons dit au Théâtre Italien , le 12 Octobre 1717 , dans la Force du naturel , & eut un succès & des applaudissemens qu'il n'a pas cessé de mériter jusqu'à sa mort arrivée le 18 Avril, par une contraction de vessie à laquelle on ne put trouver de remède.

Nous ne dirons rien de beaucoup de Pièces qu'il a composées à l'Opéra Comique & en Province , nous ne parlerons que de celles qui ont été représentées sur le Théâtre Italien , dont le nombre est assez considérable.

Seul.

Œdipe travesti , Parodie en un acte

en vers, de la Tragédie de M. de Voltaire, 17 Avril 1719.

Le Pèlerinage de la Foire, & les plaisirs de la campagne, ou le Triomphe d'Arlequin, Comédie Française en trois actes en prose, & trois divertissemens, 15 Septembre 1719.

Les Amours de Vincennes, Parodie en un acte, de la Pastorale d'Issé, 12 Octobre 1719.

Artemire, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie du même nom, de M. de Voltaire, 10 Mars 1720.

Les Etrennes, Comédie Française en un acte en prose, 10 Janvier 1721.

Arlequin Romulus, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Romulus de la Motte, 18 Février 1722.

Arlequin au Camp de Porche-Fontaine, Comédie Française en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 18 Octobre 1722.

Le Triomphe de la Folie, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement, 24 Juillet 1723.

Le Bois de Boulogne, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement, 24 Juillet 1723.

Le Mariage d'Arlequin & de Silvia, parodie de Thetis & Pelée, en un acte

en prose, mêlée de vaudevilles, 19 Janvier 1724.

Le Retour de Fontainebleau, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement, 2 Décembre 1724.

La Folle raisonnable, Comédie Française en un acte, en vers, suivie d'un divertissement, 9 Janvier 1725.

Les Amusemens à la mode, Comédie en trois actes en vers, précédée d'un Prologue, & suivie d'un acte en vers Iriques & en musique, sous le nom de Catastrophes Iriques, tragico-miques, ce dernier seulement en société avec Romagnesi, 21 Avril 1732.

Les quatre Semblables, ou les deux Lelio & les deux Arlequins, Comédie Française en trois actes, en vers, 5 Mars 1733.

En société avec le Legrand, Riccoboni pere & fils, & Romagnesi.

Les Ignorans devenus fourbes par intérêt, Canevas Italien en un acte, avec Riccoboni pere, & des Scènes Françaises de Dominique, 19 Janvier 1718.

Le Jugement de Paris, précédé d'un Prologue, avec Riccoboni pere, 20 Juillet 1718.

La Désolation des deux Comédies
Comédie Française en un acte , en
prose , suivie d'un divertissement , avec
Riccoboni pere , 9 Octobre 1718.

Procès des Théâtres, Comédie Fran-
çaise en un acte , en prose , mêlée de
vaudevilles , & suivie d'un divertisse-
ment , avec Riccoboni pere , 20 No-
vembre 1718.

La Foire renaissante, Comédie Fran-
çaise en un acte , en prose , suivie d'un
divertissement , avec Riccoboni pere ,
29 Janvier 1719.

Endimion ou l'Amour vengé, Pas-
torale Italienne , mêlée de chants ,
de danses , & de Scènes Françaises de
Dominique , le reste de Riccoboni ;
6 Février 1721.

Le Négligent, Canevas Italien en
un acte , par Riccoboni pere , & quel-
ques Scènes Françaises de Domini-
que , 6 Février 1721.

Agnès de Chaillot, Parodie en un
acte , en vers , d'Inès de Castro , en
société avec le Grand , 24 Juillet 1723.

Le Départ des Comédiens Italiens,
Comédie Française en un acte , en pro-
se , avec le Grand , 24 Octobre 1723.

Le mauvais Ménagement, Parodie en un
acte , en vers , d'Herode & Marianne ,

de M. de Voltaire , avec le Grand , 19
Mai 1725.

Le Cahos en quatre actes , en prose , précédé d'un Prologue , & mêlé de quatre divertissemens , Parodie des Elémens , avec le Grand , 23 Juillet 1725.

L'Italienne Française , Comédie Française en trois actes , en prose , précédée d'un Prologue , & ornée de divertissemens , en société avec Romagnesi , 15 Décembre 1725.

Les Comédiens esclaves , Prologue en prose des trois Pièces suivantes.

Arlequin , toujours Arlequin , Comédie Française , mêlée de Scènes Italiennes , en un acte , en prose.

Arcagambis , Tragédie burlesque , en un acte , en vers , dont le canevas fut donné par Riccoboni pere.

L'Occasion , Opéra Comique en un acte , en prose , mêlé de vaudevilles ; ces trois Pièces , ainsi que le Prologue , avec Romagnesi & Riccoboni fils , toutes trois , données le même jour 10 Août 1726.

Médée & Jason , Parodie en un acte , en prose & vaudevilles , de la Tragédie Lyrique du même titre , avec Romagnesi & Riccoboni fils , 28 Mai 1727.

L'Isle de la folie, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement, avec Romagnesi & Riccoboni fils, 24 Septembre 1727.

Arlequin Roland, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles de l'Opéra de Roland, avec Romagnesi, 31 Décembre 1727.

Arlequin Hulla, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

L'Amant à la mode, Comédie Française en un acte, en prose.

La Revue des Théâtres, Comédie en un acte, en prose, mêlée de Scènes en vers & de vaudevilles; ces trois pieces précédées d'un Prologue, intitulé la suite des Comédiens Esclaves, en société avec Romagnesi & Riccoboni fils, & donnée le même jour premier Mars 1728.

Arlequin Bellerophon, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles, Parodie de l'Opéra de Bellerophon, avec Romagnesi, 7 Mai 1728.

La bonne femme, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles de l'Opéra d'Hypermnestre, avec Romagnesi, 31 Mai 1728.

La Comédie de Village, Comédie

Française en un acte, en prose, avec Riccoboni fils, 13 Octobre 1728.

La méchante Femme, Parodie en un acte, en vers, de la Tragédie de Médée de Longepierre, avec Riccoboni fils, 13 Octobre 1728.

Alceste, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles de l'Opéra du même nom, avec Romagnesi, 21 Décembre 1728.

Arlequin Tancrede, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles, de l'Opéra de Tancrede, 21 Mars 1729.

Les Payfans de qualité, Comédie Française en un acte, en prose.

Les Débuts, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

Baioco & Serpilla, Parodie en un acte en vaudevilles du Joueur, Intermede Italien.

Ces trois Pièces, précédées d'un Prologue, avec Romagnesi, jouées ensemble, 14 Juillet 1729.

D. Mico & Lesbina, Parodie en un acte en vaudevilles, des trois Intermedes Italiens, avec Romagnesi, 17 Août 1729.

Le Feu d'artifice, ou la Pièce sans Dénouement, Comédie Française en

un acte, en prose, suivie d'un divertissement, avec Romagnesi, 27 Septembre 1729.

Hésione, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles de l'Opéra de ce nom, avec Romagnesi, 22 Octobre 1729.

La Foire des Poëtes, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

L'Île du Divorce, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

La Silphide, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

Ces trois Pièces, précédées d'un Prologue aussi en prose, avec Romagnesi, données le même jour 11 Septembre 1730.

Belus, Parodie de Brutus en un acte, en vers, avec Romagnesi, 24 Janvier 1731.

Arlequin Phaëton, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles, de l'Opéra de Phaëton, avec Romagnesi, 22 Février 1731.

Arlequin Amadis, Parodie en un acte, en prose, de l'Opéra d'Amadis, avec Romagnesi, 27 Novembre 1731.

Les Enfans - trouvés , ou le Sultan
 poli par l'amour , Parodie en un acte ,
 en vers , de la Tragédie de Zaire ,
 avec Romagnesi , 9 Décembre 1732.

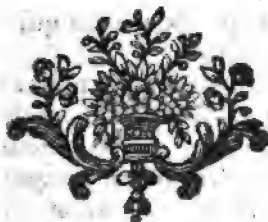
Les applaudissemens des Spectateurs
 ne faisaient qu'encourager Dominique
 à en mériter de nouveaux , soit par
 son jeu théâtral , soit par ses travaux
 littéraires , il ne perdait point son
 temps dans les Sociétés & dans les plai-
 sirs , il jouait tous les jours , & sou-
 vent dans trois Pieces ; malgré ce tra-
 vail continuel , il trouva le temps de
 composer cinquante-sept Pieces en seize
 années , dont douze à lui seul ; aussi
 obtint-il l'estime du Public , dont il
 n'abusa jamais ; & si je rappelle le mé-
 rite & la modestie de ce Comédien , c'est
 moins pour rendre justice à sa mémoire ,
 que pour offrir un exemple à ses suc-
 cesseurs.



DEBUT

DEBUT DE *Mlle.* DE MEZIERES.

Marie Laboras de Mezieres, née à Paris, & épouse de Riccoboni fils, débuta le 23 Août 1734, par le Rôle de Lucile, dans la Surprise de la haine, & dans la Parodie de Zaire, dans laquelle elle joua le Rôle du Gascon, elle fut très-applaudie du Public, & reçue parmi les Comédiens Italiens au mois de Décembre de la même année.



LES BILLETS DOUX.

Comédie en un acte en vers libres.

15 Septembre 1734. (1)

VALERE, Damon & Arlequin, Valet de ce dernier, ouvrent la Scène ; Valere aime Clarice, tante de Julie, pour qui Damon soupire, Arlequin se met de la conversation, & dit que Marton, suivante de la tante & de la nièce, est aussi l'objet de ses vœux ; & comme leurs Maîtresses ne sont point encore instruites de leurs amours, ils prennent tous trois la résolution de les en instruire par des lettres qui donnent le nom à la Pièce.

Damon quitte Valere pour aller écrire à Julie ; il ordonne à Arlequin de le suivre, & celui-ci fait entendre qu'il a aussi un billet doux à composer pour Marton ; Valere sort pour confier au papier l'amour qu'il ressent pour Clarice.

A peine sont-ils partis, que Julie & Marton les remplacent, & la Suivante

(1) La Scène est chez Clarice.

encourage sa Maîtresse à lui ouvrir son cœur. Julie qui sans doute a besoin de l'épancher , apprend à Marton qu'elle aime déjà , quoiqu'à peine sortie de l'enfance ; Marton n'en paraît point du tout étonnée , au contraire elle la justifie ainsi :

Le scrupule nouveau ! La plaisante pensée !
Sachez , pour rassurer vos timides esprits ,
Qu'à quinze ans aujourd'hui , on est plus
avancée

Qu'à trente on ne l'était jadis.

Julie ne nomme point son Vainqueur ; mais au portrait qu'elle en fait , Marton croit devoir reconnaître Valere , & c'est cette erreur assez médiocrement fondée qui fait l'intrigue de la Piece.

Julie voyant venir Arlequin , se retire après avoir dit à Marton de bien garder son secret ; c'est-à-dire , celui de son amour , dont elle lui a peint l'objet sans le nommer.

Arlequin donne deux billets à Marton, l'un pour sa Maîtresse, & l'autre pour elle-même ; il se retire ensuite après avoir dit qu'il en viendra bientôt chercher la réponse. Marton se persuade que l'un de ces deux billets s'adresse à

Clarice, & fait connaître ainsi la raison qui la détermine à le croire.

Damon aime Clarice, oui, la lettre est pour elle,

Et j'ai su pénétrer qu'elle l'aime à son tour ;
C'est vainement que sa fierté le scelle,
Tous nos Amans sont assortis au mieux.

Clarice vient, Marton lui reproche la triste résolution qu'elle semble avoir prise, de passer les beaux jours qui lui restent dans un triste veuvage, tandis que mille cœurs soupirent pour elle.

CLARICE.

Un seul pourrait, s'il m'aimait tendrement,
Me faire rompre mon serment.
Quoiqu'il nous rende ici des visites fréquentes,
Je n'ose me flatter de son attachement;
Sa figure est des plus charmantes,
Mais je sai résister à cet attrait flatteur
Que m'offre en vain son image importune.
Pour me résoudre à faire sa fortune,
Je voudrais m'assurer qu'il ferait mon bonheur.

Marton n'en demande pas davantage pour se confirmer dans l'opinion où elle est que cet Amant heureux est Da-

mon , & elle remet son billet à Clarice sans le lui nommer. Ce silence est encore fort nécessaire à l'intrigue de la Piece , qui a besoin d'une Soubrette si discrete. Celle-ci sort afin de laisser à sa Maîtresse la liberté de lire le billet & d'y faire réponse.

Clarice le lit , & ne doute point qu'il ne soit de son cher Valere ; erreur excusable , parce que l'on croit aisément ce que l'on souhaite.

CLARICE.

Celui qui me l'écrit, est jeune & fait pour
plaire,

Ah ! n'en doutons pas, c'est Valere,
Et je le reconnais pour en être l'Auteur,
A ce portrait que Marton vient d'en faire,
Et plus encor au trouble de mon cœur.

Elle ne balance pas à faire réponse ; Marton revient , elle trouve la lettre toute prête , & elle en a écrit une pour Arlequin , dans laquelle elle lui rend des injures pour les douceurs qu'elle a trouvées dans la sienne. Il revient bientôt comme il le lui a promis : elle lui remet les deux réponses , celle de Clarice , & celle qui s'adresse à lui.

Arlequin met dans sa poche le billet qui le regarde , & lit celui qui s'adresse à Damon , dont les termes flatteurs le confirment dans la bonne opinion qu'il a de son mérite.

Damon vient , il demande à Arlequin si l'on a fait réponse à son billet , Arlequin lui remet celui que Marton lui avait destiné , & qu'il a mis étourdiment dans sa poche : Damon lit.

Mon cher petit Monsieur , je vous trouve bien fat

D'oser me déclarer votre amour ridicule ,
 Pour que ie sois sensible à l'ardeur qui vous
 brille ,

Votre taille est trop gauche & votre esprit trop plat ,

Vous êtes libertin au vingtieme carat ,
 Par-dessus tout vous aimez le Bourgogne ,
 Et j'ai toujours été d'un goût trop délicat ,
 Pour écouter les soupirs d'un Ivrogne.

D A M O N.

Quel stile , quelle lettre , est-ce à moi qu'on écrit ?

Et peut-elle partir d'une fille bien née ?

Cependant , malgré sa premiere réflexion qui est très-juste , il ne laisse pas

de croire que c'est à lui que le billet est adressé. Julie paraît, il lui en fait d'amers reproches; celle-ci ne sait à quoi les attribuer, & Damon pour les justifier, lui montre la lettre qui les occasionne.

Elle lui proteste qu'elle n'a point écrit un billet si outrageant & si bas. Maron qui l'a écrit pour Arlequin, lui reproche son insolente balourdise, & lui ordonne de rendre à Damon celui qui lui est adressé. Arlequin le remet entre les mains de son Maître, qui le trouve conçu dans des termes bien différens.

Vous ressentez pour moi la plus parfaite ar-
deur,

Si j'en crois le billet que vous osez m'é-
crire;

Pour en mieux convaincre mon cœur,
Je vous permets de venir me le dire.

Damon est transporté à la lecture de ce billet; mais Julie modère sa joie, en lui apprenant qu'elle n'a écrit ni l'un ni l'autre.

D A M O N.

Si vous vouliez dans ce moment;

E iv

De ce billet heureusement,
 Vous pourriez réparer la méprise piquante,
 Et la changer en vérité constante.

JULIE.

Comment ! expliquez-vous , Damon ?

DAMON.

En y mettant seulement votre nom.

JULIE.

Mon nom est-il si nécessaire ?

Ne suffirait-il pas que ma bouche sincère ,
 En adoptant le sens de ce tendre billet ,
 Vous confirmât tout ce qu'il vous promet.

Quoique le bonheur de ces deux
 Amans paroisse assez avancé , il n'est
 rien moins qu'assuré : le billet obligeant
 est de Clarice , c'est à Valere qu'elle
 l'a écrit ; mais par l'étourderie de Mar-
 ton , c'est à Damon qu'il a été re-
 mis , ce qui les jette tous dans l'er-
 reur.

Clarice , tante de Julie , n'appren-
 dra pas impunément que sa nièce est
 aimée de celui à qui elle écrit , d'une
 manière si obligeante. Julie prie Da-
 mon de feindre de l'aimer ; il a de la
 peine à y consentir ; mais voyant

qu'elle le veut absolument , & que cette tromperie est nécessaire à leurs intérêts communs , il s'y résoud enfin.

Clarice vient , il reste avec elle , & feint des transports qu'il est loin de sentir. Il lui parle en homme pénétré de reconnoissance pour la lettre obligeante qu'elle a daigné lui écrire. Clarice toute étonnée , demande à Marton à qui elle a donné la réponse qu'elle a faite au billet qu'on lui a écrit. Marton commence à sentir son étourderie , & Damon est enchanté de l'événement. Il s'écrie.

Je ne suis pas aimé , Ciel ! que je suis heureux !

Il prie Clarice , puisqu'il n'a pas le bonheur d'être aimé d'elle , de vouloir bien permettre qu'il porte à sa nièce des vœux dont elle refuse l'hommage.

Clarice y consent , & le bonheur de ces deux Amans semble confirmé autant qu'il le peut être : il ne reste plus qu'à assurer celui de Clarice & de Valere. Cet Amant s'y prend d'une manière ingénieuse , en feignant de venir consulter cette aimable Douairière

E. v

sur un projet d'où dépend le bonheur
de sa vie.

VALERE.

Madame, c'est à vous qu'aujourd'hui j'ai re-
cours,

De vos sages conseils j'implore le secours.

Sur une affaire délicate,

Et qui doit décider du bonheur de mes jours.

A peine j'entre dans le monde,

Et dès le premier pas, je crains de m'égarer ;

Je fais qu'en écueils il abonde,

Sur le plus grand de tous, daignez donc m'é-
clairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lu-
mière ;

Si vous jugez pourtant qu'il vous soit néces-
saire,

Monsieur, vous n'avez qu'à parler,

Je suis prête à vous conseiller.

VALERE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame toute en-
tière,

Je vous dirai que j'aime.

CLARICE, à part.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?
à *Valere*.

Celle pour qui votre ame est enflammée ,
Sans doute est digne d'être aimée ,
Et ses attraits sont éclatans ?

V A L E R E.

Autant que ses vertus , c'est tout ce qu'on peut
dire ,

Je la respecte & je l'admire ;
On trouve tout en elle , esprit , beauté , dou-
ceur ,

A la droiture , à la candeur ,
Elle joint l'agrément avec la politesse ,
Et l'étude du monde à beaucoup de sagesse.

Chaque mot que Valere dit à Cla-
rice , porte des traits mortels dans le
cœur de cette Amante ; elle a cepen-
dant la force de se contraindre , & la
bonne foi de lui donner un conseil dé-
sintéressé ; elle prend la lettre sur la-
quelle il la prie de lui dire son senti-
ment , & la lit tout haut.

Pour vous d'un feu si pur je me sens péné-
trer ,

E. vij

Que ce n'est qu'en tremblant que ma main
vous l'exprime,

Comme je ne vis plus que pour vous ado-
rer,

Je meurs si l'espoir ne m'anime;

Prononcez donc l'Arrêt d'où dépendent mes
jours,

En flattant mon ardeur d'un retour légitime,

Ne craignez pas d'en voir finir le cours;

Mon amour doit durer toujours,

Puisqu'il est fondé sur l'estime.

(après avoir lu.)

On ne peut déclarer son feu plus sa-
gement.

VALERE.

Vous approuvez ma lettre?

CLARICE.

Affurément.

Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce.

CLARICE.

Oui, ce billet mérite une tendre réponse.

VALERE.

Je l'attends.

CLARICE.

Envoyez-le à l'objet de vos vœux.

VALERE.

La chose est déjà faite en ces instans heureux,
Il est entre ses mains.

CLARICE.

C'est donc-là la copie ?

VALERE.

Non, c'est l'original; répondez, je vous prie.

Clarice agréablement surprise & passant tout à coup de la douleur à la joie, le quitte en lui disant qu'il aura bientôt sa réponse. Valere flotte entre la crainte & l'espérance; mais un heureux Messager le met bientôt au comble de ses vœux. C'est un Notaire tenant dans sa main un Contrat de mariage, par lequel Clarice se donne à lui avec tout son bien. On ne pouvait pas mieux remplir le titre de la Pièce: que par un billet doux de cette nature.

Clarice fuit de près le Notaire, & demande à Valere s'il est content de sa réponse.

M O

Histoire

V A L E R E.

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me taire
Et me jeter à vos genoux.

C L A R I C E.

Vous m'aimez, il suffit ; Valere , levez-vous ;
Quelques biens dans ce jour que je puisse vous
faire ,
Votre cœur est d'un prix qui les acquitte tous ;

D A M O N.

Nous voilà tous heureux ; que la fête com-
mence.

Elle commence , en effet , par des
chants & des danses qui sont terminés
par le Vaudeville suivant.

V A U D E V I L L E.

A des tendrons jeunes & frais ,
Sandis , je trace des billets ;
Autant qu'on le desire ;
Mais pour des Créanciers , jamais
Pour ces Messieurs , qui font des frais ,
Je ne fais pas écrire.

X

Pour vous en qualité d'Amants ,
Je prends la plume à tout moment ,
Beautés dont l'œil m'attire ;

Mais pour me charger avec vous ,
Du titre dangereux d'époux ,
Je ne fais pas écrire.



Pour honorer d'un juste encens ,
Et les vertus & les talens ,
Le Dieu des vers m'inspire ;
Mais pour louer le vice heureux ,
Et tous ses partisans honteux ,
Je ne fais pas écrire.



Pour copier une chanson ,
Ma main ne fait point de façon ,
On n'a qu'à me le dire ;
Mais pour donner des rendez-vous ,
Et répondre à des billets doux ,
Je ne fais pas écrire.



Quand il faut signer un contrat ,
Contre lequel l'amour combat ,
Notre main se retire ;
Mais pour assurer le bonheur
D'un Amant choisi par le cœur ,
Ah ! quel plaisir d'écrire !



Cette Piece fut très-bien reçue du
Public. La dernière Scène sur-tout pa-
rut très-adroite & très-intéressante. El-

le n'eut pas moins de succès que celle de la Pupille avec laquelle elle a quelque ressemblance : le style qui est digne de la plume de Boissy , fit passer sur quelques reproches qu'on auroit pu lui faire quant à l'intrigue ; au reste elle eut un succès très-complet & très-mérité. (1)

DEBUT DE M. DEHESSÉ.

Le Sr. Déhesse, né en Hollande, débuta à Fontainebleau, le 2 Décembre 1734, par le Rôle de Valet, dans la Comédie du petit Maître amoureux. Il reçut beaucoup d'applaudissemens, qu'il a longtemps mérités dans cet emploi, & par son talent, pour la composition des Balets; il fut reçu à quart de part à Pâques suivant.

(1) Nous ne pouvons fixer le nombre des représentations de cette Piece, ni celui des autres qui l'ont suivie, & nous ne pouvons même assurer qu'il ne nous soit échappé quelque anecdote pendant le cours de cette année, dont nous n'avons point trouvé le Registre dans les archives de la Comédie Italienne.



LE DÉGUISEMENT.*Comédie en un acte en vers ,**13. Décembre 1734. (1)*

LUCILE ouvre la scène avec Valere son frere , qu'elle prie instamment de s'en retourner au plutôt à la ville , ayant de fortes raisons pour ne pas le recevoir chez elle à la campagne ; Valere dit qu'il n'en fera rien ; & pressé par sa sœur de lui dire le motif qui l'amene , il lui répond que depuis un an il brûle pour Clarice son amie , à qui il n'a jamais parlé , & de qui il n'est pas même connu ; mais qu'étant informé qu'elle étoit actuellement à sa maison de campagne , il a saisi cette occasion pour se faire connaître, persuadé qu'elle voudra bien le servir & faire agréer à Clarice l'amour qu'il ressent pour elle.

Lucile cherche à l'en détourner par la crainte d'une passion malheureuse , & en lui apprenant que Clarice est si fort prévenue contre tous les amans ,

(1) La scène est dans la Maison de Campagne de Lucile.

qu'elle n'est venue à sa campagne, qu'à condition qu'elle n'y recevrait aucun homme, & que son mari même ni resterait pas tant qu'elle y serait. Valere propose un expédient, au moyen du quel il se flatte de parler à Clarice sans qu'elle puisse s'en offenser, & peut-être de la faire changer de sentiment.

V A L E R E.

Sans doute Clarice est instruite
Que nous avons une sœur au Couvent.

L U C I L E.

Nous parlons d'elle assez souvent,
Et dans peu même, elle attend sa visite.

V A L E R E.

Je sens renaitre mon espoir,
Puisqu'elle s'attend à la voir;
Sous l'habit de ma sœur je puis ici paraître;
Mon cœur par ce moyen, triomphera peut-être
De son insensibilité.

Lucile qui connaît les intentions honnêtes de son frere, & qui voudrait voir changer son amie, approuve cet expédient, & dit à Valere d'aller préparer son déguisement. Lorsqu'il est parti, Clarice paraît, & demande à

Lucile comment elles rempliront la journée.

Lucile annonce alors à son amie l'arrivée de sa prétendue sœur, lui en fait un portrait si avantageux, qu'elle donne à **Clarice** une forte envie de la voir. **Lucile** ajoute que cette sœur ressemble si fort à un frère qu'elles ont, & qu'elle le copie si bien, lorsque pour se divertir quelquefois elle en prend les habits, que tout le monde serait trompé à une si parfaite ressemblance; elles sortent en attendant que cette sœur soit en état de paraître.

Arlequin & **Lisette** entrent sur la scène en plaisantant sur le déguisement de **Valere**, & sur le rôle qu'il va jouer; **Lisette** dit à **Arlequin** qu'elle ne croit pas que son Maître puisse réussir dans ses projets; **Arlequin** l'assure du contraire, & lui dit,

Nous n'avons qu'à vouloir, notre conquête est sûre;

Il va prendre son cœur comme j'ai pris le tien.

Arlequin rappelle alors à **Lisette** son ancien amour, dans le temps qu'elle était au service d'une jeune Coquette, & se flatte qu'elle a toujours pour lui les mêmes sentimens: **Lisette** lui dit que

depuis qu'elle est avec Clarice , qui est une personne très-sage , elle a renoncé aux amants , & qu'elle veut suivre en tout son exemple ; mais que pourtant si Valere allait faire changer Clarice de sentiment , elle pourrait bien se déterminer à livrer de nouveau son cœur à la tendresse ; à cette condition ils engagent réciproquement leur foi , & sortent en voyant paraître leurs Maîtres.

Clarice , Lucile & Valere en habits de femme , entrent ; après les premiers complimens , Valere & Clarice se jurent une amitié mutuelle , & s'embrassent tendrement ; Valere soutient dans cette scène le caractère d'une fille très-enjouée ; & Lucile qui tire un bon augure de ce commencement , les laisse seuls , sous prétexte de quelques affaires.

Valere fait adroitement tourner la conversation sur l'objet qui l'intéresse , & demande à Clarice si les plaisirs de la campagne sont capables de la dédommager de ceux qu'on goûte à la ville , où une personne aussi aimable qu'elle , doit avoir plus d'un adorateur.

Clarice prie Valere de ne lui point

parler d'amant, lui dit que ce nom seul la choque, & que bien loin d'avoir un cœur formé pour la tendresse, elle a pris une ferme résolution de n'aimer de sa vie. Il se passe entr'eux une longue scène, dans laquelle ils font l'un & l'autre des portraits fort vifs, pour & contre l'amour & les Amans.

Valere voyant la prévention où se trouve Clarice, s'engage dans la journée à l'en guérir, pourvu qu'elle lui permette de paraître à ses yeux en habit de Cavalier, & de faire avec elle le personnage d'un Amant passionné, dont elle copie assez bien les discours & les transports; Clarice rit de la proposition, & dit à Valere, que sa sœur lui ayant déjà fait naître l'envie de la voir sous cet habit, elle y consent de bon cœur. Valere sort pour s'habiller.

Lisette survient, Clarice lui annonce le déguisement dans lequel elle va voir paraître la sœur de Lucile; Lisette lui dit que le langage qu'elle va lui tenir sous l'habit de Cavalier, est capable de la guérir de sa prévention, & que cette sœur, en lui parlant de l'amour comme d'un badinage, pourrait bien

lui en inspirer tout de bon ; Clarice en rit , & s'en va.

Lisette reste seule , & dit quelle prévoit déjà que sa Maîtresse aimera bientôt , & que si cela arrive , elle est résolue d'aimer Arlequin qui survient. Il demande à Lisette des nouvelles du stratagème de son Maître , ils font l'un & l'autre la peinture de leurs propres caractères ; & après une scène assez vive , Arlequin annonce qu'il a fait venir des violons & des Musiciens par l'ordre de son Maître , & qu'il va dans le cabaret prochain pour les avertir de se tenir prêts ; ils sortent à l'arrivée de Clarice & de Valere en habit d'homme.

Clarice en entrant sur la scène , dit à Valere qu'elle est charmante dans cet habit , & qu'elle lui paraît mille fois plus belle sous ce déguisement : ils entrent en matière. Clarice est fort empressée de savoir ce que pourra lui dire Valere ; ce dernier lui dit qu'il l'adore ; Clarice lui répond que c'est le langage ordinaire des Amans & leur début , mais qu'elle n'en croira jamais rien , &c. Valere lui dit que c'est parce qu'elle prend ces paroles comme un vrai ba-

dinage ; mais qu'il la supplie de lire dans ses yeux le véritable amour dont son cœur est épris. Valere ménage cette scène de façon , & avec tant d'art , qu'il fait dire à Clarice .

O Ciel ! s'il était bien possible
Qu'un Amant s'exprimât avec tant de douceur,
Commeur lui refuser son cœur ,
Et le moyen de n'être pas sensible
Au tendre aveu de son ardeur ?

Valere se jette à ses genoux, Clarice en est émue, & lui dit.

Il est tems que ce jeu finisse ,
Et c'en est assez en un jour ;
Tout ceci pour mon cœur pourrait avoir des
suites ,
Vous parlez trop bien de l'amour ,
Et je sens trop ce que vous dites.

Lucile arrive, qui voyant Valere aux genoux de Clarice, croit qu'il s'est sans doute découvert , & prévenue par la situation de

Mon frere , aux genoux de Clarice !
Mais ceci devient sérieux.

Clarice surprise d'entendre le nom de frere , s'écrie.

Votre frere , qu'entend-je ? O Dieux !
Quoi , se peut-il qu'ainsi l'on me trahisse ?

Enfin Lucile fait valoir auprès de
Clarice sa tendre amitié pour elle , &
lui parle en faveur de son frere. Celui-
ci, par de nouvelles assurances de l'a-
mour le plus sincere , fait consentir
Clarice à le comonner par un doux
hymen ; Arlequin & Lisette font en-
trer le divertissement qui finit la Piece.
Cette Comédie est la premiere qu'ait
donné M. de la Grange , qui s'est fait
depuis connaître par plusieurs succès.
Il eut lieu d'être encouragé par l'accueil
que le Public fit à celle-ci , qu'il reçut
avec beaucoup d'applaudissemens.



LES ENNUIS DU CARNAVAL.

Comédie en un acte en vers,

15 Février 1735.

LE Carnaval , conduit par le Plaisir , ouvre la Scène , il se plaint au Plaisir , son guide fidèle , des ennuis qu'il vient d'essuyer à Paris pendant les deux mois de séjour qu'il y doit faire tous les ans ; le Plaisir lui répond que ce n'est pas sa faute s'il a éprouvé de l'ennui ou il se proposait de ne lui faire trouver que d'aimables amusemens ; & il lui dit ,

D'abord je vous avais conduit

Dans les Maisons les plus brillantes ,

De cent jeunes Beautés , jeunes , vives , piquantes ,

Vous n'avez pas été séduit.

Le CARNAVAL.

Eh ! comment vouliez-vous qu'elles pussent me plaire ?

La nature , il est vrai , leur donna des attraits ,

La beauté dans Paris , moins rare que jamais ,

Tome IV.

E.

D'une Piece de sa façon: voilà donc le lieu de la Scène établi : nous allons voir ce qui s'y passe.

Epiménide (1) paraît à moitié endormi. Il se plaint de ce qu'on l'a tiré si mal-à-propos d'un sommeil de quarante ans, pour ne lui faire voir à son réveil que ce qu'il a vu avant de s'endormir. Cela donne lieu à l'Auteur de faire entendre que ces mêmes défauts, qui régnaient autrefois, sont encore en usage, & qu'il n'y a de différence que du plus ou du moins. Epiménide convient qu'on lui a fait faire un voyage très-inutile de Gnosse (2) à Paris, & qu'on aurait mieux fait de le laisser dormir tout le reste de sa vie; voici par où il finit la Scène.

Je suis mal à propos en butte à la satire,
Mon nom seul m'a fait tort, parce qu'il est
trop beau;

Mais de ces lieux je me retire,
Et je n'y paraîtrai jamais qu'incognito,
Adieu, je vais faire dodo.

(1) Le Reveil d'Epiménide, Comédie en trois actes en vers, de Poisson, donnée au Théâtre Français le 7 Janvier, sans succès.

(2) Ville de l'Isle de Crète.

Eponine (1) succède à Epiménide, elle débute d'abord par cette exclamation tragique :

Grands Dieux dont l'équité protège les Héros ,

Ne serez-vous jamais attendris de mes maux !
Quand j'oppose aux destins la plus ferme confiance ,

Ils s'arment contre moi de toute leur puissance,
La vertu ne peut rien contre leur dureté ,
Et sans être coupable on est persécuté.

La plus grande persécution dont Eponine se plaint aux destins , c'est de l'avoir produite au Théâtre François , sous une forme qui ne lui a jamais convenu dans l'Histoire ; elle s'empporte contre Melpomene , qui l'a tellement changée aux yeux du Carnaval , qu'elle en a été tout-à-fait méconnaissable. Le Carnaval convient de bonne foi qu'il n'a pas reconnu la célèbre

(1) Personnage principal de la Tragédie de Sabinus , de Richer , donnée au Théâtre Français le 29 Décembre. Elle eut huit représentations après des changemens considérables que l'Auteur y fit.

Eponine dans celle qui s'est montrée
à Paris , Eponine lui répond.

Ce ne l'est pas, vous dis-je, & d'un nom sup-
posé,

On avait cru parer un caractère usé,
Eprise par devoir d'un époux respectable,
Une telle union doit être inviolable;
L'Amour n'aura de moi qu'un méprisant re-
fus,

J'écoute cependant le Jargon de Titus,
De ses fades discours, je suis presque atten-
drie,

Je n'ai point de secrets que je ne lui confie,
Mon cœur est enchanté de son air simple &
doux,

Je remets en ses mains le sort de mon époux,
Je gémis, je soupire, interdite & tremblante,
Aux pieds de l'Empereur je tombe en Sup-
pliante,

Je frémis de le voir prêt à nous accabler. . .
Ah ! Seigneur ! Est-ce là comme je dois par-
ler ?

Le Carnaval lui dit qu'on a eu vrai-
ment tort de la faire parler sur un ton
si peu convenable. Mais qu'il ne faut
pas juger Melpomene à la rigueur, &
que ce n'est pas sa faute si on l'a mise

sur ce pied-là ? Quoi ! lui répond Eponine ,

Vous aimez à voir l'auguste Tragédie ,
 Dans un dédale obscur marcher en étourdie ;
 Lorsque vous lui donnez des applaudissemens ,
 Vous partagez sa honte & ses égaremens ;
 A votre Jugement ses erreurs font injure ,
 Rappelez les Héros que sa main défigure ;
 Vendôme est un rébelle , Orosmane un ga-
 lant ,

Gustave un étouzzi , Calisthène un pédant ,
 Sabinus un Gascon que son mérite étonne ,
 Toujours avec respect parle de sa personne.

A cette juste critique des caractères qu'on donne aujourd'hui aux Héros de Tragédie, Eponine oppose ceux que Corneille & Racine , & quelques autres Auteurs anciens , leur ont donnés autrefois. Elle s'exprime ainsi en parlant des Héroïnes de Théâtre.

Ne se souvient-on plus de celles qui jadis ,
 Avec juste raison étonnaient tout Paris ?
 Phédre , par Vénus même à la fureur livrée ,
 Dans ses vastes projets Athalie égarée ,
 Roxane , en qui l'amour cède à l'ambition ,
 Ino , conduisant seule une grande action ,
 Léontine , d'un Roi conservant la famille ,

Clitemnestre volant au secours de sa fille ,
Ces sublimes objets dignes de vos bontés ,
Respectés de tout tems , ne sont plus imités.

A cette belle Scène en succède une autre , dont on aurait pu se passer ; mais les Auteurs ont voulu marquer une espèce d'impartialité , en traitant aussi mal leurs ouvrages que ceux d'autrui. Cependant ils ont pris la précaution de mettre la Critique de leur Prodiges puni , (1) dans la bouche d'un Yvrogne , pour en émousser les traits par la qualité du personnage. En voici un qui a plus de poids , c'est l'Opinion ; comme elle est la Reine du monde , elle juge de tout en dernier ressort ; mais avec cette différence , qu'elle passe légèrement sur les Eloges , & qu'elle appuie terriblement sur les invectives. En effet en parlant de Didon (2) & de la Pupille , (3) elle se contente de dire en passant.

(1) Le Prodiges puni ou le Froid ingrat , Comédie en trois actes en vers , de Davennes & Romagnesi , qui ne s'est point épargné dans cette Piece critique , dont il est aussi l'Auteur.

(2) Tragédie de M. Lefranc de Pompignan.

(3) Comédie en un acte en prose , de Fagan , qui réussit très-bien & qui le méritait.

J'ai goûté des plaisirs extrêmes ;
A Didon ; la Pupille avait un tour heureux.

Mais quand il faut dire du mal, elle
ne tarit point, on en va juger par la
Scène qu'elle a avec Durval, au sujet
du Préjugé à la mode. (1) Elle commen-
ce par critiquer le titre par ces Vers :

C'est un travers & non pas une mode.

Durval, prévoyant par ce premier
trait, ce qu'il doit attendre d'un Tri-
bunal si sévère, veut se retirer, & dit.

Mon titre seul produit d'abord une dispute,

Je vais me soustraire à vos yeux,

Aux traits les plus piquants je m'offrirais en
butte,

Si je demeurais dans ces lieux.

Le Carnaval lui ordonne de rester ;
l'Opinion même l'y convie avec adresse
par ces Vers flatteurs.

Ne craignez point de mortelle piqure,

Je blâme doucement, & loue avec raison ;

Le résultat de ma censure,

Est un remède & non pas un poison.

(1) Comédie en cinq actes en vers, de la
Chaussée, trop connue & trop estimée, pour
avoir besoin d'être rappelée.

Durval ne veut pas convenir que
sa Piece ait besoin de remède ; il le
fait connaître par ces Vers.

Je ne sai pas de quel espece
Sont les défauts qu'on veut me reprocher,
Il n'est pas en moi d'empêcher
Que de certains esprits ne condamnent ma
Piece,

Mais ce sera sans aucun fruit ;
Je m'expose d'abord sans faire trop de bruit ;
D'une façon douce & facile,
Irréprochable dans mon style ,
L'exactitude me conduit
A cette expression qui frappe , qui séduit.

L'Opinion convient que l'exposition
est faite avec adresse , & que le fonds
était si mince , que l'Auteur a agi très-
prudemment de le ménager , & de ne
pas tout exposer dès le premier Acte ,
pour éloigner le dénouement ; elle veut
bien encore lui passer qu'à l'égard de
ces Vers, il y en a de très-bien faits ,
cependant elle ajoute.

Mais quelquesfois aussi j'en ai vu de pervers ,
Qui chagrinaient fort mon oreille.

Durval relève fort le caractère de
ses petits Maîtres.

Et mes deux jeunes gens ne vous font-ils pas
rire ?

Je ne pense pas que jamais
On ait mieux badiné sur un tel ridicule,
Raillieurs, vifs, pétulans, hardis,
Je vous les peints bien étourdis ;
Devant moi-même ils montrent sans scrupule,
Le Portrait que l'un d'eux chez le Peintre a
surpris.

L'Opinion lui répond d'un ton malin.

Ils auraient bien risqué chez de certains maris.

Elle ajoute que la poltronerie que l'Auteur leur donne, est un vice indigne du Théâtre ; elle tombe ensuite sur les caractères bas du Valet & du Père de Durval ; elle trouve le coup de Théâtre du Quiproquo des Lettres, amené d'une manière trop honteuse, par rapport à la Duchesse qui les envoie à Constance pour se venger de l'infidélité que son Mari lui fait en sa faveur. Voici comme l'Opinion s'explique à ce sujet :

Juste-Ciel, quel procédé honteux !

A ce coup de théâtre il fallait nous conduire
Par un chemin plus gracieux , &c.

Cependant elle convient que la Piece
est digne de son succès , & dit en par-
lant de son Auteur :

Il vient de tracer un tableau ,
Où nous découvrons tant de beau ;
Que ses défauts ne lui servent que d'ombre.

Cette Piece-ci , qui est de celles que
l'on finit quand on veut , fut terminée
par un Pas de six qui attirait beau-
coup de monde , & qui était en ri-
valité avec une autre qui se dansait
alors à l'Opéra. Cette petite Comédie ,
qui est de Romagnesi & Riccoboni ,
eut le succès ordinaire aux Pieces Criti-
ques ; mais elle a peu été reprise de-
puis.



Le 14 Mars, les Comédiens Italiens firent la clôture de leur théâtre par la Parodie d'Achile & Deidamie, qui fut précédée des Ennuis du Carnaval, & d'un Compliment dialogué entre le sieur Dehesse & la Demoiselle Riccoboni, & le 18 Avril, ils le rouvrirent par la même Parodie, précédée de la Surprise de la Haine, qui ne furent pas moins applaudies que dans leur nouveauté.

LA MERE CONFIDENTE.

Comédie en trois actes, en prose.

9 Mai 1733. (1).

DORANTE, Amant d'Angélique, prie Lisette sa Suivante, de lui être favorable auprès de sa Maîtresse, & lui promet de faire sa fortune, s'il a le bonheur d'épouser cette charmante personne. Lisette lui promet tous les bons offices qui dépendront d'elle; mais elle ne sait comment le faire parvenir au.

(1) La scène se passe dans une Maison de Campagne.

Bonheur où il aspire, lorsqu'il lui apprend qu'il n'a pour tout bien que sa légitime, tandis qu'Angélique est un très-riche parti. Lisette promet cependant à Dorante de le servir, malgré l'obstacle que sa mauvaise fortune oppose à son amour. Comme Angélique doit bientôt venir au rendez-vous que Lisette lui a donné, sans l'instruire que Dorante doit s'y trouver, elle dit à cet Amant de s'éloigner un peu, afin de lui donner le temps de disposer favorablement sa Maîtresse avant qu'il vienne l'entretenir lui-même.

Angélique arrive; Lisette affecte un air de chagrin; & dit à sa Maîtresse qu'elle ne doit plus penser à Dorante, & qu'elle a des choses à lui annoncer, qui lui feront prendre le parti de renoncer à son amour.

Angélique lui demande avec empressement ce qu'elle peut avoir appris qui l'oblige à ne plus penser à son Amant, c'est, lui répond la Soubrette, le peu de fortune de Dorante. Angélique lui répond généreusement qu'elle aura assez de richesses pour eux deux; mais Lisette lui représente que Madame Argante sa mere pourrait bien ne pas avoir des sentimens si nobles. Angé-

lique la rassure , & la confiance est fondée sur la tendresse que cette mère a pour elle. Les choses étant ainsi disposées , Dorante qui ne s'étoit éloigné que pour donner le temps à Lisette de parler en sa faveur , se présente à Angélique qui le reçoit avec des sentimens de bonté , qui redoublent l'amour qu'il a pour elle.

Lisette s'aperçoit que Lubin, Jardinier de Mad. Argante les écoute , & elle conseille à Angélique de se retirer.

Lubin approche, il dit à Dorante & à Lisette qu'il a tout entendu , & leur fait tant de peur , qu'ils prennent la résolution de le mettre dans leurs intérêts , & le chargent de leur servir d'espion.

La convention étant faite & acceptée , Dorante & Lisette se retirent à l'approche de Madame Argante , qui se doutant de quelque chose au sujet de sa fille , charge Lubin d'observer toutes ses démarches ; Lubin lui répond naïvement qu'il ne le peut en conscience , puisqu'il est payé pour l'espionner elle-même.

Madame Argante apprend de lui qu'Angélique aime un jeune homme

qui s'appelle Dorante ; elle lui promet de le bien récompenser s'il continue à l'instruire de tout ce qui se passe entre Dorante & sa fille ; Lubin ne balance pas à accepter cette seconde charge d'espion , & se retire voyant approcher Angélique.

Madame Argante annonce à Angélique le dessein qu'elle a formé de la marier à Ergaste , & Angélique la prie de ne la pas contraindre à épouser un homme qu'elle ne saurait aimer. Cette tendre mère lui promet de ne faire jamais de violence à son inclination , elle lui rappelle l'amitié qu'elle a toujours eue pour elle , & lui demande en récompense de la regarder à l'avenir , plutôt comme son amie que comme sa mère.

Angélique , touchée de tant de bontés , se livre entièrement à elle , & porte la confiance jusqu'à lui déclarer le penchant qu'elle a pour Dorante. Madame Argante oublie un instant la qualité d'amie pour reprendre celle de mère , & Angélique se repent de sa franchise ; mais Madame Argante répare promptement l'imprudence qui lui est échappée , par de nouvelles protestations d'amitié , & par là elle achève

de tirer le secret de sa fille à qui elle tâche de faire entendre que tous les Amans sont des trompeurs qui ne cherchent qu'à se prévaloir de la faiblesse qu'on leur laisse appercevoir.

Angélique est si touchée des tendres remontrances de sa mere , qu'elle lui promet de congédier Dorante qu'elle refuse.

Dorante vient au second Acte chercher la réponse à sa lettre , & Lubin lui apprend qu'Angélique n'ayant pas voulu la recevoir , il l'a remise à sa Suivante : en effet , Lisette vient la lui rapporter en l'assurant qu'elle ne comprend rien à ce refus , après les tendres protestations qu'elle vient de lui faire , & elle ajoute qu'Angélique est d'une mauvaise humeur qu'elle ne lui a jamais connue.

Angélique arrive toute remplie des sages leçons de sa mere , & dans ces dispositions elle fait un nouveau crime à Dorante de l'audace qu'il a de se présenter à ses yeux après l'injure qu'il vient de lui faire , en prenant la liberté de lui écrire. Dorante ne peut soutenir la dureté de ce reproche , auquel il n'avait garde de s'attendre ; la fidèle Lisette lui dit tout bas de se retirer pour

un moment , & il suit ce conseil.

Angélique aussi touchée du respect & de la soumission de son Amant , que pénétrée de la douleur qu'il a fait paraître , se repent de l'avoir si mal traité ; elle voudrait qu'on le rappellât pour calmer les transports auxquels il a paru s'abandonner.

Ergaste avec qui sa mere a formé le projet de la marier , ne pouvait se présenter dans une conjoncture moins favorable ; elle le reçoit avec une froideur qui va jusqu'au mépris ; c'est une espece de Philosophe qui ne dit pas un mot qui ne fasse bâiller , & l'accueil qu'il reçoit & qu'il mérite , l'engage à le retirer bientôt.

Après sa prompte retraite , Lisette renoue la conversation , dont l'infortuné Dorante était l'objet ; elle parle si efficacement en sa faveur , qu'Angélique consent qu'on le rappelle s'il en est temps encore. Lisette saisit cette permission , elle appelle Dorante , il vient , on lui pardonne le passé ; mais il s'agit de prendre des mesures pour l'avenir : Lisette apprend à Dorante qu'Ergaste est arrivé pour épouser Angélique , & cet Amant au désespoir propose un enlèvement à Angélique ; elle en reçoit

la proposition avec colere. Dorante ne se rebute pas, il presse, il soupire, il gémit, il ébranle Angélique; mais Lubin, nouvel Espion de Madame Argante, a tout entendu, & lui découvre ce mystère. Cette mere prudente prend le parti de dissimuler avec une fille qui lui est si chere, & qu'elle espere ramener à son devoir. Angélique vient; Madame Argante lui demande si elle a vu Dorante; Angélique lui répond, avec son ingénuité ordinaire, qu'elle l'a revu; mais que ce n'a été que pour le congédier. Madame Argante l'embrasse tendrement, lui vante sa victoire; Angélique est confuse de mériter si peu les éloges d'une si tendre mere: elle se jette à ses pieds, & lui avoue qu'elle vient de la tromper pour la première fois; cette scène est très-pathétique de part & d'autre. Angélique confesse les larmes aux yeux, que Dorante lui a proposé un enlèvement auquel elle n'a eu garde de se prêter; mais elle ne se prête pas davantage à l'Hymen que sa mere lui propose: elle lui fait entendre qu'elle ne pourra jamais aimer Ergaste, & qu'elle ne saurait lui répondre de l'amour qu'elle a pour Dorante. Madame Argante ne sachant plus à quoi se

réfoudre , dit à Angélique qu'elle veut parler à Dorante , & que comme il ne l'a jamais vue , elle pourra passer à ses yeux pour la tante , & non pour la mere de sa Maîtresse : Angélique lui promet de le disposer à cette entrevue ; & par un secret pressentiment , elle s'en promet un heureux succès.

Au troisieme Acte , Ergaste informait par Lubin , sans aucun dessein de la part de cet Espion , à qui un secret échappe , lorsqu'il croit le mieux garder , s'explique avec Dorante son Neveu , qui ne le croyait pas en ce lieu , & qui le soupçonnait encore moins d'être l'Epoux que Madame Argante destinait à sa fille : il apprend que ce Neveu , qui lui est cher , est aimé d'Angélique autant qu'il l'aime ; dès ce moment il prend son parti en homme sage , sans en rien faire connaître à Dorante qui est au désespoir d'avoir un Rival si respectable. Dorante promet à son Oncle de ne plus penser à Angélique ; Ergaste lui dit , sans s'expliquer plus clairement , d'aller toujours son chemin. Ces paroles qui semblent prononcées d'un ton ironique , ne le rassurent pas ; Angélique vient , il la presse plus que

jamais de consentir à l'enlèvement qu'il lui a proposé , & pour lequel il lui dit qu'il a tout préparé ; elle lui défend de lui en parler davantage , & le fait consentir à une entrevue avec la Tante en question , sans l'avertir que c'est sa mere. Dorante lui promet de suivre ce qu'elle lui prescrit , & se retire plus désespéré que jamais. Madame Argante vient ; Dorante est aussitôt rappelé : elle lui fait tant d'horreur de la proposition qu'il a faite à une fille vertueuse , de se laisser enlever , qu'il en témoigne un véritable repentir. Cette Scène est dialoguée avec un art infini , & Madame Argante reconnaît un si grand fond de probité en Dorante , qu'elle dit à Angélique , ma fille je vous permets d'aimer Dorante. Ces dernières paroles charment également Angélique & Dorante ; mais pour mettre le comble à leur joie , Ergaste vient retirer la parole qu'il a donnée à Madame Argante , & lui propose à sa place Dorante son Neveu , à qui il assure tout son bien : il demande grace pour Lisette à qui on a trop d'obligation pour lui rien refuser.

Cette Piece est une des meilleures & des plus intéressantes qui soient sor-

ties de la plume de M. de Marivaux. Le sujet en est honnête, le but moral & bien rempli ; il serait à souhaiter que tous les Auteurs , prenant cet objet pour modèle, cherchassent toujours à joindre l'utile à l'agréable.

LE CONTE DE FÉE.

*Comédie en un acte en vers libres ,
avec Divertissement , 26 Mai 1735.*

LE Chevalier Malencontreux ouvre la Scène avec Torindor son Ecuyer. Ils exposent le Sujet en disant que l'Enchanteur Gridelin a enlevé la Princesse & Folette sa Suivante , toutes deux nouvellement mariées , l'une au Maître , & l'autre à l'Ecuyer. Ils viennent les chercher dans un Château qu'un enchantement dérobe à leurs yeux , ou les a adressées à la Fée rancuniere , mortellement ennemie de Gridelin. Cette Fée secourable s'avance vers eux , & ne promet de servir le Chevalier Malencontreux , qu'en cas que sa Princesse lui ait été fidèle , elle donne à Torindor un anneau qui doit

le rendre invisible. Muni d'un tel secours , Torindor entre dans le Château ; aussitôt qu'il y est introduit , le Théâtre change , & représente l'intérieur du Château.

Gridelin y paraît accompagné d'un Lutin qui lui sert d'Ecuyer , & confirme à son tour ce qu'a dit la Fée Rancuniere, que le Génie qui préside à tous ses Enchantemens, l'a commise à la garde de la Princesse , & que le Chevalier Malencontreux ne pourra la recouvrer , à moins qu'elle ne lui garde une fidélité à toute épreuve. La Princesse vient avec Folette , sa Suivante. Gridelin fait de nouvelles tentatives sur son cœur , & lui promet entr'autres choses de la rendre plus belle , & même immortelle. Cette dernière offre est la plus séduisante pour la Princesse ; Folette qui ne lui ressemble gueres par la fidélité, lui en relève le prix ; mais la Princesse n'ayant d'autre objet que son amour pour son Epoux , se contente de demander à Gridelin si son cher Chevalier jouira du même privilège ; après quelques contestations , pendant lesquelles Gridelin paraît , tantôt irrité , & tantôt radouci , on sert à dîner :

Torindor sert de buffet à la faveur de l'anneau qui le rend invisible ; sa gourmandise naturelle lui donne lieu d'amuser agréablement les spectateurs ; mais la vertu de l'anneau le sauve malgré lui-même ; (1) il ne peut pas pourtant contenir sa langue , lorsque Folette lui fait connaître , par des discours coquets, qu'il s'en faut bien qu'elle soit aussi fidèle que sa Maîtresse : Torindor s'échappe en injures ; & s'étant laissé ravir par Griselio, l'anneau qui le rendait invisible , il se trouve exposé à toute sa colere : le Génie ordonne même au Lutin de l'aller précipiter du haut d'une tour. La Fée Rancuniere ayant pris soin de le faire tenir en l'air par des Esprits soumis à ses loix , reparait avec le Chevalier Malencontreux & Torindor ; elle dit à ce dernier qu'il aurait mérité de franchir le saut tout entier, par l'imprudence qu'il a faite de se découvrir. Elle ajoute , en parlant à son

(1) Cet anneau s'est retrouvé il y a quelques années ; un homme d'esprit s'en est fort utilement servi pour se rendre tantôt invisible & tantôt couvert. Ceux qui le connaissent, sont cependant étonnés qu'il ne se soit pas, comme Arlequin, transformé en Buffet.

Maître . que la fidélité de sa Princesse aurait suffi pour la lui faire rendre ; mais qu'il faut qu'il porte la faute de son imprudent Ecuyer , & que le Génie ; leur maître commun , exige qu'il combatte un Géant d'une grandeur énorme , & qu'il remporte la victoire sur un ennemi si redoutable. Le Chevalier Malencontreux se soumet sans crainte à cette dernière loi. Il sort pour aller écrire un Cartel que Torindor doit porter au Géant. Pendant que le Maître écrit le Cartel , le Lutin , Rival de Torindor , vient le défier ; mais ce dernier ne paraît pas fort pressé de se battre , & sur-tout pour recouvrer une Coquette. Le Chevalier revient , & remet le Cartel entre les mains de son tremblant Ecuyer. Torindor , après avoir long - temps balancé , enhardi par le dernier péril , dont la Fée Rancuniere l'a préservé , s'avance fierement vers le Château ; son courage se ranime à la vue d'un Nain qui paraît au lieu du Géant ; il se prépare à combattre un ennemi si faible ; mais il le voit disparaître sur le champ pour faire place au véritable adversaire de son Maître , à qui il présente le Cartel. Le Géant ayant accepté le défi par quelques mots
mal

mal articulés , le Chevalier Malencontreux s'avance armé d'une épée & d'un bouclier , dont il pare les coups de massue que son Ennemi fait tomber sur lui ; ce dernier remporte enfin la victoire , & Gridelin vient lui rendre sa Princesse , dont il lui garantit la fidélité ; Torindor n'a pas le même bonheur : le Lutin lui fait entendre qu'il ne la lui rend pas telle qu'il l'a prise.

La Piece finit par un Ballet , à la fin duquel on chante le Vaudeville suivant.

Quand vous attaquez une Prude
Par un discours rendre & touchant ,
Plus vous montrez d'inquiétude ,
Plus son honneur fait le Géant ;
Mais sans gémir près de la Belle ,
Répandez l'or à pleine main ,
Sa vertu devient moins cruelle ,
Et son orgueil n'est plus qu'un Nain.

Quand un Poltron n'a rien à craindre ,
Il querelle , il est insultant ,
Son courroux ne peut se contraindre ,
Par la valeur c'est un Géant ;
Mais qu'un ennemi redoutable ,
Fierement lui serre la main ,

Il devient plus doux , plus traitable ,
Ce fier à bras n'est plus qu'un Nain.



Quand une Piece est applaudie ,
L'Auteur grandit à chaque instant ,
En sortant de la Comédie ,
Il est plus haut que le Géant ;
Mais quand la Piece est mal reçue ,
Qu'on le trouve le lendemain ,
Il va tout courbé dans la rue ,
Ce grand Auteur n'est plus qu'un Nain.



Riccoboni & Romagnesi , qui sont les Auteurs de cette Piece , tâcherent de remplacer , par une versification soignée , les défauts qu'on pouvait leur reprocher dans le fonds , & qu'ils avaient eu de la peine à éviter , à cause de l'objet même de la Piece. C'était un Finlandais , âgé de 29 ans , haut de 7 pieds 8 pouces 8 lignes , & bien proportionné dans cette taille énorme ; les Comédiens Italiens imaginèrent de le montrer sur leur Théâtre , & ils l'y firent paraître dans cette Piece : cette idée réussit très bien , & leur amena beaucoup de monde ; si l'on ne peut les louer de s'être servi d'une ressource si

médiocre , on ne peut aussi les blâmer d'avoir profité de cette occasion , pour varier les amusemens du Public.

LES ADIEUX DE MARS.

*Comédie en un acte , en vers ,
30 Juin 1735. (1)*

VÉNUS ouvre la Scène avec Zéphire ; cet Amant de Flore lui vante les soins qu'il s'est donné pour embellir les lieux qu'elle honore de sa présence , & qu'elle orne mieux elle même que les plus brillantes fleurs dont ils sont semés.

Vénus ayant congédié Zéphire , se plaint dans un court Monologue , du départ prochain de Mars , & de sa négligence à lui faire ses adieux.

Apollon , qui est aussi odieux à cette Déesse , que Mars lui est cher , se présente devant elle dans cette circonstance peu favorable , aussi le reçoit-elle très-mal , & le quitte bientôt , en lui défendant de la suivre :

(1) Le théâtre représente les Jardins de Aphos.

Apollon se plaint des mépris de Venus; Vulcain qui survient, abrège son Monologue élégiaque, & lui parle en Mari jaloux; il le prie de suspendre les visires qu'il fait à sa femme, avec qui il veut désormais faire bon ménage, & l'assure que s'il s'obstine à la voir, il trouvera dans son chemin des cyclopes, dont les bras nerveux le feront repentir de son audace.

Vulcain reproche encore à Apollon tous les libelles qui partent de la plume de ses Elèves.

Qu'est-ce qu'un tas de vers & de prose indécence,

Avortons criminels d'une plume mordante,
Dont l'Auteur s'applaudit en pâlisant d'effroi,
Où la vertu, l'honneur, le rang & la naissance,

Ne sont point à couvert du trait le plus sanglant,

Enfans de la fureur plutôt que du talent,
Qu'on devrait étouffer le jour de leur naissance?

N'arrêterez-vous point ces funestes libelles,
Qui d'un travail obscur, sombre & coupable fruit,

Laisseraient après eux des traces éternelles ,
Sans la vérité qui détruit
Leurs impostures criminelles ;
Ces traits que la malice en secret applaudit ;
Mais que la probité , que la raison abhorrent ,
Qui font craindre votre art ou qui le deshonorent ,
Et font rougir le cœur des succès de l'esprit.

Apollon désavoue ces épigrammes ,
& proteste qu'il ne les inspire pas à ses dignes enfans.

Un bruit de timbales , qui annonce
l'arrivée de Mars , déconcerte également le Mari jaloux , & l'Amant timide.

Mars donne ses ordres aux Guerriers de sa suite , & leur dit de se tenir prêts à voler à la victoire. Il se plaint ensuite à Vulcain du peu d'ardeur qu'il témoigne à lui forger des armes , & à Apollon , de sa négligence à célébrer ses exploits ; Vulcain lui répond que Lemnos retentit sans cesse des coups de marteau qui font gémir son enclume , & que ses cyclopes , dont il a augmenté le nombre , ne sauraient suffire à la rapidité de ses conquêtes.

Apollon de son côté lui déclame un Poème qu'il a fait à sa louange ; mais

le Dieu de la guerre l'interrompt brusquement au quatrieme vers, lui reproche son ton pédantesque & Apollon se retire tout honteux d'avoir été interrompu dès l'exorde.

Vénus revient sur la Scène, & se plaint à Mars de son peu d'empressement à la chercher; Mars lui parle de son amour en vrai petit Maître, & cette conversation, où la coquetterie & la présomption éclatent également, serait poussée plus loin, sans l'arrivée inattendue des trois Graces que Vénus avoit envoyées de Lemnos à Paris, pour travailler à l'accroissement de l'Empire de son fils: elles reviennent si fatiguées d'un voyage infructueux, qu'elles tombent d'inanition sur un banc de gazon.

Vénus leur ordonne de lui rendre compte de leur voyage, elles font leur récit d'une voix affoiblie & tremblante (1): la Grace ingénue & la Grace mélancolique se plaignent également du peu d'accueil que le Public leur a fait; mais la Grace badine s'applaudit du plaisir qu'elle a causé, & finit

(1) Cette Critique tombait sur le Ballet des Graces, qui venait de tomber lui-même.

modestement son Eloge par la triste nécessité où elle s'est trouvée de ne pouvoir pas être par-tout.

Vénus , après les avoir grondées , les renvoie à leur toilette , pour réparer le dérangement de leurs attraits.

A ce sujet de chagrin , il en succède un autre plus affligeant encore : l'Amour qui a été du voyage que les Graces ses sœurs ont fait de Paphos à Paris , revient encore plus maltraité qu'elles, (1) il ne peut justifier la noirceur de son teint sur le hâle ordinaire aux voyageurs ; mais il dit à sa Mere qu'il a été si mal reçu à Paris , que faute de gîte , il a été continuellement exposé à toutes les injures de l'air , & que c'est ça qui lui a ainsi gâté le teint : Vénus paraît inconsolable , elle le chasse & lui défend de réparaître à ses yeux , avant que les Graces l'aient débarbouillé.

Les Guerriers de la suite de Mars , viennent l'avertir que tout est prêt pour partir ; Vulcain lui apporte les armes , & Vénus le prie de vouloir bien au moins s'arrêter quelques momens pour voir une Fête qu'elle a fait préparer pour célébrer son départ : le divertis-

(1) C'était Arlequin qui jouait ce rôle.

sement commence , & après plusieurs danses , il finit par le Vaudeville suivant.

V A U D E V I L L E .

Belles , donnez la préférence
Au Dieu que suivent les Guerriers ,
C'est pour lui seul qu'en abondance
Croissent les Myrthes , les Lauriers ;
Parcourez le Ciel & la Terre ,
Quel Dieu peut en offrir autant ?
Mars en amour comme en guerre ,
Va toujours tambour battant.



Voici le remède d'être agréable ,
Petits Abbés & Beaux-esprits ,
Soyez bruyans , soyez aimables ,
A votre tour charmez Paris ,
Car bientôt de votre retraite ,
Les Guerriers ramènent l'instant ,
Vous délogez sans trompette ,
Ils rentrent tambour battant.

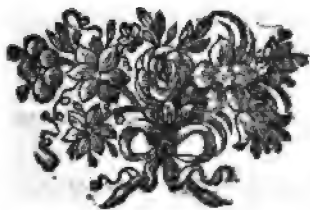


La résistance est inutile
Contre un jeune Amant qui nous plaît ,
Son cœur complaisant & docile ,
Jure sur-tout d'être discret ;

Mais quand la flâme est satisfaite ,
Le Public est son confident ,
Il embouche la trompette ,
Et s'en va tambour battant.



Cette petite Comédie , qui est de M.
le Franc de Pompignan , l'un des quar-
rante de l'Académie Française , ne sau-
rait passer pour un chef-d'œuvre d'in-
vention ; mais elle est bien écrite , &
fut bien reçue ; elle eut quinze repré-
sentations , & a été jouée quelquefois
depuis.



LA FEINTE INUTILE.

*Comédie en cinq actes , en vers libres ,
22 Août 1735. (1)*

COLOMBINE , Suivante d'Isabelle ,
fille de Madame Argante , témoigne
ainsi sa surprise à sa Maîtresse.

Votre dessein est un peu téméraire ,
Et j'y refuserais ma voix ,
Si le Valet qui m'a su plaire ,
Ne me faisait approuver votre choix ;
Son Maître me paraît un homme d'importance ,
On juge à ses discours , à son ajustement ,
Qu'il joint à de bons biens une illustre naissance ;
Mais attendre un époux de moment en moment ,
Et dans une telle occurrence ,
Flatter les vœux d'un tendre Amant ,
C'est en agir assurément
Avec beaucoup de prévoyance.

(1) Le théâtre représente la Maison de Madame Argante , & une porte au fond du théâtre.

Isabelle reproche à Colombine de prendre le ton railleur dans une situation aussi triste que la sienne ; mais la Soubrette continue son exposition , & fait connaître aux Spectateurs que Léandre est destiné à Isabelle par le choix de leurs parens , & qu'il doit de jour en jour arriver à Venise , lieu de la scène. Isabelle accuse de son malheur le sort qui lui a offert son aimable inconnu dans un bal , ce qui donne lieu à cette judicieuse maxime.

Funeste liberté qu'autorise l'usage ,
Pourquoi faut-il qu'au tems du Carnaval ,
Il soit permis aux filles de mon âge ,
De s'exposer au péril sans égal ,
De voir & de parler sans montrer leur visage ?
Notre pudeur sous un masque fatal ,
En se cachant , perd tout son avantage.

Après cette réflexion qui convient mieux à Venise , qu'à toute autre Ville, Isabelle avoue qu'elle n'a pu refuser son cœur à un Amant qu'elle n'a point vu , & dont elle n'a pas laissé de se faire une image toute charmante. Colombine lui dit qu'il faudra bien qu'elle le voye enfin , puisqu'elle lui a donné un rendez-vous dans le lieu où elles sont actuel-

lement, Isabelle lui répond qu'elle se montrera à lui à visage découvert, mais sans lui apprendre qui elle est, voici la raison qu'elle en donne.

Avant de me résoudre à ce pas dangereux,

Il faut que l'Inconnu m'affure

Du cœur le plus soumis & le plus amoureux,

De la probité la plus pure,

Qu'en lui je découvre des mœurs

Qui le mettent en droit de plaire,

Et qu'en un mot ses vœux fassent taire

Mes scrupules & mes terreurs;

Il faut du moins quand l'amour nous sur-
monte,

Qu'il impose de justes Loix,

Et c'est la noblesse du choix,

Qui de l'égarement doit effacer la honte.

Isabelle voyant venir Madame Argante, sa mere, & M. Oronte, pere de Léandre, se retire pour aller reprendre de nouveaux habits avec Colombine; chez Angélique son amie, dont la maison communique à celle de Madame Argante, de maniere qu'on peut entrer de l'une dans l'autre.

Madame Argante se plaint à M. Oronte de la lenteur de son fils Léandre, qui selon leurs conventions,

doit incessamment arriver à Venise , pour épouser Isabelle. M. Oronte sort pour aller s'informer du retardement de M. son fils. Madame Argante s'applaudit de la nouvelle alliance qu'elle va faire avec M. Oronte.

Lelio, fils de Madame Argante , lui vient demander une grace ; sa mere qui a beaucoup de faiblesse pour lui , l'enhardit par ses bontés à lui avouer qu'il est amoureux d'Angélique , sœur de Damon , dont il a le bonheur de n'être point haï. Madame Argante lui fait entendre que Damon ne lui accordera jamais sa sœur Angélique , parce qu'elle vient de lui refuser Isabelle qu'il aime & dont elle ne peut plus disposer , attendu qu'elle est promise au fils de M. Oronte. Lelio la presse au nom de toute la tendresse qu'elle a pour lui , de rompre un mariage si fatal à son amour. Madame Argante est inébranlable dans sa parole , elle se retire ; Lelio la suit pour tâcher de se la rendre plus favorable. Ici le théâtre représente la rue & le devant de la maison de Madame Argante , vis-à-vis la nouvelle maison que M. Oronte a achetée , à l'occasion du mariage projeté.

Léandre suivi d'Arlequin son Valet ,

vient, en se cachant le visage
de vous où Isabelle doit se trouver
avec Colombine. Léandre en attendant
sa Maîtresse, forme le dessein de chan-
ger de nom, de peur que son inconnue,
apprenant qu'il va être marié, ne rom-
pe tout commerce avec lui. Il avertit
Arlequin de ne l'appeller que du nou-
veau nom sous lequel il se fera con-
naître. Arlequin doit aussi changer de
nom parce que celui du Valet suffirait
pour faire connaître le Maître. Léan-
dre dit à Arlequin que son inconnue
lui a donné un bracelet qui lui servira
de signe pour lui prouver qu'il est le
même qu'elle a vu au bal.

Isabelle & Colombine viennent au
rendez-vous sous de nouveaux habits,
mais à visage découvert. Léandre est
charmé de la beauté d'Isabelle. Il lui
en fait compliment ; mais elle feint
de n'y rien entendre & ne veut pas
convenir qu'elle soit celle qu'il a vu au
bal ; Léandre croit la convaincre par
son bracelet ; elle feint de méconnaî-
tre également le signe & la personne ;
mais touchée du désespoir de Léandre
& du serment qu'il fait de n'avoir ja-
mais d'autre amour, elle l'arrête en lui
disant tendrement de rendre au moins

le bracelet. Léandre enchanté, se jette à ses pieds ; elle veut savoir qui il est. Léandre, ainsi qu'il en est convenu avec Arlequin, lui dit qu'il s'appelle Dom Pedre. Arlequin suivant la même convention dit à Colombine qu'il se nomme Narcisse. Ils sont tous deux payés d'une même feinte & à peu près par les mêmes raisons. Isabelle prend le nom de Léonore, & Colombine celui de Lucrece, au grand étonnement d'Arlequin.

Lelio, frere d'Isabelle, survient & trouble un si doux entretien ; Isabelle qui n'a pas pris la précaution de changer d'habit, dit à Léandre qu'elle voit un Cavalier dont elle craint d'être reconnue, elle s'enfuit après lui avoir défendu de la suivre.

Léandre soupçonne que c'est quelque Rival ; Lelio n'ayant pu suivre Isabelle, sa sœur, parce qu'un de ses amis l'a arrêté assez mal à propos, vient prier Léandre de lui dire quelle est la Demoiselle avec qui il parlait ; loin de le satisfaire, Léandre le brusque, & Lelio lui demande raison de cette insulte. Ils se battent, mais voyant venir un Exempt & des Ar-

chers, ils se séparent & se sauvent chacun de leur côté.

Au second acte le théâtre représente l'intérieur de la maison de Madame Argante; Isabelle y paraît & demande à Colombine si elle croit que son frere, Lelio, l'ait reconnue. Colombine lui répond que si cela est, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même, qui devait prendre un autre habit ainsi qu'elle le lui avait conseillé. Léandre sous le nom de Dom Pedre se présente à ses yeux & lui apprend qu'il vient de se battre contre un Cavalier qu'il soupçonne d'être son rival. Colombine veut lui dire que ce Rival prétendu est le frere de sa Maîtresse, mais la fausse Léonore lui coupe la parole. Madame Argante appelle sa fille en ce moment & l'on fait sauver Léandre par une porte qui conduit à la maison voisine. Ici le théâtre change encore & représente la rue.

Arlequin ne sçait ce que son Maître est devenu, il ne croit cependant pas que les Archers l'aient attrappé. M. Oronte vient & est fort étonné de trouver Arlequin sans Léandre. Il lui demande ce qu'est devenu son fils. Arle-

quin , à demi yvre , lui fait un récit auquel il ne comprend rien. Oronte lui dit d'aller cuver son vin dans sa maison , qu'il lui montre , & va chercher son fils. Le théâtre représente l'appartement d'Angélique avec deux cabinets en face. Lelio, fils de Madame Argante , apprend à Angélique le refus que sa mere lui a fait de la main d'Isabelle sa sœur , pour Damon son frere , ce qui lui fait craindre que Damon irrité de ce refus , ne veuille pas l'accepter pour beau-frere ; Angélique qui aime tendrement Lelio , est mortellement affligée de ce contre-tems.

Léandre qui vient de se sauver de chez Madame Argante par une porte de communication , se trouve , sans savoir où il va , dans l'appartement d'Angélique. Lelio qui le reconnaît pour celui avec qui il vient de se battre , entre en fureur. Angélique les retient & les empêche de sortir pour aller achever leur combat. Léandre raconte son aventure d'une manière à donner de la jalousie à Angélique , qui ne peut croire que Lelio ait pris tant d'intérêt à la Dame qui a causé leur querelle , sans en être amoureux ; mais Lelio lui apprend qu'il a cru que cette Dame dont on

s'obstinait à lui cacher le nom, était sa sœur.

Un Laquais vient avertir Angélique, que son frère va monter dans son appartement; comme elle ne veut point qu'il la trouve avec deux Cavaliers, elle les fait cacher tous deux dans les deux cabinets. Damon dit à sa sœur de se préparer à quitter Venise, attendu qu'il y est trop maltraité par l'amour. Angélique tâche de lui faire changer de résolution & se retire sous prétexte d'une indisposition.

Léandre, qui du cabinet où il était caché, a reconnu la voix de Damon, son ancien ami, accourt l'embrasser; celui-ci le reçoit à bras ouverts & veut faire avertir Oronte qui est en peine de son fils. Léandre le prie de n'en rien faire, & pour cause. Damon se doute que c'est une affaire de cœur, & le soupçonne d'aimer Angélique. Léandre pour le désabuser, lui conte par quelle aventure il se trouve chez lui. Lelio sort à son tour du cabinet, & apprend avec surprise que celui avec lequel il s'est battu est ce même Léandre à qui sa sœur Isabelle est destinée. Damon ne peut l'apprendre sans émotion. Léandre a recours à un nouveau

mensonge pour calmer le trouble de son ami. Il lui fait croire qu'il est marié depuis un an, à l'insçu d'Oronte son pere, & Damon appelle sa sœur Angélique, pour lui faire part d'une nouvelle qui les rend tous heureux. Léandre marié dégage la parole de Madame Argante & la met en liberté de donner sa fille Isabelle à Damon, qui par reconnaissance accordera sa sœur Angélique à Lelio.

Au troisieme acte le théâtre représente la rue. Madame Argante paraît fort agitée. M. Oronte lui demande ce qui peut causer son trouble. Elle lui répond qu'on vient de lui apprendre que son fils s'est battu avec un Cavalier. Lelio arrive fort à propos pour la rassurer. Elle lui demande des nouvelles de son combat. Lelio lui répond qu'elle n'en doit point craindre les suites, & qu'il vient de se raccommoder avec son ennemi qui s'est fait connaitre à lui pour ce même Léandre, qui devait être son beau-frere, mais qui ne le sera pas, attendu qu'il est marié. Oronte est très-irrité d'apprendre que son fils s'est marié sans son consentement. Il jure de faire casser ce mariage; il rencontre son fils & l'accable de reproches. Ar-

lequin a beau dire que son Maître n'est pas marié, celui-ci soutient le mensonge avec une fermeté qui oblige son pere à le quitter après lui avoir protesté qu'il ne donnera jamais son consentement à un hymen fait sans sa participation.

Lelio somme Madame Argante de lui tenir parole, & de donner Isabelle à Damon, qui ne lui a promis sa sœur Angélique qu'à cette condition. Madame Argante lui demande du tems pour arranger ce double mariage. Damon vient, Lelio lui apprend que Madame Argante consent à son bonheur, mais qu'elle demande du tems pour s'y résoudre. Damon répond qu'il est trop heureux de pouvoir espérer, & qu'il subira les loix que Madame Argante lui impose. Il rend grace à sa future belle-mere avec des expressions si touchantes, qu'elle consent à ne plus différer le bonheur d'un gendre si soumis à ses volontés. Lelio appelle sa sœur Isabelle à qui il apprend que Léandre s'étant marié, elle doit se préparer pour se vanger de cet affront à épouser Damon qui le vaut bien. Isabelle, qui d'abord a appris avec joie que Léandre qu'elle ne soupçonne pas d'être la mê-

me personne que Dom Pedre, s'est marié, est frappée d'un coup mortel d'apprendre qu'on veut la marier à Damon; elle demande du tems pour s'y résoudre. Lelio n'y consent pas & presse plus que jamais sa mere, de ne point différer. Madame Argante se rend aux pressantes instances de son fils; & ordonne à Isabelle de se préparer à épouser Damon dès le soir.

Isabelle au désespoir, ne sait comment parer un coup si fatal & si précipité, elle se détermine enfin à s'immoler à son devoir; mais avant le triste sacrifice, elle veut encore voir son Amant & elle ordonne à Colombine de la mener à leur rendez-vous ordinaire, où elle se trouvera sous de nouveaux habits.

Le théâtre représente encore la rue. Colombine cherche le faux Dom Pedre pour l'enmener au rendez-vous, où Isabelle l'attend; elle ne le croit pas bien loin, puisqu'elle voit paraître Arlequin. Elle fait une scène avec lui que nous passons, parce qu'elle ne tient nullement à l'action principale, qui n'est que trop implexe.

Léandre vient; Colombine lui annonce le prochain mariage d'Isabelle. Léandre est au désespoir, Colombine

fort pour aller chercher sa Maîtresse. Isabelle confirme à Léandre (qu'elle prend toujours pour Dom Pedre) le malheur que Colombine vient de lui annoncer. Léandre lui propose un enlèvement , mais Isabelle lui dit qu'elle n'y saurait consentir , & qu'il serait le premier à la mésestimer.

Damon vient faire part de sa joie à son ami Léandre. Il lui dit que ce bonheur est d'autant plus précieux , que c'est de lui-même qu'il le tient. Léandre qui craint qu'il ne le fasse connaître sans y penser , le prie de parler bas , & lui fait entendre que la Dame masquée qui est avec lui est sa femme ; voyant paraître M. Oronte , il prie son ami de prêter un azile à son épouse dans sa maison , jusqu'à ce qu'il ait disposé son pere à la bien recevoir. Colombine est surprise que sa Maîtresse accepte ce parti ; mais Isabelle lui fait connaître que c'est le plus sûr moyen de retourner chez elle. Léandre recommande à son ami de ne point dire son nom à sa femme.

La scène est très-touchante entre Oronte & Léandre ; le fils se jette aux genoux du pere pour l'attendrir. Oronte est très-long-tems inexorable ; mais il

ne peut tenir enfin contre ces dernières paroles qu'il fait prononcer à sa femme par un nouveau mensonge.

Elle me difait : cher Léandre ,
Allons voir votre pere , il faut sans plus attendre ,

Lui consacrer nos plus beaux jours ;
Mais non , pour le trouver plus sensible & plus tendre ,

Attendons pour mieux le surprendre ,
Que l'Hymen lui présente un fruit de nos amours.

A ces mots , le bon Oronte croit voir une nombreuse postérité , lui demander grace pour son fils. Léandre lui ayant dit que son épouse est à Venise , il lui ordonne de la lui amener incessamment : ce fils transporté , court exécuter des ordres si doux , & dit à son pere que sa femme se nomme Léonore. Ici le théâtre représente la maison de Damon.

Damon à qui Léandre a confié Isabelle masquée , comme étant sa femme , croit reconnaître à son profond silence qu'il lui est suspect. Il la rassure & la fait entrer avec Colombine dans la chambre de sa sœur Angélique , qui est

fortie , dit-il , pour aller faire quelques emplettes. Isabelle & Colombine toujours masquées , lui font une profonde révérence , & entrent dans la chambre d'Angélique.

Léandre vient remercier Damon du service qu'il lui a rendu ; il lui demande où est sa femme , Damon lui dit qu'il l'a enfermée avec sa Suivante dans la chambre de sa sœur Angélique , de peur de surprise.

Lelio vient chez Damon , & lui reproche son peu d'assiduité auprès de la Beauté qu'il doit épouser. Léandre fort en disant que ce serait trop d'avoir deux confidants. Lelio paraît surpris de voir encore Léandre dans l'appartement d'Angélique. Damon le rassure , en lui disant que sa sœur est en ville. Il ajoute qu'il n'a plus rien à craindre de la part de Léandre , qui a eu le bonheur de faire approuver à son père l'hymen dont il leur a fait confidence , & qu'il doit lui présenter son épouse , qui est actuellement chez lui , & dans l'appartement d'Angélique sa sœur.

Léandre revient pour demander une seconde grace à Damon ; il lui dit que pour des frayeurs frivoles , sa femme voudrait

voudrait sortir de chez lui , & n'être point présentée à M. Oronte , qu'elle ne fût sûre d'en être bien reçue. Il le prie de se retirer , aussi bien que Lelio , pour laisser un champ libre à sa sortie. Damon & Lelio , sans pousser plus loin l'examen , font ce que Léandre exige d'eux. Isabelle & Colombine sortent de la chambre où elles étaient entrées.

Le faux Dom Pedre convient avec la fausse Léonore , que sa crainte était bien fondée , & qu'elle aurait pu être reconnue par Damon dont elle est aimée , & qui se flatte d'être bientôt son époux. Il veut aller la présenter à son pere , à qui il fait entendre qu'ils étaient déjà mariés. Isabelle lui dit que quoi qu'elle ne le soupçonne pas de la tromper ; elle sera bien aise de se présenter elle-même à son beau-pere , sans qu'il soit présent , pour mieux s'assurer du consentement qu'il donne à leur hymen. Après quelque résistance , Léandre est forcé d'obéir & charge Arlequin de la conduire chez son pere. Léandre s'étant retiré , Isabelle pour se défaire d'Arlequin , lui dit de l'aller attendre dans la rue , Arlequin obéit , & dès qu'il a disparu , Isabelle fait connaître à Colombine qu'elle veut aller

se remettre entre les bras de sa mère ; & qu'elle inventera quelque stratagème pour se débarrasser tout-à-fait d'Arlequin, que Léandre a chargé de la conduire chez M. Oronte.

Au cinquième acte, le théâtre représente la rue, Madame Argante mortellement affligée, dit à son fils Lelio, que sa sœur Isabelle vient de les couvrir d'une honte éternelle, qu'elle est sortie masquée avec Colombine, & qu'on l'a rencontrée avec un Etranger. Lelio jure de venger cet affront. Oronte vient & témoigne sa surprise sur le retardement de son fils Léandre, qui devait lui amener sa femme. Madame Argante lui fait part du malheur qu'il vient de lui arriver. Il lui offre ses soins pour faire les perquisitions nécessaires, & Lelio qui craint qu'Isabelle étant disparue, Damon ne veuille plus lui donner sa sœur Angélique, jure encore de se venger.

Damon vient faire des reproches à Lelio sur l'empressement qu'il marque pour informer Angélique de leur prochain bonheur. Lelio demeure embarrassé. Damon, surpris du désordre où il le trouve, veut entrer chez Madame Argante ; mais Lelio l'en em-

pêche , & ferme la porte à clef. Damon piqué de ce refus , croit que Lelio a changé de sentiment & se retire pour aller éclaircir ce mystere. Lelio se retire aussi.

Isabelle revient avec Colombine , sans avoir pu se débarrasser d'Arlequin. Isabelle lui dit d'aller l'annoncer à M. Oronte ; à peine y est-il entré , qu'Isabelle & Colombine se démasquent.

M. Oronte sortant de chez lui , ordonne qu'on y respecte son fils comme lui-même , lorsqu'il viendra , & qu'on lui dise qu'il reviendra bientôt lui même. Il trouve Isabelle dans la rue ; il lui reproche son enlèvement , & lui dit qu'il va la remettre entre les mains de Madame Argante sa mere. Isabelle ne fait ce qu'il veut dire ; Madame Argante vient : M. Oronte lui rend sa fille , qui effuye de nouveaux reproches qu'elle ne croit pas avoir mérités.

Arlequin n'ayant pas trouvé M. Oronte , revient , & est très-étonné de voir Madame Argante enfermer Isabelle chez elle , & en même tems très-affligé de perdre sa prétendue Lucrece ; il en fait ses plaintes à Léandre qui survient. Léandre mortellement frappé de ce qu'Arlequin lui annonce , soupçonne son pere de

l'avoir trahi. Il arrive & lui demande où est le cher objet de ses vœux. Léandre prend cette question pour une ironie, & se livre à des transports que son père prend pour des accès de folie, Arlequin se joint à son Maître & dit des injures à Oronte, qui se retire pour mettre ordre à leur folie. Ici le théâtre change encore & représente la maison de Madame Argante. Angélique & Damon entrent chez elle par la porte de communication. Angélique ne saurait comprendre que Lelio trahisse Damon, puisqu'il n'a pas fait fermer la porte qui rend l'accès libre d'une maison à l'autre. Léandre vient un moment après plus furieux que jamais, il appelle sa chère Léonor, & demande à grands cris qu'on la lui rende; Lelio vient aussi, Damon lui demande Isabelle. Léandre demande toujours Léonor; Lelio répond à Damon qu'il ne lui ôte point sa chère Isabelle, & que pour lui, il brûle toujours d'épouser sa chère Angélique.

Isabelle vient enfin; Léandre la prend par la main & lui dit de ne point craindre que personne ose l'arracher d'entre ses bras. M. Oronte se confirme de plus en plus dans la pensée que son fils est

en démence. Madame Argante en a la même opinion ; Lelio & Damon n'en doutent point. Isabelle se jette aux pieds de sa mere , & lui confesse qu'elle n'a pu refuser son cœur à Dom Pedre. Léandre proteste à son tour qu'il ne fera jamais qu'à sa chere Léonor. Oronte & Madame Argante demandent où sont donc ce Dom Pedre & cette Léonor ; ils sont devant vos yeux , répondent les deux amans en se jettant aux genoux de leurs parens , enfin le voile est écarté ; ils les instruisent du motif qui les a engagé à changer de noms ; Damon renonce généreusement à Isabelle , de sorte qu'après ce grand *imbroglio* , tous les personnages se trouvent parfaitement d'accord.

Je me suis étendu plus que de coutume sur cette Piece , qui m'a paru un chef-d'œuvre d'intrigue , & que l'on peut regarder dans cette partie comme l'Héraclius du Théâtre Italien ; je n'ose malgré mes soins, me flatter d'avoir mis assez d'ordre & de netteté dans le grand nombre d'incidens qui se multiplient à chaque instant , pour pouvoir faire envisager d'un coup d'œil le plan de cette Comédie ; mais je puis assurer à ceux qui ne l'auront pas compris d'a-

bord , qu'il mérite la peine d'être relu
une seconde fois.

Cette Comédie est une traduction libre , d'une Piece Italienne , donnée en 1720 , sous le titre des *Menteurs embarrassés* , avec beaucoup de succès ; elle n'en eut pas moins , lorsqu'elle fut traduite en vers libres , par Romagnesi , & le Public y prit beaucoup de plaisir , malgré son énorme longueur , car elle a 125 pages imprimées in. 8^o.



LES INDES CHANTANTES.

*Parodie en deux actes en prose, mêlée
de Vaudevilles, 17 Septembre 1735.*

ROMAGNESI s'oppose au dessein
que Lelio a de donner un Prologue.

ROMAGNESI.

Et de quoi traitera-t-il ?

LELIO.

Premierement, j'avertirai que si notre
Parodie est mauvaise, ce ne sera pas
la faute de ses Auteurs.

ROMAGNESI.

Ce ne sera pas leur faute ? Et à qui
donc ?

LELIO.

A l'Opéra, qui ne fournit rien à
la Parodie, parce qu'il s'épuise lui-
même.

ROMAGNESI.

On vous répondra qu'il ne fallait pas
la faire.

H iv

L E L I O.

Qui, mais il nous fallait du nouveau. . . A propos, il faut dire dans l'avertissement que nous commençons par l'acte du *Turc Généreux*, & qu'il n'y aura point de Volcan dans celui des *Incas*.

R O M A G N E S I.

Il n'en faut point prévenir.

L E L I O.

Pardonnez - moi ; on s'attendra à autre chose , & on sera bien attrapé quand on ne verra rien.

R O M A G N E S I.

Cela fera un beau coup de théâtre !

L E L I O.

Voilà tout, je crois.

R O M A G N E S I.

Nous oublions le meilleur ; & le troisieme acte ?

L E L I O.

Nous le supprimons , comme vous le savez , & nous n'en parodions que les fleurs.

ROMAGNESI.

Il faut en avertir.

LELIO.

C'est ce que je veux faire , & que nous attendons pour en parodier les paroles , qu'on les ait changées une troisieme fois.

La Parodie de la premiere entrée est exactement suivie de l'Opéra , & nous ne la prendrons qu'au moment où Osman arrive après qu'Emilie & Valere se sont reconnus.

OSMAN.

Faisons semblant d'être en colere.

(à Valere.)

AIR: *Allons la voir à Saint Cloud.*

Va, ton crime m'est connu.

VALERE.

Je ne veux pas m'en défendre.

EMILIE.

Vous avez mal entendu.

OSMAN.

Ne croyez pas me surprendre ;

H v

Voyez l'effet de mon courroux.

V A L E R E.

Oh par ma foi, c'est fait de nous.

O S M A N.

Reçois de moi, Valere,

Ton épouse & ta galere.

V A L E R E.

A I R : Oh ! oh ! oh ! oh !

Ce coup généreux est beau !

E M I L I E.

Oh ! oh !

Gardons nous bien de le croire.

V A L E R E.

Pour un Turc il est nouveau.

O S M A N.

Oh ! oh !

Il est pourtant dans l'histoire ;

Mais tout beau !

Voici des preuves authentiques,

J'ai fait de présens magnifiques,

Charger tout votre Vaisseau.

V A L E R E.

Oh ! oh ! oh ! oh !

Vous n'êtes pas si nigaud.

O S M A N.

A L R. Du tems froid.

Eh ! Pourquoi te vois-je étonné ?

Tu ne devrais pas l'être ;

Je te rends ce que tu m'as donné.

Tu fus jadis mon Maître :

Retrouvant un ami fortuné,

Devrais-tu te méconnaître ?

VALERE, *déclamant.*

Oui, je le reconnais, c'est toi mon cher

Osman,

Voilà le Scipion de l'Empire Ottoman.

A L R.

Vous comptez la tendresse

Dont vous étiez touché.

O S M A N.

Je te rends ta Maîtresse

Sans en être fâché,

Et ces grands traits de noblesse

Se font à bon marché.

VAUDEVILLE.

Il faut sur l'Onde :

A propos. Remarque,

Et que la terre seconde.

H. vj

Celui qui veut risquer ;

En dépit d'elle

On n'entre point au Port,

Lorsqu'à vos vœux elle est rebelle ;

Tentez un autre fort ;

Virez de bord.

Près d'une Belle,

Employez les soupirs ;

Prenez, si son cœur est rebelle ;

La route des plaisirs ;

Rien ne la touche ;

Ouvrez le coffre fort ;

L'argent l'éprouve-t-il farouche ;

Tentez une autre fort ;

Virez de bord.

Si Melpomène

Se refuse à vos vœux ;

Auteurs, venez sur notre scène ;

X siffle-t-on vos jeux ?

Que le lyrique soit votre réconfort ;

Si vos vers tombent en musique ;

Tentez un autre fort ;

Virez de bord.

Comme les Auteurs ont suivi leur
original dans la seconde entrée, ainsi

que dans la première nous continuerons aussi la même route ainsi que dans la précédente.

HUASCAR, *à part.*

AIR : *Père, je me confesse.*

Puisque je suis Grand-Prêtre,

Parlons au nom des Dieux ;

Ils les foss mal , pour-être

Me serviront-ils mieux.

(à Phani-Palla.)

Aujourd'hui notre Divinité ,

Et m'éclaire & m'inspire ;

Aujourd'hui notre Divinité ,

Vous dit la vérité.

Et c'est dans notre Empire ,

Que je dois vous élire.

Par son ordre un époux . . .

Pourquoi frémissez-vous ?

Acceptons ,

Respectons ,

Ce qu'elle veut nous prescrire ,

Y penser ,

Balancer ,

Songez que c'est l'offenser.

PHANI-PALLA

AIR : *Adieu Voisins.*

De ce langage merveilleux ,

Je reconnais l'adresse;
 On ne trouve point en ces lieux,
 D'excuse à sa faiblesse,
 Eit-on jamais parler les Dieux
 A sa Maîtresse?

HUASCAR.

AIR: *Le fameux Diogène.*

M'accuser d'imposture!
 Quelle coupable injure,
 Pour les Dieux & pour moi !!

PHANI-PALLA.

Ah! quelle perfidie!
 Les mettre en compagnie
 D'un fripon tel que toi !

HUASCAR.

AIR: *Vaudeville des Anonymes.*

On vient, cachons notre courroux,
 Je vais les faire brûler tous
 Que nous avons d'esprit quand l'amour nous
 anime.

(à son confident.)

Cher, pais, que mon secret ne soit fu que
 de vous,

Raisons un savigr anonyme.

A I R.

Rendons hommage à la Lune,
Cette fête est peu commune,
Au soleil on en donne une,
Et puisqu'elle fait fortune,
Rendons hommage à la Lune.

C H Œ U R.

Rendons hommage à la Lune.

H U A S C A R.

Convenons tous que sa clarté,
Est d'une grande utilité,
Car personne ne doute,
Que si la Lune n'éclairait,
Lorsque le soleil disparaît,
On n'y verrait plus goutte.

Survient le tremblement des Volcans qui jettent du feu, ce qui étonne toute l'assemblée, & lui fait jeter de grands cris. Huascar dit à Phani-Palla que pour éteindre cet embrasement, il faut l'épouser; Phani-Palla le refuse; survient Crispinos, amant aimé de Phani-Palla.

HUASCAR, à Phani-Palla.

A I R : *Vaudeville de la Comédie de Cartouche.*

Suivez ma juste loi,

Marchons sans plus attendre.

PHANI-PALLA.

Quel parti dois-je prendre ?

CRISPINOS.

Vous viendrez avec moi.

PHANI-PALLA.

Nul espoir ne me reste,

La Lune a brûlé ma maison.

CRISPINOS.

Et zeste, & zeste, & zeste,

Le seul amour de ce fripon.

Vous est funeste.

PHANI-PALLA.

AIR : Quand on dit que j'aime.

Seigneur, dites-moi donc comment

Est venu cet embrâsement ?

CRISPINOS.

Voulez-vous que je vous l'explique ?

En voici la raison physique.

AIR : Turlurette.

Pour enflammer à propos

Un grenier plein de fagots,

Il ne faut qu'une allumette.

Turlurette,

Turlurette,

Ma tantourlourette.

(*Déclamant.*)

Je devrais l'écraser ;

Mais pour mieux le punir , je vais vous épou-
ser.

HUASCAR, seul.

AIR : *Ma Mie Margot.*

Un Officier , deux Officiers , trois Officiers
d'Espagne ,

Ont enlevé Phani , ont enlevé Phani-Palla ,
Pour faire la campagne.

AIR : *Un jour de cet Automne.*

Puisque de la Princesse

Je ne puis être l'époux ,

Taritatou ,

Il faut que l'on connaisse

Combien je suis en courroux ,

Taritatou ,

Pour éteindre ma tendresse ,

Dans le feu jettons-nous ,

Taritatou , taritatou , taritatou.

VAUDEVILLE.

Jeune fleur dont la durée

Cesse au retour de Borne ,

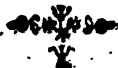
Vous en avez senti l'effet ;
En vain le tendre Zéphire ,
Pour vous ranimer soupire ,
Quand une fois le mal est fait.



En Amant , dans le mystere ,
On croit passer pour sévere ,
Mais il survient un indiscret ;
C'est en vain que notre adresse ,
Conserve un air de sagesse ,
Quand une fois le mal est fait.



Cette Parodie qui est de Riccoboni fils & de Romagnesi , n'a guère d'autre mérite que sa gaité à laquelle elle dût son petit succès , aussi n'a-t-elle point été imprimée , & n'a jamais été reprise depuis celle qu'a donné M. Favart en 1751.



LES AMANS JALOUX.

*Comédie en trois actes en prose ,
21 Novembre 1735.*

ARAMINTE, mere d'Angélique, a promis sa fille à Damis, pere de Cléante qui est absent, & qu'Angélique aime autant qu'elle en est aimée. La mere qui ignore cet amour réciproque, s'entretient de ce mariage avec Lisette, Suivante de sa fille. Lisette a beau représenter à Araminte qu'elle rend sa fille malheureuse, par la disproportion d'âge qui se trouve entre Damis & Angélique; Araminte lui répond que le premier soin d'une mere doit être de bien établir sa fille, qu'à la vérité Damis est dans un âge un peu avancé, mais que ses richesses réparent avantageusement ce défaut, & que d'ailleurs, Angélique ne lui a jamais paru prévenue pour qui que ce soit; elle se retire en disant à Lisette d'annoncer ses volontés à sa fille, comme des ordres irrévocables.

Lisette qui est instruite de l'amour d'Angélique pour Cléante, qui va trou-

ver un Rival dans son pere , se détermine à ne rien négliger pour parer un coup si fatal aux deux Amans. Elle souhaite le retour de Cléante , non pour lui annoncer cette mauvaise nouvelle , mais pour en prévenir les suites par l'adresse de son Valet l'Olive , qui l'a suivi à Lyon , & qu'elle a toujours reconnu pour un fourbe infigne. Angélique vient ; Lisette lui apprend la résolution de sa mere , Angélique en est mortellement affligée , tant par rapport au mari qu'on lui destine , que par la cruelle nécessité où elle se voit réduite de renoncer à son Amant. Erasme qui survient & à qui on fait part du malheur dont Cléante son ami est menacé pendant son absence , ne fait comment détourner un coup si terrible. Lisette après avoir rêvé quelque tems , lui dit que le sort de son ami est entre ses mains , & qu'il ne dépend que de lui de rompre le mariage arrêté. Araminte , lui dit-elle , ne donne Angélique à Damis , que parce qu'il est riche. Vous ne l'êtes pas moins que lui , & vous serez préféré , pourvu que vous demandiez vous-même Angélique pour vous ; mais tu fais , lui répond Erasme , que j'aime Lucile. Comment épouserai-je Angéli-

que plein d'un autre amour. Lisette leve facilement cette difficulté, en lui faisant entendre qu'il ne s'agit que de feindre jusqu'au retour de Cléante, qui doit arriver de Lyon dans le même jour, & avec qui on pourra prendre de nouvelles mesures par quelque heureux stratagème que l'Olive pourra inventer en faveur de son Maître.

Eraсте se rend à ces dernières raisons, & voyant approcher Araminte, il se jette aux pieds d'Angélique en Amant désespéré. Araminte qui ne s'était jamais apperçue qu'Eraсте eut de l'amour pour sa fille, paraît très-surprise de le trouver aux pieds d'Angélique. Eraсте continuant à feindre, s'adresse à elle-même pour la prier de ne lui pas donner la mort, en donnant sa fille à Damis. Il ajoute qu'il a le bonheur de n'être pas indifférent à Angélique, & qu'elle va sacrifier deux victimes à la fois, si elle achève le fatal mariage qu'elle a résolu.

- Depuis le commencement de cette scène jusqu'à cet endroit, Lucile, Amante d'Eraсте, a été présente & a tout vu du fond du théâtre. Elle en a conçu une jalousie dont elle n'est plus maîtresse. Elle s'avance brusquement; elle accable

Erasme de reproches , & fait entendre à Araminte que cet infidèle a des engagemens avec elle. Erasme ne sait comment se justifier avec Lucile , Lisette a beau faire des signes à cette jalouse , elle ne veut rien entendre , & ce qu'elle a vu de ses propres yeux l'emporte sur-tout ce qu'on veut lui dire par des gestes auxquels elle ne daigne pas faire la moindre attention. Araminte qui paraissait déjà être favorable à Erasme , cesse de vouloir donner sa fille à un homme qui a des engagemens avec une autre Amante ; elle se retire dans le dessein de conclure l'hymen déjà résolu avec Damiis. Erasme veut se justifier en vers Lucile , mais elle ne veut pas l'écouter & se retire. Erasme veut courir après elle lorsque l'Olive se présente à ses yeux & lui annonce l'arrivée de Cléante son maître.

Erasme troublé de cet incident , & pressé de détromper Lucile , ne parle à l'Olive que d'une manière confuse ; cependant celui-ci ne laisse pas de démêler qu'il est arrivé quelque chose d'affligeant pour Cléante son maître : en attendant que cette aventure soit tirée au clair , il prend le parti de se venger , s'il est possible , d'une lettre

de change de vingt mille livres, dont son Maître est porteur, afin de s'en servir en cas de besoin.

Pendant l'entre-acte, il est instruit de Thimen arrêté par Araminte entre Damis & Angélique: en attendant que son Maître arrive, il use du stratagème dont on vient de parler. Il fait entendre à Damis que la lettre de change qu'il attend de Lyon, a été arrêtée par des obstacles imprévus, & il donne une si grande frayeur au vieux avare, qu'il le détermine à partir sur le champ pour Lyon. L'Olive n'en demande pas davantage, puisque par cet artifice, il parvient à faire différer le mariage concerté jusqu'après le retour de Lyon. Damis se retire pour aller donner ordre à son départ, & pour prévenir Araminte sur ce qui l'oblige à retarder son mariage de quelques jours seulement. Cléante arrive sans avoir vu personne; l'Olive lui apprend que son pere veut épouser Angélique, & qu'il a déjà imaginé une fourberie pour empêcher ce mariage; mais il oublie de lui parler de la lettre de change qu'il veut garder pour le besoin qu'on peut en avoir.

La jalouse Lucile vient rompre tou-

tes ces mesures. Elle apprend à Cléante qu'Angélique lui fait une infidélité, qu'elle est tendrement aimée d'Erasme. Cléante a de la peine à croire qu'Erasme, son meilleur ami le trahisse ; mais Lucile lui disant qu'elle a surpris cet infidele aux pieds d'Angélique, il devient jaloux à son tour, & pour se venger d'Angélique & d'Erasme, il veut presser son pere sur l'himen qu'il a conclu avec Araminte, Lucile n'oublie rien pour l'affermir dans cette résolution ; elle se retire.

Damis arrive, Cléante lui remet entre les mains la lettre de change en question & dans le desir qu'il a de se venger en même tems d'un Amant & d'une Amante infideles, il prie son pere de vouloir bien faire un double hymen en l'unissant avec Lucile, dont il se feint amoureux. Damis lui promet d'en parler au pere de Lucile avec lequel il est uni d'une étroite amitié.

Araminte vient avec Angélique sa fille, à qui Damis la presse de l'unir, parce que son voyage n'a plus lieu. Cette derniere est très-surprise que Cléante loin de s'opposer à ce mariage, prie son pere de n'y pas apporter le moindre délai : piquée jusqu'au vif d'un changement

changement si prompt , elle dit à sa mere qu'elle est disposée à lui obéir & elle sort ; Damis & Araminte s'étant retirés à leur tour , Cléante se félicite par avance de sa prochaine vengeance.

Eraсте vient ; Cléante s'exhale en des reproches qu'Eraсте fait bientôt cesser , en lui apprenant qu'il n'a feint d'aimer Angélique , que pour la lui conserver.

Cléante , instruit par son ami , se repent de la nécessité où il vient de réduire sa chere Angélique. L'Olive se charge du remede ; voici comme il s'y prend ; Damis a beau se tenir en garde contre lui depuis le dernier mensonge qu'il lui a fait au sujet de la lettre de change , l'Olive trouve le secret de se justifier , en lui faisant entendre que ce n'a été que parce qu'il s'est trouvé dans la nécessité indispensable de le tromper. Pour éclaircir ce paradoxe , il lui dit en confidence qu'Angélique aime Eraсте ; d'où il tire la conséquence de la nécessité du mensonge , attendu que le mariage ne pouvant qu'être trop fatal à son cher Maître , il a cru qu'il fallait au moins le différer en le faisant partir pour Lyon , par un mensonge

également adroit & utile. Damis paraît d'abord ébranlé de la confiance que ce maître fourbe lui fait ; mais l'Olive voyant que la défiance va prendre le dessus , lui promet de le convaincre par lui-même de ce qu'il avance. Il lui tient parole , en le faisant cacher pour entendre une conversation qu'Angélique a avec Lifette ; comme il les a prévenues , elles jouent leur rôle à merveille. Angélique dans cette scène apprêtée , se promet de faire payer bien cher à Damis la violence qu'il va lui faire , soit du côté de la jalousie , soit du côté de l'avarice ; deux passions ordinaires aux Vieillards. Après qu'Angélique & Lifette se sont retirées , Damis remercie l'Olive du soin qu'il a pris de son honneur & de sa bourse ; il n'y a plus qu'un dédit que Damis a fait & qui l'embarrasse ; mais l'Olive lui promet d'y pourvoir.

Lucile qui n'a pas imaginé que c'est Erasme qui l'a fait demander en mariage , a consenti à prendre l'époux que son pere lui a proposé , afin de se venger de la prétendue infidélité de son amant , devant lequel elle prétend le conclure ; mais Erasme lui apprenant enfin que c'est lui-même qui s'est présenté , & dé-

trouvant facilement ses soupçons, elle se rend à la force de la vérité, & consent à l'accepter pour époux.

Il ne reste plus qu'à sauver le dédit. Cela n'est pas bien difficile. Araminte instruite de l'amour réciproque de Cléante & d'Angélique, & préférant le fils au pere, consent à le rendre à Damis. Le dédit est rendu réciproquement; mais Damis, en rendant le papier en question, laisse tomber par mégarde la lettre de change dont on a parlé dès le premier acte; l'Olive la ramasse, elle passe de main en main, & ne doit être restituée à Damis, qu'à la charge d'approuver le mariage de son fils avec Angélique; il y consent pour s'avoir la lettre de change; & la Piece finit par le double mariage de nos amans jaloux.

L'Auteur de cette Comédie ne se fit point connaître au Public, qui ne la goûta que médiocrement; les connaisseurs lui rendirent cependant justice; mais ils jugerent avec raison, que l'intrigue était trop resserrée en trois actes; les scènes ne sont qu'indiquées; les situations manquent leur effet, & les Acteurs dialoguent d'une maniere si

laconique , qu'on les prendrait pour des Spartiates. Elle eut sept représentations.

LES AMOURS ANONYMES.

Comédie, 5 Décembre 1735. (1)

LUCINDE ouvre la scène par un monologue ; elle se plaint des maux que l'absence cause, sur-tout quand on ne peut pas les soulager par la liberté de s'en plaindre. Elle fait entendre que Dorante , avec qui elle est secrètement mariée , est à Paris tandis qu'elle est en Touraine , qu'elle attend de ses nouvelles que lui doit apporter un Maure muet , qui est à son service ; cependant elle adoucit sa tendre impatience par cette réflexion :

Quoi ! son amour pour moi serait-il ralenti ?
Non , j'ai tort , notre Hymen est trop bien assorti ;

De plus, il est caché , le mystère l'anime ,
Et l'époux est Amant quand il est anonyme.

(1) La scène est en Touraine , sur la terrasse d'un Jardin.

La Comtesse vient joindre Lucinde ,
& lui demande la raison de son humeur
solitaire ; le caractère de cette Com-
tesse contraste parfaitement bien avec
celui de Lucinde ; elle dit à cette der-
miere qu'elle a voulu se soustraire aux
fadeurs de Damis, dont elle fait ainsi
le portrait.

Du grand monde qu'il cite, il a mal profité ,
Et je n'ai jamais vu d'homme plus apprêté ;
Quand il ne vous dit mot, son air vous dé-
soblige ,

Et s'il vous entretient, son jargon vous af-
flige ;

La *bonne Compagnie* est son terme chéri ,
Et viser au *grand bien* est son goût favori ,
Tranchant du bel esprit & du Seigneur, sans
l'être ,

Il s'exprime en Pédant, & pense en Petit-
Maître.

La Comtesse ajoute un second por-
trait au premier ; elle peint Oronte qui
doit arriver incessamment ; voici com-
ment elle s'exprime à son sujet.

Ce qui rend à mes yeux son mérite plus
grand ,

C'est qu'il est né modeste autant que bien-faisant ,

Et qu'il cache les dons de sa main libérale ,
Avec le même soin qu'un autre les étale ;
La Cour , où le grand art est souvent d'être
faux ,

A poli ses vertus & non pas ses défauts.

Lucinde achève le portrait d'Oronte
en ces termes :

Ajoutez à cela que son esprit allie
La solide raison à l'aimable faillie ;
Philosophe du monde , il est gai , complaisant ,

Et fait l'art d'amuser , même en moralisant.
Sans en être la dupe , il se plie à l'usage ,
Et sous l'homme du siècle , il cache le vrai
Sage.

La Comtesse avoue que ce dernier
éloge est trop avantageux pour ne pas
sortir de la bouche d'une Amante ;
Lucinde lui répond que par la même
raison , elle doit penser qu'Oronte ne
lui est pas indifférent : la Comtesse la
tire d'erreur en lui déclarant qu'elle se-
rait plutôt portée à aimer Dorante ,
cette réponse allarme un peu Lucinde
par l'intérêt secret qu'elle y prend. La

Comtesse acheve de la déconcerter en lui disant que ce Dorante est une conquête qui n'échappera pas aux traits que ses yeux lui ont déjà lancés. Lucinde la quitte pour cacher son embarras & sa jalousie naissante.

La Comtesse dit à Agathe, jusqu'alors sa Suivante, qu'elle ne la compte plus pour telle, mais pour son amie ; elle ajoute qu'un Bienfaiteur anonyme répare l'injustice que le sort lui a faite en la laissant dans l'indigence, quoique sortie d'une noble famille. Agathe reçoit cette nouvelle avec une modération digne de sa vertu & de sa naissance. L'Anonyme, dont la Comtesse lui parle, doit arriver dans le même jour pour savoir ses sentimens sur son hymen qu'il doit lui proposer, sans la contraindre ; Agathe se retire, en protestant à la Comtesse qu'elle sera toujours soumise à ses volontés dans quelque état que le sort la veuille placer.

Arlequin, Valet de Dorante, arrive avec une lettre de son Maître pour Lucinde ; la Comtesse qui s'en croit aimée, ne doute point que cette lettre ne soit pour elle.

Arlequin ne peut la détromper, parce qu'il s'est donné à Dorante pour

Maure muet. La Comtesse lui donne de l'argent pour l'engager à lui remettre cette lettre, &c. Enfin la Comtesse s'en empare & ne veut pas s'en dessaisir, quelque signe qu'Arlequin lui fasse que ce n'est pas à elle que cette lettre s'adresse; elle lui ordonne de se retirer; il obéit malgré lui, non sans témoigner ce qu'il ne saurait exprimer. La Comtesse lit le billet, qui est sans adresse, par la raison que Dorante a de cacher son hymen & son amour; en voici le contenu.

Las de faire en Public le rôle d'insensible,

Je suivrai de près ce billet,

Pour faire près de vous celui d'Amant parfait;

Ce personnage là me sera moins pénible,

Quoique je n'ose encor le remplir qu'en secret;

Sous ce titre à vos yeux je veux toujours paraître,

Et je jure au fond de mon cœur,

D'en conserver toujours l'ardeur,

Et de ne vivre que pour l'être.

Ce billet étant sans adresse & les termes en étant ménagés avec art pour faire prendre le change à deux Rivaux, produit tout l'effet que l'Auteur s'en

est promis : la Comtesse le montre à Lucinde, qui en conçoit de la jalousie contre celle qui dit l'avoir reçu de la part de Dorante. Lucinde laisse le champ de bataille à la Comtesse, qui pour surcroît de gloire ajoute un nouveau laurier à celui qu'elle vient de cueillir par l'étourderie d'Arlequin. Cette nouvelle conquête lui est offerte par Damis. C'est le personnage dont on a fait le premier portrait dès la seconde scène ; on ne saurait mieux le peindre aux yeux du Lecteur, que par ce début.

Je suis ivre d'esprit, d'esprit, belle Comtesse,
Je ne me laisse pas d'admirer ce Château,
Il est beau, beau ; mais beau, du vrai beau,
du grand beau,
La tournure en est neuve, oui neuve, intéressante,
Sa beauté me surprend, sa beauté m'épouvante,
Vrai, d'honneur, en honneur, & sur mon grand honneur.

Ce jargon qui n'est que trop usité parmi quelques jeunes gens, est aussi trop chargé dans le caractère de Damis. La Comtesse pour se moquer de

lui, lui répond ainsi sur le même ton :

Non, non, je suis l'amour, l'amour & le mystère,

Monsieur, ma liberté, liberté m'est trop chère,

Ce qui fait aujourd'hui que votre amour secret,

Me surprend au plus fort & me choque au parfait;

J'eus toujours pour le tendre une haine invincible,

Et des bosquets épais l'ombrage m'est nuisible;

Si des oiseaux par moi l'exemple est imité,

C'est dans leur badinage & leur légèreté :

Voyez là-bas, voyez cette linotte alerte,

Linotte sautillant sur cette branche verte,

Un étourneau s'approche & voudrait l'attendrir,

Zeste, elle prend l'essor quand il croit la tenir.

Dès qu'on veut près de moi le prendre pour modèle,

Comme elle je m'échappe & vole à tire d'aile, tire d'aile.

La Comtesse après s'être moquée de

Damis , le quitte très-brusquement ; ce qu'il trouve extrêmement impoli. Il ouvre le second acte , piqué de ces plaisanteries , dont il veut se dédommager auprès de Lucinde qui ne le traite pas mieux. Comme son importunité la détermine à lui céder la place , Damis lui dit :

C'est moi qui me retire , & par discrétion ,
Je dois vous laisser seule en cette occasion ,
C'est le dernier combat d'une fierté mourante ,
Qui fuit de son Vainqueur la vue embarrassante.

Lucinde tout occupée de sa jalousie , en est bientôt guérie par un éclaircissement qu'elle a avec Dorante son époux ; dont le retour a suivi de près la lettre qui a fait le nœud de cette première action , qui aurait dû être la principale.

Cet Oronte, dont Lucinde & la Comtesse ont fait un portrait si avantageux , dès la seconde scène du premier acte , est ce Bienfaiteur inconnu , cet Amant anonyme , qui s'est montré si généreux envers Agathe , auparavant Suivante de la Comtesse , & le même que cette aimable & vertueuse fille aime secret-

tement. Oronte vient lui faire compliment sur le changement de sa fortune ; elle n'en paraît pas éblouie , & fait encore mieux connaître combien elle en est digne par cette réponse qui augmente l'amour d'Oronte , en augmentant son estime.

Monsieur , de votre estime Agathe est trop flattée ,

Son heureuse fortune en paraît augmentée ,
L'Anonyme a surpris & surpassé mes vœux ,
Je ne mérite pas ces bienfaits généreux.

Ma fierté qui se joint à la peur d'être ingrate ,
L'une & l'autre à mon cœur livre un fâcheux combat ;

Sur la reconnaissance il est si délicat ,
Que l'excès d'un tel bien l'embarrasse & l'étonne ,

Il craint de trop devoir à celui qui lui donne ,
Ce cœur en même-tems aussi fier qu'ingénu ,
Gémit de recevoir les dons d'un inconnu ;
Quoique sans intérêt sa bonté les lui fasse ,
Ce secours qu'elle accepte est toujours une grace ,

Dont le souvenir l'avilit en secret ;
Et s'il bénit la main , il rougit du bienfait.

Cette scène où la vertu modeste paraît avec tant d'éclat , est interrompue par l'arrivée de Damis , qui fait plaisir à Agathe , parce qu'elle l'empêche d'en faire entendre à Oronte plus qu'elle ne voudrait.

Dorante fronde ainsi le langage ridicule que Damis prend pour le ton de la bonne compagnie.

Son erreur gauche en tout ,
Adopte les faux airs & suit le mauvais goût ;
Son ton est précieux , sa démarche affectée ,
Et son expression est toujours apprêtée ;
C'est elle qui fait voir à nos yeux si souvent ,
Le faux Seigneur anté sur le demi-savant ,
Son soin du ridicule est la source fertile ,
Et de mots hasardés elle sème la ville ,
Elle produit par-là des sots toujours nouveaux ,

Et peuple tous les ans , Paris d'Originaux.
La bonne compagnie est digne de ce titre ,
Du véritable esprit le modele & l'arbitre ,
Différente en tout point , n'affecte aucun jargon ,

Son guide est le bon sens ; sa règle , la raison ;
Élegant sans recherche & simple sans bassesse ,
Son discours réunit l'aisance & la noblesse ,

De la mode qu'on outre, elle arrête l'excès ;
 Et du beau seul qu'elle aime, elle fait le suc-
 cès ;

Son commerce poli, souverain, agréable,
 Font le vrai connaisseur & forment l'homme
 aimable,

Qui sans l'étudier, possède l'agrément
 Dans le monde qu'il orne, évite également
 Le ton de bel esprit & l'air de Petit-Maitre ;
 Et juge bien de tout sans vouloir s'y con-
 naître.

Un troisieme amour anonyme est celui d'Arlequin pour Agathe, qui ne sert dans la Piece qu'à donner un Valet muet, dont le silence est fort utile : à l'intrigue jusqu'au moment du *quiproquo* de la lettre : comme il est le maître de parler dans la suite, il profite de la premiere occasion pour déclarer son amour à Agathe dont il reçoit l'accueil qu'il mérite.

Au troisieme acte la Comtesse seroit toujours aimée de Dorante ; mais Lucinde étant assurée du contraire, Dorante se fait un jeu d'entretenir l'erreur de la premiere dans une conversation qu'elle a avec elle & Lucinde. Cette scène a. de l'agrément ; mais la

plus intéressante est celle où Oronte prie Agathe de découvrir les sentimens que lui a inspirés le généreux Anonyme dont il se dit toujours l'ami; l'assurant cependant qu'il ne veut point contraindre son penchant, & qu'il respectera son choix, sans retirer ses bienfaits. La rougeur de cette aimable fille décele son embarras; cependant sa franchise prend le dessus, & elle fait un aveu à Oronte, dont il pourrait être content, s'il était moins délicat; il l'amene insensiblement à un aveu formel; alors il se jette à ses pieds & l'assure que le don de son cœur & de sa main sont les biens les plus précieux qu'il puisse obtenir. Dorante, dont le pere vient d'approuver le mariage, se nomme & déclare hautement un hymen que rien ne l'oblige plus à tenir secret, & Damis qui soutient toujours son caractère, finit par ces vers qu'il adresse à la Comtesse.

Nous sommes beaux tous deux, employons
nos attraits

Pour ôter à l'Hymen les voils qu'il nous a faits,
Forçons-les tous les quatre à brûler d'autres
flâmes;

Ayez soin des maris, je me charge des femmes.

La Piece finit par un Divertissement ;
à la fin duquel on chante le Vaude-
ville suivant :

VAUDEVILLE.

Par aventure qu'un époux
Trouve sa femme en rendez-vous ,
Avec'un Abbé qu'elle estime ,
S'il est un sot , il fait du bruit ,
S'il a du monde, de l'esprit ,
Il garde l'anonyme.



Que sur un ouvrage goûté,
Un Rimeur soit félicité ,
A l'avouer, l'orgueil l'anime ;
Mais Auteur d'un couplet mordant ,
S'il en reçoit un prix cuisant ,
Il garde l'anonyme.



Qu'un Gascon parvienne aujourd'hui
Par le beau sexe son appui ,
Son discours bruyant nous l'exprime ;
Mais au jeu par un art heureux ,
S'il corrige le fort fâcheux ,
Il garde l'anonyme.



M. de Boiffi dut encore le succès

de cette Piece aux détails agréables dont elle est remplie; & les applaudissemens du Public le consolèrent des reproches des connoisseurs qui furent étonnés que l'amour d'Oronte & d'Agathe ne fussent pas l'action principale de la Piece. Elle eut douze représentations.

LE RETOUR DE MARS.

*Comédie en un acte, en vers, suivie
d'un Divertissement, 20 Décembre
1735. (1)*

VENUS ouvre la scène avec la Fidélité qui commence déjà à l'ennuyer, quoiqu'elle ne l'ait rappelée que de ce jour.

La FIDÉLITÉ.

Le jour que Mars partit, rappelons tous les
faits,

Dans ces tendres momens que rassemblant ses
traits,

L'Amour dans un adieu confond avec adresse,
Et sa rigueur & ses bienfaits,

(1) La scène est à Cythere.

Lorsqu'épuisant sa plus vive tendresse,
 Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une
 yvresse,
 Qui malgré de tendres regrets,
 S'échappe & fuit avec vitesse.

Allez, dites-vous à Mars,
 Emmenez des Amours la troupe désolée,
 A l'abri de vos étendards,
 Qu'ils vous suivent dans les hazards,
 Pendant votre absence cruelle,
 Voici ma compagne éternelle.
 Mars partit, emmena l'Amour.
 Je restai près de vous; combien de temps
 D'étése ?
 Le premier jour on m'embrassa,
 Le second mon sort glaça,
 Et le troisième on me chassa.

Thémis qui avait aussi tenu compa-
 gnie à Vénus, vient lui-dire adieu à
 cause du prochain retour de Mars, avec
 qui elle ne saurait vivre.

T H É M I S.

C'est un petit brutal, qui sans ménagement,
 Brusque souvent mon caractère,
 Ses Sujets & les miens s'accordent rarement,

Il prétend que tout cède à son humeur altière ,
Près des Belles sur-tout , Mars & ses favoris

Nous poursuivent avec outrance ;

Vénus, je soutiens que mes fils

Doivent sur ces enfans avoir la préférence (1) :

Thémis sort , Plutus lui succède ; plus
hardi que Thémis , il ne s'embarrasse
guère du retour de Mars ; il entreprend
même de toucher la Fidélité par une flèche
d'or qu'elle repousse.

LA FIDÉLITÉ.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile ,

Je reconnais leur vanité ,

Sur la terre , Plutus , tout n'est pas infecté ,

Il reste encor plus d'un asyle ,

Où mon pouvoir est respecté ;

Il est des Beautés mortelles ,

Tendres autant que fidelles ;

Au-dessus de tes efforts ,

Leur cœur à mes loix docile ,

Dédaigne l'appas servile ,

De tes immenses trésors ;

Je connais leur petit nombre ,

Et je couvre de mon ombre ,

Leurs plaisirs & leurs transports.

(1) *Cedant arma toge.*

Plutus a beau vanter son pouvoir ;
la Fidélité le chasse au nom terrible
de Mars , qui est prêt à revenir & à
le punir de son audace.

Apollon n'est guère mieux reçu de
Vénus qui en fait ainsi le portrait :

Mars ne le connaît pas , c'est un fin hypo-
crite ,

Dont la tendresse parasite ,
Tournant sans cesse auprès d'une Beauté ,
Goûte souvent un mets pour un autre apprêté ,
Sur vingt tons différens , il fait monter sa
lire ;

Il anime , élève , attendrit ;
Il échauffe le cœur , il entraîne l'esprit
Par la douceur des accens qu'il en tire ;
Là , dans le tête-à-tête en ses vivans por-
traits ,

D'un pinceau délicat il emprunte la touche ,
Déguise la raison sous un air moins farouche ,
Prête à la volupté les plus rians attraits ,
L'expression est dans ses traits ,
La séduction dans sa bouche.

A peine Apollon s'est-il retiré , qu'on
apporte l'Amour presque expirant ; &
Vénus mortellement affligée de voir son
cher fils dans un si pitoyable état ,

prie la Fidélité de se joindre à elle pour le secourir. A leurs voix l'Amour semble renaître ; il ouvre les yeux , les regarde & dit :

La Fidélité! la Beauté !

L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve ensemble ,

Mais rarement il vous rassemble,

L'Amour ayant repris ses esprits ;
prie tendrement sa mere de ne plus l'envoyer à la guerre.

Ne m'envoyez plus à la guerre ,

Voyez l'état où Mars m'a mis ,

Laissez-moi comme à l'ordinaire ,

En tapinois & sans éclat ,

La campagne prochaine arborer le rabat.

Il rend compte à sa mere du triste
sort des Amours qui l'ont suivi.

J'ai vu périr ma Troupe entiere ;

De l'oubli le vent nébuleux

En renverse plusieurs , la tête la premiere ;

Tel en courant la poste a perdu la lumiere ;

Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux ,

Tel autre expire de faiblesse

Aux pieds de la premiere Hôtesse.

Mars arrive enfin , annoncé par Mer-

cure. Il est habillé à la Française, & débute en Petit-Maitre; Vénus le soupçonnant d'infidélité, le reçoit froidement ; il le trouve très-mauvais ; la conversation s'aigrit de part & d'autre. Vénus lui dit que si elle en croyait son juste transport, elle le bannirait pour toujours de sa présence. Mars veut s'en aller, Vénus prie l'Amour de le retenir. On se raccommode enfin, & c'est par une fête nouvelle qu'Apollon a préparée, que la Piece finit. Elle est terminée par un Vaudeville.

VAUDEVILLE.

Comme un Zéphir dans la plaine,
Caresse de son haleine
Toutes les fleurs d'alentour,
Du Guerrier plus coquet encor,
Bien-tôt la flamme s'évapore ;
Ne comptez point sur son retour.



Comme une rose nouvelle,
Que le Zéphir d'un coup d'aile,
Embellit & met au jour,
Aussi brillant que la rose,
La beauté passe, à peine éclosé ;
Ne comptez point sur son retour.



Comme une Abeille innocente ,
Cherche la fleur bienfaisante ,
La douceur fixe l'amour ;
Si-tôt que la fleur est séchée ,
Ailleurs il cherche la rosée ;
Ne comptez point sur son retour.



Comme la neige brillante
Perd sa blancheur éclatante
Aux feux de l'astre du jour ,
Par un nouvel amour détruite ,
La Fidélité prend la fuite ;
Ne comptez point sur son retour.



Cette Piece reçut un accueil très-favorable, qu'elle méritait. Elle eut dix-sept représentations, & est de la Noüe, qui s'est fait connaître depuis au Théâtre Français comme un Acteur excellent, & comme un Auteur estimable. Il y a donné avec succès Mahomet second, Tragédie; la Coquette corrigée, Comédie; il a aussi donné à la Cour la Comédie-Ballet de Zeliscart: il s'est retiré du théâtre en 1756, & est mort l'année suivante.

DÉBUT DE M^{lle}. CLAIRON.

Hippolite de la Tude, connue sous le nom de Clairon, débuta au Théâtre Italien le 8 Janvier 1736, par le rôle de Soubrette dans l'Isle des Esclaves. Elle n'y fut point reçue, quoiqu'assez applaudie; ce qui l'aurait empêché de développer les grands talens que nous avons depuis admirés dans un genre plus convenable à son caractère. Elle a aussi débuté à l'Opéra au mois de Mars 1743, & enfin le 19 Septembre de la même année, sur la scène Française, dont elle a long-tems fait l'ornement, & qu'elle a trop tôt quittée.



LE COMTE DE NEUILLY.

*Comédie héroïque en cinq actes, en vers,
18 Janvier 1736. (1)*

NELTON, Confident du Comte de Neuilly, demande à Lucie, Suivante de la Marquise & de Léonor, si la Marquise reviendra bientôt de la Cour. Il lui apprend que le Comte ayant choisi Paris pour asyle, il souhaite la saluer & l'assurer de la reconnaissance qu'il doit aux bons offices qu'elle lui a rendus ; Lucie répond à Nelton que la Marquise est attendue ce jour même, & qu'elle ne manquera pas d'instruire sa Maîtresse des dispositions du Comte.

Nelton se doute que le Comte de Neuilly brûle de quelque passion secrète ; il se retire à l'écart en le voyant paraître, & il a lieu d'être bientôt confirmé dans ce soupçon. Il s'approche enfin du Comte, qu'il presse de lui confier son secret, & ce Milord lui

(1) La scène est à Paris, dans l'Hôtel de la Marquise.

avoue qu'après avoir résisté long-tems à l'amour, il n'a pu se défendre des charmes de Léonor. Nelton commence à entrer dans son emploi de Confident en promettant d'agir pour le Comte, sans le compromettre. Il employe le ministère de Lucie, qui lui apprend que Léonor est déterminée à s'enfermer pour toujours dans un Couvent. Cette résolution de Léonor fait trembler Nelton pour son ami. Il déclare à Lucie l'amour du Comte pour son adorable Maîtresse. Lucie lui promet d'en parler à Léonor, & dit à Nelton qu'elle l'entreprend avec d'autant plus de plaisir que par-là, elle épargnera un coup mortel au Marquis son frere, qui ignore & condamne le dessein d'une sœur qu'il aime passionnément, & dont il ne pourrait être séparé sans en mourir de douleur.

Dans un monologue nécessaire, la Marquise apprend aux Spectateurs que Léonor n'est pas sa fille. Lucie arrive, elle lui marque l'impatience de recevoir le Comte qui s'est fait annoncer; elle ajoute qu'elle est satisfaite du voyage qu'elle vient de faire à la Cour, puisqu'elle y a projeté le mariage de son fils avec une riche héritière. Lucie lui demande si elle en a déjà parlé au Mar-

uis ; elle lui répond que non , & lui ordonne le secret. La Marquise s'étant retirée , Lucie s'entretient un moment de la triste résolution de sa jeune Maîtresse.

Nelton vient savoir de Lucie si elle a parlé à Léonor de l'amour de Neuilly ; Lucie lui dit que cette aimable fille aime infiniment le Comte, mais qu'elle a une aversion invincible pour le mariage & qu'elle persiste dans la résolution de quitter le monde. Nelton va porter à regret une si triste nouvelle à son cher Milord : le jeune Marquis arrive & demande à Lucie des nouvelles de sa sœur, qu'il n'a point vue, dit-il, depuis hier au soir. Lucie lui répond que sa santé est toujours languissante. Le Marquis veut entrer chez elle, mais Lucie dit qu'il n'en est pas besoin puisqu'elle s'avance.

Léonor voudrait se retirer, quand elle apperçoit le Marquis. Ce tendre pere lui reproche son indifférence ; & celle-ci lui répond qu'il ne lui est que trop cher. Cette scène très-intéressante fait entrevoir que Léonor craint de se connaître & de s'avouer l'amour qu'elle a conçu pour celui qu'elle croit son frere. Le Marquis se dévoile les mêmes sentimens. Ils se l'avouent en

frémissant tous deux & se séparent l'une pour sortir du monde , l'autre pour sortir de la vie.

Au troisieme acte le Comte de Neuilly est mortellement affligé d'apprendre de Nelton , que Léonor va s'enfvelir pour toujours dans un Couvent. Lucie qui vient un moment après lui confirme cette résolution.

Le COMTE DE NEUILLY.

Vous me faites trembler , puisqu'il faut vous le dire ,

Et le nouvel état que vous voulez élire ,
Exige des devoirs , veut des dons si parfaits,
Qu'il est pour le remplir , peu d'esprits qui
soient faits.

L'amour du changement , un caprice frivole ,
Un chagrin passager , font souvent qu'on s'im-
mole ;

On croit dans cet azile assurer son repos ,
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux ;
D'abord les passions pour quelque tems som-
meillent ,

Mais leurs feux assoupis tout-à-coup se réveil-
lent ;

L'image des douceurs que l'on vient de quit-
ter ,

La fougue des desirs , qu'on ne peut conten-
ter ,

Sont autant de Bourreaux qui déchirent une
ame ,

Et portent le remords sans éteindre la flamme.

Le désespoir survient ; le séjour de la paix

Devient celui du trouble & des mortels re-
grets ,

Et du goût des plaisirs sentant la violence ,

Dans le sein des vertus on perd son inno-
cence.

Lucie engage cependant le Comte
à demander encore Léonor en mariage
à la Marquise , qui a tout pouvoir sur son
esprit ; cet Amant s'y résout & se re-
tire pour aller faire cette dernière ten-
tative. Lucie reste un moment après
lui , & cede la place à la Marquise , &
à Léonor : la Marquise voyant qu'elle
est décidée à quitter le monde , lui ap-
prend qu'elle n'est pas sa fille , mais
celle du Comte de Suffex , injustement
accusé , proscrit dans sa patrie , &
qui a péri dans un combat.

La Marquise s'étant retirée , Léonor
fait éclater des transports qu'elle a re-
tenus jusqu'alors ; elle se livre toute en-
tière à la joie de pouvoir aimer le Mar-

quis sans crime & sans remords ; elle court en assurer ce tendre Amant.

La Marquise ordonne à Lucie dans la premiere scène du quatrieme acte, d'aller chercher son fils, pour l'instruire d'un mariage avantageux, auquel elle ne doute point qu'il ne consente avec joie. Le Comte de Neuilly arrive dans le même tems, & après les premiers complimens de bienfance, il la prie de vouloir bien lui faire l'honneur de l'unir plus intimement à sa famille, en lui accordant Léonor. La Marquise embarrassée répond poliment à cette demande, & avoue au Comte qu'elle craint de ne pouvoir distraire sa fille du projet qu'elle a formé de passer sa vie dans la retraite ; le Comte la prie de suspendre au moins une résolution si précipitée ; la Marquise y consent & lui promet que Léonor n'aura d'autre époux que lui. Elle est prête à lui faire confidence du mariage qu'elle a projeté pour son fils, mais elle est interrompue par l'arrivée subite de Lucie, qui lui apprend que le Marquis se trouve mal, & que son front est couvert d'une pâleur mortelle. La Marquise vole à son secours ; & le Comte se retire incertain de son sort.

Le Marquis arrive, avec Léonor, qui le prie de calmer sa douleur, & elle lui promet de lui rendre la vie d'un seul mot. Le Marquis ne veut rien entendre.

Le MARQUIS.

Non, je n'écoute rien. Quand mon ame est mourante,
Vous montrez à mes yeux une joie offensante,
Cruelle !

LÉONOR.

Je n'en eus jamais tant de sujet.

Le MARQUIS.

Ah ! peux-tu me percer d'un plus sensible trait ?
Est-ce d'abandonner un frère qui t'adore ?
Et contraindre de cacher le feu qui le dévore.

LÉONOR.

Des transports que je fais éclater devant vous,
Ah ! la source est plus pure, & le motif plus
doux,

Rien ne condamne plus notre juste tendresse,
Donnez un libre cours à l'amour qui vous
presse.

Le MARQUIS.

Que dites-vous ?

K iv

L É O N O R.

Je dis que tout doit vous calmer ,
Vous n'êtes pas mon frere , & vous pouvez
m'aimer.

Après s'être livrés aux transports convenables à leur situation ; les noms de sœur & de frere qui faisaient leur supplice , font leur bonheur , & Léonor s'exprime ainsi :

Oui , j'aime à les redire & j'aime à les entendre ,

Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre
Sous des titres si chers , déguisant son vrai nom ,

L'amour a dans nos cœurs prévenu la raison ,
Avant qu'elle regnât il était notre Maître ,

Et je brûlais pour vous avant de me connaître ,

Si l'on m'avait dès-lors révélé mes destins ,
Qu'on nous eût épargné de peine & de chagrin !

Sûrs de nos sentimens & de notre innocence ,
Avec quelle douceur , avec quelle assurance ,
Nous nous fussions livrés à nos tendres transports !

Que d'instant au plaisir ont volé les remords !

Grand Dieu ! je m'étonnais qu'une âme si
pure ,

Pût offenser tes loix & blesser la nature !

Ah ! démentant la voix de ces remords cruels ,
Nos feux étaient trop beaux pour être crimi-
nels.

La Marquise qui entre est fort éton-
née de voir son fils aux genoux de
Léonor , & la joie qu'il vient de goû-
ter est bientôt détruite par la défense
que sa mere lui fait de penser à Léo-
nor , qui s'est déjà retirée par son or-
dre. Elle lui apprend qu'elle l'a desti-
née au Comte de Neuilly , & qu'elle
a fait choix , pour lui , d'une épouse
dont les grands biens relèveront sa
maison chancelante. Le Marquis frappé
de ce nouvel obstacle , s'abandonne au
désespoir & proteste qu'il renoncera
plutôt à la vie qu'à sa chere Léonor.

Ces Amans commencent ensemble
le cinquieme acte. Léonor apprend au
Marquis que sa mere est inflexible , &
il lui propose un enlèvement auquel
elle ne peut consentir ; elle lui promet
cependant de n'être jamais à d'autre ; &
le Marquis un peu rassuré , sort pour al-
ler tenter un dernier effort sur l'esprit
de sa mere. Léonor déplore son sort &

le Comte de Neuilly vient lui parler du bonheur qu'il espere goûter avec elle. Léonor ne lui répond que par des larmes. Il la prie de lui ouvrir son cœur; elle lui avoue avec un mortel regret qu'il n'est plus à elle, il demande le nom de cet heureux Rival. Le Marquis vient le lui apprendre lui-même; le Comte frémit de cet amour incestueux; mais Léonor lui confie le secret de sa naissance, & le vertueux Comte de Neuilly prend une résolution digne de son grand cœur, il parle ainsi à la Marquise :

Du Comte de Sussex, la fille m'est connue,
 Madame, & mon amour expire à cette vue.
 Un sentiment plus juste, un soin plus géné-
 reux

M'occupent maintenant & me parlent pour
 eux;

Ils s'aiment d'une ardeur parfaite & mutuelle,
 Je rougirais de rompre une chaîne si belle;
 Loin de les traverser je dois les soutenir,
 Ils sont faits l'un pour l'autre; ah! daignez
 les unir,

Beauté, vertu, naissance, elle a tout en par-
 tage,

La fortune, il est vrai, n'est pas son appa-
 nage;

Mais ma vive amitié pour hâter ce lien ,
L'adopte pour ma fille & lui donne mon bien ,
Un véritable ami doit tenir lieu de pere ,
Et c'est votre destin d'être toujours sa mere.

La MARQUISE.

Je me sens attendrir de tout ce que je vois ,
Monsieur , & votre exemple est une loi pour
moi.

à Léonor

Pour la seconde fois, entrez dans ma fa-
mille.

L É O N O R.

Madame , qu'il m'est doux de rester votre
fille !

Le MARQUIS.

Ah ! ma Mere, ah ! Monsieur, j'ai trop peu
d'une voix, pour vous
Pour vous remercier du bien que je vous
dois.

Ainsi finit cette Piece qui ne fut pas
aussi bien reçue des Spectateurs que M.
de Boissi pouvait l'espérer ; mais le
Public qu'il avoit lui-même accoutumé
à de petites scènes épisodiques & rem-
plies d'épigrammes, ne put goûter le

genre sérieux de celle-ci, & ne prit point d'intérêt à la situation vraiment pathétique de Léonor & du Marquis. Cette Comédie n'eut que huit représentations; mais l'impression l'en dédommagea bien à la lecture.

Elle fut depuis jouée le 18 Mai 1746 sur le Théâtre Français sous le titre du Duc de Surey. Elle fut précédée d'un discours apologétique qui excita beaucoup de rumeur. Les Acteurs s'y excusaient de donner comme neuve une Piece déjà représentée. Les Italiens crièrent beaucoup contre M. de Boissy, qui répondit qu'ils avaient tort de se plaindre si l'on donnait sur un autre théâtre ce qui n'avait pu passer sur le leur, peut-être faute d'y avoir été rendu convenablement; ce qu'il a été facile de juger par la différence du succès, malgré le peu de changement qu'on avait fait à la Piece; que d'ailleurs, il leur offrait de leur rendre deux mille livres qu'il avait reçu d'eux, ou de leur abandonner les droits du Duc de Surey, ou bien encore de leur donner une autre Piece. Les Comédiens Italiens ne voulurent accepter aucuns de ces partis & aimèrent mieux prendre celui de donner une Parodie de la

Pièce, sous le titre du Prince de Sur-
renne.

LES CONTRE-TEMS.

*Comédie en trois actes en vers ,
16. Février 1736. (1)*

ANGÉLIQUE, suivie de Lisette paraît avec Valere, qui la presse inutilement de lui apprendre qui elle est ; elle se retire à l'approche de Damis son frere qui est ami de Valere, & qu'il presse de lui apprendre quel est l'objet de son amour ; en quoi il ne peut le satisfaire puisqu'il n'en est pas instruit lui-même. Valere à son tour lui demande quel est l'état de son cœur ; & celui-ci lui apprend qu'il est brouillé avec sa maîtresse, qui le soupçonne injustement d'aimer une jeune veuve à qui il a rendu de simples devoirs de civilités. Damis voit arriver Froline, Suivante de cette injuste Maîtresse ; & Valere se retire pour le laisser seul avec elle. La Soubrette prend d'abord avec chaleur le parti de sa Maîtresse, mais elle se rend aux assurances non équivo-

(1) Le Théâtre représente un Jardin public.

ques de sa tendresse & de sa constance, elle lui promet de le servir de tout son pouvoir : Damis sort & Chrisante, pere de Constance, arrive ; ce tendre pere demande à Frofine quel peut-être le sujet de la tristesse où sa fille s'abandonne depuis quelques jours ; Frofine lui répond que le meilleur moyen de la dissiper, est de lui donner un bon mari : Chrisante qui ne demande pas mieux, dit qu'il va presser Constance de se décider en faveur de Damis, dont la tendresse mérite d'obtenir la préférence, Frofine s'applaudit d'avoir déjà si bien servi Damis auprès du pere, & elle se flatte de ne pas moins réussir auprès de la fille qui paraît. En effet, Constance ne lui cache point qu'elle fait en vain tous les efforts pour oublier l'infidele Damis : Frofine l'assure qu'il est innocent, & Constance n'a pas de peine à se le persuader ; Damis paraît, & semble ne pouvoir arriver dans une circonstance plus favorable ; mais par un reste de fierté, elle refuse de se rendre aux assurances qu'il lui donne de sa tendresse, & elle sort en lui défendant de ne paraître jamais en sa présence. Damis se désole d'un ordre si cruel ; mais Frofine le con-

sole en l'assurant qu'il recevra bientôt un accueil plus favorable.

Au second acte le théâtre représente une grande salle, où plusieurs portes aboutissent, Angélique vient y rendre visite à Constance, elle lui apprend le penchant qu'elle a pour Valere, le secret qu'elle lui a gardé, la raison qu'elle a eu de ne se pas faire connaître, & la nécessité où sa tante veut la réduire de donner la main à un autre époux ; elle ajoute, que pressée par Valere & par la circonstance où elle se trouve, elle lui a promis un moment d'entretien, & c'est pour cela qu'elle vient prier son amie de lui permettre que ce rendez-vous se passe chez elle ; Constance a peine à s'y déterminer ; mais Valere à qui Angélique avait déjà donné l'adresse, arrive en ce moment, & Constance se retire en priant son amie de ne la pas exposer plus long-tems ; Valere se livre avec transport au bonheur dont il est pénétré ; Angélique l'interrompt pour lui demander comme une preuve de tendresse & de discrétion, de ne jamais parler de leur intelligence à Damiis son ami. Valere qui ignore qu'il est le frere de la Maitresse, est étonné

de l'importance qu'Angélique met à ce secret, & il en conçoit des soupçons jaloux, qu'il n'a pas le tems d'éclaircir parce que Frosine vient les avertir que M. Chrisante arrive à l'instant ; on n'a que le tems de cacher Valere & Arlequin dans un cabinet ; le bon homme paraît, il fait à Angélique de longs complimens qui la tiennent ainsi que Constance dans la perplexité ; celle-ci se tire de cet embarras en priant son pere de donner la main à son amie, pour la reconduire chez elle. Constance, restée avec Frosine, se félicite de cette ruse ; mais Damis revient malgré ses ordres, & veut absolument la convaincre de son innocence ; pour surcroît d'embarras, le bonhomme Chrisante se fait bientôt entendre, & Damis pour l'éviter, court se cacher dans le cabinet où Valere est fermé : Constance & Frosine l'arrêtent par le bras, mais pas assez promptement pour qu'il y ait entrevu un homme : comme il veut faire éclater son indignation, Chrisante paraît & dans le dessein où est ce pere de l'unir promptement à sa fille, il lui montre tout le plaisir qu'il a de le voir ; Damis qui est hors de

lui-même, répond mal à ses honnêtetés, ce qui produit une scène vraiment théâtrale.

CHRISANTE.

Vous semblez agité,
Qu'est-ce ? Dans votre esprit quel noir fouci
réside ?

Qu'avez-vous ?

DAMIS.

Ce n'est rien.

CONSTANCE.

C'est qu'il est tourmenté
D'un mal de tête affreux. . . .

DAMIS.

Non, c'est toute autre chose.

CONSTANCE, *bas à Damis.*

Qu'allez-vous dire ? A quoi votre trouble m'ex-
pose ?

Dans quels doutes affreux allez vous le jet-
ter ?

DAMIS, *bas à Constance.*

Ma rage est prête d'éclater,
Déjà sans les égards que le devoir m'impose,
J'aurais

CHRISANTE.

Il paraît s'emporter ,
Sachons.

DAMIS, *à part.*

On me trahit , je n'en puis plus douter.

CHRISANTE.

De ce juste dépit je pénètre la cause ;
Loin de répondre à vos souhaits ,
Sans doute qu'à son ordinaire ,
Ma fille vous demande encor quelques dé-
lais ;

Mais je ferai valoir l'autorité de père ,
Et sans aller plus loin , je prétends qu'en ce
jour ,

L'Hymen couronne votre amour.
Qu'on aille chercher un Notaire.

DAMIS.

Non , non , ne précipitez rien.

CHRISANTE.

Je veux voir au plutôt former ce doux lien ,
Et mon impatience est égale à la vôtre.

DAMIS.

Ah ! réservez , Monsieur , ce bonheur pour
un autre.

CHRISANTE, à *Constance*.

Vous le mettez au désespoir.

DAMIS, à *part*.

Perfide !

CHRISANTE, à *Damis*.

Apaisez-vous.

DAMIS.

Il ne m'est pas facile,
Si vous savez, Monsieur, à je vous faisais
voir ;

Mais à quoi servirait une preuve inutile ?
Allons loin de l'Ingrate exhaler mon dépit ;
Et rendre, s'il se peut, le calme à mon es-
prit.

.. Damis sort, & *Constance* dit bas à
Frosine de le suivre pour le désabuser ;
elle sort bientôt aussi avec son pere,
& *Frosine* rentre en disant qu'elle n'a
pu joindre Damis ; elle tire *Valere* &
Arlequin du cabinet ; & tandis qu'elle
les amene d'un côté , Damis entre de
l'autre & va visiter le cabinet où *Constance*
le surprend bientôt. La scène qui se
passe entr'eux est très-vive. *Constance*
a recours à différentes ruses pour lui dé-
guiser le secret de son amie , & Damis

se laisse aller à la persuasion de son innocence ; mais tandis qu'il est à ses pieds, Frofine arrive sans le voir & dit à sa Maîtresse que l'Amant en question est sorti. A ce mot Damis se relève brusquement & sort en accablant Constance d'injures & de mépris ; ainsi finit le second acte. Le commencement du troisieme se passe dans la nuit ; Constance a fait prier Angélique de la venir trouver , elle vient & elle lui apprend l'embarras où son imprudence l'a jettée ; elle la prie de dissiper les injustes soupçons de Damis son frere , en lui apprenant que Valere n'était venu que pour elle ; Angélique se refuse absolument à cette proposition , & Constance , après l'avoir inutilement pressée , la menace de découvrir son secret , & même d'en informer sa tante ; en ce moment Lisette vient leur apprendre que Valere qu'elle a rencontré dans la rue , l'a suivie & se dispose à entrer : Constance dit qu'il faut le recevoir & qu'Angélique lui apprenne enfin qui elle est , afin qu'il puisse découvrir lui-même tout le mystere à Damis ; il arrive n'ayant pu éclaircir les soupçons que la défense d'Angélique a fait naître dans son esprit. Arlequin , qu'Angé-

lique avait mis en sentinelle , vient avertir qu'un homme vient de s'introduire dans la maison. Lisette éteint les flambeaux , fait sortir Valere ; & cet homme , qui n'est autre que Damis , rentre ramené par sa jalousie : Angélique qui l'entend , lui demande est-ce encore vous Valere ? La fureur de Damis redouble , & Constance qui revient tout doucement , rit à son tour de l'embarras où se trouve Angélique , qui parvient enfin à se débarrasser des mains de Damis qui rencontre Constance en la poursuivant ; il la saisit par le bras , & Constance ordonne à Frosine d'apporter promptement de la lumière pour éclairer la méprise de Damis , mais comme nous l'avons dit , Angélique s'étant échappée , il reste convaincu de l'infidélité de Constance , qu'il accable de reproches. Frosine enfin ramene Angélique malgré elle , espérant que sa présence va tout éclaircir ; mais cette ingrate , sans égard pour la situation cruelle où se trouve son amie , nie absolument qu'elle aime Valere , mais celui-ci arrive à propos , tout s'explique ; Angélique demande pardon à son amie , & Chrisante qui a rencontré Arlequin , arrive en le traî-

nant par le collet ; on l'instruit aussi de tout ce qui s'est passé , & comme il ne demande pas mieux que de faire le bonheur de sa fille , il consent volontiers à la donner à Damis , qui de son côté promet d'obtenir le consentement de la tante d'Angélique.

L'origine de cette Piece est Espagnole , & tirée du Calderon ; les Italiens l'ont donnée plusieurs fois & la donnent encore sous le titre de *la Casa con due porte*. C'est de-là que M. de la Grange l'a prise ; & quoiqu'il ne soit pas l'inventeur du sujet ; il a sçu trop bien se l'approprier pour qu'on lui refuse la part qu'il mérite dans le succès de cet ouvrage ; il est d'ailleurs bien écrit , & la plupart des scènes sont vivement dialoguées. Cette Comédie eut douze représentations , & a souvent été reprise.



LES SAUVAGES.

*Parodie en un acte en vers , de la
Tragédie d'Atzire , 5 Mars 1736.*

COMME le lieu de la scène n'est pas déterminé dans la Tragédie , les Auteurs de la Parodie n'ont pas voulu l'établir , & ont critiqué ce défaut de la manière suivante :

Lorsque Matamore demande à l'un de ses amis en quel lieu il se trouve ; l'un d'eux , appelé Négrillon , lui répond ainsi :

Personne n'en fait rien ;
Peut-être croyez-vous l'apprendre dans la
suite ;

Mais non , de la façon que la chose est conduite ,

Je leur donne à choisir dans tout le Potosi ;
Quel que soit cet endroit , il est fort mal
choisi.

Bonhommes établissant Gouverneur de l'Amérique , son fils Garnement , lui fait une petite réprimande sur ses égaremens passés ; lui conseille d'être

tout autre à l'avenir , & de prendre pour modèle le Comte de Neuilly, dont la vertu lui a fait tant d'adorateurs. Garnement lui répond qu'il n'en a pas été plus heureux. Bonhommés prie son fils de mettre en liberté les six prisonniers Américains qu'il a pris ce même jour , & de gagner par cet acte de clémence le cœur de l'Alzire qu'il doit épouser , & qui ne se donne à lui que par une aveugle obéissance aux ordres de Fadaïse son pere. Garnement consent à délivrer les prisonniers. Fadaïse promet à Bonhommés de réduire sa fille , & de l'engager non-seulement à épouser Garnement , mais à l'aimer ; il ajoute que sa fille eut toujours de l'amour de reste ; elle arrive après que Bonhommés s'est retiré , & confirme assez ce qu'il vient de dire ; elle n'a que trop d'amour pour Matamore. Cependant elle promet non d'aimer Garnement , mais de l'épouser. Garnement revient sur la scène. L'Alzire lui parle sur un ton à le dégoûter de son hymen , mais il n'en veut pas démordre , & prenant son parti en homme qui ne craint point de disgrâce conjugale , il dit :

Par

Par les nœuds de l'Hymen il la faut engager.
Et je l'épouserai dussai-je en carager.

Matamore se plaint de son sort avec ses compagnons ; Bonhommes vient lui apprendre qu'ils sont libres. Il reconnaît Matamore pour cet Américain, qui lui a autrefois sauvé la vie. Matamore lui demande des nouvelles de Fadaise, Bonhommes lui dit qu'il va le lui envoyer. Fadaise vient ; Matamore, après l'avoir tendrement embrassé, le fait souvenir de la promesse qu'il lui a faite autrefois de lui donner sa fille Alzire : Fadaise est dans un très-grand embarras ; on vient l'avertir que tout est prêt pour la cérémonie, & qu'on n'attend plus que lui. Matamore lui demande qu'elle est cette cérémonie, Fadaise n'a garde de lui dire que c'est le mariage de l'Alzire sa fille avec Garnement ; il ordonne aux Gardes de retenir Matamore qui veut le suivre. Le mariage étant fait, l'Alzire vient s'occuper du souvenir de son cher Matamore ; ce malheureux Amant vient, sans être instruit de rien, elle lui apprend son malheur, lui dit qu'elle vient d'épouser ce même Garnement qui lui a fait souffrir tant de tourmens. Bonhom-

més & Garnement arrivent ; Matamore accable son Rival d'injures , Garnement ordonne qu'on l'arrête. L'Alzire après avoir parlé tout bas à sa Confidente , demande à Garnement la grace de Matamore. Cette grace lui est refusée ; elle fait entendre qu'elle s'y était bien attendue , & qu'elle avait pris de meilleures mesures ; en effet , Négritte , la Confidente , à qui nous avons dit qu'elle avait parlé tout bas , vient lui dire qu'elle a gagné un Soldat à force d'argent ; qu'on délivre actuellement son cher Matamore : ce dernier vient un moment après ; mais comme l'Alzire ne veut pas consentir à prendre la fuite avec lui , il prend un parti violent , il se retire avec le Soldat qui l'a délivré , & se couvre de son habit & de ses armes pour aller assassiner Garnement.

Dans cet endroit la Parodie s'écarte du plan de la Tragédie. Matamore n'a pu exécuter son projet , il a été fait prisonnier pour la troisième fois ; on doit faire mourir l'Alzire avec lui comme complice de son projet.

Après de tendres regrets de part & d'autre , Garnement vient faire la péripétie par ces vers ;

Doucement , s'il vous plaît , car c'est moi qui
commande ,

Et je ne prétends point du tout que l'on le
pende ;

Matamore peut bien n'être pas criminel ,

Peut-être venait-il m'appeller en duel ;

Car je ne pense pas qu'une ame bien placée ,

Peut d'un assassinat concevoir la pensée.

(à l'Alzire.)

Pour vous , que vainement on voudrait corri-
ger ,

Qui mettiez mon honneur & ma vie en dan-
ger ,

Qui des cœurs vertueux êtes la Parodie ,

Trouvez bon , s'il vous plaît , que je vous ré-
pudie ;

Bien plus , à mon Rival je vous donne au-
jourd'hui ,

Non pas dans le dessein de me venger de lui ;

Je n'ai point de rancune , & mon cœur lui
pardonne.

Matamore témoigne sa surprise d'un
changement auquel il n'avait garde de
s'attendre par tout ce qui s'était passé ;
& Garnement finit la Piece par ces
vers qu'il adresse au Public.

Quiconque sur ce point voudra se satisfaire ;
En toute sûreté peut aller voir mon frere ,
Sur la fin de sa vie , il a fait éclater
Des traits que la critique a lieu de respecter ,
Nous les trouvons si beaux , que nous ferions
 scrupule ,
De répandre sur eux le moindre ridicule.

Rômagnesi & Riccoboni qui sont
les Auteurs de cette Parodie , auraient
dû s'écarter davantage du plan de la
Tragédie qu'ils n'ont fait que travestir ,
elle fit cependant assez de plaisir ; elle
fut jouée neuf fois avant la clôture &
autant après la rentrée.

La clôture du Théâtre se fit le 16
Mars par les Sauvages, & Arlequin muet
par crainte , & l'ouverture le 10 Avril ,
par la Feinte inutile , qui fut précédée
d'une Piece intitulée les Complimens ,
& qui , en effet , en tint lieu.

Thomassin ouvre la scène , & dit à
ses Camarades qu'il s'agit de parler &
non de gesticuler. Ils parlent d'abord
tous à la fois , un d'eux les assure qu'on
ne les entendra pas , & Arlequin répond
que cela n'en sera que mieux , puis-
qu'ils n'ont rien de bon à dire : Ric-
coboni s'avance & apprend au Public

que dans leur assemblée, chacun d'eux voulant faire le compliment, on avait résolu que chacun ferait le sien dans le genre qui lui conviendrait le mieux, ce qui s'exécute, & Romagnesi commence ainsi.

Messieurs, les complimens en beautés si fertiles,

Pour avoir trop produit sont devenus stériles,
Depuis que l'on en fait, leurs traits sont émouffés,

Et ne nous offrent plus que des moyens usés.

Il parle de la nouvelle tournure que les complimens ont pris.

Qu'aux Français une Piece ait quelque réussite,

C'est dans le compliment qu'on vente son mérite,

C'est-là qu'elle reçoit l'encens le plus flatteur,
Et tout le compliment n'est fait que pour l'Auteur.

Il prie le Public de vouloir bien leur pardonner en faveur de leur zèle, les libertés qu'ils se sont données.

Nous avons critiqué des Auteurs respectables,
Nous avons contrefait des Acteurs admirables

Nous avons même osé donner du sérieux ;
Ce n'est pas , il est vrai , ce qu'on a fait de
mieux.

Silvia l'interrompt en le priant ainsi
de finir son mauvais Compliment.

Les grands vers
Sont pervers ,
De petits
Bien bâtis
En ces lieux
Valent mieux
Qu'un sabba
Dont l'éclat
Etourdit ,
Et ne dit ,
Dans le fond ,
Rien de bon.

Mademoiselle Riccoboni vient en-
suite déclamer une Ode , dont voici
la dernière strophe & la plus applau-
die.

D'une trop vaine confiance ,
Gardons-nous de nous enivrer ;
Qui marche avec trop d'assurance ,
Est sur le point de s'égarer.
Quand le Public nous encourage ,

C'est à lui qu'il faut rendre hommage
Des traits où nous réussissons ;
Soit qu'il punisse ou qu'il pardonne,
Jusqu'aux éloges qu'il nous donne ,
Tout doit nous servir de leçons.

Deshaies fait son compliment par un
Rondeau , Flaminia par une Balade
dialoguée avec Belmont, & Riscoboni
par le Sonnet suivant.

S O N N E T.

L'homme en tous ses travaux montre la folle
envie

De surmonter le tems qu'il ne peut retenir ,
Et pense reculer les bornes de sa vie ,
En méritant l'honneur d'un brillant souvenir ;



Il croit à chaque instant voir sa peine suivie
Du chimérique bien qu'il espère obtenir ,
Et semble dans l'orgueil dont son ame est ravie ,

Négliger le présent pour chercher l'avenir.



Faut-il que d'un tel prix le desir nous anime,
Pour remplir dignement un cœur ambitieux ;
Un triomphe pareil est-il assez sublime ?



Non, pour jouir d'un sort dont on soit en-
vieux,

De nos contemporains cherchons plutôt l'es-
time,

Quand on plaît à son siècle, on est trop glo-
rieux.



Arlequin finit par un coq-à-l'âne qui
pouvait avoir beaucoup de graces dans
sa bouche, mais qui aurait peu de mé-
rite à la lecture.

Et la Cantatrice avec Evrard, nou-
veau Changeur, terminent le Compli-
ment par un Vaudeville, dont nous
ne citerons que le couplet adressé au
Parterre.

Avant que d'avoir parlé,
Nous étions remplis d'audace,
Mais le Public assemblé,
Change les choses de face ;
Nous craignons présentement,
Que bien éloigné de rire,
Chacun ne se mette à dire,
Oh ! le mauvais compliment.

Cette petite Piece, d'une forme nou-
velle & singulière, parut ingénieuse, &
fut jouée plusieurs fois, quoiqu'elle sem-
blât n'être faite que pour l'ouverture
du Théâtre.

LES FÉES.

*Comédie en trois actes, en prose,
14 Juillet 1730.*

LA scène se passe dans le Palais de la Fée Bruyante : cette Fée pour se venger de n'avoir pas été priée de la noce d'une Princesse qu'elle avait protégée dans ses amours, entreprend de rendre malheureux le fils qui est né de cet hymen, & rassemble tout ce qu'il y a de plus difforme pour rendre odieux le jeune Prince qui doit servir de victime à sa fureur.

Ce Prince malheureux est obligé de se confiner dans une affreuse solitude ; mais cet exil ne le met pas à l'abri des persécutions de son ennemie, qui le poursuit dans sa retraite. Il trouve un jour à son réveil le portrait d'une Princesse, qui est un chef-d'œuvre de beauté, comme il en est un de difformité ; ces mots sont autour : *Elle t'attend dans le Palais des Fées.*

Ce portrait produit tout l'effet que la Fée vindicative s'en était promis ; le Prince devient éperdûment amoureux ;

L v

il s'arrache de sa solitude, & court se livrer aux traits qui l'attendent dans le Palais des Fées, qui lui est indiqué. A peine y a-t-il mis le pied, qu'il apprend que la Fée Bruyante va marier la Princesse, qui est l'objet de ses desirs, à Lyfandre son neveu, qui est aussi beau qu'il est hideux, mais aussi privé d'esprit qu'il l'est lui-même d'agrémens. La Princesse ne laisse pas cependant d'aimer cet imbécile, parce qu'elle est aussi bête que lui.

Le Prince est présenté à la Princesse par une autre Fée qui la pris sous sa protection, & l'a doué à sa naissance, non-seulement d'un esprit supérieur, mais encore de la faculté d'en donner à qui il voudrait. A cette première entrevue, il a le malheur d'éprouver de la part de la Princesse Flore, l'aversion la plus forte.

La Fée Agatine, Protectrice du Prince, songe à mettre à profit les qualités dont elle l'a doué, pour détruire le charme de son ennemie; elle assure le Prince, que si la Princesse Flore était moins bête, elle rougirait de l'amour qu'elle ressent, dès qu'elle connaîtrait combien l'objet en est indigne. Le Prince lui rend grace d'un conseil si

salutaire , auquel elle en joint un autre qui produit un effet qui n'est pas moins heureux , c'est de n'inspirer à la Princesse de l'esprit que par degrés. L'effet en est bientôt sensible. Elle commence à craindre d'avoir désobligé par ses discours le Prince difforme , & l'on voit par ces réponses plus sensées que spirituelles , que ce Prince a exécuté à la lettre le conseil d'Agatine ; il vient par son ordre recevoir les excuses que la Princesse veut lui faire , il en est si charmé , qu'il en redouble ses libéralités.

Flore souhaite entendre des contes , parce qu'Arlequin lui a dit que son Maître en fait faire qui sont les plus jolis du monde. Le Prince ne balance pas à la satisfaire , & lui conte sa propre histoire sous des noms empruntés.

« La plus belle Princesse de l'Uni-
» vers (Flore n'en faisait pas encore
» l'ornement) ; la plus belle Princesse
» était menacée de causer la mort au
» plus tendre & au plus fidele de tous
» les amans. Dans le nombre infini
» d'adrateurs que ses charmes lui at-
» tiraient , il se trouva un Prince si éper-
» dûment amoureux d'elle , qu'il les

» tit aux mouvemens de son cœur ;
» que c'était sur lui que la prédiction
» devait s'accomplir. Oui, disait-il en-
» lui-même, c'est moi, belle Princesse,
» qui dois être votre victime ; mais
» la mort que vous me préparez me
» fera chère, puisqu'elle peut vous prou-
» ver que de tous vos Amans je suis
» le plus tendre & le plus fidele. Rien
» ne put l'empêcher de courir au pé-
» ril qui le menaçait ; il arriva à la
» Cour de la Princesse, fut introduit chez
» elle ; mais le premier regard qu'elle
» jetta sur lui, le changea en un oiseau
» d'une figure affreuse. L'oiseau infor-
» tuné s'envola par les fenêtres, & alla
» cacher dans le fond d'un bois sa
» honte & son désespoir ; la Princesse
» fut frappée de ce prodige ; la plus
» sombre mélancolie s'empara de ses
» esprits. Deux jours après cet événe-
» ment ; étant assise sous un cabinet de
» verdure, elle entendit se plaindre &
» soupirer sans voir personne, c'était le
» Prince lui-même ; Madame ; elle s'ef-
» fraya : rassurez-vous, lui dit l'oiseau, je
» suis le Prince dont vous avez causé la
» métamorphose : le plus passionné de
» vos amans doit mourir au bout de
» trois jours, après avoir éprouvé ce

« fort, & ce n'était que sur moi qu'il
« devait tomber ; il n'en est qu'un re-
« mede, c'est de m'aimer, belle Prin-
« cesse ; la Fée qui me poursuit doit
« me rendre la vie & ma figure natu-
« relle à cette condition, parce que la
« cruelle croit la chose impossible, je
« n'ai plus qu'un jour à respirer. Voyez
« si vous pouvez vous faire cet effort ;
« ma destinée est entre vos mains ».

La Princesse Flore, pendant tout ce récit, avait témoigné de l'attendrissement ; elle demanda enfin au Prince, si ce malheureux amant n'avait pas obtenu de sa Princesse l'amour qu'il lui demandait & qu'elle croyait indubitablement qu'elle devait lui avoir accordé. Le Prince ayant voulu savoir d'elle-même, si elle l'aurait aimé, elle lui répond :

« Les malheureux ont un grand ascendant sur les cœurs compatissans, & je crois que je ne saurais refuser la pitié la plus tendre à un Prince que j'aurais mis en cet état.

Le Prince répartit : ah ! Madame, suivez ces généreux sentimens ; c'est mon histoire que je viens de vous raconter.

Quoique l'attendrissement de Flore soit d'un heureux augure pour l'amour

du Prince, il n'est pas encore parvenu à ce bonheur. Flore persiste toujours dans ses premiers engagements avec le Prince stupide. Elle ordonne au Prince, qu'elle vient de plaindre, de se retirer.

Le Prince est mortellement frappé de ces dernières paroles ; mais la Fée Agatine calme son désespoir par ces mots :

Redoublez la dose d'esprit, elle ne fera peut-être pas si scrupuleuse.

Le Prince se retire, l'attendrissement de Flore redouble ; la Fée Agatine lui porte un nouveau coup ; elle lui fait entendre que l'esprit a fait naître en elle les sentimens, & que c'est à ce même Prince, qu'elle vient de condamner à mourir, qu'elle est redevable de cet esprit qui vient de l'arracher à la stupidité & à l'insensibilité. Ce motif de reconnaissance produit un si grand changement dans son cœur ; qu'elle fait rappeler ce Prince pour lui défendre de mourir ; elle va plus loin, & peut-être un peu trop, on en jugera par ce qu'elle exige du Prince.

Prince, lui dit-elle, je veux que vous me promettiez de vivre, que vous me le juriez par moi-même, ou j'atteste :

le ciel que votre mort sera suivie de la mienne.

Les Spectateurs semblaient n'avoir plus rien à désirer après le dernier aveu de la Princesse Flore , l'objet principal de la Piece paraissait rempli , puisque l'esprit l'avait emporté dans son cœur sur les charmes de la beauté ; mais les Auteurs ont reveillé la curiosité par un coup de théâtre , qui d'abord a fait prendre le change aux Spectateurs. Ils ont cru que la Princesse était retombée dans sa première bêtise ; les plus éclairés n'y ont pas été trompés , & les moins pénétrants se sont vantés d'avoir fait la même découverte , tant l'amour propre a de pouvoir sur le cœur des hommes. Quoi qu'il en soit , on a été agréablement surpris de voir que l'esprit que le Prince avait donné à son imbécille Maîtresse , lui eût suggéré ce tour d'adresse pour suspendre la fureur de la Fée Bruyante. A peine Flore s'est-elle trouvée en liberté de s'expliquer avec son Amant , qu'elle l'a rassuré par ces mots : cher Prince , est-il possible que vous ayez été abusé comme les autres ? se peut-il que celui de qui j'ai appris à penser & à sentir , se connaisse si peu

aux mouvemens du cœur & de l'esprit? Ne vous êtes-vous pas apperçu que ce retour d'imbécillité était un effet de ma tendresse? &c. Oui, Prince, je vous aime, & je ne rougis point de vous le dire, mon amour est d'autant plus fort, qu'il a vaincu tous les préjugés. Mes yeux d'abord, je vous l'avoue, ont décidé en faveur de votre Rival, & vous devez me pardonner cette erreur; je ne savais alors que regarder & voir; mais depuis que par votre don j'ai été capable de penser & de connaître, l'esprit a déterminé le cœur, la raison a fait naître les sentimens, & la reconnaissance les a perfectionnés.

L'Amour arrive fort à propos pour mettre nos amans à couvert de la fureur de leur persécutrice. La Fée Bruyante est contrainte de lui obéir & de laisser en paix les victimes de sa colere. La Piece finit par une fête que l'Amour ordonne lui-même.

VAUDEVILLE.

Tout roule aujourd'hui dans le monde,
 Sur l'esprit & sur la beauté;
 Tout sur ces deux objets se fonde,
 Emploi, crédit & dignité.

Tout roule aujourd'hui dans le monde ,
Sur l'esprit & sur la beauté.



Gros Commis , de peur qu'on ne fronde
Votre trop grande habileté ,
Prenez femme qui vous seconde ,
En cas de quelque adverfité.
Tout roule, &c.



La fable de cette Piece fut trouvée :
très-agréable , quelques fittuations très-
intéreffantes & l'ensemble fut très-ap-
plaudi. Elle est de Romagnesi & de
Procops- Couteaux , Médecin.



LES MASCARADES
AMOUREUSES,

*Comédie en un acte , en vers ,
4 Août 1736. (1)*

CLITANDRE, jeune homme de qualité, fils de Dorimon, est amoureux de Colette, jeune Paysanne qu'il a vue à Nantere; il s'est travesti en Paysan & prend le nom de Lucas, pour mieux cacher sa condition. Sous ce déguisement, il ne manque pas d'occasion de voir & d'entretenir Colette, & il parvient à s'en faire aimer.

Clitandre n'avait d'abord regardé ce projet de galanterie, que comme un simple amusement; mais le mérite simple & naturel de cette jeune Paysanne, fait une si vive impression sur son cœur, que toutes les réflexions qu'il fait sur la disproportion qui se trouve entre Colette & lui, ne servent qu'à changer son humeur gaie & badine, en une sombre mélancolie qui altère peu.

(1) La scène est dans un Jardin de Nantere.

à peu sa santé. Dorimon, son pere, s'en apperçoit, & s'allarme pour les jours de son fils; il interroge Arlequin son Valet, & apparemment son confident, qui lui apprend le sujet de cette tristesse : ce pere, aussi bon & aussi tendre que son fils est fouais & vertueux, lui demande l'explication de ce changement. Son fils lui avoue sa nouvelle passion, & lui vante en même tems, le mérite & les vertus de Colette. Dorimon qui aime tendrement son fils, lui dit qu'il ne s'opposera pas à ce mariage, auquel le soin de la vie de son fils l'avait déjà presque disposé; il lui promet aussi d'en parler à Mathurin, pere de Colette; mais comme ce Paysan paraît prévenu pour son état, qu'il préfere à celui des grands & des riches, Clitandre fait trouver bon à son pere, qu'il reste toujours déguisé sous le nom de Lucas, puisque ce déguisement l'a si bien servi auprès de Colette. Dorimon y consent, & fait la demande de Colette à Mathurin, pour un jeune homme de sa connaissance dont l'établissement l'intéresse au dernier point, lui promettant même d'avoir soin de toute sa famille, s'il ne s'oppose point à ce mariage. Mathu-

tin consent avec plaisir à cette union ,
pourvu , dit-il , qu'elle soit au gré de
Colette , ne voulant la contraindre en
aucune façon : Dorimon voulant aussi
connaître par lui-même Colette & ses
sentimens , pour l'époux qu'on lui a
proposé , a un entretien avec elle. Do-
rimon est charmé du caractère de Co-
lette , & ne balance plus à donner les
mains à ce mariage qui doit faire le
honneur de son fils.

Clitandre arrive toujours déguisé ,
Colette lui apprend le péril qui le me-
nace , en lui disant que Dorimon vient
de la demander en mariage à Mathu-
rin pour un jeune homme de sa con-
noissance : Lucas se divertit un mo-
ment de l'inquiétude de sa Maîtresse.
Il lui apprend enfin , qu'il est lui-même
cet Amant que Dorimon lui destine ,
sans lui apprendre qu'il est son fils. Ils
sortent tous deux pour prier Mathurin
de faire dresser le contrat , &c.

L'amour de Clitandre pour Colette ,
a fait naître l'envie à Arlequin , son
Valet , de faire aussi quelque conquête
à Nanterre. Il a trouvé une Nièce de
Mathurin , nommée Finette , fort à
son gré , & en est devenu amoureux.

Cette jeune Payfanne est non-feulement très - portée à la coquetterie ; mais elle prétend aussi épouser un Gentilhomme. Nicolle , Servante de Mathurin & Cousine d'Arlequin , l'à informé de ces circonstances ; là-dessus Arlequin prend un fort bel habit de son Maître , & sous ce travestissement il vient faire la demande de Finette à Mathurin. Nicolle de son côté fait savoir à Finette l'arrivée d'un grand Seigneur qui vient pour l'épouser ; Finette change d'habit , & se pare de tout ce qu'elle a de plus beau pour recevoir son futur époux. Arlequin arrive , il a une conversation avec Finette , qui est charmée des graces & des manieres de ce Seigneur ; ils sortent pour aller faire un tour de jardin. Arlequin revient seul , & demande à Mathurin sa Nièce en mariage ; il la lui accorde , après une conversation très-plaisante. Arlequin sort aussi pour aller faire dresser son contrat de mariage ; Dorimon entre , il est fort étonné de trouver ainsi Arlequin travesti ; celui-ci le prie bien fort de ne rien dire , en lui apprenant qu'il ne s'est travesti de la sorte , que pour faire plaisir à Clitandre. Dorimon a la com-

plaisance de ne pas découvrir tout d'un coup la fourberie ; le Tabellion apporte le contrat de mariage de Colette & de Lucas ; après la signature , il présente à Mathurin celui de Finette & du prétendu grand Seigneur ; Clitandre l'arrache des mains du Notaire , & fait connaître Arlequin pour son Valet , & non pour le prétendu de Finette , qui déchire elle-même , par dépit , le contrat & se retire. Dorimon survient , il apprend à Mathurin & à Colette que le faux Lucas est son fils Clitandre ; & Mathurin est ravi d'un mariage si avantageux pour sa fille.

Cette piece , qui fut très-applaudie , est le coup d'essai de M. Guyot de Merville , qui s'est depuis fait connaître avantageusement par plusieurs autres Ouvrages qu'il a donnés sur les différens Théâtres.

VAUDEVILLE.

Dans la feinte & la grimace ,
Le monde est enveloppé ;
Et quoi qu'on dise & qu'on fasse ,
L'on trompe ou l'on est trompé.
Auprès d'un ami fantasque ,

La sincérité nous perd ,
On gagne plus sous le masque ,
Qu'à visage découvert.



Autrefois l'amour sincere
Avait un heureux destin ,
L'Amant était sûr de plaire ,
En allant le droit chemin ,
Aujourd'hui malice , frasque ,
Est en amour ce qui sert ;
On gagne plus sous le masque ,
Qu'à visage découvert,



La Coquette surannée
Plait par le secours de l'art ,
Qui lui cachant quelqu'année ,
De quelqu'attrait lui fait part ,
Sur ses pas court comme un basque ,
Plus d'un gaillard encor verd ;
On gagne plus sous le masque ,
Qu'à visage découvert.



LES GAULOIS.

Parodie en un acte en vers , de la Tragédie de Pharamond , 17 Septembre 1736.

VINDORIX, principal Ministre de Pharamond, veut arracher ce Prince à un amour qui lui fait oublier le soin de sa gloire; & la parole qu'il a donnée à Gondebaut d'épouser la Princesse sa sœur; il lui dit que ses Soldats murmurent de son inaction, & s'occupent, pendant la leur, à faire des couplets sur lui-même.

Il lui cite celui-ci :

AIR : J'aime mieux ma Mie.

Monfieur notre Général,
 Venu d'Allemagne,
 N'aime point le bachanal.
 Qu'on fait en campagne,
 Avec fa Maîtresse à Rheims,
 Il fable, loin des Romains,
 Son vin de Champagne,
 O gué, &c.

Vindorix prend un ton plus sérieux;
 &c

& reproche à son Roi son amour pour Arminie. L'Auteur de la Parodie reproche aussi à celui de la Tragédie un petit anachronisme de cent ans, auquel le Public n'avait point fait attention.

Vindorix ayant raconté dans une autre scène, à Séjeste son confident, son aventure du Cirque, celui-ci lui répond, en parlant du Romain généreux qu'il a sauvé de la fureur du Tigre, dont son fils allait être la victime à ses yeux :

Par ma foi, ce Romain était bien honnête-homme,

Vous savez ce qu'il est & comment il se nomme.

VINDORIX, embarrassé.

J'aurais dû m'informer de son nom, en effet;

Mais j'étais si troublé, que je ne l'ai pas fait.

S E J E S T E.

Mais, Seigneur, tout au moins un tel bien-fait mérite,

Qu'à son libérateur on rende une visite,

Vous ne savez pas vivre, &c.

Le Parodiste avait un plus beau

Tome IV.

M

sujet d'exercer sa censure , lorsque Vin-
dorix dit , en parlant de sa fille :

Un Prêtreur l'enleva.

Il ne devait pas partir de Rome
sans savoir ce qu'elle était devenue ,
& sans prier son bienfaiteur de la lui
rendre ; mais l'Auteur de la Tragédie
n'y aurait pas trouvé son compte , &
il y aurait perdu une belle reconnais-
sance , sans laquelle autrefois il n'é-
tait pas permis de faire une Tragédie.
Ce n'est pas le seul reproche que l'on
ait fait à Cahusac : le serment de Pha-
ramond est ridicule & absurde. Ayant
juré de faire périr celui qui a enlevé
Arminie , & d'accorder à celui qui lui
livrerait le Ravisseur , tout ce qu'il de-
manderait , à sa Couronne près ; Maxi-
me , fondé sur ce double serment ,
vient se présenter à lui.

M A X I M E.

Que me donneras-tu ? Je te le fais connaître.

P H A R A M O N D.

Du prix de ce bienfait mon serment te rend
maître.

M A X I M E.

Le Voici.

PHARAMOND.

Quoi ! Maxime.

MAXIME.

Oui , lui-même.

PHARAMOND.

Ah ! morblen.

Mais Maxime ou quelqu'autre , il m'importe
fort peu.

MAXIME.

Tai livré la victime , & j'attens le salaire.

PHARAMOND.

Parle sans balancer , je vais te satisfaire ;
Exige , & je t'exauce en ce même moment ;
Que me demande-tu ?

MAXIME.

De fausser ton serment.

Cette Parodie , qui est de Romagnesi & de Riccoboni , eut un succès à peu près pareil à celui de la Tragédie. On y trouva des traits de critique ingénieux ; mais peu ou point de génie dans la conduite, qui n'est autre que le plan de Pharamond.

M ij

DEBUT DE Mlle. SIDONIE.

Sidonie, troisième fille de Thomasin, débuta le 15 Octobre dans la Folle raisonnable avec applaudissement; mais elle ne fut reçue qu'en 1740.

DEBUT DE CATHOLINI.

Antoine Catholini, Italien de Nation; mais qui avait déjà joué dans les Provinces de France, débuta aussi le 31 du même mois, par le rôle d'Arlequin dans la Surprise de l'Amour, & fit au Public un compliment qui mérite d'être rapporté.

« Messieurs, vous ne devez pas douter que je n'aie grand'peur, vous savez de reste les raisons qui me la causent, elles ne sont que trop bien fondées; & si je n'en trouve d'autres pour m'encourager, vous ne verrez en moi qu'un Acteur craintif, & par conséquent très-ennuyeux. Cela ne vaudrait pas le diable.

» Je débute aujourd'hui dans un caractère, où on va me juger par comparaison: si cela est, ce n'est pas la

» peine que je commence. En effet,
» Messieurs, si vous ne mettez à part
» la juste prévention où vous êtes,
» pour un Acteur qui a mérité, & qui
» mérite tous les jours vos applaudis-
» semens, par des graces toujours
» nouvelles, & un service de vingt an-
» nées, que vais-je devenir?

» Voici comme je voudrais que l'af-
» faire s'accommodât : plus l'Acteur
» dont j'ai l'honneur de vous parler a
» de talens, de graces, de gentilles-
» ses ; & enfin tout ce qu'on recher-
» cherait en vain dans un autre ; plus
» il est difficile de lui ressembler.
» Ainsi, pour peu qu'un autre ne soit
» pas absolument mauvais, j'ose dire
» que vous ne devez pas le rebuter.
» Mais, dira quelqu'un de mauvaise
» humeur » : j'ai bien affaire, moi,
d'une pareille disparate Pourquoi
jouez vous le rôle d'Arlequin ? — Ah !
» Messieurs, un peu d'indulgence, je
» ne le joue que pour l'apprendre sous
» un aussi grand Maître — » Je ne
veux point être la dupe de votre ap-
prentissage — « Eh ! ne l'êtes-vous
» pas tous les jours de la plupart des
» débutans ? — Pourquoi n'aurais-
» je pas le même avantage que les au-

« irer? — « Cela est bien différent ;
on ne doit jouer l'Arlequin que lorsqu'on est bien sûr de plaire & de faire rire — « Eh bien, Messieurs,
» je vous promets de vous faire rire
» dans une douzaine d'années ; songez,
» s'il vous plaît, qu'on n'acquiert ce
» talent qu'avec l'exercice : encouragez-moi s'il vous plaît — « Bon,
si je vous encourage, vous prendrez mes applaudissemens au pied de la lettre, & vous croirez les mériter. — Non,
» Messieurs, je vous promets de ne
» devenir insolent que lorsque je serai
» bien sûr de mon fait — « Eh bien ! voyons donc ce que vous savez faire.
Ce discours fut très-applaudi, Catholini fut même goûté du Public ; mais il ne fut point reçu.



LA FILLE ARBITRE.

Comédie en trois actes en prose , suivie d'un Divertissement , 14 Janvier 1737.

PROLOGUE.

UN Bourgeois de Londres avait eû, d'une femme dont il était veuf, une fille qui lui était chere ; mais qu'il ne se trouva pas en état de pourvoir avantageusement, lorsqu'elle fut devenue nubille. Elle était sans-doute aimable, puisqu'elle avait un grand nombre d'amans ; son pere, ingénieux à lui procurer un mariage qui pût la mettre à son aise, s'avisa d'un stratagème qui lui réussit

Assuré de l'obéissance de sa fille ; qui, par bonheur, n'avait point encore pris d'engagement, il invita cinq de ses amans les plus aimables, & les plus empressés, à venir dîner chez lui, & à la fin du repas il leur parla ainsi :

« Je sçais que vous aimez tous également ma fille, & que sa main est

M iv

» l'objet de vos désirs : vous n'ignorez
» pas qu'un seul peut l'obtenir ; mais
» aucun de vous n'est assez riche pour
» lui faire un sort heureux , remettez
» votre bonheur entre les mains de la
» fortune ; que chacun de vous risque
» trois cent guinées , & qu'on tire aux
» dez à qui les quinze cens appartiennent
» dront avec ma fille , à qui j'en donnerai
» trois cens autres pour dot ,
» & lui assurerai ma succession ».

La proposition est unanimement acceptée : on apporte la somme prescrite , le sort se déclare pour un des cinq , qui était Caissier d'un riche Commerçant de Londres. Ce dernier ne pouvant contenir sa joie , fit part de son bonheur au Commerçant , & y ajouta un portrait si avantageux de sa future , qu'il fit concevoir à son Maître le désir de connaître un objet si digne d'être aimé ; sa curiosité lui coûta cher , il la paya du prix de sa liberté , & devint le plus passionné des amans. Il se flatta que son Commis voudrait bien lui céder l'objet aimé , en gardant les quinze cens guinées pour lui. Le Commis lui assura qu'il ne faisait cas de cette somme , que parce qu'elle lui assurait le prix de son amour.

Le Commerçant , irrité de son refus , lui demanda où il avait pris les trois cens guinées qu'il avait mises au jeu ; le Commis , trop ingénu , lui avoua qu'il les avait prises dans la Caisse , sauf à les lui restituer , sur quelques années de ses gages , s'il les eût perdues.

C'était justement cet aveu que son Rival attendait : il prétendit que puisque la fille avait été gagnée avec son argent , elle lui appartenait de droit.

Cette histoire , qui est tirée du Pour & Contre de l'Abbé Prevost , a fourni le sujet de la piece dont nous allons donner l'extrait succinct , dont le plan sera facile à comparer , avec l'anecdote que nous venons de rapporter.



LA FILLE ARBITRE (1)

Sterlin, riche Commerçant de Londres, ouvre la scène avec Arlequin son Valet ; il lui apprend que Madame Varneton doit arriver le même jour pour terminer leur mariage : elle vient en effet. M. Sterlin la reçoit avec assez de politesse ; mais il s'en faut bien qu'il soit aussi passionné pour Madame Varneton, qu'elle le paraît pour lui ; simple bienfaisance d'un côté, véritable amour de l'autre, voilà quelle est leur différente situation.

Clitandre, Français de nation & Caissier de Sterlin, vient lui faire part de sa joie ; il lui apprend à peu près ce que nous avons exposé dans l'argument. Il est éperduement amoureux de sa future épouse, fille de M. Robinson, Bourgeois de Londres ; Sterlin lui témoigne beaucoup d'amitié, & lui fait entendre qu'il le mettra en état de vivre splendidement, avec l'aimable épouse qu'il vient d'obtenir des mains de la fortune. Clitandre lui an-

(1) La scène se passe dans une Maison de Campagne.

nonce que Mademoiselle Robinson doit arriver incessamment avec son Pere, & que cette même maison de campagne servira à un double mariage, s'il veut bien y consentir; Sterlin lui témoigne qu'il en sera ravi, & lui fait de nouvelles protestations sur le soin de sa fortune.

M. Robinson arrive avec sa charmante fille, que Clitandre présente à M. Sterlin; ce dernier est si frappé de sa beauté, qu'il ne peut s'empêcher de porter envie à son Caissier; plus il la voit, plus il prend d'amour pour elle. Robinson & sa fille vont se reposer; Clitandre veut les suivre: mais Sterlin l'arrête, & fait tout ce qu'il peut pour empêcher Clitandre d'épouser Mademoiselle Robinson; il lui fait entendre qu'avec les biens que son amitié lui destine, il peut aspirer aux plus riches partis. Clitandre lui répond que la seule Robinson peut faire sa félicité; Sterlin ne pouvant le détourner de son dessein, lui déclare enfin sa passion pour la fille de Robinson, & le conjure, au nom de l'amitié qu'il a toujours eue pour lui, de la lui céder; Clitandre est mortellement frappé de trouver un Ri-

val dans son bienfaiteur ; mais il proteste toujours , qu'il ne saurait renoncer à l'objet de son amour , quelques offres brillantes que Sterlin lui fasse.

Dans l'acte second , Sterlin n'ayant pû déterminer Clitandre à lui céder sa Maîtresse , s'adresse à Robinson , ce dernier lui temoigne qu'il voudrait bien pouvoir accepter l'honneur qu'il lui fait , de lui demander sa fille en mariage ; mais que sa probité s'y oppose , que sa parole est inviolable : après cette généreuse réponse il se retire.

Sterlin ne laisse pas de perséverer dans son projet ; il se flatte que Clitandre ne pourra résister à l'appas des nouvelles offres qu'il va lui faire.

Clitandre vient prendre congé de Sterlin qui en paraît surpris , & lui répond qu'il faut , avant de le quitter , qu'il lui rende compte de sa caisse ; Clitandre lui dit que ce compte est déjà rendu , & qu'il n'y a rien de plus clair que ce papier qu'il lui présente , attendu qu'il ne manque dans sa caisse que trois cens guinées , qu'il lui apporte en même tems ; il ajoute que n'ayant pas cette somme , pour entrer en concurrence avec ses rivaux , il

était allé la chercher dans la bourse d'un de ses amis ; mais que cet ami l'ayant remis au lendemain , il avait été obligé de la prendre dans sa caisse : l'exactitude du Caissier ne touche point l'amoureux-Commerçant ; il lui dit que s'il avait eu le malheur de perdre à cette lotterie amoureuse , son ami ne lui aurait pas tenu parole pour le lendemain , d'où il conclut que le lot doit lui appartenir , attendu qu'il a été gagné par un fond tiré de sa caisse. Elitandre le quitte très-mal satisfait de cette chicanne ; Robinson arrive , & ce nouvel incident dégageant sa parole , il ne balance plus à donner sa fille au plus riche.

Cependant le Caissier n'a point renoncé à Mademoiselle Robinson ; & pendant l'entraîne , les deux rivaux sont convenus de s'en rapporter à elle , qui a paru assez indifférente pendant toute la contestation , pour pouvoir exercer dignement la qualité d'arbitre. Ce n'est qu'avec peine qu'elle accepte cet emploi , ne pouvant se résoudre à faire le bonheur de l'un aux dépens de celui de l'autre : elle offre de renoncer à tous deux ; mais son pere lui

ordonne absolument de prononcer entre Sterlin & Clitandre. Sterlin fait un dernier effort avant que l'arrêt se prononce ; il offre la moitié de son bien à son rival, pourvû qu'il lui cede l'objet de son amour ; Clitandre a la générosité de refuser une offre si attrayante. Cette noblesse d'ame & cet excès d'amour, font pencher la balance de son côté : voila ma main, lui dit Mademoiselle Robinson, celui qui refuse est plus généreux que celui qui donne. Son pere ne peut appeller d'un arrêt si équitable ; Sterlin, lui même, admire son Caissier ; il lui rend sa bienveillance, se reconcilie avec Madame Varne-ton, & le double mariage est célébré dans le même jour.

Romagnesi, qui est l'auteur de cette Piece, satisfait l'attente du Public, qui, instruit d'avance que ce sujet ingénieux devait être mis au théâtre, attendait avec impatience le moment de voir comment l'Auteur l'aurait traité : il en fut très-content, & reçut avec applaudissement cette Piece, qui a eu plusieurs reprises. L'Affichard eut aussi part à cet ouvrage ; c'est le dernier auquel il a travaillé pour le

Théâtre Italien, où il avait donné la Rencontre imprévue, la Famille, l'Amour Censeur des Théâtres, & les Acteurs déplacés, cette dernière en société avec Panard; il est aussi Auteur de plusieurs Opéra comiques. Il était né à Pont-floh en Bretagne: il a été Souffleur, ensuite Receveur de la Comédie Italienne, & est mort d'une fluxion de poitrine le 20 Août 1753, âgé d'environ 55 ans.

LES FAUSSES CONFIDENCES.

Comédie en trois actes en prose.

16 Mars 1737. (1)

DORANTE, neveu de M. Remy, Procureur d'Araminte, est devenu éperduement amoureux de cette Dame, & se fait présenter à elle, en qualité d'Intendant, par son Oncle, qui ignore son amour. Il est aidé dans ses projets par Dubois, son Valet, qui s'est introduit chez Araminte, qui est à son service, & qui promet à Dorante de la lui faire épouser, quoiqu'il n'ait rien que sa bonne mine, & que cette jeune

(1) La scène est chez Madame Argante.

veuve possède plus de cinquante mille livres de rente. M. Remy vient pour présenter son neveu, ainsi qu'il en est convenu, & en attendant Madame Araminte il lui conseille de faire sa cour à Marthon, qu'il lui propose d'épouser : Marthon arrive, & M. Remy, plein de son idée, lui fait des avances pour son neveu, qui est loin de se prêter à ses arrangemens ; Marthon ne s'éloigne pas des propositions de M. Remy, & prévient par conséquent, très-favorablement sa Maîtresse, sur le compte du nouvel Intendant. Sa bonne grace, & la manière honnête dont il se présente, confirment Araminte dans cette prévention avantageuse, & elle le traite avec distinction, en lui donnant Arlequin pour le servir. Dorante n'est pas accueilli de même par Madame Argante, dont le caractère est vain & brusque ; elle lui ordonne de disposer Araminte à recevoir la main du Comte Dorimon, pour terminer un Procès qui les divisent depuis longtemps ; Dorante répond qu'il ne donnera ce conseil à sa nouvelle Maîtresse, qu'autant qu'il sera d'accord avec ses intérêts ; cette réponse acheve d'aigrir contre lui Madame Argante, qui n'é-

tait déjà pas trop favorablement disposée pour lui, parce qu'elle voulait donner un autre Intendant à sa fille. Lorsque Dorante se trouve avec Araminte, il ne lui cache point que Madame Argante a voulu le séduire, & Araminte, plus flattée que surprise de cette marque de fidélité, le remercie de son zèle; Dubois arrive pour rendre compte à sa Maîtresse d'une commission, & feint un grand étonnement de voir Dorante, qui de son côté détourne la tête, comme pour se cacher de Dubois; Araminte le congédie, & demande à Dubois quel est le sujet de cet étonnement; il lui apprend qu'il était autrefois au service de Dorante, & que l'Amour a tourné la tête à ce jeune homme. A cette nouvelle, Araminte prend de l'humeur & se propose de le congédier; mais elle se radoucit lorsqu'elle apprend qu'elle est elle-même l'objet de sa passion, & qu'il a refusé d'épouser des femmes qui offraient de lui faire sa fortune; Dubois, en fourbe habile, ajoute tout ce qui peut achever de tourner la tête à Araminte, & conclut ensuite, qu'elle ne peut garder cet homme plus long-tems chez elle; mais elle a tout-à-fait changé d'avis.

veuve possède plus de cinquante mille livres de rente. M. Remy vient pour présenter son neveu, ainsi qu'il en est convenu, & en attendant Madame Araminte il lui conseille de faire sa cour à Marthon, qu'il lui propose d'épouser : Marthon arrive, & M. Remy, plein de son idée, lui fait des avances pour son neveu, qui est loin de se prêter à ses arrangemens ; Marthon ne s'éloigne pas des propositions de M. Remy, & prévient par conséquent, très-favorablement sa Maîtresse, sur le compte du nouvel Intendant. Sa bonne grace, & la manière honnête dont il se présente, confirment Araminte dans cette prévention avantageuse, & elle le traite avec distinction, en lui donnant Arlequin pour le servir. Dorimon n'est pas accueilli de même par Madame Argante, dont le caractère est vain & brusque ; elle lui ordonne de disposer Araminte à recevoir la main du Comte Dorimon, pour terminer un Procès qui les divise depuis plusieurs tems ; Dorimon, qui ne veut point de cela, n'en a cure, & se retire.

[illegible]

& elle prétend qu'elle est dans une confiance à ne pouvoir se passer d'Intendant, & elle congédie Dubois, à qui elle recommande le secret, sur la confidence qu'il vient de lui faire. Dorante revient, selon l'ordre qu'il a reçu d'elle, & la trouve dans un trouble qui doit être de bon augure pour son amour ; elle veut le congédier, elle ne le veut plus ; elle lui ordonne & lui défend tour à tour d'examiner les papiers, & elle sort, en l'assurant cependant, qu'elle ne le congédiera pas.

Les mêmes Acteurs ouvrent la scène du second acte, & elle roule encore sur l'incertitude où est Araminte, d'épouser le Comte ou de plaider avec lui ; mais M. Remy vient achever de la déterminer, en apprenant à son neveu qu'une Dame, aimable & de distinction, offre de l'épouser en lui donnant quinze mille livres de rente ; Dorante refuse sans balancer, & comme son Oncle le presse, il lui avoue qu'il a le cœur pris ailleurs : cette raison paraît très-mauvaise à M. Remy ; mais Araminte la trouve moins ridicule, & elle sort, pour cacher l'intérêt qu'elle prend à cette scène. Marthon arrive, &

M. Remy qui croit que c'est d'elle que Dorante est épris, lui apprend, tout en colere, le sacrifice qu'il lui fait d'un mariage si avantageux; Marthon croit bonnement ce que l'Oncle de Dorante vient de lui dire, & s'épanche en des sentimens de reconnoissance, qui rendent la situation vraiment comique. Un Ouvrier vient encore apporter un portrait, sans savoir trop à qui il doit le remettre, & Marthon, qui croit que c'est une nouvelle galanterie de Dorante, le reçoit en imaginant que c'est le sien; ce portrait, qui est au contraire celui d'Araminte est attribué au Comte, fait beaucoup de tapage, & ne permet plus à Araminte de douter des véritables sentimens de son Intendant: il arrive, & elle veut lui faire subir une nouvelle épreuve; elle lui apprend que toutes réflexions faites, elle est disposée à épouser le Comte, elle fait plus, elle oblige Dorante à le lui écrire; la situation est cruelle pour cet Amant, aussi ne fait-il ce qu'il fait, & il paraît dans la plus vive agitation; Araminte est touchée de ce qu'elle lui voit souffrir; mais elle ne trouve pas encore cette preuve suffisante. Marthon choisit justement ce moment, pour venir

dire à sa Maîtresse que Dorante la recherche ; mais qu'elle ne veut point se déterminer en sa faveur, avant qu'elle lui en ait accordé la permission : elle sort, & Dorante avoue que c'est une erreur dans laquelle M. Remy a mal-à-propos jetté cette fille ; alors Araminte veut savoir absolument quelle est la personne qu'il aime, & l'Auteur a conduit cette déclaration avec toute l'adresse imaginable. Au moment où Dorante est aux genoux d'Araminte, Marthon entre, & fait un cri qui l'oblige de se relever, & sa Maîtresse le congédie, toutesfois en lui reprenant la lettre, qu'elle lui avait dictée pour le Comte.

Au troisieme acte, une lettre supposée, & que l'on fait tomber exprès entre les mains de Marthon, par la balourdise d'Arlequin, achève la fourberie, déjà si bien conduite par Dubois. M. Remy, mandé par Madame Argante, revient, & a, avec cette femme acariâtre, une scène très-vive & très-plaisante ; il est très-scandalisé qu'elle veuille lui imposer silence à lui Procureur. La traçasserie de Madame Argante, qui veut absolument que l'on congédie le nouvel Intendant,

pique encore plus Araminte, qui proteste qu'elle le gardera malgré tous ceux qui s'y opposent. Marthon croit se venger amplement, en apportant en ce moment, & à toute l'assemblée, la lettre qu'Arlequin lui a confiée; elle est remise au Comte qui en fait tout haut la lecture, & qui, par ce moyen adroit, découvrant la passion de Dorante devant toute l'assemblée, met Araminte dans la nécessité de prendre promptement son parti: il est déjà pris dans son cœur, qu'elle lui a donné malgré elle; mais qu'il mérite, en lui avouant tout ce qui s'est passé, & toute les ruses que Dubois a employées pour la déterminer à l'aimer; cet aveu surprend Araminte, tant de bonne foi la touche; elle se rend enfin, & paraît accorder à la noblesse de ce procédé, un cœur qu'elle avait déjà accordé à sa tendresse: elle prend son parti, & déclare hautement son choix malgré Madame Argante; qui proteste qu'il ne fera jamais son gendre. Ainsi finit cette Piece qui est de M. de Marivaux, & une de celles qui ont fait le plus d'honneur à la plume de cet Auteur. L'intrigue en est bien conduite, bien développée, les caracteres bien faits.

& la situation toujours ou comique ou intéressante ; elle n'eut pas d'abord tout le succès qu'elle méritait ; mais à la reprise on lui rendit plus de justice , & on l'a revue depuis avec un nouveau plaisir.

DEBUT DE TOSCANO.

Toscano , originaire d'Italie , & fils aîné de Grégoire Toscano , qui avait joué dans l'ancienne Troupe , débuta le 28 Mars 1737 , par le Rôle d'Arlequin , dans les Amans réunis , & ne fut point reçu , quoique très-bien accueilli.

Rentrée de Riccoboni fils.

Le 21 du même mois Riccoboni fils , qui avait quitté le Théâtre l'année précédente , reparut dans le Rôle de Bonhomies , de la Parodie d'Alzire , & le Public le revit avec le même plaisir.



LE BAILLI ARBITRE.

Comédie en un acte en prose , suivie d'un Divertissement , 21 Juillet 1737. (1)

MONSIEUR Oronte & Madame Argante , tous les deux veufs , plaident depuis plus de vingt ans , & se lassent très-fort de chicannes & de Procès. Ils projettent de terminer leurs différends par un double mariage ; Oronte a un fils unique appelé Valere , jeune Officier , & Madame Argante a une fille fort aimable , nommée Angélique. Ces deux jeunes personnes ont trouvé le moyen de se voir & de s'aimer ; mais le projet d'Oronte & de Madame Argante , n'est pas de les unir ensemble ; leur dessein est tout opposé , puisque Madame Argante offre sa fille Angélique à Oronte , & celui-ci offre Valere son fils à Madame Argante ; ils sont même convenus de ces deux mariages , par l'entremise du Bailli du lieu ;

Le Théâtre représente une promenade comme , bornée de plusieurs Maisons.

où se passe la scène ; & pour autoriser leur raccommodement , ils lui remettent chacun un blanc-seing , pour terminer finalement tous leurs différends ; c'est sur ce blanc-seing que roule toute l'intrigue de la Piece.

Valere & Angélique sont fort confertés d'un pareil projet , ils mettent tout en usage pour le rompre. L'Epine, Soldat de la Compagnie de Valere , veut absolument servir son Maître , & empêcher ces deux ridicules mariages ; il trouve le secret de s'introduire chez Madame Argante , en qualité de Jardinier , sous le nom de Lucas ; il fait connaissance avec Lifette, Suivante de Madame Argante , dont il devient amoureux ; & avec Arlequin , autre Domestique de la Maison : ils travaillent tous les trois à brouiller Oronte avec Madame Argante , & à rompre les deux mariages projetés. Ils mettent aussi le Bailli dans leurs intérêts , qui d'ailleurs , n'est pas trop porté à favoriser deux mariages si mal assortis. Pour premiere fourberie , Lucas vient faire une fausse confidence à Madame Argante , & lui dit qu'il a entendu dire à M. Oronte , que son dessein est de recommencer à plaider , aussi-tôt que son

son fils Valere sera marié avec elle; Madame Argante est fort outrée d'un pareil discours, & paraît tout-à-fait disposée à rompre avec Oronte. Lisette travaille aussi de son côté à indisposer Oronte, elle lui fait entendre, dans une conversation qu'ils ont ensemble, que la conduite d'Angélique n'est pas des plus régulières; & que les nouvelles publiques en avaient même parlé peu avantageusement; Oronte, donne dans le panneau, prend feu, & veut rompre absolument avec Madame Argante. L'Epine & Lisette ont mis aussi Arlequin dans leur confidence, & dans le tems qu'Oronte & Madame Argante sont en conversation, pour se faire réciproquement des reproches; Arlequin arrive déguisé en Huissier: il tire successivement plusieurs papiers de sa poche.

ARLEQUIN.

Ce n'est point cela: c'est un Exploit en séparation, pour la fille d'un Aubergiste, contre un Officier Gascon.... Cela, des Lettres d'émancipation pour une fille qui est en apprentissage chez une Couturiere..... Item, la Saisie des meubles d'un Peintre: on n'aura

que faire de Gardien. Il trouve enfin ce qui les concerne, & leur remet à chacun un Exploit, à la requête de l'un & de l'autre; ce dernier trait les irrite si fort, qu'ils déchirent chacun leur Exploit, & se jurent une haine éternelle. Arlequin, qui a quitté son déguisement, arrive un moment après, & trouve encore Madame Argante & Oronte qui se querellent; il annonce en même tems le Bailli avec tout l'attirail d'une noce. Madame Argante & Oronte lui disent d'abord que tout est rompu, & qu'ils ne veulent plus entendre parler de mariage. Le Bailli pense aussi, qu'ils font fort bien de renoncer aux deux mariages projetés & à toutes sortes de Procès; que cependant leur accommodement n'étais pas moins conclu, & que leurs blanc-seings étaient remplis en faveur de Valere & de l'aimable Angélique, par un Contrat de mariage que le Bailli leur remet.

M. Oronte & Madame Argante prétendent que les intentions du Bailli sont ridicules, & ne peuvent être suivies, attendu qu'Angélique & Valere ne s'aiment point, & qu'on ne peut les unir malgré eux.

Le B A I L L I.

Oh ! je ne gêne personne , qu'ils parlent.

V A L E R E.

Je ne suis point assez au fait des affaires pour aller contre la décision d'un Bailli.

A N G É L I Q U E.

Je crains trop les Procès pour faire rébellion à Justice.

M. Oronte & Madame Argante s'apperçoivent enfin qu'ils ont été trompés , & sont obligés de consentir au mariage des deux Amans, qui termine la Piece: elle fut présentée aux Comédiens par M. de la Lande , qui vraisemblablement n'en était que le prête-nom , puisqu'on ne connaît aucun autre ouvrage de cet Auteur ; & que Romagnesi n'a point fait de difficulté d'y mettre son nom , lorsqu'elle a été imprimée. Quoi qu'il en soit , elle eut un succès assez heureux ; non sans doute , en faveur de l'intrigue qui est commune ; mais à cause du Dialogue qui est vif & agréable.

L A * * * * (1).

Comédie en trois actes en vers , précédée d'un Prologue , 17 Août 1737.

P R O L O G U E.

LE Prologue a pour objet la suppression du titre de la Piece. Il est en dialogue , entre Romagnesi & la Demoiselle Thomassin , qui trouve très-mauvais qu'on cache au Public le titre d'une Piece soumise à sa censure. Son Camarade soutient que l'Auteur a agi très-prudemment , & finit par ces quatre vers qu'il adresse au Public :

Et si d'avoir un nom l'ouvrage vaut la peine,
Ce soin vous appartient , on a beau déclamer,

Le titre est de votre Domaine ;

Et qui juge la Piece , a droit de la nommer.



L A * * * * (1).

Le Chevalier Damon , déguisé en femme de Chambre , sous le nom de Marton , ouvre la scène , & fait connaître qu'il a été introduit sous ce déguisement par une Brodeuse , qu'il a mise dans les intérêts de son amour : il attend sa chere Maîtresse pour la coiffer , & c'est-là son premier embarras , parce qu'il n'y entend rien. La Marquise vient pour se mettre à sa toilette ; mais elle en est empêchée par l'arrivée du Baron son Oncle , qui lui dit qu'il est tems qu'elle renonce à l'état de veuve , & qu'elle songe à se remarier ; elle a beau lui montrer toute son aversion pour un second hymen , il persiste dans son dessein , & lui dit d'un ton absolu , qu'il veut avoir des héritiers de sa façon , ou qu'il se mariera lui-même , si elle ne se détermine promptement à faire choix d'un époux.

La Marquise est fort allarmée de ce que son Oncle vient de lui prescrire : elle se met à sa toilette ; la fausse fem-

(1) La scène est dans la Maison de Campagne de la Marquise.

me de Chambre s'acquitte si mal de son devoir, que la Marquise ne peut lui cacher sa surprise, sur son peu d'expérience. Ninon, sa Coeffeuse, vient à son secours, & lui amene une nouvelle femme de Chambre, plus adroite que la premiere; c'en est encore une de la façon de l'amour. Léandre, sous le nom de Finette, répond avec tant d'esprit aux questions que la Marquise lui fait, qu'elle la retient sur le champ à son service, au grand regret de Damon, qui, sans reconnaître un Rival, ne laisse pas d'être piqué de la préférence que la Marquise donne à cette nouvelle femme de Chambre. Cette dernière commence d'entrer en fonction de Coeffeuse, & le fait avec autant d'art, que l'autre a fait voir d'embarras: nouvelle préférence de la part de la Marquise.

La Marquise étant achevée de coiffer, propose une partie de bal à ses deux suivantes, qui ne manquent pas d'être opposées l'une à l'autre au sujet des travestissemens: la Marquise leur fait entendre, qu'elle voudrait bien qu'elles fussent toutes deux travesties en homme; le Chevalier Damon l'accepte avec plaisir, & se promet la préférence sous cet habit; Léandre s'en

flatte de même. La Marquise étant sortie, les deux Rivaux travestis se livrent à leur anthipatie secrète, & en viennent à un éclat, qui oblige la Marquise à revenir; & à leur dire qu'elle veut absolument que l'on vive en paix chez elle, & qu'elle congédiera celle des deux qui lui désobéira. Damon ne peut s'empêcher de lui laisser entrevoir la répugnance qu'il a, à exécuter ses ordres sur ce point; elle s'en irrite, & lui défend de paraître devant elle jusqu'à nouvel ordre. Damon cede la place à Léandre, quoiqu'à son grand regret. La Marquise est si charmée des manieres engageantes de la fausse Finette, qu'elle lui ouvre son cœur au sujet des intentions de son Oncle. La fausse Finette combat son aversion pour le mariage; elle lui demande si cette aversion n'est pas occasionnée par quelque engagement secret; nouvelle confiance de la part de la Marquise: elle lui confesse qu'elle a vû dans un bal, un Cavalier deguisé en Espagnol, qui lui a paru aimable; elle ajoute pourtant qu'il n'a fait sur elle qu'une impression passagere. A ce récit Léandre est charmé de se reconnaître, & se propose d'en profiter: voila à peu près ce

qui fait l'action principale du premier acte.

La fausse Finette & la Coeffeuse, par qui elle a été introduite chez la Marquise, commencent le second. Finette remercie l'officieuse Nison du bonheur qu'elle lui a procuré; Nison lui apprend que la prétendue Marton est un Rival secret qui s'appelle Damon, & qu'elle l'a reconnu; elle l'exhorte à ne point faire d'éclat; Léandre le lui promet, & la charge d'une lettre pour la Marquise: il se retire voyant approcher Damon. Ce dernier qui s'est douté que la fausse Finette est un homme comme lui, en fait des reproches à son introductrice, qui d'abord nie le fait; mais qui enfin, pour lui imposer silence, lui déclare qu'elle le reconnaît pour Damon, & qu'elle révélera tout, s'il est assez imprudent pour faire du bruit: elle se retire voyant approcher la prétendue Finette. La conversation, entre ces deux Amans déguisés, est d'abord assez vive; mais ils finissent tous deux par se promettre un secret réciproque. Damon se flatte de l'emporter quand il sera sous sa véritable forme; Léandre s'y attend aussi, de quelque manière qu'il ait à com-

battre son Rival. Leur conversation est interrompue par le Baron, Oncle de la Marquise, qui vient prier Marton d'accompagner une Dame de ses amies qui doit aller à sa Terre; au refus de Marton, il s'adresse à Finette qui s'en excuse à son tour : Marton est d'autant moins disposée à quitter la Marquise, qu'elle voit que son Rival secret commence à obtenir la préférence par une nouvelle robe, dont la Marquise vient de lui faire présent; & la fausse Finette, ne veut pas laisser sa victoire imparfaite, après de si heureux commencemens. Le Baron ne comprend rien à ce nouveau genre de jalousie, & les traite toutes deux de folles. La Marquise, sa nièce, survient; à qui il réitere la priere qu'il lui a faite dès le premier acte, de se déterminer à se marier, si elle ne veut qu'il se marie lui-même.

Le Baron s'étant retiré, Marton se plaint à la Marquise de la préférence qu'elle a donnée à la dernière venue, par la robe dont elle lui a fait présent; ses plaintes sont si vives, que la Marquise la congédie une seconde fois, & ne lui promet de lui pardonner, qu'après qu'elle aura appris à lui mieux

obéir. Marton se retire , non sans menacer Finette ; la Marquise n'en fait que rire , & continuant d'ouvrir son cœur à sa chere Finette , elle la consulte sur une lettre qu'elle vient de recevoir de la part du masque Espagnol , dont elle lui a parlé à la premiere confidence. Finette prend trop d'intérêt à cette lettre , que la Marquise lui donne à lire , pour ne la point exhorter à y répondre ; la Marquise refuse par bienfaisance ; mais la fausse Soubrette la détermine enfin , & s'offre à écrire la réponse en question. Cette lettre fait un très-beau coup de théâtre ; les critiques ont beau dire que c'est une imitation de la lettre de la Pupile , cela ne lui ôte rien de son mérite. Le fameux Cigognini , Poète comique , Italien , en a été l'original avant nos deux Auteurs Français , dans une de ses Comédies qui a pour titre la Femme de quatre maris , & peut-être n'était-il lui-même qu'imitateur de quelque Auteur plus ancien. Quoi qu'il en soit , cette dernière scène a paru très-ingénieuse , quoiqu'elle n'ait produit dans la Piece , que le plaisir secret de tirer un tendre aveu , & de le faire signer par la personne aimée. Le second

acte finit par cette lettre si injustement critiquée.

Avant que d'entrer dans le troisieme & dernier acte, on sera peut être surpris de n'avoir point encore entendu parler d'Arlequin dans les actes précédens, nous avons crû devoir supprimer le peu d'action que l'Auteur lui donne dans les scènes qu'il joue ; mais qui ne laissent pas de plaire, graces à l'habileté de l'Acteur : revenons à notre Piece. Les deux fausses femmes de Chambre sont toujours rivales ; Marton pour prendre sa revanche sur Finette, lui fait croire que la Marquise vient de lui donner un bracelet, auquel son portrait est attaché. Nous omettons ici quelques scènes peu importantes pour hâter le dénouement. La Comtesse, amie du Baron & de la Marquise, vient remplir elle-même la commission dont elle avait chargé le Baron ; elle est très-surprise de reconnaître son fils, sous les habits de l'une des deux femmes de Chambre, qu'elle a fait demander pour l'accompagner à sa Terre. Léandre ne fait comment excuser ce travestissement aux yeux d'une mere si vertueuse : il avoue son amour pour la Marquise. La Comtesse lui fait une ré-

primande très-sévère, & lui ordonne de réparer sa faute par une prompte retraite. Léandre a bien de la peine à laisser le champ de bataille à son Rival : il apprend à sa mere qu'il a un complice de son crime, dans la personne de Damon, & la quitte pour aller reprendre son habit de Cavalier. La Comtesse prend le parti de déclarer ce qui se passe au Baron, Oncle de la Marquise. Cette dernière voyant approcher Damon en Cavalier, le méconnaît d'abord pour Marton; à peine Damon s'est-il fait connaître à elle, que Finette s'offre à son tour à ses yeux en Cavalier; elle prend cela pour un jeu, & pour la mascarade qu'elle a projetée elle-même. Les deux Rivaux font de leur mieux pour lui plaire sous leurs nouveaux habits; mais Léandre se fait toujours préférer à Damon. Le Baron & la Comtesse viennent enfin tirer la Marquise d'erreur : elle est vivement piquée du tour qu'on lui a joué; avec cette différence, qu'elle n'appelle qu'imprudence dans Léandre, ce qu'elle traite d'outrage dans Damon. Le Baron lui représente, que toute innocente qu'elle est, sa gloire peut en recevoir quelques taches, si elle n'im-

pose silence à la médifance par le choix d'un époux. Quoique son cœur l'ait déjà nommé, elle balance quelque tems, & se détermine enfin en faveur de Léandre, & donne le congé à Damon : la Piece finit par cet hymen, & par un ballet chinois qui donnoit lieu au Vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

Le ridicule est le vrai lot
De l'homme d'esprit & du sot,
Par le fond comme par la mine,
On a beau changer de Vernis,
A Londres, à Venise, à Paris,
Tout est Pagode de la Chine.



Le monde ne git qu'en saluts,
Qu'ent-coups de tête superflus,
Machinalement on s'incline,
On gesticule, on est forcé,
On se redresse, on est pincé,
Tout est Pagode de la Chine.



La Vieille qui se rajeunit,
La Prude qui jamais ne rit,
La Coquette folle & badine,

La Laidé qui se radoucît,
Et la Belle qui s'applaudit,
Tout est Pagode de la Chine.



Le Poëte ronge ses doigts,
L'Avocat empoule sa voix,
Le Caissier étend sa poitrine,
Le Marquis lorgne en se quarrant,
L'Abbé discret en se cachant,
Tout est Pagode de la Chine.

Cette Comédie eut beaucoup de succès; c'est une de celles que l'on a le plus souvent reprises, & M. de Boissy qui en est l'Auteur, eut beau garder l'anonyme, il fut reconnu au ton spirituel du dialogue : on lui adressa ces vers.

Du Public enchanté le suffrage unanime
De l'Auteur du secret rend les soins superflus,
Sa Piece le décele, on ne l'ignore plus,
Le talent décidé peut-il être anonyme.



DEBUT DE THERODAK.

Le 3 Septembre Therodak, natif de Strasbourg, débuta dans le Rôle d'Arlequin apprentif Philosophe; mais sans succès, & il ne fut point reçu. Therodak est l'anagramme de son nom, qui est Cadoret.

Voyez son second début du 3 Juillet 1740.

DEBUT DE Mlle. BIANCOLELLI.

Therèse Biancolelli débuta le 10 Février, par le Rôle de Lucile, dans la Surprise de la haine, qu'elle joua avec beaucoup d'intelligence; elle fut très-applaudie & reçue peu de tems après.

On lui adressa ces vers qu'elle méritait, & qui méritent aussi d'être cités.

Par la Surprise de la haine
En vain vous avez cru débiter en ce jour,
Non non, pour qui vous voit paraître sur la
scène,
C'est la Surprise de l'Amour.



L'ESPRIT DE DIVORCE.

*Comédie en un acte en prose ,
27 Février 1738. (1)*

MONSIEUR Orgon reproche à Dorante, son gendre, de lui avoir fait quitter Paris, où il n'est venu qu'à sa sollicitation, pour le conduire dans une petite Ferme où tout leur manque.

Dorante lui répond, qu'il préfère cette retraite à un palais, seulement à cause de sa proximité du château qu'il lui montre. Orgon pense que Dorante est amoureux de quelque belle qui y fait son séjour; & loin de lui en savoir mauvais gré, il l'approuve de se consoler ainsi, du divorce qu'on l'a contraint de faire avec Lucinde; il ajoute que pour lui, il n'a jamais été si charmé que lorsque sa séparation a été bien faite & bien cimentée avec Madame Orgon, dont il fait ainsi le portrait.

(1) La scène est dans une allée d'arbres, entre un Château & une petite Ferme appartenans à Madame Orgon.

Jamais humeur ne fut égale à la sienne ; la bisarerie , la hauteur , la jalousie , sont ses moindres défauts ; l'envie la déchire & l'avarice la dévore : valets , enfans ; mari , elle contrôle tout , elle désespère tout ; personne n'est à couvert de ses reproches & de ses invectives ; elle ne cesse de crier , de quereller , de tempêter ; elle n'a jamais senti la douceur de vivre en paix avec qui que ce soit , & enviant cette satisfaction à quiconque en jouit , elle n'oublie rien pour l'en priver ; c'est là sa plus chère occupation , c'est sa passion dominante. Elle n'a pas de plus grand plaisir , que lorsqu'elle est parvenue à désunir des personnes qui vivaient en bonne intelligence , surtout si ce sont des époux.

Dorante répond en soupirant , que Lucinde est d'un caractère bien différent , il avoue à son beau-pere qu'il n'a point changé pour elle , & qu'il ne l'a engagé à venir à Paris , que pour pouvoir , par son secours , regagner une épouse qu'il n'a pas cessé d'adorer ; mais qu'ayant découvert que Madame Orgon avait amené sa fille à cette campagne , il avait pris d'autres prétextes pour le porter à y venir.

Monsieur Orgon qui savait seulement que sa femme était venue à Paris, pour recueillir la succession d'une parente, & qu'elle y avait fixé sa demeure, s'alarme de ce voisinage, accuse son gendre de trahison, & veut prendre la Poste pour s'en retourner en Provence.

Damon le retient, & l'assure qu'il ne verra pas Madame Orgon; mais qu'il ne saurait refuser de parler à sa fille en faveur de son gendre, ce qu'enfin M. Orgon promet.

Dorante seul, songe à gagner Laurette, qu'il fait être toujours auprès de Lucinde, afin que cette suivante ménage l'entrevue du pere & de la fille; il se flatte, du moins, de trouver l'occasion de lui parler, au moyen d'une petite fête qu'il veut donner dans l'avenue du château; mais entendant quelqu'un qui se plaint vivement, il juge que c'est quelque Domestique de sa belle-mere, & se détermine à l'intéresser dans son parti: en effet c'est Frontin, qui apprend à Dorante que le sujet de sa colere, contre Madame Orgon, vient de ce que ce maudit esprit de divorce, ne pouvant souffrir un ménage tranquille, & qu'ayant

gâté le sien , celui de sa fille , de sa belle-sœur , de sa cousine & tant d'autres , elle veut aussi diviser ceux de ses Domestiques ; qu'à cet effet elle le chasse , parce qu'elle a découvert qu'il était le mari clandestin de Laurette.

Dorante presse Frontin de le servir auprès de Lucinde , & lui offre une bourse , que ce Valet lui rend , dès qu'il apprend que Dorante est l'époux de Lucinde , en lui disant qu'un mari tel que Dorante , doit être servi gratis par un mari tel que Frontin , & qu'il ne sera pas dit , qu'il en ait coûté de l'argent à un galant homme pour voir sa femme.

Laurette arrive , à qui Dorante & Frontin parlent d'abord en même tems de leurs affaires ; mais enfin ils conviennent de leurs faits , & Laurette promet d'amener Lucinde au rendez-vous avec son pere à l'entrée de la nuit , Dorante ne voulant la voir , que lorsqu'un pere qu'elle aime , aura détruit les fausses impressions qu'une mere trop capricieuse lui a données contre lui ; de son côté , Frontin se charge de conduire M. Orgon , & Dorante fuit apercevant son ennemie.

Madame Orgon outrée de trouver encore Frontin avec Laurette, elle chasse le premier, & garde la suivante qu'elle chapitre de la bonne maniere.

Mde. O R G O N.

Ne devrais-tu pas rougir de honte d'une telle action, épouser un Valet !

L A U R E T T E.

Eh qui donc, un Marquis ?

Mde. O R G O N.

Ne pouvais-tu rester fille ?

L A U R E T T E.

Ne vous êtes vous pas mariée vous ?
Pourquoi trouvez vous mauvais que les autres en fassent autant ?

Mde. O R G O N.

Je ne connaissais pas ce que c'était qu'un mari, lorsque j'ai fait la folie d'en prendre un.

L A U R E T T E.

Ni moi non plus, & je voulais l'apprendre comme vous.

Mde. O R G O N.

Mais tu savais ce qu'ils valent ;

du Théâtre Italien. 309
mon expérience & celle de ma fille.

L A U R E T T E.

Oh ! c'est-là une expérience qu'on est bien aise de faire soi-même. Je ne m'en suis pas mal si trouvée comme vous voyez, puisque notre union vous fait envie.

Mde. O R G O N.

Envie ! elle me fait pitié au contraire, ce que j'en fais n'est que pour prévenir les maux qui te menacent.

L A U R E T T E.

Désunir deux époux qui sont d'accord, pour prévenir leurs brouilleries, quelle charité !

Mde. O R G O N.

Tu n'aurais qu'à vivre encore quelque tems avec Frontin, pour te convaincre qu'il n'y a rien de pire que les maris, & que de tous les maux c'est-là le plus affreux.

L A U R E T T E.

Je gagerais que le vôtre dit, qu'une femme est un mal encore plus terrible.

M^{de}. ORGON.

Madame Orgon prend cette occasion de déclamer contre son mari & son gendre , & s'applaudit d'avoir inspiré les mêmes sentimens à sa fille , qu'elle envoie chercher par Laurette. Restée seule , elle exhale encore sa haine , contre tous ceux qui ont la patience de supporter tranquillement le joug du mariage.

Enfin Lucinde paraît , elle l'exhorte à persister dans son éloignement pour Dorante , & combat par de faux raisonnemens , les solides raisons que Lucinde apporte pour justifier le repentir qu'elle a d'avoir pris un parti si violent contre son époux.

Arlequin , Valet de la Ferme , arrive en riant , & par sa balourdise apprend la prochaine arrivée de Dorante. Cette nouvelle excite des mouvemens différens dans le cœur de la mere & de la fille ; la premiere ne doute point que ce message n'ait été fait à dessein d'instruire sa fille de l'arrivée de son époux , elle craint qu'il ne s'introduise chez elle , & elle sort pour rompre ses mesures : de l'autre côté Lucinde souhaite que son époux vienne & lui ren-

de Ton cœur : Laurette la confirme bientôt dans cette espérance flatteuse , en lui apprenant l'arrivée de son époux & de son pere.

Frontin vient demander s'il est assez nuit pour les introduire. Lucinde lui ordonne de les amener & Laurette commence à se flatter que tout ira bien ; mais tandis que le Valet est allé chercher l'épouse & le pere , Madame Orgon revient , & comme elle entend parler quelqu'un dans l'enfoncement ; elle craint que ce ne soit Dorante qui cherche Lucinde , voulant s'en éclaircir , elle ordonne à sa fille & à Laurette de se retirer. Elles feignent d'obéir , mais elles ne font que s'éloigner un peu. M. Orgon & Frontin ne doutent point que ce ne soit Lucinde. Ils l'appellent , ce qui confirme Madame Orgon dans l'idée que c'est Dorante ; & pour mieux les brouiller , elle contrefait la voix de sa fille. M. Orgon s'y trompe & l'embrasse en l'appelant sa chere fille , ce qui fait reconnaître à Madame Orgon que c'est son époux. Il fait son portrait d'une maniere peu avantageuse , & la Megere ne pouvant plus dissimuler , elle éclate en invectives contre son mari , qui se sauve en disant qu'il a fait une belle négociation.

Madame Orgon sort de son côté, en disant qu'elle va s'emparer de sa fille, & lui faire changer de gîte, mais celle-ci n'entendant plus sa mere, s'avance pour rejoindre son pere, tandis que d'un autre côté Dorante arrive, ce qui produit une scène très-pathétique entre ces deux époux : elle est suivie de leur réconciliation. Madame Orgon désespérée de n'avoir pas trouvé sa fille au château, revient avec des flambeaux pour la chercher, & l'apercevant avec Dorante, elle s'écrie ; quoi, ma fille, je vous surprends de nuit en un lieu écarté, tête à tête avec votre mari : elle veut l'enmener, mais Lucinde déclare que Dorante est celui avec lequel désormais elle veut vivre & mourir ; la mere en fureur de se voir confondue, la menace de la deshériter. M. Orgon, ramené par Frontin, arrivé aux cris de sa femme pour défendre son gendre & sa fille, qu'il est charmé de trouver d'intelligence. Madame Orgon dit à Laurette de la suivre, mais celle-ci refuse de même en lui disant, non non, notre bonne Maîtresse, vous vous en retournerez seule, s'il vous plaît.

Cette méchante femme, abandonnée de toutes parts, sort en faisant des imprecations

précations contre sa fille, son mari, son gendre, Laurette, Frontin & tous les gens mariés. Chacun se livre au plaisir d'en être débarrassé, & les Payfans des environs qui ont été assemblés par Arlequin, forment des danses qui finissent par le Vaudeville suivant.

V A U D E V I L L E.

Quand de deux époux désunis,
Le premier nœud se renouvelle,
Pour eux cette nôce nouvelle,
Est le plaisir qu'hymen garde à ses favoris;
Il faut pour ranimer la force
Des feux qui s'étaient refroidis,
Avoir fait un peu de divorce.



Beaux Esprits, Financiers, Amans,
Qui courez diverse fortune,
La route à peu près est commune,
Risquez tout, la prudence est peu sûre en ce
tems,

A la suivre en vain on s'efforce,
Il vaut mieux qu'avec le bon sens,
Vous fassiez un peu de divorce.



Lorsque certains sons enchanteurs,
Partent ensemble après la Piece,

Tome IV.

O

Quelle gloire , quelle allegresse !
 Qu'ils sont rares , hélas , ces succès si flatteurs !
 Mais pour nous donner quelqu'amorce ,
 Avec nous , avec nos Auteurs ,
 Ne foyez jamais en divorce.



L'anecdote qui arrêta la représentation de cette Piece est si connue , que nous avions résolu de n'en point faire mention ; mais on nous a fait observer que cette raison même nous ferait reprocher de l'avoir négligée ; nous la rapporterons donc de la maniere que l'Auteur lui-même l'a fait inférer dans le Dictionnaire des Théâtres.

Après avoir appris que le sujet de cette Piece est tiré de sa propre histoire , & du caractère & de l'esprit de divorce , peints d'après celui de sa belle-mère : ils exprime ainsi :

« Je ne vous dissimulerai rien de ce
 » qui se passa à cette premiere représentation ; on ne manqua pas de cabaler contre ma Piece , mais la mauvaise volonté de mes ennemis n'osa
 » éclater qu'au seul endroit où Dorante
 » se mettait aux genoux de sa femme ;
 » quoi qu'on n'eût point blâmé une pa-

» reille action dans plusieurs Pieces , &
» sur-tout , récemment dans le Préjugé
» à la Mode. On voulut le condamner
» chez moi , n'ayant pas sans doute
» d'autre occasion de faire de mauvai-
» ses plaisanteries ; à cela près , la Piece
» fut très-bien reçue & applaudie à la
» fin: je descendois même des troisiemes
» loges pour venir recevoir les compli-
» mens dans les foyers , lorsque j'enten-
» dis plusieurs personnes à mes oreilles,
» qui disaient : cette Comédie est très-
» jolie , bien conduite , bien écrite ,
» intéressante ; mais il y a un caractère
» hors de toute vraisemblance & qui ne
» prendra jamais. Cette décision m'al-
» larma ; je craignais par plus d'un mo-
» tif la chute de cette Piece ; une dou-
» ble vengeance plus encore que ma
» gloire se trouvoit intéressée à son suc-
» cès , de sorte que me flattant de dé-
» truire ce qui pourrait lui faire tort ,
» je m'avançai hardiment au bord du
» théâtre ; & je dis : Messieurs , il me
» revient de tous côtés qu'on trouve
» que le principal caractère de la Piece
» que vous venez de voir , n'est point
» dans la vraisemblance qu'exige le
» théâtre ; tout ce que je puis avoir
» l'honneur de vous assurer , c'est qu'il

» m'a fallu beaucoup diminuer de la
» vérité, pour le rendre tel que je l'ai
» représenté. Ce discours donna matiere
» à bien des raisonnemens dans le par-
» terre & dans les foyers, qui éclairci-
» rent l'histoire que j'avais en vue dans
» cette Comédie, & c'est justement ce
» que j'avais voulu. Il n'y avait rien
» de gâté jusques-là, mais lorsqu'après
» la Parodie d'Atis, qui fut fort applau-
» die, Arlequin annonça la même Pa-
» rodie, précédée de l'Esprit de Di-
» vorce, une de ces chenilles de théâ-
» tre, ou plutôt de ces viperes qui n'y
» viennent que pour distiller le venin,
» s'avisa malheureusement de crier avec
» *le compliment de l'Auteur*, je me crus
» insulté par cette demande imperti-
» nente, & ma vivacité Provençale me
» saisissant sans me donner le moment
» de la réflexion, je prends mon cha-
» peau, je le jette dans le parterre en
» criant à mon tour de toute ma force ;
» celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à
» lui rapporter son chapeau. Ceux
» qui ne m'avaient pas bien entendu,
» prétendaient que j'avais dit que ce-
» lui qui sifflait me rapportât mon cha-
» peau, ce qui ne pouvait être, puis-
» qu'il n'y avait point eu de sifflets ;

» d'autres assuraient que j'avais insulté
» tout le Public ; mais M. de Moncel,
» Lieutenant Criminel de Robbe-Cour-
» te, qui se trouva présent lorsque
» l'Exempt de la Comédie m'arrêta,
» me dit avec bonté, qu'après la scène
» que je venois de donner, il ne pou-
» vait faire autrement que de me me-
» ner à M. le Lieutenant-Général de
» Police. Il me fit monter dans son
» carrosse, & me conduisit chez M. He-
» rault, à qui il raconta ce qui s'était
» passé en me présentant à lui. Le pre-
» mier mouvement du Magistrat fut de
» sourire, mais reprenant aussitôt un
» air grave, il me demanda pourquoi
» j'avais fait une pareille chose ? Je
» lui répondis qu'il m'en demandait
» plus que je n'en sçavais moi-même,
» que je m'étais cru offensé par un fa-
» quin ; que ma vivacité l'avait em-
» porté sur la raison. Il me répliqua,
» Monsieur, vous devez savoir la sé-
» vérité des Ordonnances du Roi, qui
» ne veut pas qu'on se donne des défis
» en particulier, & vous en osez donner
» un en face de tout le Public ; mais
» je vois bien que c'est là une étourde-
» rie de jeunesse, qui mérite pourtant
» une punition. Je vous défends d'aller

» à aucun Spectacle d'un mois , & il
» me renvoya. Je revins en diligence
» me montrer au caffè de Procope ,
» pour qu'on ne soupçonnât pas que
» j'eusse été mis en prison ; chacun y
» parlait déjà diversement de mon
» aventure , je la racontai fidelement ,
» & le plus grand nombre applaudit à
» mon intrépide extravagance.

» Cependant j'avais retiré ma Co-
» médie & je ne voulais plus qu'on la
» continuât , lorsque quelques jours
» après , plusieurs personnes qui ne l'a-
» voient pas vue , & qui en étaient fa-
» chés , en ayant oui dire du bien , se
» donnerent le mot dans le parterre , &
» l'ameutèrent pour la demander. En
» effet , lorsqu'Arlequin annonça , on
» ne cessa de crier unanimement l'*Ef-*
» *prit de Divorce* ; l'Acteur fut un peu
» embarrassé , mais prenant bientôt son
» parti ; il dit : Messieurs , vous savez
» l'aventure qui a engagé l'Auteur à
» la retirer ; nous ne la pouvons don-
» ner sans son aveu ; mais je ne doute
» point qu'il ne soit flatté de la façon
» dont vous la demandez , & sur cette
» confiance nous aurons l'honneur de
» la représenter , pour la deuxième fois ,
» mercredi prochain. On m'envoya

» dire aussitôt ce qui s'était passé, & de-
» mander si j'approuvais qu'on rejouât
» ma Piece? Je répondis que j'y consen-
» tais volontiers, pourvu que l'on mît
» sur l'affiche en très-gros caractères,
» redemandée par le Public. Cela fut
» exécuté, tout Paris courut à cette se-
» conde représentation, elle fut aux
» nues, & continuée jusqu'à la clôture
» du théâtre; ce qui fit, je crois, neuf re-
» présentations. Elle devait être repri-
» se après l'ouverture du théâtre; mais
» il s'éleva des difficultés sur la distri-
» bution des rôles, qui empêcherent
» qu'elle ne fût redonnée ».



L'ART ET LA NATURE.

*Comédie en un acte en vers, 5 Mai
1738.*

L'AUTEUR suppose l'Art & la Nature mariés ensemble ; la Nature se plaint à l'Art de ce qu'il se rend si rare & celui-ci lui répond qu'au contraire il se fait voir par-tout.

Je vous chéris toujours, & je ne fus jamais :

De ma présence moins avare ;

A votre Jugement ici je me soumets,

Où trouvez-vous que je sois rare ?

L'on me voit en tous lieux, à la Ville, à la

Cour,

Aux Promenades, aux Spectacles,

Peut-on voir mes nouveaux miracles,

Exposés dans un plus grand jour ?

Après quelques reproches que la Nature lui fait, l'Art ne croit pas pouvoir mieux se justifier que par ces vers, qui fondent le dessein de la Piece.

Oh ! je ne prétens pas m'amuser à répondre

A vos reproches mal fondés,

Il n'est point de raisons qui puissent me confondre,
Nos débats autrement doivent être vuidés,
Voyez mes Sectateurs ou plutôt mes Ouvrages,
Je vais vous envoyer mes plus chers nourrissons,
S'ils ne sont pas dignes de vos suffrages,
J'ai tort, & désormais je suivrai vos leçons;
Mais bien loin que par eux vous soyez avilie,
Ils n'en valent que mieux au sortir de mes mains,
Et vous reconnaîtrez que l'art dans les humains,
Est proprement la nature embellie.

La Nature accepte le parti, & ne doute point que ces Éléves de l'Art, qui vont passer en revue devant elle, n'autorisent ses reproches.

Le premier qui se présente est Licaste, nouveau parvenu. La Nature semble d'abord le méconnaître.

LA NATURE.

Le riche habillement, le faste, le fracas,
Ce ton fier, mais poli, la noble contenance,
Tout marque en vous l'éclat d'une haute naissance.

Q. V.

L I C A S T E.

Ne me trouvant plus tel que vous m'avez fait
naître ,

Vous ne pouvez me reconnaître ,

Peut-être aurez-vous du dépit

En voyant la métamorphose ,

Dont l'art seul est en moi la cause.

La fortune d'abord m'ayant comblé de biens ,

Et malgré le malheur d'une obscure naissance ,

M'ayant poussé dans la Finance ,

L'art a fait tout le reste , & j'ai par son moyen ,

D'agréables façons , un gracieux maintien ;

Mérite précieux & rare ,

Dont pour moi vous fûtes avare , &c.

Trois ou quatre leçons ont fait que j'ai connu

Les règles de la politesse ,

Et pour avoir du goût & de l'esprit ,

Je n'eus d'autre embarras , que de changer
d'habit.

La Nature n'oublie rien pour faire
rentrer ce parvenu dans le premier
état dans lequel elle l'a fait naître ;
mais il ne peut goûter ses leçons hu-
milantes , & il la quitte ainsi :

Vous me fâchez , je ne puis plus long-tems

Vous voir aux soins de l'art , faire tant d'in-
justices ;

On m'accorde chez moi des honneurs éclatans,

Je ne dois point souffrir qu'on m'avilisse.

Pour calmer le chagrin amer

D'avoir trouvé quelqu'un qui me méprise,

Je vais faire imprimer un Auteur du bel air,

Dont la muse me préconise,

Entretenir d'amour une jeune Marquise,

Et souper chez un Duc & Pair.

Un Payfan succède au parvenu, & est remplacé par Dorimon, homme singulier ; qui veut corriger la Nature ; mais elle regarde ses erreurs en pitié.

Si vous m'aviez toujours suivie,

J'aurais mieux contenté cette louable envie,

De vous tirer hors du commun,

Et d'être estimé d'un chacun ;

On aurait dit de vous, cet homme est sociable,

Il est né généreux, complaisant, serviable,

Son zèle pour un tendre ami,

Ne se montre point à demi,

Dans tout le bien qu'il cherche à faire,

C'est son penchant qu'il prétend satisfaire ;

Fidèle à ses devoirs, qu'il aime à pratiquer,

Il ne prétend jamais se faire remarquer.

Ovi

Arlequin vient à son tour consulter la Nature sur les moyens de plaire.

ARLEQUIN.

L'art me soutient qu'il est besoin,
Que de me dégourdir il se donne le soin ;
De sa part il me fait attendre
Jusques à de l'esprit , des graces , des appas ,
A ces perfections ai-je lieu de prétendre ?

La Nature lui étale tout ce que l'Art peut lui donner , & voyant qu'il ne se laisse point séduire , elle l'encourage à continuer & lui promet de ne le point abandonner.

La dernière scène est celle de Thalie , qui apprend à la Nature , qu'elle a depuis long-tems cessé de suivre ses leçons.

T H A L I E.

Je m'amusais jadis ,
A ce petit genre d'ouvrage ,
Je saisis aujourd'hui bien mieux mes avantages ,
Et frappe des coups plus hardis ;
Quand je n'étais qu'une Ecoliere ,
Je prenais chez vous mes Sujets ,
Vos enfans étaient les objets
Des balivernes de Moliere ,

Mais je parcours maintenant
Une plus vaste carrière,
Et mon esprit entreprenant,
D'un champ trop resserré franchissant la bar-
rière,
Laisse la Nature en arrière,
Pour suivre le goût dominant ;
Je peins en beau la mollesse & le faste ,
L'air suffisant s'appelle air de grandeur ,
Et je mets vis-à-vis, pour faire le contraste ,
Un Bourgeois de mauvaise humeur ,
Dur , grossier , pesant , ridicule ,
Que je puis fronder sans scrupule ,
C'est un caractère charmant ;
Quoique dans la nature il n'ait point de mo-
dele ,
Il est applaudi constamment.

La Nature ayant témoigné sa sur-
prise de ce qu'on approuve , ce qui
n'est pas dans le vrai , Thalie lui ré-
pond.

Je travaille pour mes Acteurs ,
Et je tire parti du talent que je trouve ,
Au reste il m'importe fort peu ,
Quand je produis quelque nouvel ouvrage ,
Que vous lui donniez votre aveu ;
Mais des leçons de l'art faisant un bon usage ,

L'assemble à tout hasard vingt situations,
 Quand elles sont bien surprenantes,
 On les prend pour intéressantes,
 Et tout part d'acclamations.

La N A T U R E.

O Ciel ! Quel étrange assemblage,
 L'esprit doit-il parler quand il s'agit du cœur ?
 Le sentiment tient un langage
 Qui n'a ni clinquant ni fadeur,
 Et le simple intérêt dont il fait faire usage,
 A plus de charmes en partage,
 Que tous les bons mots d'un Auteur.

T H A L I E.

Peut-être quelque jour rentrant sous vos aul-
 pices,
 Je reprendrai cet air de vérité,
 Dont autrefois je faisais mes délices ;
 Mais il faut de la mode adopter les capri-
 ces,
 Et le goût général veut être respecté.

Cette dernière scène, qui est bien
 écrite, détermina le succès de la Pièce,
 qui est de Cholet : c'est le seul ou-
 vrage que cet Auteur ait donné au
 théâtre pour lequel il avait cependant
 du talent ; mais on pouvait lui repro-

cher de ne s'être pas corrigé lui-même du défaut dont il voulait reprendre dans sa Piece. Il est mort depuis peu , & l'on ne fait rien de plus particulier sur sa vie.

LA CONSPIRATION

MANQUÉE.

Parodie en un acte en vers , de Maximien , Tragédie de la Chaussée, 5 Mai 1738. (1).

LE Génie ouvre la scène , & après avoir parlé de la difficulté qu'il y a à faire une bonne exposition ; il s'exprime ainsi :

Malheureuse éloquence il faut te révéler ,
Un secret qui d'horreur te fera reculer ,
Ah ! quel sera l'excès de ta douleur amère ,
Lorsque tu sauras tout , & que l'Esprit ton
pere ,
De la grandeur suprême , usurpateur jaloux ,
Travaille à détrôner le bon Sens ton époux ?

(1) Tous les Acteurs de cette Piece sont des Êtres moraux , & le plan de l'ouvrage , ne garde ce qui se passe dans la Littérature.

Le Sens-Froid vient joindre le Génie, dont il est le Confident & qui a besoin de lui pour faire l'exposition : le Sens-Froid lui dit que l'éloquence consent à l'entendre, & il lui reproche l'indigne liaison qu'il entretient avec l'Esprit.

Avec qui vivez-vous ? Puis-je voir le Génie
Ne hanter que l'Esprit pour toute compagnie ?
D'une telle amitié, quel peut être le fruit ?
Peut-on guider celui qu'un caprice conduit ?
Quel honneur peut vous faire un ami si frivole,

Sans aucune conduite, & dont l'audace folle
Insulte sans relâche, & livre des combats
A l'auguste bon Sens qu'elle ne comprend
pas ?

Nous l'avons vu cent fois, cet Esprit indocile,

Allumer au Parnasse une guerre civile,
Et remplir les écrits de mille faux brillans,
Qui faisaient sous leur joug gémir les vrais
talens.

Le Génie se justifie des reproches que lui fait le Sens-Froid. L'Eloquence vient sous le nom d'Impératrice ; le Génie lui révèle la Conspiration que

l'Esprit projette contre le Bon-Sens,
son auguste époux, sans exposer son
pere.

L'ÉLOQUENCE.

Un conseil sur le champ me serait nécessaire,
Et non pas des dictoris de ma vieille grand-
mere.

Le GÉNIE.

Pour donner des conseils, Madame, je ne
puis,

Et je ne sùs jamais que donner des avis, &c.
Dans tout cet embarras on pourrait m'impli-
quer,

Je veux, n'espérant rien, n'avoir rien à ris-
quer;

Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

Le Génie s'étant retiré sans avoir
donné de conseil à l'Eloquence, cette
derniere a recours à Parodoxe, sa
Confidente, & lui demande quel parti
elle doit prendre pour un pere & un
époux.

PARADOXE.

Je m'en rapporte à vous,
Voir un pere au supplice, est une rude épreuve;
Mais elle est préférable au malheur d'être
veuve.

Sur le pere , l'époux , par la loi du devoir ,
Fut-il même haï , doit toujours prévaloir.

L'ÉLOQUENCE.

Mais c'est trop combiner en pareille rencontre,
Et lorsque l'on se perd dans le pour & le
contre,

Le plus court est , je crois , de remettre au ha-
sard ,

Ce qu'on ne peut régler par le secours de l'art.

L'Esprit qui est le chef de la Conf-
piration contre le Bon-Sens , se flatte
d'un plein succès ; mais le Clinquant ,
son Confident , n'est pas dans la même
sécurité. Il ne doute point que leur
projet ne soit découvert par le Génie qui
a vu l'Eloquence , & qui ne manquera
pas de tout révéler au Bon-Sens , son
époux. L'Esprit lui demande sur quoi
il fonde ses conjectures.

Le CLINQUANT.

Je ne prouve jamais ,
Je parle & c'est assez , on doit me croire , &c.
Et quoiqu'un tel soupçon n'ait aucun fonde-
ment ,

Il se trouvera juste après l'événement ;
Je devine toujours ce qu'on doit voir ensuire ,

Et voilà ce qui fait admirer ma conduite.

L'ESPRIT.

Et fais-je quelque chose !

Quand je forme un parti pour détrôner le
Roi ,

J'ai le titre de chef , & tout se fait sans moi.

Le Lecteur éclairé comprend facilement sur quoi portent ces traits de critique.

L'Esprit, dans la scène suivante , ne laisse pas de faire connaître qu'il a quelques petits soupçons qu'il veut éclaircir , en fondant l'Eloquence sa fille. Cette Impératrice de la Littérature, ne tarde pas à venir. L'Esprit son pere lui parle avec des éloges affectés des exploits du Bons Sens , son époux.

Votre époux chaque jour voit augmenter sa gloire ,

Il a sur les Romans remporté la victoire ,
Divisant leur Armée en mille petits corps ,
Ils venaient tous les mois par de nouveaux efforts ,

Harceler le bon sens & braver sa prudence ;
Mais il a reprimé leur funeste licence ,
Et vous verrez conduire ici par ces Guerriers ,
Cirus & Pharamond , qu'il a fait prisonniers.

Rien n'est plus clair que cette allusion, & tout le monde sent bien qu'elle tombe sur la multiplicité des Romans qui faisoient gémir la presse, avant qu'une sage interdiction leur portât le coup mortel. L'Eloquence sans s'expliquer clairement en parlant à l'Esprit son pere, ne laisse pas de le confirmer dans les premiers soupçons que le Clinquant lui a insinués quoique sans fondement.

Le Bon-Sens arrive comme l'Esprit vient de l'annoncer, avec les Rois des Romans enchaînés. Il use de clémence en vers les Vaincus ; il brise leurs fers en les renvoyant chez leurs sujets. Il leur dit :

Faites briller chez eux l'ordre & la vraisemblance,

Qu'aucun de leurs Portraits ne choque la décence,

Et des cœurs vertueux peignant les mouvemens,

Qu'ils éloignent de nous tous les dérèglemens.

Il se réconcilie avec l'Esprit pour dissiper le chagrin qu'il apperçoit sur le visage de l'Eloquence son épouse, & sort avec elle.

L'Esprit , pour pénétrer ce qui se passe dans le cœur du Génie qu'il soupçonne , feint de renoncer à la conjuration qu'il a faite contre le Bon-Sens. Le Génie donne dans le piège , & lui en fait connaître plus qu'il n'en veut.

Le Génie s'étant retiré, l'Esprit avoue au Clinquant que ses conjectures n'étaient que trop justes. Ils jurent ensemble la perte de leurs ennemis. Le Clinquant lui promet de livrer entre ses mains , avant la fin du jour , l'Empire & l'Empereur , mais il lui dit qu'il ne le peut qu'en rendant l'Eloquence complice du crime qu'il veut imputer au Génie , son ancien amant. L'amour paternel combat en sa faveur ; mais le Clinquant le rassure en lui disant que les jours de l'Impératrice sa fille , seront en sûreté. L'Esprit s'abandonne aveuglément à la conduite de cet étourdi.

Nous passerons légèrement sur plusieurs scènes , afin de marcher plus rapidement au dénouement qui se fait ainsi :

L'Eloquence ayant appris que le Bon-Sens, son époux , a été égorgé par l'Esprit , ne veut pas lui survivre. Elle dit à ce pere cruel :

Achevez donc sur moi d'accomplir vos forfaits ;

En perdant mon époux je perds tous mes at-
traits ,

Le Bon Sens soutenait l'éclat de l'Eloquence,
Je ne persuadais que par son assistance.

La conjuration n'ayant pas eu le suc-
cès dont l'Esprit & le Clinquant s'é-
taient flattés , ces deux assassins sont
confondus par la soudaine apparition
de leur prétendue victime , qui leur
parle ainsi :

Mon aspect vous étonne ;
Je n'étais sûrement attendu de personne ;
Mais par un grand bonheur , c'est moi que
vous voyez.

Méchants , par cet Arrêt , soyez tous fou-
droyez ;

Je veux que le Clinquant rentre dans la bas-
sesse ,

D'où l'avait su tirer le manque de justesse,
Et qu'il soit reconnu du Public assemblé,
Pour un fils du faux goût, méprisable & fiffé.

Il finit la Piece par ces vers, qu'il
adresse à l'Esprit.

Dans tes vagues projets cesse de t'égarer,
Et de Thomas Corneille , apprends à conspi-
rer.

Ce dernier trait tombe sur la comparaison de Maximien de Thomas Corneille , avec celui de la Chaussée.

Cette Parodie fut très-bien reçue , & l'ont sçut gré à Romagnesi & Riccoboni , qui en sont les Auteurs, d'avoir été sensibles aux reproches qu'on leur faisait depuis long-tems, de ne faire que travestir & suivre pied à pied les Tragédies qu'ils parodiaient. L'allégorie qu'ils employèrent dans celle-ci parut très-ingénieuse & fit le succès de la Piece.

Les deux Comédies dont nous venons de donner l'extrait , furent données le même jour & furent suivies d'un Ballet-Pantomime, qui mérite de trouver place dans cette histoire. Il est de la composition de Riccoboni fils , & la musique est du sieur Blaise, qui depuis s'est fait connaître par un grand nombre de Brunettes , & de Vaudevilles qui ont été chantés dans toute la France.

LES FILETS DE VULCAIN.

Ballet Pantomime.

LE théâtre représente l'appartement de Vénus, qui donne sur un jardin très-orné. La Déesse paraît entourée des Graces qui perfectionnent ses ajustemens, & la parent de guirlandes de fleurs. Mars arrive suivi de trois guerriers; il entre fierement avec eux, salue Vénus assez cavalierement; & semble ne point faire trop d'attention à ses charmes. L'Amour paraît, badinant d'une manière enfantine, il apperçoit Vénus & court l'embrasser; Vénus lui fait observer le Dieu de la guerre, qui se tient un peu éloigné. L'Amour va le prendre pour le conduire auprès de Vénus, Mars le regarde avec hauteur & s'en éloigne d'un air de mépris; l'Amour s'approche encore de lui tendrement, il veut lui faire observer Vénus, Mars détourne la vue, l'Amour le frappe d'un de ses traits & s'éloigne avec vitesse. Mars ressentant des feux qu'il ne connaissait pas encore, s'avance vers l'Amour d'un air soumis, Cupidon prend un air de conquérant, lui

lui donne la main avec hauteur & l'amene comme en triomphe aux pieds de Vénus. Elle quitte son siège & s'éloigne de Mars à pas lents, ce Dieu la suit d'un air passionné; Vénus d'abord ne se laisse point approcher, enfin elle lui tend une main, qu'il saisit avec transport. Elle ne fait plus aucun effort pour le fuir, & ils dansent ensemble sur un air léger une espece de dialogue très-bien exprimé, qui marque le commencement de leur tendresse mutuelle.

Les trois Graces vont prendre chacune un des trois Guerriers, qui, suivant l'exemple de Mars, se laissent toucher de leurs attraits. Les Graces marchent vers le jardin, & les Guerriers les suivent. Mars reste aux pieds de Vénus. Vulcain entre sur la scène d'un air pensif & distrait; il s'approche de Vénus sans la voir, & heurte Mars qui est à genoux auprès d'elle. Mars se leve & salue Vulcain, qui, en mari poli, le salue aussi d'un air embarrassé. Vulcain s'approche ensuite de Vénus, & lui veut prendre la main, elle la retire & fait des agaceries à son amant; Vulcain s'impatiente, & voyant Vénus parler tout bas à Mars, il passe auprès de lui & laisse tomber son marteau sur ses

pieds, ce qui interrompt la conversation. Vénus se leve & danse seule sur un air vif & galant. Vulcain veut figurer avec elle, mais il s'apperçoit que Mars lui tient la main. Il va les séparer à diverses reprises, ce qui forme un pas de trois, à la fin duquel Mars & Vénus laissent Vulcain seul, & passent tous deux dans le jardin. Vulcain paraît d'abord interdit & outré de jalousie, enfin il entre dans des mouvemens de fureur, qui semblent s'apaiser par la réflexion; il pense aux moyens de se venger; enfin, en ayant trouvé un qu'il croit merveilleux, il saute de joie, & frappe la décoration de son marteau.

Le théâtre change & représente une espece d'autre destiné aux travaux de Vulcain. On voit une forge d'un côté & une enclume dans le fond. Quatre Forgerons dansent une entrée caractérisée. Vulcain leur ordonne de travailler avec lui. Les uns allument la forge, les autres préparent des verges de fer; ils viennent tour à tour frapper sur l'enclume & forment enfin des filets. Dès qu'ils sont achevés, Vulcain, d'un coup de sifflet, appelle des vents qui emportent les filets, & après une danse où

il marque la joie d'avoir réussi, il sort avec sa suite. Le théâtre représente alors une campagne délicieuse.

Mars & Vénus, conduits par l'Amour, dansent ensemble un air tendre & gracieux, à la fin duquel ils vont s'asseoir sur un lit de gazon. Vulcain qui paraît sur un arbre, fait élever le filet qui les enveloppe tous les trois. Mars fait en vain des efforts pour le rompre. Vulcain fait grand bruit, il appelle tous les Dieux; alors on voit l'Olimpe, les Dieux & les Déeses paraissent sur des nuages, chacun avec leurs attributs. Toutes ces Divinités descendent sur la terre. Vulcain leur fait voir son ouvrage. Les Déeses regardent Vénus avec indignation. Les Dieux au contraire s'intéressent pour elle & demandent grace à Vulcain qui est inexorable. Momus s'approche de lui, le prend par la main, le conduit en riant jusqu'aux filets, où les éclats de rire redoublent. Vulcain, piqué, veut prendre la fuite; Momus l'arrête, & lui met sa coëffure sur la tête. Vulcain s'irrite encore davantage; enfin Bacchus par son agréable liqueur l'apaise, & obtient la liberté des amans pris dans le piège. Vulcain donne un

coup de marteau, les filets se brisent ;
Mars sort furieux & s'éloigne.

Les Déeses conduisent Vénus auprès
de son mari, qui refuse d'abord de se rac-
commoder ; mais lorsqu'elle lui est pré-
sentée par les graces, il lui rend sa ten-
dresse. Tous les Dieux célèbrent par
des danses vives cette réunion.

Ce Ballet fit le plus grand plaisir, &
chaque fois qu'il a été remis, il a tou-
jours amené autant de monde qu'une
Pièce nouvelle.



LE VALET AUTEUR.

*Comédie en trois actes, en vers,
2 Août 1738. (1)*

VALERE, Amant de Julie, s'entretient avec elle de la situation où il est, parce que Dorante, son père, veut le marier à Isabelle, qu'il n'aime point : il se fait appeller Lisimon ; Julie se prête à ce déguisement, dont elle n'ose attendre aucun succès. Valere lui apprend que la venue de Geronte, pere d'Isabelle, lui fait craindre que celui-ci ne veuille achever le mariage projeté avec Dorante son pere, & que c'est ce qui l'a déterminé à garder l'*incognito* dans ce château où il n'est connu que d'elle.

Valentin, Valet de Léandre, & Cocher de Geronte, pere d'Isabelle, apprend à Léandre, son premier Maître, que pour servir son amour pour Isabelle, il s'est introduit chez Geronte en qualité de Cocher, & qu'ayant fait bri-

(1) La scène est dans le Château de Léandre, près d'Orléans.

ser fort à propos sa chaise auprès du château où ils sont actuellement, il lui a persuadé qu'il appartenait à Dorante, pere de Valere, à qui il a destiné sa fille Isabelle, qu'il amenait avec lui pour achever le mariage arrêté depuis long-tems. Il ajoute que, pour faire réussir son stratagème, il faut qu'il passe pour Valere, Gendre futur de Geronte.

Léandre a quelque peine à se prêter à cette supposition ; mais son amour pour Isabelle le fait passer par-dessus les scrupules de sa délicatesse. Valentin ne lui en dit pas davantage, & réserve un plus grand détail dans la conversation qu'il doit avoir avec Nérine, Suivante d'Isabelle. En effet, il lui apprend qu'il a été autrefois Comédien, & même Auteur. Nérine lui demande quelle Piece il a mis au jour en cette dernière qualité. Valentin lui répond que c'est celle qu'on va jouer dans le château de Léandre, & qu'elle en fera une des principales Actrices ; il ajoute que le mariage de Léandre avec Isabelle en fera l'heureux dénouement.

Nérine instruite de tout, lui promet de faire honneur au rôle qu'il lui a destiné.

Valentin a si fort prévenu Geronte en faveur du prétendu Valere , qu'il brûle de le voir son Gendre , il a une conversation avec lui qui augmente encore son empressement. Comme le faux Valere n'est instruit de rien , il lui échappe des étourderies que Valentin a bien de la peine à sauver.

Isabelle , qui a déjà fait connaître à Geronte son pere , la répugnance qu'elle a pour l'amant qu'il lui propose , ne voit pas plutôt que ce Valere supposé est le véritable Léandre , que sa répugnance fait place à son obéissance , que son pere attribue à la bonne éducation qu'il lui a donnée. Geronte apprenant que Dorante , pere de Valere , est à Orléans , lui écrit pour le presser de venir conclure un mariage qui doit mettre le comble à leurs vœux. C'est un incident que Valentin a dû prévoir , & qui cependant n'est pas entré dans son plan ; il n'en est pourtant pas étonné. Il se flatte de surmonter ce nouvel obstacle ; il en survient un autre qu'il n'a pu prévenir. Arlequin , Valet de Valere , se présente à lui : comme ils sont anciens camarades , il lui propose de renouveler connaissance , le verre à la main ; Arlequin n'a garde de se re-

fuser à un défi qui flatte si fort son inclination. Valentin lui demande des nouvelles de Valere son Maître, Arlequin lui apprend en confidence, que Valere est actuellement dans le château, qu'il y est arrivé aussi-tôt que Geronte & Isabelle sa fille, dont ils ont suivi la chaise pas à pas.

Valentin ayant appris d'Arlequin tout ce qu'il a pu en tirer au moyen de la partie de cabaret qu'il lui a proposée, il le quitte brusquement, ce qui met Arlequin de mauvaise humeur. Valentin craignant que Valere ne vienne presser le mariage que son pere a concerté avec celui d'Isabelle, conseille à cette dernière de le recevoir si mal, qu'il n'ose plus y revenir; Isabelle lui promet de ne rien oublier pour le dégoûter d'un mariage qui lui inspire une aversion invincible.

Le véritable Valere vient, & ne se fait d'abord connaître à Isabelle que comme un ami de celui à qui on l'a promise en mariage; mais Isabelle lui dit si positivement qu'elle hait & qu'elle haïra toujours celui qu'on prétend lui faire épouser, qu'il se nomme enfin, & lui apprend que bien-loin de vouloir la contraindre à recevoir sa main, il est prêt

à s'unir avec elle , pour détourner un hymen qui les rendrait également malheureux. Il lui déclare en même tems qu'il aime Julie , sœur de Léandre ; Isabelle en est au comble de la joie , elle demande pardon à Valere de l'avoir haï sans le connaître , & lui promet son appui auprès de Léandre , pour lui faire obtenir son aimable sœur dont il est aimé autant qu'il l'aime. Valentin est charmé d'apprendre cette heureuse nouvelle & se promet de la mettre à profit.

Dorante , pere de Valere à qui Geronte pere d'Isabelle a écrit à Orléans pour le presser de venir achever l'union de leurs enfans à laquelle sa présence est indispensablement nécessaire , arrive au château de Léandre , qu'il croit appartenir à Geronte. Valentin qui ne connaît pas , & qui se dit Valet de la maison , jugeant que ce nouveau venu est un Acteur de trop dans sa Piece , tâche de l'éloigner comme un obstacle au dénouement qu'il s'est proposé.

Pour l'obliger à s'en retourner à Orléans , il lui fait entendre que tout a changé de face dans ce château , & que Geronte veut marier sa fille Isabelle à

Léandre : Dorante ne peut apprendre sans colere que Geronte, non-seulement lui manque de parole ; mais qu'il le fasse venir exprès d'Orléans, pour le rendre témoin de son infidélité ; Valentin l'aigrit encore, il lui conseille de partir sans prendre d'autre éclaircissement, & il le prie sur-tout de ne le point nommer pour la confidence qu'il lui a faite. Dorante le lui promet, & il se retire ; Geronte vient, embrasse Dorante, qui connaît bientôt que Valentin est mal instruit, ou mal intentionné. Léandre paraît à son tour. Dorante ne le reconnaît pas, & n'en est pas reconnu, au grand étonnement de Geronte, qui les croit pere & fils : Valentin vient enfin débrouiller ce chaos, & convient qu'il les a tous trompés ; mais que ce n'a été qu'à bonne intention, attendu qu'il doit résulter de sa fourberie, un double mariage aussi heureux que celui que les deux vieillards avaient projeté, aurait été malheureux. Tous les personnages de la Comédie se rassemblent & tout est raccommode ; cependant Geronte est le plus obstiné des deux peres ; mais Dorante plus raisonnable que lui ; est attendri par le faux Lisimon son fils, qui reprend son vé-

ritable nom de Valere , & le ramene au sentiment d'un bon pere , qui ne doit songer qu'à rendre ses enfans heureux. On pardonne à Valentin toutes ses tromperies. Léandre épouse sa chere Isabelle, & donne Julie , sa sœur , à Valere.

Cette Piece fut très-applaudie , plusieurs scènes parurent dignes de la véritable Comédie , & de sortir de la plume de Delisle , qui en est l'Auteur. On lui reprocha cependant le titre qui n'est nullement rempli. En effet , Valentin n'est qu'un intrigant , tel que ceux que l'on a vu dans beaucoup d'autres Comédies. Mais alors , ainsi qu'à présent , les Auteurs , pour se prêter à la manie du Public , cherchaient plutôt à trouver des titres piquants , qu'à les remplir convenablement.



L'ÉCOLE DU TEMS.

*Comédie Epifodique en un-acte , en vers-
libres , fuivie d'un Divertiffement ,
11 Septembre 1738. (1)*

UN Apologue tient lieu de Prologue à cette Piece ; l'Actrice qui doit le réciter , affecte , au fond du théâtre , de parler à l'Auteur , qu'on suppose y être , & demander qu'on mette un Prologue à la tête de la Piece.

Eh ! non , Monsieur , point de Prologue ,
Ils font pour la plupart si rebattus , si vicieux !
Des Complimenteurs ennuyeux ,
Voulez-vous , dites - moi , grossir le Catalogue ?

Quel travers !

L'Actrice s'avance sur le bord du théâtre , & dit au Public qu'elle aime mieux l'amuser par une fable , que de l'ennuyer par un Prologue. Elle ajoute :

Un Maître peu raisonnable vient de faire planter un Oranger , & en exige

(1) La scène est chez Thalie.

les fruits. L'Oranger s'excuse sur son âge & parle ainsi :

Ton impatience m'étonne ,
De Flore les dons éclatans
Ne devancent-ils pas les faveurs de Pomone ?
A peine suis-je à mon Printems ,
Et déjà tu voudrais voir naître mon Automne ;
C'est être un peu trop vif ; attens , mon cher ,
attens ,
Et je te donnerai des fruits avec le tems , &c.

On sent bien que cette fable porte sur la jeunesse de l'Auteur pour laquelle ont veu captiver l'indulgence du Public. L'Actrice continue :

Protégez sa muse au berceau ,
Son talent sera votre ouvrage ;
C'est un jeune Oranger , c'est un faible arbrisseau ,
A qui les Aquilons vont déclarer la guerre.
L'abandonnerez-vous ? ce serait fait de lui ;
Mais s'il prend racine au Parterre ,
Il pourra quelque jour mériter votre appui.

La premiere scène de la Piece en établit le sujet ; elle est entre le Tems & la Vérité. Cette dernière a trop de lumieres pour ne pas reconnaître le Tems , elle

en fait cette définition, dans laquelle elle retrace le passé, le présent & l'avenir.

Oui, je vous connais à merveille,
Triste & gai, sombre & clair, jeune & vieux
à la fois,

Voilà votre portrait ; le son de votre voix
Console, afflige, assoupit & réveille
A son gré tout le genre humain.
Vous êtes le Dieu de la veille,
Et du jour, & du lendemain.

Le Temps charge la Vérité d'écouter toutes les plaintes que les mortels font contre lui, & la prie de plaider sa cause. Les différens personnages qu'il passe en revue sont un Désœuvré qui ne s'occupe que de bagatelles ; une jeune Demoiselle qui voudrait toujours être aimée ; un Poëte qui se plaint du Public ; deux amis qui se plaignent aussi l'un de la rapidité du tems, l'autre de sa lenteur ; le premier, pour revoir plutôt sa maîtresse absente ; le second, pour retarder la visite de ses créanciers.

Le Désœuvré vient trouver la Vérité pour apprendre d'elle à bien employer son tems. Elle lui répond qu'il

ne saurait mieux faire que de s'instruire
& de s'occuper ; le Désœuvré l'assure
qu'il n'est jamais en repos , & il lui fait
le détail de ses graves occupations.

Ma méthode courante ,

C'est de me lever tous les jours

Sitôt que le soleil a commencé son cours ;

J'aime toutes les fleurs, j'en ai dans mon Par-
terre ,

Que l'on viendrait chercher des deux bouts de
la terre ,

Mon premier soin est d'aller voir

Si Maître Mathurin a bien fait son devoir ;

Sur une plate-bandè en forme de théâtre ,

Je vois l'oreille-d'ours dont je suis idolâtre ,

Je trouve en bon état mes œillets, mon jas-
min ,

Puis de mon cabinet, je reprends le chemin ,

&c.

J'aime à nettoyer mes Oiseaux ,

Je siffle mes Serins, perchés dans leur ca-
banne ,

J'enseigne à mes Barbets à sauter sur la canne ,

Et je leur fait donner quelques coups de ci-
soaux.

La VÉRITÉ.

Dès qu'à l'oisiveté votre cœur s'abandonne ;
Le plaisir est pour vous prompt à s'évanouir ;
Ce n'est que le travail qui donne
Le talent de se réjouir , &c.
Mille futilités ne sont pas une affaire ,
Et qui plus est , je vous soutiens
Que peut-être il vaudrait tout autant ne rien
faire ,
Que de faire toujours des riens.

Le Désœuvré se retire, après avoir
promis à la Vérité de profiter de ses
conseils autant qu'il le pourra.

Un Poète aborde cette Déesse , &
la prie de vouloir bien accepter une
Ode dont il lui offre la dédicace. La Vé-
rité se refuse à cet hommage , en lui di-
sant qu'elle n'est chez Thalie que pour
écouter les plaintes qu'on fait contre le
Tems. Elle demande au Poète si il a à
s'en plaindre , & celui-ci l'assure qu'il
en est des plus maltraités , puisque le
Tems aurait dû faire appercevoir les
beautés de ses ouvrages , & qu'ils sont
encore ensevelis dans l'oubli le plus in-
jurieux. La Vérité lui répond que c'est
plus souvent la faute de l'ouvrage , que

telle du Temps. Le Poète soutient que c'est la faute de ses Juges qui n'ont pas assez de connaissance pour décider sur ses Poésies.

Le P O E T E.

Ai-je fait un Ouvrage ? Une Troupe caustique
Vient m'étourdir de sa Critique ;
Et qui font ces Censeurs dont on fait tant de
bruit ?

Un Petit-Maitre mal instruit,
Qui se quarrant ainsi le chapeau sur l'oreille,
Jette sur mon ouvrage un coup d'œil en pas-
sant ,

Puis du bout des doigts caressant
Sa figure poupine , & qu'il croit sans pareille ;
D'un air vain & distrait , en prenant du tabac ,
Prononce sur ma Piece & *ab hoc*, & *ab hac*, &c.
C'est un Abbé muguet, qui gardant ses éloges
Pour les jolis tendrons , qu'il lorgne en tapi-
nois ,

Promene de loge en loge
Ses regards curieux sur d'aimables minois ;
Puis tout d'un coup au cinquieme acte ,
Se déclare à tort à travers ,
Avec le même front qu'une personne exacte ,
Qui pèse mûrement la conduite & les vers ,
&c.

C'est un Financier sans étude
Qui sur le bel-esprit tranche du Potentat ;
Avantageux par habitude ,
Ignorant par nature , & brusque par état ;
Il juge par article , avec soin il calcule
D'un air gravement ridicule
Mes vers, comme dans un Bureau
Il ferait quelque bordereau ;
Arrive-t-il alors qu'une phrase le choque ?
Sur le tout il met un zéro.
De mon emploi d'Auteur il veut qu'on me révoque ,
Ou que l'on me relegue au dernier numéro.

Quoique les plaintes du Poëte ne
soient pas absolument sans fondement,
la Vérité lui répond, que souvent le
plus grand ennemi d'un Auteur, c'est
son ouvrage.

Arlequin est le seul dont la Vérité
soit satisfaite par les réponses qu'il lui
fait sur l'emploi du Temps.

La V É R I T É.

Eh ! quoi, vous n'auriez pas envie
De lire toute votre vie
Dans le livre de l'avenir ?

Devant vous, notre ami, vous plaît-il que je
l'ouvre,

D'un seul coup d'œil on y découvre
Le passé, le présent & ce qui doit venir.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! . . . mais dites-moi si mon chapitre
porte

De quelque mauvais sort l'article de plaisant ?

Hem ! pourrai-je dès à présent
Déchirer le feuillet ?

La VÉRITÉ.

Non.

ARLEQUIN.

Et bien, que m'importe

Quel sort peut m'être réservé,

Si dans le cas d'une infortune,

Elle m'offre par-tout sa figure importune,

Sans que jamais j'en puisse être préservé ?

Par ma foi je ferais une grande bévue,

De prévenir le mal qui n'est point arrivé !

Ce triste objet du moins ne blesse point ma
vue,

C'est toujours autant d'épargné,

Tant que la chance est imprévue,

C'est un Financier sans étude
 Qui fait le bel-esprit tranche du Potentat,
 Avantageux par habitude,
 Ignorant par nature, & brusque par état;
 Il juge par article, avec soin il calcule
 D'un air gravement ridicule
 Mes vers, comme dans un Bureau
 Il feroit quelque bordereau;
 Amort-*il* alors qu'une phrase le choque ?
 Sur le mot il met un zéro.
 De mon emploi d'Auteur il veut qu'on me
 voque,
 Ou que l'on me relegue au dernier numéro.

Quoique les plaintes du Poëte
 soient pas absolument sans fondement
 la Vérité lui répond, que souvent
 plus grand ennemi d'un Auteur, c'est
 son ouvrage.

Attequin est le seul dont la Vérité
 soit satisfaite par les réponses qu'il
 fait sur l'emploi du Temps.

LA VÉRITÉ.

En! quoi, vous n'auriez
 De lire toute votre
 Dans le livre de l'

on-
stu-
en-
no-
eur,
at au
cleve.
occu-
rieux
dans
dans
som-
royait
trom-
don-
per-
sacrer
Tems,
Extrait.
par le
d, qui
que les
inter-
jugé croit
ble avec
onna l'année
français
édie
se sem

vrages qu'il a composés depuis. Esope au Parnasse, Comédie en un acte, en vers, qu'il donna l'année suivante au Théâtre Français, acheva sa réputation, & les Fables ingénieuses qu'il nous a laissées auraient suffi pour la lui mériter.

Charles Etienne Pesselier, des Académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen & d'Angers, était né à Paris le 9 Juillet 1712, d'une très-bonne famille; il montra, dès l'enfance, les dispositions les plus heureuses; ses parens qui jouissaient d'une fortune honnête, n'épargnerent rien pour son éducation. Les progrès rapides qu'il fit dans ses études devancèrent les méthodes lentes & stériles du collège; son application, son esprit pénétrant, un caractère doux & un peu timide, lui eurent bientôt concilié l'estime de ses Maîtres, & l'amitié de ses Collègues. Son goût pour la Poésie se manifesta dès sa première jeunesse; mais les projets de ses parens pour sa fortune, ne lui permirent point de s'y livrer entièrement. Il sacrifia son goût à leurs espérances; sacrifice le plus pénible peut-être, que puisse faire à l'amour-paternel un jeune homme qui

se sent emporté par les premières impulsions du talent. Il se livra à des études bien opposées à sa façon de penser. Après avoir pris les premières notions des affaires chez un Procureur, il passa chez M. Rolland, Avocat au Conseil, qui fit son ami de son Eleve. Quelque étendues que fussent ses occupations, son esprit vif & laborieux trouva le moyen de les abrégier; dans l'intervalle qu'elles lui laissaient, & dans quelques momens qu'il dérobaît au sommeil, il cultivait son talent. Il ne croyait pas s'écarter de ses devoirs, ni tromper les vœux de ses parens, en donnant à la poésie un tems qu'il est permis à ceux de son âge, de consacrer aux plaisirs. Il composa l'*Ecole du Tems*, dont nous venons de donner l'Extrait. Encouragé par son succès, & par le suffrage même de M. Rolland, qui aurait dû être plus intéressé que les Parens de M. Pesselier, à lui interdire un Art que le préjugé croit communément incompatible avec l'esprit des affaires, il donna l'année suivante, au Théâtre Français, *Esoppe au Parnasse*, Comédie en vers, le titre de cette Piece semble annon-

cer une critique de ses Rivaux ; il est peu d'Auteurs qui n'eussent envisagé ce sujet , sous ce point de vue ; mais M. Pesselier avait les mœurs trop douces pour employer , même dans une Comédie , les armes du ridicule. Il préféra de donner aux Auteurs des leçons de morale ; à la vérité un peu froides , mais qui du moins ne l'exposaient ni à la haine , ni à l'envie. Le Génie apprend quelquefois à les braver ; mais il est plus doux de n'avoir point à les craindre. La versification de cette Piece est facile , élégante & bien soutenue.

M. Lallemand de Betz , Fermier-Général , qui travaillait à un système de finances , auquel , peut-être un jour la France devra son opulence & son éclat , reconnu dans les ouvrages de M. Pesselier , ce caractère de probité , si nécessaire à ceux à qui l'Etat a confié le soin dangereux de lui procurer des ressources , sans appauvrir le Citoyen ; il l'attira dans ses Bureaux , & se félicita de se l'être attaché. Les occupations dont M. Lallemand le chargea , l'enleverent pour toujours au théâtre. Son zèle , son application au travail ,
ne

ne lui permirent plus d'entreprendre des ouvrages d'une certaine étendue. Dans ses momens de loisir, il se délassait par la composition des fables, dont il donna un recueil en 1748 ; la morale en est très-bonne, la versification agréable ; mais nous ne dissimulerons point que l'esprit y domine, & qu'il y nuit à cette naïveté & à ces graces simples & ingénues, consacrées à ce genre, lors même qu'il vise au grand & au sublime. M. Pesselier, avec peut-être moins d'esprit que la Mothe, est préférable à lui ; l'un est simple, plus uni ; & si du moins il n'a pas saisi le ton, propre à l'apologue ; il ne s'est point épuisé en efforts pour y atteindre, au lieu que la Mothe s'essaye de toutes manieres pour y réussir : il veut paraître naïf, & n'est qu'affecté ; substituant sans cesse le raisonnement au sentiment, & les réflexions aux images ; la Mothe, quoiqu'il ait crée ses sujets, ne s'est servi de son esprit que pour imiter celui d'un autre ; au lieu que M. Pesselier n'a cherché à imiter personne ; il a, dans ce genre, un successeur qui l'a surpassé. M. l'Abbé Aubert s'est frayé une route nouvelle, sans s'écarter du ton simple & naïf,

le vrai caractère de la fable. Quelquefois à l'exemple de la Fontaine, il a su l'adapter aux Sujets les plus élevés, & se jouer avec les vérités les plus philosophiques, qu'il met à la portée du peuple & des enfans. Son modele plaisait sans y penser. M. l'Abbé Aubert plaît, mais il y pense; au lieu que la Mothe pensait trop, & plaisait rarement.

Le goût de M. Pesselier pour la poésie, ne l'empêcha point de publier un Prospectus raisonné d'un ouvrage sur les Finances, qui supposait les connaissances les plus étendues sur cette matière. Ce Prospectus, en forme de tableau Encyclopédique, lui attira l'attention du Ministère; qui établit pour lui des Bureaux, à la tête desquels il mit l'Auteur, avec des appointemens proportionnés à ses talens & à l'importance de ses travaux.

Il porta ses vues encore plus loin. La Finance tient à la Législation. Il entreprit un *Traité des Loix Coutumières du Royaume*, dont il n'a fait paraître que le discours préliminaire.

Il donna bientôt après au Public, son *Traité d'Education*, en deux volumes in-12.

Des travaux si multipliés, une complexion délicate, une trempe d'esprit vive & forte, devaient nécessairement abrégér ses jours ; il voyait sa santé s'affaiblir, & n'en était ni moins actif, ni moins laborieux ; épuisé de fatigues, il tomba malade au mois de Novembre 1762, languit pendant six mois, & mourut le 24 Avril 1763, regretté de tous ceux qui le connaissaient.

Quelque bien traité qu'il eut été de la fortune, il épuisa la sienne, soit par les frais des recherches que la perfection de ses ouvrages sur les Finances exigeait, & pour lesquelles il avait un nombre considérable de Commis, soit par les bienfaits dont il combla ses parens, qu'il étendit sur ses amis, & même sur des inconnus, dont les talens & l'infortune trouverent en lui des ressources.

Des vérités morales, exprimées avec facilité : de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie, soit en prose, soit en vers, des sentimens rendus quelquefois avec énergie, & plus souvent avec finesse, plus d'esprit que de talent décidé, plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexion que d'images, caractérisent cet Ecrivain ; qui eût acquis un

degré de réputation plus considérable dans la République des Lettres ; si le desir de se rendre utile à sa famille & à ses amis, ne l'eût engagé à donner la plus grande partie de son tems à des occupations sérieuses. Il fut bon citoyen, mari tendre, ami généreux, aimable dans la société par la douceur de son caractère, & par l'enjouement de son esprit. Il n'a jamais rien dit ni écrit qui pût blesser les mœurs, ni la société ; mérite rare dans un siècle où l'audace, si différente du vrai courage, n'a que trop souvent usurpé la considération due aux talens réels.

Il a fait pour le Théâtre Italien, *l'Ecole du Tems*, Comédie en un acte en vers ; pour le Théâtre Français, *Esope au Parnasse*, Comédie en un acte en vers, mêlée de fables, & *la Mascaraade du Parnasse*, qui n'a point été jouée, aussi en vers, & en un acte. On raconte, au sujet de la première de ces deux Pièces, une anecdote assez remarquable. Les Comédiens donnaient à la fois, ce jour-là, trois nouveautés, dont la dernière était *Esope*. La première étant tombée, le célèbre Acteur Montmenil, vint demander au Public si l'on passerait à la seconde. Cette seconde eut

Le même sort : Montmenil vint encore demander si l'on passerait à la troisième. Le Public rit beaucoup, & prit enfin le parti de l'indulgence : la rigueur s'étant épuisée en quelque sorte sur les deux premières nouveautés ; Montmenil joua le rôle d'Esopé ; circonstance, qui d'ailleurs, ne nuisit point au succès de la Piece.

Le recueil de M. Pesselier renferme encore les ouvrages suivans :

Epître à une jeune Muse.

Autre au Public.

Dialogue entre la Jeunesse & la Raison.

Epître à M. Jersain.

Quelques Fables.

Songe de Cidalise à Madame D. . . .
ouvrage en prose.

Ses Fables, un volume in-8°.

Dialogues des Morts, deux parties.

Lettres sur l'Education, deux volumes in-12.

L'Esprit de Montaigne, volume in-12.

Tableau de Paris, un volume in-8°.

Il a fait en grande partie le *Glaneur Français*, trois volumes in-12.

Eloge historique & analyse des Pieces de Théâtre de Fagan, à la tête de l'é-

dition qu'il en a donnée au Public après la mort de l'Auteur.

Idee générale des Finances.

Doutes proposés à l'Auteur de la Théorie de l'Impôt.

Discours préliminaire d'un Traité des Loix Coutumieres du Royaume.

Ses héritiers ont trouvé , après sa mort , une quantité considérable de Pièces Fugitives , Fables , Epîtres, &c. dont on se propose de donner un recueil au Public.



LES MUSES.

*Pièce Dramatique en quatre Parties ,
composée la première d'un Prologue ,
la seconde d'une Tragédie en un acte ,
la troisième d'une Pastorale , & la
quatrième d'un Ballet Pantomime ,
12. Décembre 1738.*

P R O L O G U E.

ARLEQUIN & Silvia se plaignent de ne voir plus leur théâtre aussi fréquenté qu'autrefois ; ils sont surpris de voir paraître une Dame qui s'avance vers eux , & qu'ils ne connaissent point. Arlequin la trouve trop lugubre , & sort pour aller chercher quelques-uns de ses Camarades , pour la recevoir plus dignement. Cette Dame est Melpomene , Silvia lui demande quel sujet peut l'amener sur leur Théâtre , & si ce n'est pas les Parodies qu'on y représente , qui l'ont indisposée contre eux. Melpomene répond qu'elle ne s'est jamais offensée de ces sortes de plaisanteries , & qu'elle les pardonne volontiers à Momus , qui s'égare sou-

Q iv

vent ainsi pour flatter le goût du siècle.

Romagnesi & Mario viennent demander à Melpomene ce qu'elle exige de leurs services. Elle répond qu'elle cherche un asyle parmi eux. Ces deux Acteurs l'assurent qu'ils ne se croient point en état de la seconder, & qu'elle doit retourner sur le fameux théâtre dont elle est en possession, & le seul où elle puisse briller.

M E L P O M E N E.

Ces beaux jours sont passés : hélas ! eh quoi ,
vous mêmes

N'êtes-vous pas instruits de mes malheurs extrêmes ?

On néglige aujourd'hui l'art qui fit autrefois
La gloire de la France & le plaisir des Rois,
Depuis que sous mon nom Caliope trop
vaine ,

A d'un style empoulé , fait retentir la scène ,
Loin d'exciter encor la pitié , la terreur ,
Où je fais tour à tour faire passer un cœur ;
Le Public qu'a séduit son pompeux verbiage,
Ne veut de mots ronflans qu'un bizarre as-
semblage ,

D'Epithetes sans art , de grands vers tous tissés,
Et des traits recherchés ensemble mal eusés ;

Cette simplicité , tableau de la nature ,
Ces nobles sentimens , ma plus chere parure ,
Les caracteres vrais , jusqu'au bout soutenus ,
La conduite , les mœurs , sont-ils encor connus ,

Racine est aujourd'hui traité de Prosaïque ,
La Tragédie enfin n'est plus qu'un Monstre
épique .

Ah ! ce qui met encor le trouble à mes dou-
leurs ,

L'envieuse Thalie acheve mes malheurs ,
Des débris de cet art elle fait tous ses chan-
mes ,

En chaussant le Cothurne , elle arrache des
larmes ,

Et n'a plus de succès qu'en usurpant mes
droits ;

Ainsi je viens tâcher de faire ouïr ma voix
Sur ce même théâtre , où jadis les Corneilles
On fait de ce grand art , admirer les merveil-
les ,

Et c'est le seul moyen que je dois employer ,
Pour supplanter Thalie & la mortifier ,

Je la dois à mon tour chasser de son Em-
pire ,

C'est à vous de répondre à l'ardeur qui m'ins-
pire ,

Liant nos intérêts , tâchons de ramener
Des inconstans , trop prompts à nous abandon-
ner.

Les Comédiens , après quelques difficultés , consentent enfin à se rendre aux vœux de Melpomene. Erato survient , & veut aussi faire jouer une Pastorale sur le même théâtre , ce qui occasionne une petite dispute entr'elle & Melpomene pour la préférence ; mais Arlequin voyant paraître Thalie , s'écrie , voici celle qui les mettra d'accord. Il prie instamment cette Muse de le débarrasser de deux extravagantes , dont l'une veut lui faire prendre la houlette , & l'autre chauffer le cothurne.

Thalie est surprise des prétentions de ses sœurs ; elle demande à Melpomene si elle se fera annoncer sous le nom de la Comédie , ce qui occasionne une nouvelle dispute sur le comique larmoyant , dont Thalie veut que Melpomene soit l'Auteur , & dont Melpomene veut donner l'invention à Thalie ; enfin Arlequin veut chasser la Tragédie & la Pastorale. La première dit qu'elle défendra ses droits ; Mario se déclare pour elle , & Silvia prend le parti d'Erato ; Arlequin embrasse Thalie , dont il ne

veut pas se séparer , & Romagnesi qui a demeuré neutre , est pris pour arbitre entre les Muses. Il veut les réunir & les garder toutes trois. Melpomene & Erato y consentent ; mais Thalie piquée qu'on veuille partager son empire , aime mieux le laisser en proie à ses sœurs , & fort en disant :

Ah ! quel plaisir lorsqu'on les sifflera ,
C'est vainement qu'on me rappellera.

Arlequin est fâché du départ de Thalie. Il s'en console par l'arrivée de Terpsicore qui entre avec Euterpe ; on reçoit quelques airs à danser de celle-ci, mais on prie l'autre de vouloir bien imiter les jeux de Thalie. Terpsicore y consent & forme un divertissement avec sa suite, par où finit cette première partie , où Melpomene parle toujours en grands vers ; Thalie en vers de dix syllabes ; Erato en vers libres , & les Acteurs en prose.



P H A N A Z A R.

Tragédie , seconde Partie , 1738. (1)

MÉRODACH qui a découvert la passion que Phanazar a pris pour sa fille Nicie , lui ordonne de ne point rejeter les vœux de ce favori de Belus , quoiqu'il soit d'une naissance très-obscure.

Nicie , restée seule , se réjouit d'un ordre très-favorable à ses desirs. Elle aimait en secret Phanazar & son amour peut éclater sans crainte. Phanazar vient chercher Mérodach , mais ne trouvant que sa fille , il saisit avec joie cette occasion de lui parler de son amour ; il lui fait une déclaration fort vive , quoiqu'à mots couverts. Enfin enhardi par quelques réponses flatteuses , de la part de Nicie , il avoue qu'elle est l'objet qu'il adore , & se jette à ses genoux. Mérodach , qui l'a sans doute observé , arrive & feint d'être en courroux de la témérité de Phanazar. Nicie , surprise , veut s'excuser ; son pere lui ordonne de

(1) La scène est à Babylonne.

~~Se~~ retirer, & Mérodach reproche ensuite à Phanazar son audace, en lui demandant si les bornes de Belus lui ont fait oublier sa vile extraction, Phanazar répond dignement sur le reproche de sa naissance, & excuse sa témérité par la violence de l'amour : Mérodach réplique que les fautes de l'amour ne peuvent être excusables, qu'autant qu'il est porté à l'excès ; & flattant ainsi cet Amant d'un doux espoir, s'il est prêt à faire un grand effort pour le servir, il en ranime si fort l'ardeur, que ce Prince a lieu de tout attendre. Il lui apprend que pour venger son pere, que Belus a fait périr, il a résolu de lui ravir le jour & l'Empire. Il exige de Phanazar qu'il lui livre l'entrée de la chambre du Roi, pour le poignarder, lui promettant Nicie à ce prix. Phanazar est saisi d'horreur, Mérodach s'en apperçoit, & lui dit :

Tu trembles maintenant, tu crains de t'engager.

PHANAZAR.

Je tremble, mais du crime & non pas du danger.

Il ne balance pas, & refuse au Prince

de leconder sa fureur. Celui-ci lui pardonne ces premiers mouvemens, & tâche de le gagner en lui rappelant les douceurs qu'il peut attendre de l'amour.

PHANAZAR.

Tu cherches vainement à tromper ma raison,
Mon cœur qu'a révolté ta noire trahison,
Démêle avec horreur ce lâche stratagème,
Prends de plus dignes soins & rentre dans toi-même;

Si ton avidité pour le suprême rang,
Si la soif de régner, non de venger ton sang,
Des devoirs de sujet effacent la mémoire,
Laisse au moins dans ton cœur quelque place
à la gloire;

Que l'admiration trop due à ce Héros,
Ses exploits inouis, ses immortels travaux,
Que le bien, la grandeur, l'amour de la Patrie,
Pour ce fameux Monarque, apaisent ta fureur !

Est-il rien sous tes yeux qui ne parle pour lui,
Et contre ton forfait ne s'élève aujourd'hui ?
Regarde ces Palais, cette superbe Ville,
Le séjour des beaux Arts, & des talens l'azile,
Qui fait de l'Orient trembler les plus grands
Rois,

Qui peut-être à l'Asie un jour fera des loix ;
Regarde cette rive, où l'onde renfermée
Brave des vents fougueux la rage envenimée,
Où nos Vaisseaux jadis inconnus sur les Mers,
Apportent des trésors du bout de l'Univers ;
Et songe que ces lieux en moins d'un demi
lustre,

Ont acquis par lui seul, & leur force, & leur
lustre,

Qu'ils n'étaient de Limon qu'un tas marécageux,

Et du tigre affamé que le repaire affreux.

Vois ces Peuples polis, généreux, équitables,
Et songe qu'ils sont nés presque aussi peu traitables,

Que les Monstres formés dans nos brûlans
climats ;

Si le Ciel te faisait régner sur ses Etats,
Tenterais-tu pour nous ce qu'acheva son zèle ?

Les périls te prêtant une force nouvelle,

Irais-tu de ton rang, quittant la Majesté,
Aux emplois les plus vils rabaisant ta fierté,
Chez cent Peuples divers, jaloux de leurs
maximes,

Etudier leurs mœurs, sonder leurs loix sublimes,

Enlever leurs vertus , leurs arts & leurs secrets ,

Et les porter ensuite à tes heureux Sujets ?

Toi qui veux par le crime envahir la couronne ,

Pour apprendre à régner , descendrais-tu du trône ?

Mérodach ne se rend point à de si nobles sentimens ; il emploie au contraire , les dernières armes qui lui restent , pour vaincre la fidélité de Phanazar. Il appelle sa fille , & lui dit que son Amant est peu jaloux de la mériter ; Nicie restée avec Phanazar , lui reproche d'abord son peu d'ardeur ; mais lorsqu'elle est instruite du crime dont elle doit être le prix , elle n'en ressent pas moins d'horreur que son Amant ; elle lui avoue sa tendresse , mais elle lui défend d'obéir ; elle le prie seulement de ne point découvrir le complot criminel de son père.

Un seul mot , j'en frémiss , ferait périr mon père ,

Ah ! si vous exposiez une tête si chère ,

Mon cœur d'horreur pour vous déformais animé ,

Vous haïrait autant qu'il vous aurait aimé.

Nicie fort & Phanazar demeure dans une cruelle perplexité, il voudrait obéir à sa Maîtresse, mais son devoir lui parle avec empire & le détermine à tout découvrir à son Maître. Ce qu'il doit à un Roi si généreux se présente d'un côté ; le danger que court son Amante s'offre de l'autre ; l'amour & le devoir, l'honneur & la reconnaissance le déchirent tour à tour : il s'écrie,

Quel parti, juste Ciel, prendrai-je désormais ?
Faut-il toujours combattre, & ne vaincre jamais ?

Son trouble s'accroît à l'aspect de Belus qui arrive, & vient lui faire part de ses nouveaux projets contre Zoroastre, Roi de la Bactriane, son ennemi, qui est sur le point de détrôner Arbace, Roi des Medes, son allié.

Pendant tout ce détail, Phanazar agité n'écoute le Roi qu'avec une distraction dont ce Prince s'apperçoit aisément, il lui en demande le sujet. Phanazar veut se contraindre ; mais Belus ne s'y trompe pas, & presse de nouveau son favori avec des marques d'amitié auxquelles Phanazar ne peut plus résister il se jette aux pieds de son Maître &

s'avoue coupable ; il se fait un crime d'avoir pu hésiter à lui révéler la conspiration qui se trame contre lui ; enfin pressé par le Roi d'en nommer le chef, en deux mots il se justifie ; il remplit son devoir & demande grace pour le coupable.

PHANAZAR.

C'est. . .

BELUS.

Qui ?

PHANAZAR.

L'Auteur des jours de celle que j'adore.

BELUS, *le relevant.*

Il suffit, je conçois, quel trouble était le tien ;
Mais tu fais mes bontés, achève & ne crains
rien.

Phanazar, rassuré, avoue tout, & le Roi exige de lui qu'il feigne de se rendre aux promesses de Mérodach, & qu'il tâche par ce moyen de connaître tous les complices ; Phanazar promet d'obéir, & Belus entendant venir le Prince, se retire en un lieu, d'où il pourra tout apprendre par lui-même : la scène qui se passe entre Mérodach & Phanazar, est traitée avec beaucoup

d'art ; ce dernier arrache au traître tout le secret de la conspiration, dans laquelle plusieurs chefs de l'armée, des Grands & du peuple sont entrés.

Mérodach, convaincu du succès de l'entreprise, sort pour l'aller hâter : Belus revient sur la scène, ordonne à un Garde de faire arrêter les principaux complices qu'il lui nomme, & commande à un autre de suivre Mérodach, & de l'amener avec Nicie. Frapé de cet abominable complot, il se retourne vers Phanazar, & lui dit :

Aurais-je dû m'attendre à ces complots atroces
Mon amour a tout fait pour des Peuples fé-
roces ,

Sans mœurs, sans sentimens, dans les Forêts
épars,

Je leur donne des Loix, des Villes & des
Arts ;

De Monstres indomptés j'ai cru faire des hom-
mes ,

Que dis-je ? en nos souhaits, aveugles que
nous sommes ,

Je n'ai dans mes travaux que trop bien réussi ,
Ils sont hommes , hélas ! j'en suis bien éclair-
ci ,

Qui, pour la perfidie & pour l'ingratitude,

N'ont-ils pas des humains déjà pris l'habitude ;

Ces vices inconnus des Lyons & des Ours ,
Ne me montrent-ils pas l'effet de mes secours.

Les Gardes amènent Mérodach , à qui Belus reproche son crime. Nicie vient se jeter aux genoux du Roi , pour l'attendrir en faveur de son pere ; elle éclatte contre Phanazar. Belus lui répond qu'il l'a servi en fidele sujet & qu'il n'en est que plus digne de son estime. Par gradation il se radoucit sur le crime de Mérodach , & pardonne enfin à ce Prince , mais à cette condition expresse , qu'il ne gardera aucun ressentiment contre Phanazar , & qu'il lui donnera sa fille en mariage ; il ajoute :

Apprends qu'un si beau sang , que tant d'ap-
pas sont faits

Pour le prix des vertus , & non pas des for-
faits.

Mais Mérodach est peu sensible aux bontés du Roi , il entre dans une fureur extrême contre celui qui l'a trahi , & se tue en ordonnant à sa fille d'é-

ter tout espoir à l'ingrat Phanazar. Nicie obéit & défend à son Amant de jamais paraître à ses yeux. Belus rassure son favori, fait renaître dans son cœur l'espérance de posséder l'objet de son amour, en le comblant de nouveaux bienfaits ; & Phanazar finit la Piece en témoignant ainsi ses sentimens à son Prince.

Ah ! de tant de grandeurs je suis bien moins flatté ,

Que de savoir vos jours en sûreté.

Nous ne dirons rien de la Pastorale , qui faisait la troisieme partie , & qui ne disait rien elle-même.

Le Prologue de ce Spectacle parut ingénieux ; la Pastorale qui était intitulée Agatine , fut trouvée froide ; mais la Tragédie par sa conduite , son intérêt , sa versification , sur-tout par la noblesse des sentimens , fut généralement applaudie , & l'on vit avec plaisir toutes ces beautés réunies en un seul acte. Cette Tragédie devait d'abord paraître sous le titre de Minzikof , mais la permission ayant été refusée à l'Auteur , il en changea le titre ; quelques

circonstances ; & le Czar Pierre , Empereur de Russie , fut transformé en Belus , Roi d'Assyrie , elle a depuis été rétablie sous son vrai titre dans l'édition qui s'en est faite à la Haye , & on y a corrigé des fautes d'histoire , de géographie & de chronologie , qu'un changement précipité , avait obligé d'y commettre. Le même Auteur a donné au Théâtre Français trois Tragédies. Teglis, Childeric & Megare ; ses Œuvres imprimées en trois volumes , contiennent de plus , l'Enlèvement Imprévu , la Vengeance Trompée , les Amours des Grands Hommes , Opéra , & Léandre & Hero , Ballet lirique. Pierre Moran , était Gentilhomme ; ce qui lui arriva à la première représentation de l'Esprit de Divorce , suffit pour faire connaître son caractère , il commença à travailler pour le Théâtre en 1738 ; & il est mort en 1757.



O R P H É E.

*Ballet - Pantomime , quatrieme Partie,
1738.*

LE Théâtre représente l'avenue des Enfers, Orphée y arrive seul en déplorant la perte de sa chere Euridice : des Monstres infernaux veulent lui fermer l'entrée de ce fatal séjour. Orphée joue de la lyre , & les Monstres charmés s'apaisent & se retirent ; d'autres Monstres leur succèdent ; Cerbere , Caron , les Parques, les Furies , tous s'opposent à son passage & se laissent fléchir par la douceur des sons qu'il tire de sa lyre. Alors l'enfer s'ouvre, Pluton y paraît sur son thrône avec Proserpine , & les autres Divinités infernales ; il est surpris de l'audace du mortel qui ose pénétrer jusques dans son empire , il donne même des marques de son courroux , mais il éprouve bientôt la puissance de l'art enchanteur d'Orphée , qui dans ce moment tire de sa lyre les sons les plus tendres & les plus touchans , pour fléchir ce Juge sévere ; il se jette à ses genoux, & lui

déclare le sujet de son désespoir. Pluton qui n'est pas moins attendri que Proserpine, se rend aux desirs d'Orphée, il ordonne qu'on lui ramene Euridice, mais il explique à quelle condition il peut la posséder.

Orphée se livre à la joie, sa tendre épouse paraît, & comme il n'ose la regarder, il lui fait entendre par ses mouvemens, qu'elle doit le suivre sans s'offrir à ses regards. On entend quelque bruit, Orphée en est allarmé; le bruit redouble, la peur les sépare; des monstres paraissent, le fidele époux craint pour sa chere Euridice, il s'empresse de la chercher, & l'apperçoit entre les bras des furies qui l'obligent de rentrer dans les enfers. Orphée ayant laissé échapper un de ses regards sur elle, plusieurs furies charmées d'avoir enlevé Euridice à son époux, viennent encor le tourmenter par des demonstrations très-vives & très-pressées.

Orphée se livre à toute sa douleur, il succombe, se jette presque mort sur un rocher, & les furies se retirent.

Le théâtre change & représente une vaste campagne, qui offre plusieurs points de vue agréables. Des Bacchantes qui reviennent de célébrer leurs orgies,

orgies entourent Orphée , & veulent l'obliger à prendre part à leurs jeux ; il s'en défend , elles le saisissent ; il veut fuir , elles le poursuivent & le frappent de leurs tyrſes , leur fureur augmente , elles le poursuivent jusques sur le rocher , & ne pouvant échapper à leur fureur , il se précipite.

A l'instant on voit un Vautour descendre des cieux ; il enleve sa lyre , qui , transformée en un astre brillant , va prendre place parmi les signes célestes.

Les Bacchantes recommencent leurs danses avec de nouveaux transports , qui finissent le divertissement avec beaucoup de vivacité.

Ce Ballet ingénieux est de la composition de M. Riccoboni , & la musique de M. Blaise ; Basson de la Comédie Italienne.

Ce spectacle complet est , comme on l'a déjà dit , de M. de Morand , & fut très-bien reçu du Public ; toutes les parties n'en eurent pas cependant un égal succès ; le Prologue parut ingénieux ; mais un peu long , & la Pastorale très-froide , quoique bien versifiée ; mais la Tragédie eut une victoire complète ; conduite , intérêt ,

verification, tout fut également applaudi, & l'on vit avec plaisir toutes ces beautés rassemblées dans un seul acte, ce qui avait été tenté plusieurs fois sans succès. On ôta, après les premières représentations, le Prologue & la Pastorale, pour ne point laisser d'ombre à la gloire de l'Auteur.

LES SINCERES.

Comédie en un acte en prose,

13 Janvier 1739. (1)

UN Valet & une Soubrette veulent brouiller deux Amans, qui font profession d'une sincérité ridicule & hors de saison. Ils se servent pour y parvenir de cette même franchise, qui dégénere en vice quand elle est portée à l'excès. Ils irritent la Maîtresse contre l'Amant, parce que ce dernier a dit trop librement ce qu'il pensait au sujet de la Maîtresse, & c'est cette brouillerie qui fait le dénouement de la Piece.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ni le Valet, ni la Suivante n'ont aucun intérêt à la brouillerie, & qu'au lieu

(1) La scène se passe en Campagne, chez la Marquise.

que dans la plupart des autres Comédies, les Domestiques veulent marier leurs Maîtres, pour être plus à portée de se marier eux-mêmes, ceux-ci commencent par s'assurer entr'eux d'une indifférence réciproque, pour se mettre hors d'intérêt, & pour agir conformément à leurs intentions. Il y a bien de l'apparence que l'Auteur des *Sincères*, a voulu se distinguer des autres par une route moins battue.

Les deux Valets font l'exposition de la Piece, par les deux portraits de leurs Maîtres; Lisette commence par celui de la Marquise.

. L I S E T T E .

Il y a bien des choses dans ce portrait là : en gros, je te dirai qu'elle est vaine, envieuse & caustique; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités; impitoyablement muette à cet égard, & muette de mauvaise humeur, fière de son caractère sec & formidable, qu'elle appelle austérité de raison, elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, & se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié, pourvu qu'elle y prime, il

faut que son amie soit sa sujette, & jouisse avec respect de ses bonnes grâces ; c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui vous le permet ; vous êtes à elle, vous la servez & elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons ; sans son esprit qui la rend méchante, elle aurait le meilleur cœur du monde ; vos louanges la chagrinent, dit-elle ; mais c'est comme si elle vous disait : louez-moi encore du chagrin qu'elles me font. Quant à moi, j'ai là-dessus une petite manière qui l'enchant, c'est que je la loue brusquement, du ton dont on querelle. Je boude en la louant, comme si je la grondais d'être louable, & voilà surtout l'espece d'éloge qu'elle aime, parce qu'il n'a pas l'air flatteur, que la vanité hypocrite peut le savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste & qui la coëffe. Dans les premiers jours je tâchai de faire de mon mieux, je déployai tout mon savoir faire. Eh ! mais Lisette, finis donc, me disait-elle, tu y regarde de trop près, tes scrupules m'ennuyent ; moi j'eus la bêtise de la prendre au mot, & je n'y fis plus tant de façon, je l'expédiai un peu aux dépens de ses grâces. Oh ! ce n'était pas là son compte, aussi me

brusquoit - elle ; je la trouvais aigre , acariâtre — vous êtes gauche , laissez moi , vous ne savez ce que vous faites — mais , dis-je , d'où cela vient-il ? je le devinai , c'est que c'était une coquette qui voulait l'être sans que je le sçusse , & qui prétendait que je le fusse pour elle ; son intention , ne vous déplaît , était que je fisse violence à la profonde indifférence qu'elle affectait là dessus. Il falloit que je servisse sa coqueterie sans la connaître , que je prisse cette coqueterie sur mon compte , & que Madame eut tous les bénéfices des friponneries de mon art , sans qu'il y eut de sa faute.

Frontin paie Lisette , du portrait qu'elle vient de lui faire de la Marquise sa Maîtresse , par celui d'Ergaste son Maître.

FRONTIN.

Il dit ce qu'il pense de tout le monde ; mais n'en veut à personne ; ce n'est pas par malice qu'il est sincère , c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par là. Si pour paraître franc il fallait mentir , il mentirait ; c'est un homme qui vous demanderait volontiers , non pas m'estimez-vous ? mais êtes-vous étonné de moi ? Son but

n'est pas de persuader qu'il vaut mieux que les autres ; mais qu'il est autrement fait qu'eux , qu'il ne ressemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur disant leurs défauts ; lui , vous le comblez d'aïse , en lui parlant des siens , parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir ; aussi personne ne dit - il tant de mal de lui que lui-même : il en dit plus qu'il n'en fait à son compte. Il est si imprudent , il a si peu de capacité , il est si borné , quelquefois même si imbécille , que je l'ai entendu s'accuser d'être avare , lui qui est libéral , surquoi chacun leve les épaules , & il triomphe. Il est connu par-tout pour homme de cœur , & je ne désespere pas que quelque jour il ne dise qu'il est un poltron. Voulez - vous qu'il parle de vous en meilleurs termes qu'il ne ferait de son meilleur ami , brouillez-vous avec lui , la recette est sûre : vanter son ami , cela est trop peuple ; mais louer son ennemi , le porter aux nues , voilà le beau. L'autre jour un homme contre qui il avait un Procès , & qui le connaissait bien sans doute , vint lui dire , tenez ne plaidons plus , jugez-vous vous même , je vous prends pour arbitre : là-dessus , voilà mon homme qui s'al-

lume de la vanité d'être extraordinaire ; le voilà qui pèse , qui prononce gravement contre lui , & qui perd son Procès , pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même. Il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde.

Il est aisé de voir que ces deux caractères , quoiqu'affectant tous deux d'être sincères , sont pourtant fort différens l'un de l'autre. La Marquise ne l'est que par un raffinement de coquetterie , & Ergaste ne le veut paraître , que pour se donner un relief de singularité.

Quoi qu'il en soit , voilà l'unique motif qui porte le Valet & la Suivante , à rompre un mariage qui ne leur importe aucunement. Ils ne savent d'abord comment ils s'y prendront : ils doivent paraître brouillés ensemble , sans prévoir où cela pourra les conduire.

L I S E T T E.

Je ne saurais t'expliquer mon projet , j'aurais de la peine à me l'expliquer à moi-même. Ce n'est pas un projet , c'est une confusion d'idées fort spirituelles , qui n'ont peut-être pas le sens

commun ; mais qui me flattent : je verrai clair à mesure , à présent je n'y vois goutte. J'apperçois pourtant en perspective des discordes , des querelles , des dépits , des explications , des rancunes ; tu m'accuseras , je t'accuserai , on se plaindra de nous , tu auras mal parlé , je n'aurai pas mieux dit ; tu n'y comprends rien , la chose est obscure : je hasarde , je te conduirai & tout ira bien.

Lisette espere sans-doute , profiter de tout ce que le hasard fera naître ; le reste est entre les mains de l'Auteur , qui ne doute point que la sincérité d'Ergaste , ne fournisse à Frontin & à Lisette de quoi le brouiller avec la Marquise , ce qui ne tarde pas à arriver. Dorante vient avec Araminte , ce Dorante aime la Marquise , qui lui préfere Ergaste , parce que ce dernier , ayant la réputation d'être sincere , flatte plus sa vanité , par les moindres éloges qu'il fait de sa beauté , que Dorante , par tout ce que sa passion lui peut inspirer de plus pathétique.

Lisette , par bonté de cœur , promet à Dorante de lui faire épouser la Marquise sa Maîtresse , & Frontin , de son côté , dit à Araminte , qu'il prend la

Liberté de lui transporter Ergaste son Maître. Lisette reprend la parole, & dit à Frontin, que ce ne sera pas faire un grand présent à Araminte, en lui donnant Ergaste pour époux : Frontin dit à peu près la même chose de la Marquise, & Dorante irrité, lui dit qu'il lui donnerait cent coups de bâton, sans la considération qu'il a pour son Maître. Ergaste survient, & trouvant Dorante en colère, il lui en demande la raison ; Dorante se contente de lui dire que son Valet est un insolent.

FRONTIN, *à son Maître.*

Ah ! Monsieur, si la sincérité loge quelque part, c'est dans votre cœur : parlez, la plus belle femme du monde, est-ce la Marquise ?

E R G A S T E.


Non, la Marquise est aimable, & non pas belle ; sans aller plus loin, Madame (montrant Araminte) a les traits plus réguliers ; mais que veut dire cette mauvaise question ?

Il n'en faut pas davantage à Frontin & à Lisette, que ce trait de sincérité ; ils en instruisent la Marquise, qui

B.w

rompt son mariage avec Ergaste. Celui-ci a beau vouloir donner un sens favorable à sa décision, en disant à la Marquise qu'elle a, par dessus la beauté d'Araminte, l'avantage d'être plus aimable qu'elle; toutes ces explications lui paraissent frivoles ou forcées, elle lui donne son congé, & rend justice à Dorante qu'elle avait toujours maltraité; & Ergaste se console de cette préférence auprès d'Araminte, qui le dédommage de l'injustice de la Marquise.

Cette Comédie, qui est de M. de Marivaux, fut très-applaudie à la première représentation; mais le Public lui rendit justice par la suite, & sans se laisser éblouir par les détails, il en jugea le sujet peu intéressant, & l'intrigue ridicule. En effet, l'action n'a nulle consistance, & si l'on retranchait tout ce qui n'est que conversation, il ne resterait pas de quoi faire deux scènes. Cet Auteur abusait quelque fois de son esprit, & un homme célèbre l'a très-bien jugé, en disant qu'il s'amuse à peser des riens dans des balances de toiles d'araignées.



ALCESTE.

1739.

L'OPÉRA ayant remis la Tragédie lyrique d'Alceste, les Comédiens Italiens redonnerent aussi leur Parodie, dont nous avons fait l'extrait en 1728; mais ils y ajoutèrent des Couplets qui méritent d'être rapportés, parce qu'ils font la critique des Ouvrages qui furent donnés dans ce tems là. Ils sont placés dans la scène de Caron, qui passe les ombres aux enfers.

L'OMBRE DE BELUS (1)

AIR: L'autre jour deffous un Ormeau.

Cher Caron, tu vois un Héros

De Moscovie,

Transplanté fort mal à propos.

En Assyrie,

Quoiqu'applaudi fortement,

L'on m'a vû promptement,

Finir ma triste vie.

(1) Dans l'acte de la Tragédie des Muses.

R. vj.

C A R O N.

Pour avoir plus de crédit ,
 Vous étiez trop petit.

L' O M B R E.

AIR: *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Dans ma petite Tragédie ,
 Je n'ai pourtant rien oublié ,
 A l'amour , à la perfidie ,
 J'opposais l'honneur , l'amitié ,
 Enfin l'ame était attendrie.

C A R O N.

Oui , les Acteurs faisaient pitié:

AIR: *Des Pèlerins.*

Quel est cette Ombre épouvantable ,

L' O M B R E.

Je suis Médus , (1):
 Qui par un malheur effroyable ,
 N'existe plus ;
 En vain pour prolonger mes jours ,
 Mes mains hardies ,
 Avaient emprunté le secours
 De quinze Tragédies.

(1) Tragédie de Deschamps , donnée sans succès.

C A R O N.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Quelle est cette ombre ridicule.

L' O M B R E.

C'est mon soutien le somnambule , (1) :

N'est-il pas rempli d'agrément ?

Dites, mon cher , que vous en semblez

C A R O N

Que vous étiez nés justement

Tous les deux pour mourir ensemble.

Une autre O M B R E.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Je suis la dolente Alceste ,

Passé-moi , mon cher Caron.

C A R O N.

Mélas ! dans ce jour funeste ,

Je vous passe tout de bon ,

Contre vous le sort décide ,

Vous demeurerez là-bas ,

Et pour le coup , votre Alcide

Né vous en tirera pas.

(1) Comédie en un acte , par un anonyme
donnée & tombée le même jour que Médus.

LE RIVAL FAVORABLE.

Comédie en trois actes, en vers,

30 Janvier 1739. (1)

LA Fleur, Valet de Chambre de Damon, demande à Marton, Suivante de Clarice, quel est le retour que son Maître peut espérer de sa Maîtresse, qu'il soupçonne d'être un peu coquette.

MARTON.

Non, l'ame de Clarice est plutôt indécise,
C'est l'inégalité qui la caractérise,
Son cœur, depuis qu'il est combattu par l'a-
mour,
Semble en bizarrerie augmenter chaque jour,
Il veut vaincre sa flâme, & cet effort extrê-
me,
Le rend à tout moment différent de lui-même;
Le matin, l'humeur gaie; à midi, l'esprit
noir;
Prude l'après dînée, & coquette le soir;
Hier le sentiment était seul sa manie,

(1) La scène est à Paris, chez Clarice.

Et l'esprit aujourd'hui sera sa fantaisie,
Elle était disposée au mieux en se levant ,
Et l'amour l'emportait, j'en ai même un garant.

Ce garant dont parle Marton est un billet tendre , dont elle a été chargée pour Damon ; mais elle ne le trouve plus dans sa poche. Elle prie la Fleur de n'en point parler à son Maître ; ce qui la console de l'avoir perdu , c'est qu'il n'est pas signé. Elle ajoute que ce billet n'est plus de saison , attendu que sa Maîtresse lui paraît vouloir changer , & que pour y parvenir , elle semble approuver les soins d'un jeune Robin , nommé Léandre , qui l'amuse par son babil. La Fleur parle à Marton de l'amour qu'il a pour elle ; il n'est pas trop satisfait de sa réponse , & leur conversation est interrompue par l'arrivée de Damon.

La Fleur annonce à Damon que Léandre est son Rival , tout son ami qu'il est. Damon ne le croit pas redoutable ; mais la Fleur lui fait entendre que tel qu'il est , il pourrait bien le supplanter : voici la raison qu'il en donne.

Il a de l'enjouement , du jargon , du caquet ;
 Il est avantageux , je crains pour votre flamme ;
 Avec ces armes-là l'on subjugué une femme.

Léandre vient & d'un air enjoué ,
 Il avoue à Damon qu'il est son Rival ,
 & qu'il vient lui proposer des arrange-
 mens dans cette rivalité , qui pourront
 empêcher de les désunir.

L É A N D R E.

Soyons Rivaux unis ; nous devons par pru-
 dence.

Faire agir l'artifice & non la violence ,

Conduisons-nous ici comme on fait au Palais ,

Et menons notre amour comme on mène un

Procès ,

Sollicitons sans bruit ; notre Juge est Clarice ;

Appliquons tout notre art à la rendre propice ;

Attachons-nous au tour , le succès en dépend ;

C'est par lui qu'un Procès devient bon ou mé-
 chant ,

Et puisqu'enfin l'Amant au Plaidcur est con-
 forme ,

Pour emporter le fonds , faisons valoir la
 forme.

Damon paraît charmé de l'allégorie ;
 & répond au Robin :

Je compte uniquement sur elle , & nous verrons

Si la forme , Léandre , emportera le fonds.

Comme Léandre est fort avantageux , il propose à Damon le parti d'une fête galante , que le gagnant donnera à Clarice aux dépens du perdant ; il est si sûr de son fait , qu'il dit à son Rival en tirant sa montre :

Tiens , il est bien-tôt
Cinq heures & demie , aux trois quarts de
plein faut ,

Je déclare ma fiâme , & sa fierté dispute
Une seconde ou deux ; j'insiste une minute ,
A six heures pour moi sa fierté s'adoucit ,
Je te déboute à sept & je l'épouse à huit.

Damon , peu intimidé de la gasconade , accepte le parti & se retire.

Léandre fait connaître dans un monologue , qu'il a ramassé la lettre que Marton a laissé tomber de sa poche , & qu'il veut en tirer parti n'y ayant ni suscription ni signature.

Clarice vient avec Marton à qui elle dit , qu'elle ne veut point d'Amant déclaré : elle renient Léandre qui veut

se retirer. Au premier mot d'amour qu'il prononce, elle l'arrête tout court ; mais comme il croit que ce n'est que le mot d'amour qui l'effraie, il l'assure qu'il ne le prononcera plus, & que lorsqu'il lui dira *bon jour* ou *bon soir*, cela voudra dire *je vous aime*, & il la quitte promptement en lui disant *bon soir*.

Quelque plaisir que Clarice goûte à la conversation de Léandre, son cœur décele le penchant qu'il a pour Damon, & elle en fait l'éloge, même en parlant de son Rival.

C'est l'esprit du jour, c'est celui du grand monde,

Et qu'on doit préférer à l'étude profonde ;

Sa conversation d'aurant plus me séduit,

Qu'il parle selon moi, comme Damon écrit,

Et tu fais que Damon écrit mieux que personne,

Ses billets sont charmans par le tour qu'il leur donne,

C'est par-là qu'il m'a plu.

Cependant, Damon qui arrive reçoit un très-mauvais accueil de Clarice ; elle le quitte en lui disant qu'il doit se priver de sa vue.

Mon repos le desiré

Et mon bonheur le veut, ces mots doivent
suffire,

Ne me revoyez plus, adieu.

Damon qui ne comprend rien à tout ce qu'il vient d'entendre, demande à Marton, si Léandre l'emporte sur lui dans le cœur de son infidelle Maîtresse, & Marton tâche de le consoler ainsi :

Puisqu'il faut rassurer votre esprit allarmé,
Léandre plaît, Monsieur, mais vous êtes aimé.

Damon veut rendre à Clarice inconstance pour inconstance ; il croit même sentir l'indifférence succéder à l'amour, & le calme à l'agitation ; mais il en parle de manière à faire connaître tout le contraire.

Au second acte, Marton apprend à Frontin que Clarice rappelle son Maître ; mais à condition qu'il ne reviendra chez elle que comme ami, & point du tout comme Amant. Damon, charmé de son rappel, que Frontin vient de lui annoncer, demande, avec un ton de confiance à Léandre, en quel état sont ses affaires auprès de Clarice ; Léandre affecte un air de modestie,

pour mieux faire donner Damon dans le piège qu'il lui prépare, & sur lequel il a déjà prévenu Arlequin son Valet : en effet, celui-ci vient lui dire qu'un Page demande à lui parler. Léandre apprend à Damon, que c'est un billet doux qu'un Duc lui demande pour une nouvelle Maîtresse, & il prie Damon de l'écrire pour lui.

J'ai le don de parler, & toi celui d'écrire.

Fais-moi donc ce plaisir, Damon, je t'en conjure,

Je ne suis pas ingrat, écris, écris pour moi,
Et quand tu le voudras, je plaiderai pour toi.

Damon, après avoir résisté, se rend à la prière de Léandre, il écrit ce qu'il lui demande, & il se retire ; mais ce perfide ami, se confiant au piège qu'il a dressé, arrête Damon, & lui fait voir le billet que Marton a perdu, & qu'il a trouvé ; comme il est sans adresse, il n'est pas difficile que Damon croie qu'il a été écrit à son Rival qui le lui présente, & il y lit ces paroles :

» Non, je ne puis plus m'en défendre,
» il faut que je vous aime malgré
» moi ; si mon repos vous est cher,

« ne me revoyez plus ; votre présence
» & vos discours me causent trop de
» trouble & trop d'agitation Mais ,
» non , revenez plutôt , je suis trop in-
» quiète & trop ennuyée quand je ne
» vous vois pas , & tourment pour
» tourment , je préfère le trouble à
» l'inquiétude & l'agitation à l'ennui ».

Damon est si outré de ce qu'il vient de lire , qu'il sort brusquement & emporte le billet.

Léandre se console aisément du larcin que Damon lui fait , il n'est occupé que de l'usage qu'il veut faire de la lettre , qu'il vient d'écrire à sa prière.

L É A N D R E.

Il vient de me prêter des armes contre lui ,
Et son billet fera son Arrêt aujourd'hui ;
Celui qu'il tient de moi , l'écarte & m'en dé-
livre ,

Mon plan n'est plus douteux , & je n'ai qu'à
le suivre

Pour jouir du succès qu'espère mon amour.

Clarice arrive au gré de la nouvelle perfidie que Léandre a imaginée ; après l'avoir badiné quelque tems , de l'ingénieux moyen qu'il a employé pour ne

lui plus parler d'amour, dans les termes ordinaires, elle vient à plaindre Damon, sur les inquiétudes que pourra lui causer cet innocent commerce d'esprit; Léandre lui répond, que Damon n'en prendra nulle jalousie, puisqu'il a lui-même pris de nouveaux engagements. Clarice d'abord, croit que Damon lui est trop attaché, pour qu'elle doive craindre ce changement; mais Léandre l'en convainc, en lui remettant le billet qu'il a fait écrire à Damon, & qui est conçu en ces termes :

» L'approbation que vous avez
» donnée à ma tendresse mérite tous
» mes remerciemens; je me rappelle
» vos bontés avec transport, elles for-
» ment dans mon cœur un lien qui
» m'attache à vous pour jamais, & qui
» rompt tout autre engagement. Ma
» Déesse, ne soyez donc plus jalouse
» de la Dame en question, avec tant
» de jeunesse & de beauté peut-on
» craindre une Rivale? Que n'ai-je
» un plus grand sacrifice à vous fai-
» re! ».

Clarice dissimule par fierté, le coup mortel que ce billet vient de lui porter; elle demande à Léandre, comme

par un simple mouvement de curiosité le nom de sa Rivale ; & Léandre lui nomme au hasard le nom d'Eliante ; mais par malheur pour lui , cette même Eliante arrive à l'instant , pour faire un médiateur , dont elle a été priée par Clarice. Léandre se trouve dans un grand embarras , & prie Clarice de ne point parler du billet ; mais il lui est impossible de rester indifférente sur une chose qui lui est si importante , elle parle d'abord en amie à Eliante sur sa nouvelle conquête : Eliante nie cet engagement comme une fausseté. On lui confronte Léandre , qui a besoin de tout son esprit pour se tirer de cette affaire. Cependant la fermeté d'Eliante le jette dans un grand embarras , que Marton vient suspendre , pour un instant , en venant dire à sa Maîtresse que la Marquise les attend les cartes à la main. Léandre veut se sauver ; mais il est emmené malgré lui pour faire le quatrième , & le second acte finit. Le troisième naît d'un nouvel incident.

Damon , piqué de l'infidélité prétendue de Clarice , veut l'imiter dans son changement , sans savoir précisément l'objet auquel il adressera ses vœux. Marton & Frontin lui en nomment plusieurs,

ce qui donne lieu à différens portraits dont il n'est pas satisfait; enfin, obligé de se déterminer pour quelqu'un, il choisit Eliante que Frontin lui nomme. Léandre vient, & il lui fait confidence de son nouvel amour pour Eliante, ce qui cause à celui-ci un nouvel embarras, parce qu'il craint un second éclaircissement au sujet de la lettre, & pour se tirer d'affaire, il emmene Damon pour lui expliquer une chose qu'il lui importe d'apprendre.

A peine sont-ils partis que Clarice & Eliante arrivent. Clarice renvoie Marton pour ménager la gloire d'Eliante: lorsqu'elle est sortie, la conversation est vive de part & d'autre, & c'est dans ce moment que Damon, pour se venger de Clarice, vient devant elle avouer qu'il aime Eliante; celle-ci est aussi étonnée de cette déclaration, que Damon l'est de la lettre que Clarice lui montre, & qu'il reconnaît pour celle que Léandre lui a fait écrire; mais sans s'expliquer, il répond à Clarice en lui remettant le billet qu'il tient de Léandre, & Eliante, indignée de se voir ainsi outragée, se retire

Damon prend soin de la justifier en son absence; il soutient bien qu'il l'aime;

me ; mais il avoue qu'elle ne le paie d'aucun retour : enfin , après les reproches on passe aux justifications , ce qui est assez ordinaire chez les Amans ; & ceux - ci , ayant éclairci l'histoire des billets qui les ont brouillés , Clarice dit à Damon , que pour lui prouver qu'elle ne lui est pas infidelle , il ne lui reste qu'un seul moyen , c'est d'accepter sa main. L'épreuve est trop agréable à Damon pour qu'il la refuse , Léandre , le Rival favorable , qui a donné lieu à Damon de se justifier aux yeux de Clarice , se console aisément , paie de bonne grâce le pari qu'il a perdu , & Arlequin , son Valet , vient annoncer le divertissement , qu'il croyait donner aux dépens de Damon , qui explique cet incident à Clarice.

Il a fait contre moi le pari d'une fête ,
Qu'avant la fin du jour vous seriez sa conquête ;

Mais la forme n'a pas prévalu sur le fonds ,
Et c'est lui qui pour moi payera les violons.

CLARICE, à Léandre.

Vous nous donnez le bal ; mais rien n'est plus honnête.

Tomé IV.

S

L É A N D R E.

Il n'est point de réplique à de tels incidents ,
Et l'amour par Arrêt me condamne aux dé-
pens.

Dès que Léandre s'est avoué con-
damné , le Divertissement commence :
on danse , & il finit par le Vaudeville
suivant.

Le P A R I.

V A U D E V I L L E.

Damon , vous ne sauriez me plaire ,
Je gage , dit-il , le contrains ;
A l'instant un bras est saisi ,
Il baise la main d'Isabelle ,
Finissez donc , je sens , dit-elle ,
Que je vais perdre le pari.



Lisidor aimé de sa femme ,
Voulut gager contre Pirame ,
Qu'il n'en serait jamais trahi ;
Pirame voit , presse la Belle ,
Trois jours la rendent infidelle ;
Ne faisons jamais de pari.



Orgon , vieux Tuteur de Lucile ,
Tout prêt d'épouser sa pupille ,
Veut gager qu'il en est chéri ;
Monsieur , dit la Fillette franche ,
Tirant le Barbon par la manche ,
Vous allez perdre le pari.



Cette Piece , qui est une des meilleures de Boissi , fut très-applaudie du Public , qui trouva l'intrigue bien conduite , la situation vraiment comique , les caracteres soutenus , & la versification élégante : elle a souvent été reprise , & toujours vue avec plaisir.



L'AMANT PROTHÉE.

*Comédie en trois actes , en vers ,
5 Mars 1739. (1)*

BLAISE , Jardinier & Concierge du Château, fait confidence à Perrette sa femme, du tour qu'il joue à trois Amans de leur Maîtresse Orphise, qui lui ont promis une grande récompense. Il a fait tenir trois lettres de ces trois Rivaux à Orphise, qui veut s'en divertir. Perrette approuve un dessein dont il doit revenir de l'argent, elle se retire après avoir promis de le seconder.

Un quatrième Amant se présente; Blaise le reconnait pour Valere, fils du Seigneur du Village voisin. Valere, sans l'appercevoir, fait connaître dans un monologue qu'il est amoureux d'Orphise, il le voit enfin, & se propose de le mettre dans ses intérêts, à la faveur de vingt louis, qui font ouvrir les yeux à Blaise, qui en espere encore plus.

(1) La scène est dans le Château d'Orphise.

Blaise avoue à Valere qu'il a trois Rivaux, qui l'ont chargé chacun d'une lettre pour Madame, à qui les trois lettres ont été données par son moyen. Valere en conçoit une mauvaise idée, qui dégrade Orphise dans son esprit; mais le Jardinier Concierge la réhabilite dans son cœur, en lui disant que sa Maîtresse veut seulement s'en divertir, & que c'est pour cela qu'elle consent à voir ces trois soupirans. Valere comprend, par la manière dont Blaise les fait parler, que l'un est Anglais, l'autre Normand, & le troisième Gascon.

C'est sur ces trois sortes de Personnages qu'il forme son Plan; il veut les contrefaire tous trois, & leur donner un ridicule, qui les fasse congédier par Orphise. Pour exécuter ce projet comique, il exige de Blaise qu'aucun de ces Iroquois ne puisse voir Orphise, & que tout accès auprès d'elle leur soit fermé par Perrette sa femme & par lui. Blaise lui promet tout; Valere sort pour aller donner ordre à ce qui est nécessaire à l'exécution de son projet. L'Anglais se présente à Blaise, & lui demande des nouvelles de sa lettre à Orphise. Blaise lui répond que Madame consent à

le voir ; mais que ce ne fera que demain , à cause d'un mal de tête qui ne lui permet de voir personne. Il ne laisse pas d'attraper dix guinées , que l'Anglais lui donne en attendant mieux ; à peine a-t-il reçu cet argent , que le Normand survient ; pour se tirer d'embaras , il dit à ce dernier de se bien garder de parler de son amour devant ce Cavalier , qui est le frere de Madame , & qui serait furieux s'il savait ce tripotage. Blaise dit en même tems à l'Anglais que le Normand est l'oncle d'Orphise , & qu'il ne veut pas absolument qu'elle se marie , afin que tout son bien vienne un jour à ses enfans.

Blaise s'étant retiré le Normand entreprend de gagner le prétendu frere d'Orphise , l'Anglais forme à peu près le même dessein envers l'oncle supposé ; il lui demande sa niece en mariage : le Normand qui a une niece dont il serait ravi d'être défait , la lui promet ; mais à condition qu'en revanche il lui accordera sa sœur ; l'Anglais lui répond qu'il n'a point de sœur ; le Normand prend cela pour un refus , & lui répond à son tour qu'il n'a point de niece. Blaise , au fond du théâtre ,

veut empêcher le Gascon d'entrer, attendu que des deux Cavaliers qu'il voit, l'un est frere d'Orphise & l'autre son oncle. Ce troisième Rival ne laisse pas de les acoster pour les mettre dans ses intérêts : l'imbroglio augmente , le Gascon & l'Anglais mettent l'épée à la main ; le Normand les laisse faire , pour leur succeder s'ils viennent à se tuer. Blaise vient au bruit des épées ; ils se réunissent tous trois contre lui , & veulent le punir de les avoir trompés.

B L A I S E.

Vous me devez récompense , au contraire ;
C'est pour vous empêcher de vous entraî-
mer

Que j'avions fait ce coup de Maître ;
Mais puisque vous avez l'honneur de vous
connaître ,

Le mal est fait ; partant bien loin de vous che-
mer ,

Piquez chacun votre âne & jetez les œillades ;
Faites des complimens , les présens à la main ,
Faites danser Madame avec des sérénades ,
Ça la bouttra peut-être en train.

Le Gascon, qui a déjà préparé une

fête, approuve ce conseil, & l'Anglais
& le Normand consentent à en être les
spectateurs : à la fin de ce Divertisse-
ment, on chante les couplets suivans.

Autrefois l'Amant sincere,
Aimait plus fidèlement ;
Mais pour vaincre une Bergere,
Que d'efforts il fallait faire !
L'on allait bien doucement :
Aujourd'hui la récompense
S'obtient plus facilement,
Qu'a-t-il besoin de constance ?
Il se voit payer d'avance,
Et s'enfuit comme le vent.



Quand je trouve dans ma course
Un honnête-homme, obligeant,
Qui pour faire une ressource,
M'a par fois offert sa bourse,
Je l'aborde doucement ;
Mais si je vois dans la rue
Un Créancier affomant,
Dont le seul aspect me tue,
Et qui veut qu'on restitue,
Je m'en vais comme le vent.



Près d'un Amoureux timide ;
Un Tendron jeune & charmant ,
Ne prend feu ni ne décide ,
La crainte à son tour le guide ,
L'Amour va tout doucement ;
Mais près d'un Galant allerte
Qui la suit à chaque instant ;
Et fait une guerre ouverte
A l'occasion offerte ;
L'Amour va comme le vent.



Quand une Piece nouvelle
Déplait au commencement ,
Sans fracas elle chancelle ,
Et le Parterre contre elle ,
Murmure tout doucement ;
Mais si le froid continue
Aussi fort qu'auparavant ,
On entend crever la nue ,
L'Auditeur crâche , éternue ,
Et siffle comme le vent.



Valere & Blaise commencent le second acte ; Blaise assure Valere que malgré la fête, que le Gascon vient de donner

S v

ner à Orphise , elle n'a vu aucun de ses rivaux ; cette circonstance est nécessaire pour le tour que Valere veut leur jouer , comme on verra dans la suite : tous les habits qui doivent servir aux travestissemens sont chez Perrette. Blaise s'étant retiré , Lifette , Suivante d'Orphise vient. Valere la reconnait pour lui en avoir conté autrefois sous la forme d'un Valet , & sous le nom de l'Olive. Elle est fort en colere contre lui , mais il la désarme par une promesse de cinq cens louis & d'un jeune mari. Il met Lifette au fait des personages qu'il veut jouer auprès d'Orphise , pour les rendre ridicules à ses yeux.

Lifette lui promet de lui rendre auprès de sa Maîtresse tous les bons offices qui dépendront d'elle.

Orphise vient ; voici comment Valere débute , en contrefaisant le Gascon.

Sandis , les yeux d'un Linc en seraient éblouis ,

Non , jamais la fille de l'Onde ,

De graces & d'attraits n'eut-elle ni appâril ,

Lorsque les rayons du soleil
Et l'éclat des Nois la débarrassent au montg.

Vit-on jamais rien de pareil !

Quels yeux brillans ! quel teint vermeil !

Elle est toute adorable , ou l'Enfer me confonde.

Orphise , étonnée d'un pareil début , demande à Lisette à qui s'adresse un pareil compliment.

L I S E T T E.

Il ne m'étonne nullement ,

Il est puisé de la Garonne ,

Donnez vous-en le divertissement.

V A L E R E.

Du jour que je vous vis , je reçus une attaque

Qui m'atterra , sans pouvoir dire non ,

Vos yeux font sur un cœur les effets du canon ;

Faut-il s'en étonner ? C'est l'Amour qui les braque.

Dans la suite de la scène , Valere lâche des impertinences affectées , qui obligent Orphise à dire tous bas à Lisette : qu'on le renvoie s'il revient.

Orphise s'étant retirée , Lisette dit à Valere ce qu'Orphise lui a ordonné

S. vj.

tout bas. Valere est charmé d'avoir dé-
 plu à ce qu'il aime, puisque par-là il a
 un Rival de moins. Après une scène
 entre Lisette & Blaise, dont on peut
 se passer pour l'intelligence de la Piece,
 Orphise revient, & ne peut cacher à
 Lisette qu'elle a trouvé ce Gascon bien
 fait, & qu'il serait aimable s'il n'était
 pas impertinent. Lisette en convient;
 elle lui parle d'un nouvel Amant qui
 vaut bien mieux; c'est de Valere
 qu'elle parle. Voici comme elle s'ex-
 plique:

Oui, de l'amour vous voyez l'interprète,

Je viens vous offrir de sa part,

Un jeune Amant bien fait, riche, qui vous
 adore,

Noble, spirituel.

O R P H I S E.

Et comment donc à peu près est-il fait?

Comme notre Gascon?

L I S E T T E.

C'est presque son portrait.

Valere revient en Normand avec

une grande mouche sur la joue. Il ne fait pas moins bien ce second rôle, qu'il a fait le premier. Il affecte de prendre Lisette pour Orphise, & montre tant de ridicule, qu'Orphise après lui avoir défendu de la voir jamais, se repent de la complaisance qu'elle a eue pour Lisette, & en est si dégoûtée, qu'elle ne veut pas aller plus loin, quoiqu'il lui reste encore l'Anglais à voir; la fourberie se découvre: un moment après, les trois originaux dont Valere en a déjà copié deux, arrivent furieux contre Blaise, qu'ils amènent & qu'ils veulent assommer. Ils expliquent à Orphise le sujet de leur courroux; elle les congédie en les assurant qu'elle punira son Jardinier. Elle reste avec Lisette, lui reproche la supercherie qu'elle vient de lui faire. Lisette se voyant découverte, confesse tout, avoue que Valere est l'Amant dont elle lui a parlé, qui a paru sous le nom du Gascon, & qu'il reviendra bientôt sous un autre déguisement. Un divertissement de Pêcheurs assez médiocre termine ce second acte. Nous n'en citerons que deux couplets avant de passer au troisième.

Un faux Esprit s'annonce
 Pour connaisseur parfait ,
 Plus d'un Juge prononce
 Sans entendre le fait ;
 Le Médecin redouble
 Le mal en le soignant ,
 L'Avocat s'égare en guidant ,
 Chacun pêche en eau trouble.



Le Dieu de la richesse
 Séduit tous les mortels ,
 Vainement on s'empresse
 Autour de ses autels ,
 Sa dureté redouble
 Pour nous à chaque instant ;
 Mais pour enrichir un traitant ,
 Plus on pêche en eau trouble.



Au troisieme acte Orphise projette
 de se venger de Valere.

Elle interroge Blaise & Perrette , sur
 tout ce qui s'est passé entre eux &
 lui. Blaise n'est pas aussi sincere que
 Perrette , qui confesse franchement que
 Valere a donné vingt louis à son mari.

& un beau diamant pour elle. Orphise irritée, demande à voir le diamant dont la beauté lui fait dire tout bas, & avec attendrissement.

Ah ! le pauvre garçon, il m'aime. Elle renvoye Blaise & Perrette, & leur ordonne de dire aux trois Rivaux, savoir ; le Gascon, l'Anglais & le Normand, de se rendre tous trois auprès d'elle. Orphise dit à Lisette, que pour se venger de la témérité de Valere, elle veut choisir un époux entre ses trois Rivaux. Lisette lui répond que par-là elle se rendra malheureuse, puisqu'elle n'en aime aucun des trois. Orphise lui dit qu'elle proposera son hymen d'une maniere à être refusée, & que par-là elle ne court aucun risque.

Je ne suis point la dupe
Du motif qui les fait agir,
Mon bien qu'ils prétendent régir,
Est l'objet seul qui les occupe,
Il faut les prévenir ce soir
Que d'un Procès considérable,
La perte subite m'accable ;
D'un air triste à l'instant je me présenterai,
Et pour me venger d'Orphise & Valere.

A ses Rivaux je m'offrirai,
 Tu jugeras alors si leur flâme est sincère ;
 Par ce moyen je jouis du plaisir
 De les convaincre tous de leur fausse tendresse ;
 Et de Valere enfin je confonds à loisir,
 Et l'espérance , & l'orgueilleuse adresse.

Elle n'en dit pas davantage à Liffette, qui ne fait que penser de ce projet de vengeance. Valere vient en Anglais , & lui fait une déclaration d'amour à genoux. Orphise lui fait un crime de ce respect , qui sent plus le remerciement qu'un premier compliment. Après l'avoir long-tems embarrassé par des questions équivoques , elle lui avoue avec une espece d'ingénuité , qu'elle ne peut accepter l'offre de son cœur , attendu qu'elle a déjà fait choix d'un Cavalier qui s'appelle Valere , & qu'elle aime sans l'avoir vu ; elle poursuit en ces termes :

Il doit me prouver son ardeur
 Par un moyen singulier , je l'avoue ;
 Mais l'amour est enfant , il faut bien qu'il se
 joue,
 Je m'y prêteai de bon cœur.

Il doit, le croiriez-vous ? sous diverses figures,

Passer ici pour trois de ses Rivaux,
Et pour les supplanter, m'en faire des peintures

Qui les fassent passer pour francs originaux ;
Je veux qu'il jouisse en son âme
Du plaisir de remplir un projet si charmant,
Et je n'attends pour couronner sa flamme,
Que son dernier déguisement.

Valere à ce discours, craignant qu'il ne soit découvert, ou trahi par ceux à qui il s'est confié, se jette aux pieds d'Orphise, qui lui reproche sa supercherie & lui défend de la voir jamais ; elle ne peut pourtant s'empêcher de dire tout bas.

Lisette avait raison, il est très séduisant.

Sa Suivante vient lui annoncer que les trois Amans arrivent. Orphise sous prétexte de quelque affaire sort, elle ordonne à Valere de sortir aussi, & à Lisette de bien remplir les ordres dont elle l'a chargée, elle dit à *Part* qu'elle emmene Valere, crainte que Lisette ne l'instruise de son stratagème.

Lisette exécute ponctuellement les

intentions d'Orphise; les trois Amans se refroidissent tout à coup à la nouvelle de la perte qu'Orphise a faite de tous ses biens. Elle revient avec Valere, qui n'est instruit de rien, elle confirme aux trois Rivaux intéressés ce que Lisette vient de leur dire; elle s'en console en apparence, par l'amour qu'ils ont pour elle; comme elle les a appelés pour choisir un époux entr'eux. Elle commence par le Gascon, qui lui répond :

Je suis pourvu d'une Commanderie,
Et ne puis épouser que clandestinement.

Elle passe au Normand, qui s'excuse ainsi :

Je suis trop malheureux en femme,
La mienne se noya, Dieu veuille avoir son
ame,

Encor m'accusa-t-on d'avoir part au décès;
Vous n'êtes pas fort heureuse en Procès,

A ce que l'histoire raconte,
Et nous ferions piétre société,
Qu'ainsi chacun de son côté,
Garde son guignon pour son compte.

Orphise passe enfin à l'Anglais, qui lui dit :

Vous mocquez-vous de moi ?

Matame, il me choisit quand il n'a plus per-
sonne ,

Parti le préférence est bonne ,

Adieu , pour vous jamais plus me revoir.

Valere malgré le mépris qu'Orphise
lui a marqué, en lui préférant trois
indignes Rivaux, lui dit encore avec
tendresse ,

D'une flâme parfaite ,

Ingrate , connaissez jusqu'où va le pouvoir ,

De tous vos biens la perte malheureuse ,

Ne doit point effrayer une ame généreuse.

Mais après cette préférence ,

Donnée à de lâches Rivaux ,

Voilà de quoi je me prévaux ;

Orphise , je vous offre encore

Une main qui pourra réparer vos malheurs ,

Lasse de m'accabler par d'injustes rigueurs ,

Aimez enfin l'Amant qui vous adore.

Orphise ne peut tenir contre tant
de générosité ; elle le désabuse sur la
perte de ses biens , elle lui pardonne
ses travestissemens & lui donne son cœur
& sa main.

La Comédie finit par une nœce de
Village , qui se trouve par hasard dans

la Cour du château d'Orphise, & les Villageois chantent des couplets, dont voici le seul passable.

Quand une femme est aimable ,
 Elle a quelque soupissant ;
 Mais un mari raisonnable ,
 Ne voit pas ça seulement ;
 A l'égard de la sagesse ,
 Faut la croire une Lucrece ,
 Craindre de porter le bois ,
 C'est trop Bourgeois.

Cette Comédie est de Romagnesi ; elle fut supérieurement jouée & réussit très-bien ; elle est restée au théâtre , mais il y a fort long-tems qu'on ne l'a reprise , sans doute par la difficulté de remplir le rôle de l'Amant Prothée.

La clôture du Théâtre se fit le 14 Mars par les Débus & les intermedes , suivis de ce compliment prononcé par Mademoiselle Riccoboni.

Notre Troupe , Messieurs , a cru devoir choisir
 Pour mieux vous exprimer son zèle ,
 Et vous le dépeindre à loisir ,
 Les soins d'un Orateur femelle ;
 Mais on n'a pas réfléchi mûrement
 Sur les détails que ce devoir exige ,

On devait dans la place où ce beau choix m'é-
rige ,

Me charger d'un Poëme & non d'un compli-
ment.

En effet, comment pouvoir rendre
Tout ce qu'inspire un semblable projet,
Si l'on n'a pas le tems de penser, de s'étendre
Sur tous les points de son sujet ?
La bienveillance singulière
Dont vous honorez nos efforts,
Nous ouvre seule une carrière

A ne jamais épuiser nos transports.

(1) Nous la méritons, je l'avoue ,
Rien n'est égal à notre attachement ;
Oui, c'est avec raison que le Public nous
loue ,

J'en conviens, pour ne pas heurter son sen-
timent,

Et bien plus, je le justifie ;
Il n'est aucun genre aujourd'hui ,
Que nous n'ayons tenté pour lui,
Ballets brillans, Pastorale jolie,
Et pour dissiper son ennui ,

Nous avons arboré jusqu'à la Tragédie ;
Il a tout applaudi même avec grand fracas :

(1) Il n'est pas, je crois, besoin d'avertir que
toute cette tirade ne se disait pas sérieusement.

La seule chose qui m'étonne ,
Lorsqu'il trouve une Piece bonne ,
C'est de voir qu'il n'y vienne pas.
Quelle est la fatale injustice
Qui préside à notre destin ?

Dans quel temps vivons-nous ? Sur quoi compter enfin ?

Nous applaudis-on par malice ?

Sifflez plutôt , Messieurs , & revenez nous voir ,
C'est une foule assidue & nombreuse ,
Qui d'un Auteur fait la gloire & l'espoir.

L'affluence capricieuse

Est pour lui beaucoup plus flatteuse ,

Que les éloges vrais qu'il pourrait recevoir ;
On me dira ce n'est plus la méthode
D'aller en grand nombre chez vous ,
Ce discours me met en courroux ,

Le bon, mort de ma vie, est toujours à la mode ;
Mais , pardonnez , Messieurs , à des cris trop perçans ,

Dans ma douleur je n'y prenais pas garde ,
Ce n'est pas vous d'ailleurs que tout ceci regarde ,

Je ne m'adresse qu'aux absens ,
Faites ma paix de grace avec tous ces volages ,

Assurez-les que leur froideur

N'a pas un seul instant attiedi notre ardeur ,
Faites qu'à vos bontés ils joignent leurs suffrages ,

Et ce n'est pas pour elle, en vérité,

Que par ma voix la Troupe vous en prie ;
Pour vos seuls intérêts , son esprit est porté ,

Sans monde le spectacle ennuye ,

C'est pour le bien de la société

Quelle voudrait avoir plus grande compagnie.

Le Public applaudit beaucoup ce compliment , mais à la rentrée il ne revint pas en plus grand nombre revoir les Pièces & les Acteurs qu'il admirait , & auxquels il rendait justice. Aujourd'hui c'est tout le contraire ; j'entends dire , sans cesse , que la plupart des Acteurs sont médiocres , presque toutes les Pièces ridicules ; on applaudit peu , on s'amuse encore moins , & cependant on vient en foule.

Le Théâtre fut r'ouvert le 7 Avril par un autre compliment à-peu-près semblable , & prononcé par la même Actrice ; il fut suivi des Amans réunis & des Billets doux , dans lesquelles Pièces Toscano débuta pour la seconde fois par les rôles d'Arlequin , & ne fut point

reçu malgré le peu d'espérance que l'on avait de conserver Thomassin, qui était déjà attaqué de la maladie dont il mourut peu de tems après.

QUERELLE DU TRAGIQUE

ET DU COMIQUE.

Parodie en un acte en vers ,

22 Avril 1739.

Le VISIR.

CONFIDENT inutile, & qui ne viens ici
 Que pour ouïr des faits dont tu n'as nul souci,
 Qui répond rarement, & que rien n'intéresse,
 Je veux te raconter le sujet de la Piece,
 Le merveilleux Tragique en tous lieux respecté,
 Voyait depuis long-tems, contre lui révolté
 Ce Rival méprisable & que pourtant on aime,
 Qui dans le ridicule a mis son bien suprême,
 Le Comique, en un mot, des Héros abhorré,
 Qui lorsqu'on rit de lui, se croit fort honoré;

Sur nous plus d'une fois il obtint la victoire,

Le

Le Tragique effrayé craignit tout pour sa
gloire,
Sous les habits Romains presque toujours bat-
tus,
Nos Héros les plus fiers ressembloient à Mé-
dus ;
Mais bien-tôt notre orgueil, que rien ne dé-
courage,
Prit pour se relever un moyen noble & sage ;
L'habit des Musulmans rempli de majesté,
Vint décorer nos cris d'un air de nouveauté,
Et tous les Spectateurs qu'un nouveau genre
attache,
Furent anéantis en voyant ma moustache.

A C H M E T.

Jusqu'ici tout va bien.

Le V I S I R.

Attens, ce n'est pas tout,
Pour que l'on Toit ad fait, écoute jusqu'au
bout.
Celui qui parmi nous sur les autres l'em-
porte,
Qu'une auguste fureur incessamment trans-
porte,
Que ses gestes charmans font sans cesse admi-
rer,

Tome IV,

T

Du nom de Mahomet vient de se décorer.
 Il m'a fait son Visir ; mais sa lâche faiblesse
 Dans le genre comique , a pris une Maî-
 tresse ,
 Il chérit un objet pour nous trop odieux ,
 Qui tout charmant qu'il est , ne peut plaire à
 nos yeux ;
 Des tragiques Beautés il rebute les flâmes ,
 Pour épouser Agnès de l'Ecole des Femmes.
 S'il peut jusqu'à ce point avilir son orgueil ,
 Je saurai cher Achmet , lui creuser un cer-
 cueil,

A C H M E T.

C'est creuser un tombeau , Seigneur , qu'il
 faudrait dire.

Le V I S I R.

Ah ! l'on peut se tromper quand la fureur ins-
 pire.

A C H M E T.

Mais pourquoi contre lui vous emporter si
 fort ?

Seigneur, soyez tranquille , & souffrez qu'il
 ait tort.

Le V I S I R.

Les oppositions toujours sûres de plaire ,

Veulent dans chaque Piece un méchant caractère ,

Les faits placés ou non , réveillent les esprits ,

Et depuis quelque tems la mode en a repris.

A C H M E T.

Ainsi de notre Roi le caractère aimable ,

Va faire avec le vôtre un contraste admirable.

Le V I S I R.

Apprens à quel degré l'art s'élève aujourd'hui ,

Le Portrait du Sultan ne ressemble qu'à lui ,

Le vice & la vertu guident ce personnage ;

Faible comme une femme , & rempli de courage ,

Méchant , mais très-humain , fort poli , mais brutal ,

Faisant sans y songer , tantôt bien , tantôt mal.

Monstre de cruauté , prodige de clémence ,

Héros dans ses bienfaits , tyran dans sa vengeance ,

Employant , pour briller , le merveilleux moyen

D'un caractère vague , & qui n'engage à rien.

A C H M E T.

Que ce trait est prudent !

T ij

Le VISIR.

Pour hâter sa ruine,
 Je fais de Mahomet haïr la discipline,
 De tous les confidens j'ai corrompu les cœurs,
 Je forme une cabale où trempent les Auteurs...

A C H M E T.

Eh bien, il faut gagner le bonhomme Cassandre,
 Ce vieux rôle à manteau pourrait tout entreprendre,
 Il a quelque crédit, & son lugubre aspect...

Le VISIR.

Ami, je le connais; ce n'est pas un grand grec;
 Mais de la jeune Agnès, ce Vicillard est le père,
 Pour un heureux succès, c'est en lui que j'espère.

Cassandre paraît, & Achmet sort.

Le VISIR.

Approche, mon ami, Ciel! quelle injuste loi
 Fait gémir dans l'opprobre un homme tel que
 toi !

CASSANDRE.

Ah ! je ne suis plus drôle , & ce maudit tra-
gique ,

Qui pour me décrier m'a rendu pathétique ;
A nous mieux accabler s'apprête chaque jour ;
Je ne reconnais plus cet aimable séjour ,
Dont Scanarelle & moi faisons tous les dé-
lices ,

Cet heureux tems n'est plus ; & nos jeunes
Actrices ,

Qu'un aimable enjouement décorait autre-
fois ,

Ne parlent aujourd'hui qu'en étouffant leur
voix.

Moi , qui dans tous les cœurs répandais l'al-
légresse ,

En dépit du bon sens on veut que j'intéresse ,
Et l'on me fait jouer , pour comble de tour-
ments ,

Des situations prises dans les Romans.

Le VISIR.

Ah ! loin de t'affliger ranime ton audace ,
Et ton sort aujourd'hui pourra changer de
face.

CASSANDRE.

Ce serait un grand coup ; mais comment l'es-
pérer ?

Quand pour se réjouir le Public veut pleurer ,
L'on proscriit le comique , & s'il faut vous tout
dire ,
Il n'est plus du bon air de s'amuser à rire.

Le VISIR.

Avant la fin du jour tu seras éclairci ,
D'un secret important que je te cache ici ;
Mais non , je vais le dire ; ainsi ce préam-
bule

Pourrait , en ce moment , passer pour ridicule.
Poursuivons : Mahomet arrive dans ces lieux ,
Et doit plus que jamais te paraître odieux ;
Ta jeune fille Agnès qui jouait en campagne ,
Fut prise par nos gens à Rennes en Bret-
agne ,
Et depuis présentée au Sultan , qui , je crois ,
De l'hospitalité respecte peu les loix.

CASSANDRE.

Qu'entens-je ! j'ignorais que les Turcs l'eussent
prise ;
Mais n'en recevant point de nouvelle précise ,
Je croyais bonnement ma fille en sûreté.

Le VISIR.

Mahomet la retient dans la captivité ;
C'est elle qu'il amène en pompeux équipage ,

Car il marche toujours avec arme & bagage.
Pour toi qui fus tué, tu revis maintenant,
Et tu sors d'esclavage assez heureusement.

MAHOMET.

Dans ces murs où ma voix retentit & décide,

Que du Cothurne altier la majesté réside,
Puisse mes descendans, à mon exemple un
jour,

A des vers mal construits donner un heureux
tour !

Le Comique est vaincu, c'est assez pour ma
gloire,

Et je dois en Héros, user de ma victoire.

Mes Peres, (car ayant parlé des descendans,
Je dois aussi parler un peu des précédens ,)

Mes Peres donc jaloux du Brodequin folâtre,
Au seul genre Tragique ont livré le théâtre ;
Les Auteurs secondant de si tristes projets ,
Du plus grand pathétique ont enflé leurs su-
jets ;

Et comme au vrai comique, à ses graces naï-
ves ,

Très-peu sont parvenus malgré leurs tenta-
tives ;

Ils ont abandonné pour se livrer aux pleurs,
Caractères, conduite & critique de mœurs ;
Leur but est d'attendir, ils n'ont plus d'autres
armes,

Et tout jusqu'à Crispin, fait répandre des
larmes.

Moi, je veux relever un Rival terrassé ;
Que le Comique ici soit comme au tems passé,
Qu'il reprenne le ton, le geste & la ma-
nière,

Dont nous l'offrit jadis le célèbre Molière ;
Mahomet, dans Bifance, eut raison autre-
fois ;

Lorsque des Grecs vaincus il fit de bons Bour-
geois,

Gardes & confidens, ombres de ma puissance,
Aux comiques Acteurs annoncez ma clémence,
Et même flattez-les que pour combler leurs
vœux,

Je pourrai me résoudre à jouer avec eux.
Répandez un bonheur où tout Paris aspire,
Et dites au Public qu'on lui permet de rire.
Ce début à peu près est dans Maximilien ;
Mais un Sultan prend tout, l'Univers est son
bien.

A propos, j'oubliais le meilleur de l'affaire,

Agnès , la jeune Agnès , à mes yeux a scu-
plaire ,

Je l'épouse , & prétends en lui donnant ma
foi ,

Ne me point abaisser , mais l'élever à moi.
Elle n'a point d'état , mais elle est très-jolie ,
Et c'est le principal pour une Tragédie ;
Je méprise d'ailleurs ces cœurs intéressés ,
Beauté , talens , mémoire , ah ! pour moi c'est
assez.

Le V I S I R.

Mais , Seigneur , vous savez que notre Com-
pagnie ,

A droit de s'opposer à la cérémonie ,
Et que tout doit passer par le nombre des Voix.

MAHOMET.

Convoque l'assemblée , instruits - la de mon
choix ,

Et si quelqu'un s'oppose à ce que je demande ,
Que dans le même instant il soit mis à l'a-
mende.

Le MUPHTI.

Signor , mi star Muphti ; par conséquent je
doi

Réprésentir à ti , che ti far mal.

MAHOMET.

Tais toi.

(Il sort.)

Le MUPHTI.

Eh bien , que ferons-nous, Visir, pour détour-
ner

Cet Hymen , où sans doute il voudra s'obsti-
ner ?

Le VISIR.

Et qui peut mieux que toi soutenir notre gloire ?

Ta dignité te donne un pouvoir absolu ,
Tous les avis au tien s'accordent & s'unissent,
Hé bien , que sous le joug tes confreres gé-
missent ,

Pour moi je me dérobe à ce pesant fardeau ;
Des caprices du chef tu seras le bardeau ,
Je vais contre Tabas protester à voix haute ,
Et je dirai par-tout que ce n'est pas ma faute.

Le MUPHTI.

Ne te fâche donc point , j'entre dans ton parti,
Et s'il faut en avoir le fatal démenti ,
Ce ne sera qu'après avoir transmis sa honte
A la postérité , dans nos livres de compte.
On ne me verra plus , mon rôle finit là ;
Houlaba , balachou , balachou , balada.

(*Ils sortent.*)

G É O R G E T T E .

Madame , en cet endroit quel motif nous amene ?

A G N E S .

C'est que vous me suivez & que je me promene.

G É O R G E T T E .

Comment , le pur hasard en ces lieux nous conduit ?

Et de cet entretien quel sera donc le fruit ?

A G N E S .

Mais il faut qu'à son tour tout le monde paraisse ,
Je sais bien que jadis une jeune Princesse ,
Avait pour se montrer , quelque bonne raison ;
Aujourd'hui que les faits marchent sans liaison ,

Les Acteurs affranchis d'une règle maussade ,
Viennent l'un après l'autre , & disent leur tirade.

G É O R G E T T E .

La vôtre assurément sera d'un ton joyeux ,
Car pour vos intérêts , tout se dispose au mieux.

A G N E S .

Il est vrai que j'ai lieu d'être gaie & contente ,

T vj

Je suis prête à jouir d'une gloire éclatante ;
 Mahomet, à mes vœux ne peut rien refu-
 ser,

Nous étions dans les fers, il vient de les bri-
 ser,

Je partage les feux dont son âme est blessée ,
 Rien de triste, en un mot, ne s'offre à ma
 pensée ;

Mais la scène tragique exige que mes pleurs ,
 Dès le premier abord attendrissent les cœurs ,
 Je vais donc me forger des sujets de tristesse,
 Rappeller les chagrins que j'eus dans ma jeu-
 nesse ;

Aux noirs pressentimens je vais avoir recours ;
 Je vais des lieux communs épuiser le secours ;
 Pourquoi dans la douleur où mon âme se
 plonge ,

Pour finir vivement n'ai-je pas fait un songe ?
 Mais que nous veut Tadi !

TADI.

Les Comiques en pleurs,

Viennent se réjouir de vos nouveaux honneurs,
 Vous allez tous les voir. L'ardeur qui les en-
 flâme ,

Vaut.

A G N È S.

Sont-ils en grand nombre ?

T A D I L.

Ils ne sont qu'un , Madames.

Cassandre paraît , qui fait une scène de reconnaissance avec Agnès , qui est sa fille. Survient Mahomet , qui réitere à Agnès la promesse qu'il lui a faite de l'épouser. Nous passons beaucoup de scènes qui sont toutes critiques à la Tragédie , & toujours allégoriques à la dispute du Tragique & du Comique..

A G N È S.

Mon abord vous surprend , & vous avez raison ,

Je vais faire une scène assez hors de saison.

En suivant la vertu qu'à chaque instant j'abhorre ,

Pour quitter mon Amant , dois-je le voir encore ?

Non , je dois l'éviter ; mais pour un dénouement ,

On ne raisonne pas toujours conséquemment.

Cher Sultan , voyez - vous quelle ardeur est la mienne ,

Quand je dis que je pars , c'est pour qu'on me
retienne ;

Une fille aime à feindre , & l'on voit qu'en
effet

Si j'avais voulu fuir , tantôt je l'aurais fait.

MAHOMET.

Ah ! j'avais bien prévu de si tendres allar-
mes ,

Je vais pour m'égarer , commencer par des
larmes ,

Vous montrer mon amour , ensuite vous ver-
rez.

Fuyez , fuyez , Agnès , ou si vous demeurez ,
Craignez que la noirceur ne souille enfin mon
âme ;

Vous ne connaissez pas ma ridicule flâme ,
Aux plus fougueux Héros je puis faire la loi ;
Hérode , Hérode même est plus sensé que
moi.

Tiens , vois de ce poignard , la pointe chan-
celante ,

Que leve lentement ma main faible & trem-
blante ;

Vois , j'ignore pourquoi l'on me retient le
bras ,

Afin que dans ton sein je ne le plonge pas ;

Vois ce qu'un tendre amour est sur le point de faire.

A G N E S.

Hélas ! vous le pouvez si cela peut vous plaire ,

Mon amour innocent de bon cœur le permet ;

Mais , Seigneur , finissons : on sait que Mahomet

Jamais aux yeux de tous ne frappera personne ,
Et que pour achever il a l'âme trop bonne.

MAHOMET.

Ah ! je suis attendri ; ces aimables discours ,

Bientôt de ma fureur interrompront le cours ;

Je ne sai quel Démon m'a fait naître l'envie ,

Dans un moment si doux , d'attenter à ta vie ;

Quoi ! ce fer inhumain a pu te menacer ?

Dans mon perfide sein je le veux enfoncer. }

Retenez-moi donc vite : ah ! fort bien. Quelle
grâce !

Va , par mon repentir tout mon crime s'efface.

Oui , sur tous mes Sujets je te ferai régner ,

Aux yeux de ces mutins je veux te couronner ;

Demeure . . . non , va-t-en , ou bien je me retire ;

Car après les grands coups, on n'a plus rien à dire.

A G N E S.

Oui, Seigneur, je conçois un projet glorieux,

Que vient de m'inspirer votre amour furieux ;

Nous ne nous verrons plus, ou du moins je l'espère.

MAHOMET, *seul*,

Tu m'as laissé partir malgré tout ton amour !

Que de fautes je fais en ce malheureux jour !

Quel bruit entens-je encore ?

CASSANDRE.

Ah ! venez au plus vite ;

Prendre encore une fois tous les mutins au gîte ;

Du foyer ce matin vous les fûtes chasser,

Mais à chaque moment c'est à recommencer.

Pour moi toujours porteur de mauvaises nouvelles,

Je viens de succomber sous les coups des rebelles ;

Ils n'ont pas eu grand peine ; allez défendre Agnès,

Quant à moi je suis mort, ou du moins à peu près.

MAHOMET.

Ah ! courons soutenir la suprême puissance ;
Et par un trait nouveau signaler ma vengeance.

(*Il sort.*)

CASSANDRE, seul.

Sortons , allons mourir loin de ces lieux maudits ;

Mais non , je dois rester pour voir les récits.

GEORGETTE.

Quel insigne bonheur ! On ne pourra le croire ,
Agnès en se montrant vient d'assurer sa gloire.

CASSANDRE.

Tout de bon ?

GEORGETTE.

Oui , Seigneur , je vais tout vous conter.

Si vous vivez encore assez pour m'écouter ?

Nos ennemis par-tout étendaient leur ravage ;

Lorsqu'Agnès a paru ; son aimable visage ,

Eblouissant les yeux & subjugant les cœurs ,

Elle a dit quelques mots & versé quelques
larmes ,

Et quoique fort commun , son discours pathé-
tique

A produit un effet unique & magnifique ;

Car tous ceux qui venaient pour lui donner
la mort,
Se jettant à ses pieds, ont dit qu'ils avaient
tort.

CASSANDRE.

Le sort a donc sauvé cet enfant que j'adore.

NASSI.

Seigneur, êtes-vous mort ?

CASSANDRE.

Non, mon fils, pas encore.

NASSI.

Tant pis, vous allez donc être bien affligé.

CASSANDRE.

Quoi, lorsque tout va bien ?

NASSI.

Hélas ! tout est changé.

Pour frapper d'intérêt quoi que l'on puisse
faire,

Tout ce brouillamini ne saurait jamais plaire ;
Et ce nouveau récit.

CASSANDRE.

Encor ?

GEORGETTE.

Hélas !

N A S S I.

Quel sort ?

C A S S A N D R E.

Agnès. . . .

N A S S I.

Elle n'est plus ?

GEORGETTE.

Ah ! voyez !

C A S S A N D R E.

Je suis mort.

N A S S I.

Oh coup inattendu ! votre fille charmante
Contemplant à ses pieds la Troupe obéissante,
La modeste pudeur , la piquante beauté ,
La majesté tranquille & la douce fierté
Produisent sur son front un éclat admirable.

C A S S A N D R E.

Ah ! mon ami , finis ; ce long récit m'accable ;
Je l'ai dans Marianne entendu mille fois .

N A S S I.

Agnès soumettait tout à ses aimables loix ,

Quand Mahomet s'avance, à sa mine hautaine
 Tout demeure en silence; il rêve, il se promene,

Que ferai je, dit-il, pour punir mes Sujets?
 Si je reprends Agnès, j'approuve leurs projets,
 Si je la laisse aller, cela n'a rien qui pique,
 Allons, animons-nous d'une fureur tragique;
 La mort d'Agnès peut seul éterniser un fou;
 Frappons, & de son sabre il lui coupe le cou.

CASSANDRE.

Ainsi tout est fini.

NASSI.

Point du tout. Le Parterre:

Sur un trait si cruel, est maintenant en guerre;
 L'un dit qu'il a bien fait, l'autre dit qu'il a tort.

Dans l'histoire, dit-on, il mit Irene à mort.
 Messieurs, c'est le sujet, & pouvait-il mieux faire

Que de peindre ce Turc cruel & sanguinaire?
 Il a fait le galant, dit l'autre, & cette fois
 On pouvait l'appeller *Mamamouchi* Français:
 Nous venons de le voir charmé de sa Maîtresse,
 D'où naît cette fureur au fort de sa tendresse?
 Un troisième parti dit qu'en y songera,
 Et qu'à l'impression il se corrigera.

Cette Parodie qui est de Romagnesi & Riccoboni, n'eut qu'un médiocre succès, malgré son mérite; mais le Public eut peine à se faire à l'union de l'allégorie de la querelle du Tragique & du Comique, & à la critique de Mahomet: il eût fallu prendre l'un ou l'autre parti; ce qui aurait moins occupé l'attention du Spectateur, toujours embarrassé de savoir où il en était, & que son incertitude empêcha de goûter la plaisanterie.

Mort de Mlle. Astori.

Ursule Astori, venue à Paris en 1716 en qualité de Cantatrice, mourut le 5 Mai 1739 (1). Elle était née à Venise, fille d'un Horloger, & devint femme de Fabio Sticotti, qui débuta en 1733. & fut reçu pour le rôle de Pantalon.

(1) Le Dictionnaire des Théâtres de Paris, dit en 1738, & se trompe.

L'ÉCOLE DE LA RAISON.

Comédie en un acte en vers , suivie d'un Divertissement , 30 Mai 1739.

La F O L I E.

QUOI ! la raison abandonne les cieuz
 Pour redescendre sur la terre ?
 Retournez-y , pouvez-vous faire mieux ?
 Depuis long-tems ici vous êtes étrangere ,
 Vous parmi les humains , eh ! qu'y voulez-
 vous faire ?
 Espérez-vous jamais trouver grace à leurs yeux ,
 Parlez , qu'osez-vous entreprendre ?

La R A I S O N.

Je veux , si je le puis , éclairer l'Univers ,
 Quand je vois des humains les différens tra-
 vers ,
 De certaine pitié je ne puis me défendre ,
 Et je prétens les tirer de vos fers.

La Folie lui représente tous les obstacles qui l'empêcheront de réussir dans une entreprise si difficile , & se retire pour laisser un champ libre aux au-

dic qu'elle va donner aux mortels
inu s de son arrivée.

La R A I S O N , seule.

Dieux ! que je serai satisfaite ,
Si je puis réussir dans ce que je projette !
Je vois avec chagrin les mortels malheureux ,
Abimés dans un vrai délire ;
Leur bonheur est l'objet où tendent tous leurs
vœux ;
Je voudrais sur leurs cœurs reprendre mon
empire ,
Je reviens les trouver , je cherche à les ins-
truire ,
Moins pour ma gloire que pour eux.

Un petit Maître se présente le pre-
mier , & vante tous les pièges que ses
pareils tendent aux belles , pour s'en faire
aimer sans autre motif que la vaine
gloire de triompher de leur raison.

Tenez , dans le siècle où nous sommes ,
Vous savez que nous autres hommes ,
Nous faisons tous l'amour assez ouvertement ,
Nous voltigeons auprès des Belles ,
Aux Spectacles , dans les ruelles ,
C'est à qui leur fera le joli compliment ,
C'est notre coutume ordinaire ,

Et pour une qui fait nous plaire,
Nous feignons de brûler pour cent.

LA RAISON.

Mais ces coutumes-là sont fort extravagantes ;
Est-il rien de plus insensé
Que de feindre d'être blessé
Pour mille Beautés différentes,
Et que vous oubliiez , ce moment-là passé ?

Eh ! mon cher , quelle est votre erreur !
Un tel succès peut-il flatter la gloire ?
Lorsque c'est à l'art seul qu'on doit cette vic-
toire,

A-t-on lieu d'espérer un solide bonheur ?

Non , non , ayez plus de délicatesse,
Laissez-là cet art séducteur ,

Faites briller aux yeux d'une Maîtresse ,
Un caractère heureux , qui pour vous l'inté-
resse ;

Que le mérite seul parle en votre faveur ,
Aimez là franchement , laissez-lui voir sans
cesse

Des feux toujours nouveaux , une sincère ar-
deur ,

Vous ferez naître en elle une juste tendresse ,
Et vous ferez sûr de son cœur.

La

La Raison ne recueille aucun fruit
d'une si sage leçon , & le Petit Maître
lui répond en la quittant :

A vos avis je suis contraire ,

Je suis pourtant pour l'ordinaire ,

Un de vos zélés serviteurs ;

Mais par ma foi , si vous voulez nous plaire ,

Accommodez-vous à nos mœurs.

La RAISON, *seule.*

Que de gens comme lui , qui , par étourderie ,

Ne daignent point écouter la raison !

Faites leur voir en quoi git leur folie ,

Vous n'y gagnerez rien , pour eux tout est chan-
son.

Un honnête Négociant riche & pere
de famille , vient consulter la Raison
sur une affaire importante. Il a deux
enfants , un garçon & une fille ; plusieurs
partis se présentent pour sa fille , mais
un jeune Marquis emporte la balance
dans le cœur de ce pere ; la Raison lui
fait voir tous les désagrémens qui lui
pourront arriver d'un choix si peu sor-
table , & ne pouvant le détourner d'un
projet qui lui paraît si peu sensé ; elle
lui demande ce qu'il prétend faire de
son fils ; le Bourgeois lui répond qu'il

voudrait bien en faire au moins un Magistrat, & il croit suffisant de lui faire apprendre le droit, la danse & la musique, &c.

LA RAISON.

Est-ce par ce motif qu'un homme raisonnable,
Cherche à pourvoir son fils d'une charge sensible,

Il ne doit chercher, selon moi,

Qu'à donner un sujet capable

De protéger le Peuple, & de servir son Roi.

Vous ne connaissez pas tous les devoirs d'un
Juge.

Qu'il joigne le savoir aux plus hauts sentimens,

Qu'en tout tems des bons le refuge,

Il soit la terreur des méchans,

Pour les malheureux seuls, que son cœur soit
sensible,

Qu'à ses genoux une Veuve en pleurs,

Ne trouve en lui qu'un Juge équitable, inflexible,

Et que les biens ni les honneurs,

Ne puissent ébranler son ame incorruptible,

Qu'il soit prêt à sacrifier

Son tems & son repos à rendre la Justice.

Que sur un vain savoir, craignant de se fier,

Il se dise qu'il doit sans cesse étudier.

Et n'admette jamais de frivole exercice ;

Que son esprit juste , éclairé ,

Sache du vrai , démêler l'artifice ,

Qu'il ait mille vertus sans avoir aucun vice ;

Et qu'il possède tout au souverain degré ;

Voilà le Juge , & s'il le pouvait même

Qu'un mortel en vertus pût égaler les Dieux ,

Ce serait peu qu'il eût leur sagesse suprême ,

Il devrait être aussi grand qu'eux.

Une vieille coquette , qui , deux fois
veuve veut essayer un troisième maria-
ge , succède au Bourgeois , & est rem-
placée par un Philosophe , qui , fier de son
savoir , méprise tous les autres hommes ;
il est à son tour remplacé par différens
personnages non moins ridicules & plus
plaisants , tel qu'un Suisse qui tourne en
ridicule tous les petits-Maitres ; enfin
une mere amene sa fille , & vient con-
sulter la Raison , sur le mari qu'elle
doit lui donner. La Raison lui répond
que c'est le cœur de sa fille qu'il faut
consulter , & la mere suit ce conseil ;
c'est le seul personnage qui profite des
avis de la Raison , & l'Amant de la
fille vient remplir la dernière scène , &
rendre grace à la Raison , du bonheur
qu'elle lui a promis.

Cette dernière scène est une de celles qui ont été supprimées, afin de réduire la Piece dans les bornes ordinaires à ces sortes de drames.

Pour y donner une sorte de régularité, quoique la forme de cette Piece n'en exige pas à la rigueur ; la Folie revient sur la scène s'informer des progrès que la Raison a faits dans son audience, & elle la régate d'une fête qu'elle a fait préparer pour la délasser de ses occupations sérieuses. Elle finit par ce dernier couplet adressé au Parterre selon l'usage.

Notre jeune Auteur en transe,

Se trouve presque aux abois.

De l'indulgence ;

Hélas ! il commence :

Que faire une première fois ?

Un Auteur se fortifie,

En prenant de vous sa leçon,

Paix, si c'est folie,

Mais claquez fort s'il a raison.

Ce couplet indique suffisamment que M. de la Fosse, Auteur de la Piece, était fort jeune lorsqu'il la donna ; l'accueil qu'il reçut aurait dû l'encourager, il n'a cependant rien donné depuis, &

ce n'est le Fossé du Scrupule ; Opéra-Comique , en société avec Panard. Ce petit ouvrage est à-peu-près dans le même genre que celui dont nous venons de donner l'extrait. C'est une allégorie morale qui n'est pas moins ingénieusement imaginée, ni moins bien écrite.

DEBUT DE STICOTTI.

Michaelo Sticotti , connu sous le nom de Kelli , second fils de Fabio Sticotti , âgé de 19 ans , débuta le 15 Juin 1739 , pour les rôles d'amoureux , dans la Surprise de l'Amour de M. de Marivaux. Son frere avait débuté dans la même Piece avec succès , mais celui-ci ayant été peu favorisé de la nature du côté de la figure & de la voix , il ne fut point reçu , quoiqu'il eut montré assez d'intelligence & d'ardeur pour sa profession.



LES CAPRICES DU CŒUR
ET DE L'ESPRIT.

Comédie en trois actes en prose,
25 Juin 1739. (1)

DORIMON ouvre la scène, & demande à Lisette ce qu'elle pense de Dorante, qu'il destine à sa fille, & de Valere qui doit épouser sa niece. Lisette répond qu'ils sont aimables l'un & l'autre, que M. Valere est vif & brillant, mais que M. Dorante lui plaît infiniment par ce qu'on remarque en lui un homme sensé, une douceur qui charme, malgré son air sérieux. Dorimon se flatte d'avoir réussi dans le choix de ces époux pour sa fille & pour sa niece, attendu qu'Angélique, à qui il destine Dorante, est Philosophe comme lui, & qu'Isabelle est vive & enjouée comme Valere. Elles arrivent & Dorimon leur dit qu'il vient leur parler d'une affaire sérieuse. Il leur apprend que c'est de mariage. Isabelle ne trouve point cela

(1) La scène est à la Campagne, chez Dorimon.

à l'érêt ; mais Angélique pense différemment. Damon sort pour aller joindre les deux Amans & les amène ensuite à ses filles, Isabelle témoigne sa joie à sa cousine de ce qu'on va les marier. Angélique en est toute triste au contraire, parce que, dit-elle, le mariage nous lie à un homme dont on ne connaît souvent ni l'esprit, ni le caractère. Là-dessus elle fait le portrait des Amans qui métamorphosent leurs défauts en des qualités aimables & qui, pour plaire à leurs maîtresses, se montrent tout différens de ce qu'ils sont. Isabelle répond qu'elle croit que les femmes ne doivent rien aux hommes du côté de la dissimulation ; leur conversation est interrompue par l'arrivée de Dorimon & des deux Amans. Cette entrée se passe en politesse, & Dorimon laisse les quatre Amans ensemble pour aller donner quelques ordres. C'est ici où Angélique & Isabelle découvrent leur penchant. Angélique trouve Dorante trop schastique & Isabelle invente dans Valère qu'un étourdi ; elles se jugent par les traits fatigués que lache Dorante, & par le ton isolâtre de Valère, qui dit que Dorante se fâche de tout ce qui le choque, & que pour

lui il rit de tout ce qui le fâche. Dorimon vient les rejoindre; Isabelle exagère à son oncle le caractère & l'esprit de Dorante. Angélique loue beaucoup aussi celui de Valere; ce qui fait dire à Dorimon; cela est plaisant, chacune vante l'Amant de sa cousine, & n'ose par pudeur faire l'éloge du sien. Lisette annonce que l'on a servi. La compagnie se retire; Lisette retient Dorimon; pour lui demander si ces Amans prennent du goût les uns pour les autres. Dorimon transporté de joie, lui apprend que le sort justifie son choix, & qu'on ne saurait voir d'esprits plus sympathiques, ni d'Amans mieux assortis. Il se retire en recommandant à Lisette de songer à ce qu'il lui a déjà recommandé, qui est de sonder le cœur de ces Démonelles pour leurs Amans. Frontin arrive, il est frappé de la beauté de Lisette, qu'il prend pour l'une des Maîtresses de la maison; après que Lisette l'a détrompé, ils s'entretiennent & lui dit: qu'elle ne perdra rien au respect qu'il commence à perdre pour elle. Lisette lui demande ce qu'il cherche, Frontin répond, un Maître; & ajoute galamment qu'il trouve une Maîtresse. Ils s'entretiennent après de leurs Maîtres,

Et les poignent au naturel avec des traits si comiques, que cette scène a été fort applaudie.

Angélique & Lisette commencent le second acte. Cette fille sage & éclairée dit que plus elle examine Dorante, moins elle le goûte, & qu'elle ne veut absolument point de lui; elle lui trouve trop d'esprit, & elle craint qu'il ne soit trop prévenu de ses lumières; elle avoue qu'elle a précisément les mêmes défauts qu'elle reproche à Dorante. Cette conformité, dit-elle, dans la façon de penser rendrait nécessairement notre commerce dangereux. Il faut à Dorante, ajoute-t-elle, une femme docile, & à moi un époux qui ait plus de flexibilité d'esprit. Elle charge Lisette d'aller trouver Dorimon, & de l'instruire des dispositions de son cœur. Valere arrive plongé dans la rêverie, ce qui l'empêche de voir Angélique, & c'est justement cette jeune personne qui l'occupe. Elle se montre à lui, ce qui le déconcerte un peu, mais il prend le dessus, & lui avoue que c'était à elle qu'il rêvait. Angélique est fort surprise de cette nouvelle, & lui fait entendre qu'il est destiné pour sa cousine; mais Valere persiste à l'assurer qu'il connaît tout le mérite

d'Isabelle ; mais qu'Angélique a triomphé de son cœur. Enfin Angélique lui avoue qu'elle n'est pas plus raisonnable que lui, & qu'elle n'a nul penchant pour Dorante. Valere charmé se jette à ses genoux, & lui demande la permission d'espérer, puisqu'il peut l'aimer sans trahir l'amitié qu'il a pour Dorante ; Angélique le relève & lui dit :

Donnez moi la main, je veux vous faire revenir de votre erreur, & vous rendre à ma cousine.

Dorante entre, & voyant fuir Angélique, il ne doute point qu'elle n'ait de l'éloignement pour lui, il en est fort aise ; il convient que c'est une fille d'esprit ; mais il ajoute : qu'une femme est naturellement impérieuse, & que son orgueil n'a point de bornes lorsqu'elle se croit des talens supérieurs à son sexe.

Il appelle Frontin, & lui ordonne d'aller seller les chevaux pour partir sur le champ ; Frontin n'est point de cet avis, & fait tout ce qu'il peut pour persuader son maître, qu'il ne peut se dispenser d'épouser Angélique, que tout est disposé pour cela, & que de plus il est devenu amoureux de Lisette ; Frontin se retire très-fâché. Dor-

sante velle surmément seul; & Isabelle arrive et rêvant; ce qui oblige Dorante de lui demander le sujet de sa tristesse. Elle lui avoue que c'est qu'elle n'aime point Valere; qu'il est trop jeune & trop dissipé pour elle; Dorante prend le parti de Valere & prouve à Isabelle qu'on ne peut avoir plus de mérite qu'il en a. Pour cela ne diminue point les craintes d'Isabelle, sur la jeunesse de Valere; qui, dit-elle, sera rade à passer; faites-moi donc le plaisir, ajoute-t-elle, de lui insinuer adroitement qu'il ne doit plus penser à moi. Dorante se charge à regret de la commission, & promet de lui en rendre compte. Isabelle s'en va soulagée d'un grand fardeau. Dorante qui croyoit paroir seul, se félicite de ce que Valere fera du voyage. Valere arrive sans voir Dorante qui est fort embarrassé de la manière dont il s'y prendra pour l'instruire de ce qui se passe. Ils s'apprennent réciproquement qu'ils ne sont point aimés des personnes auxquelles ils sont destinés. Dorante propose à Valere de partir; il est fort étonné de ce qu'il lui répond, qu'il ne le peut; il l'avoue enfin qu'il adore Angélique, qu'il en est aimé & que sa philosophie

lui plaît plus que la sienne. Dorante l'embrasse & le félicite de son bonheur. Adieu mon ami, dit-il, je vais voir Isabelle, lui rendre compte de ma négociation & prendre congé d'elle.

Isabelle ouvre le troisieme acte par un Monologue où elle exprime l'agitation de son cœur. elle craint d'affliger son oncle en refusant le parti qu'il lui offre. Elle est aussi en peine de ce qu'aura fait Dorante; elle l'apperçoit fort à ptopos. Il lui apprend que Valere est charmé de n'être point aimé d'elle, qu'il aime sa cousine & qu'il en est aimé. Isabelle est très-surprise que sa cousine fasse tort à sa raison; jusqu'à ne pas aimer Dorante qui le mérite si bien. Elle paraît très-piquée du procédé d'Angelique. L'amour de Dorante commence ici à se déclarer; il ne peut s'empêcher de lui avouer sa défaite. Elle reçoit sa déclaration avec un étonnement mêlé de joie; & néanmoins elle persiste à croire que Dorante la trompe. Il la rassure, & elle se laisse enfin persuader. Frontin qui a entendu la fin de la scène, conçoit que le départ est différé, & qu'il pourra revoir Lisette. Il projette cependant de se divertir aux

Dorante de son Maître, & il lui dit que les chevaux sont prêts. **Dorante** lui répond qu'il ne part point parce qu'il est amoureux. **Frontin** prend le change & croit que c'est **Angelique** qu'il aime. **Dorante** se retire, & **Frontin** voyant venir **Dorimon**, se prépare à lui faire confidence de ce qui se passe. **Dorimon** entre en disant :

Qu'il craint que ses précautions ne soient inutiles, & que ces jeunes gens qu'il croyait se convenir si bien, n'aient pas grand penchant les uns pour les autres.

Frontin le détrompe ; **Dorimon**, joyeux, le récompense d'une si bonne nouvelle ; **Lisette** vient & raconte tout le contraire de **Frontin**.

Angelique, dit elle, ne peut souffrir **Dorante**, il est trop Philosophe pour elle. **Dorante** de son côté n'est pas plus tendre. Quant à **Isabelle**, elle trouve **Valere** trop jeune & trop vil pour elle. Enfin la sympathie a tout gâté.

Dorimon cite **Frontin** pour garant de l'amour réciproque qui vient de naître. **Lisette** soutient son système. **Dorimon** sort pour s'éclaircir de la vérité.

Lisette est fâchée contre Frontin, de ce qu'il a trompé Dorimon. Frontin assure que ce qu'il a dit est si vrai, qu'il en a reçu de l'argent, & qu'il a trop de probité pour l'avoir pris, si ce qu'il lui a dit n'était pas sincère. Pour le lui prouver, il lui fait un conte extravagant.

Voyant, dit-il, que mon Maître, Valère, Angélique, Isabelle & vous Mademoiselle Lisette, étiez rebelles à l'Amour, je l'ai été chercher en poste pour vous mettre à la raison. Je l'ai apporté en croupe; ce petit fison d'Amour n'a pas eu plutôt mis pied à terre, qu'il a fait des fiennes, & nous humains s'aiment à présent à la folie.

Lisette ne peut rien croire de tout cela, il la laisse pour s'en éclaircir avec Angélique, à qui elle veut persuader qu'elle aime Dorimon; Angélique l'assure au contraire qu'il lui est insupportable, & qu'en voulant ramener Valère à sa cousine, elle a découvert en lui des sentimens si honnêtes & des manières si séduisantes, qu'elle a été forcée de l'aimer lui-même. Lisette répond qu'elle n'y comprend plus rien, & Isabelle qu'Angélique a fait avorter, arriver.

elles s'expliquent ensemble sur leurs sentimens avec beaucoup de finesse.

Dorimon, qui a entendu qu'elles étaient amoureuses, croit qu'elles aiment ceux qu'il leur destine, & se félicite d'avoir fait un choix de leur goût; mais Angélique & Isabelle le défabusent & lui avouent qu'elles n'ont aucun penchant, ni Angélique pour Dorante, ni Isabelle pour Valere, ce qui jette Dorimon dans une grande surprise.

Les Amans viennent & Dorimon les fait expliquer. Dorante avoue qu'il aime Isabelle, & Valere, que tout son amour est pour Angélique. Comme Dorimon les estime également, il lui est indifférent qui des deux soit son gendre ou son neveu. Il promet de faire consentir leurs parens à ces mariages auxquels il donne les mains. Les Amans en témoignent leur joie; Frontin qui était chargé d'une fête, la fait exécuter après avoir eu de Lifette la promesse de devenir son époux.

Cette Piece qui est la dernière de Delille, eut le succès qu'elle méritait. L'intrigue en est simple & bien conduite, & le dialogue fort naturel.

Cet Auteur était bien né ; mais véritablement Philosophe , il avait préféré les Belles-lettres à la fortune , & il mourut plus comblé de gloire que de richesses ; il a donné onze Comédies , dont la plupart ont eu beaucoup de succès & toutes ont été représentées au Théâtre Italien. La première fut ,

Arlequin Sauvage , Comédie en prose & en trois actes , 17 Juin 1721.

Timon le Misanthrope , Comédie en prose & en trois actes , précédée d'un Prologue , 2 Janvier 1723.

Arlequin au Banquet des sept Sages , Comédie en prose & en trois actes , précédée d'un Prologue non imprimée , 15 Janvier 1723.

Le Banquet Ridicule , Comédie en un acte , partie en prose & partie en couplets , critique du Banquet des sept Sages , non imprimée , 3 Février 1723.

Le Faucon & les Oyes de Boccace , Comédie en prose & en trois actes , précédée d'un Prologue , 6 Février 1725.

Le Berger d'Amphrisse , Comédie en trois actes non imprimée , 20 Février 1727.

Arlequin Astrologue, Comédie en prose & en trois actes, non imprimée, 13 Mai 1727.

Danaüs, Tragi-Comédie, en trois actes & trois intermedes en vers libres, non imprimés, 21 Janvier 1722.

Arlequin Grand Mogol, Comédie en prose & en trois actes, non imprimée, 14 Janvier 1734.

Le Valet Auteur, Comédie en vers libres & en trois actes, 2 Août 1738.

Les Caprices du Cœur & de l'Esprit, Comédie en prose & en trois actes, non imprimée, 25 Juin 1739.

—————

Mort de Thomassin.

La Comédie Italienne fit une perte considérable à la mort de Thomasso Vicentini, connu sous le nom de Thomassin.

Vicentini avait débuté avec toute la troupe sur le théâtre du Palais Royal, le 18 Mai 1716, par le rôle d'Arlequin dans l'Heureuse Surprise.

Le célèbre Dominique, qui s'était fait une si grande réputation en France, avait un défaut dans la voix, auquel il avait si bien accoutumé le Pa-

blic, qu'on n'avait point imaginé depuis sa mort, qu'un Arlequin pût être supportable sans parler de la gorge & affecter un ton de perroquet (1). Riccoboni pere & Thomassin, instruits de ce préjugé, n'en furent pas médiocrement allarmés, parce que l'organe de ce dernier était net & naturel. Il s'agissait d'appriivoiser les Spectateurs, qui s'effarouchent facilement, & voici comme on s'y prit.

Il y a plusieurs scènes de nuit dans l'Heureuse Surprise, par laquelle on débute. On en plaça une au commencement de la Pièce. Lelio appelait son Valet Arlequin, qui d'abord ne répondait point, & répondait ensuite par intervalle, paraissant se rendormir

(1) Presque tous les Débutans, ont dû l'être de copier quelque Acteur célèbre. On a entendu long-tems à l'Opéra, les Basses-tailles chevrotter, & les Hautes-contre chanter du nez, pour imiter Chaffé qui avait la voix cassée, & Jeliotte qui n'était pas encore maître de la sienne; mais pas un n'a saisi parfaitement la noblesse du premier, & les grâces du second. Lorsque l'on copie un défaut, on est toujours plus ridicule que celui de qui on l'a pris, parce que les vices de la nature sont plus supportables que ceux de l'imitation.

à chaque fois, après avoir répondu. Le-
lio l'allait chercher, l'amenait sur la
scène, dormant tout debout, il l'éveil-
lait avec bien de la peine & lui par-
lait : Arlequin en lui répondant se lais-
sait glisser à terre & se rendormait. Son
Maître le relevait & Arlequin dormait
sur son bras. Enfin, le Public favorable-
ment disposé par cette scène, après avoir
tri. & applaudi pendant un quart-d'heure,
sans que le nouvel Arlequin eut pro-
noncé un seul mot, n'eut plus le cou-
rage de se chicanner sur sa voix lors-
qu'il vint à se faire entendre, & il lui
permit d'être naturel sans tirer à con-
séquence.

Vicentini était né à Vicence, dans
l'état Vénitien; il jouait depuis long-
tems en Italie, d'une manière qui le fit
choisir par Louis Riccoboni, lorsqu'il
fut chargé de lever la Troupe de feu
Monseigneur le Régent. Thomassin
avait infiniment de souplesse, sa gaieté
naturelle & les graces de sa balour-
disse auraient suffi pour charmer le Pu-
blic, quand même la nature n'en au-
rait pas fait un excellent Acteur, ce qui
peut être pris dans toute l'étendue de ce
terme; vrai, naïf, original, & pathéti-
que, même au milieu des ris qu'il exci-

ait par ses bouffonneries, un trait, une réflexion dont il faisait un sentiment par sa manière de le rendre, arrachait des larmes & surprenait le Public & l'Auteur même dans les Pièces écrites; souvent même après avoir commencé par rire de la façon dont il exprimait la douleur, on finissait par éprouver l'attendrissement dont il paraissait pénétré. Le nom de cet inimitable Acteur doit être conservé avec celui des Roscius & des Barons. Il eut le même sort que Dominique. Il fit comme lui beaucoup de mauvaises copies, & l'on ne voyait au Théâtre Italien que de pitoyables débuts dans le rôle d'Arlequin, jusqu'à celui du sieur Carlin, qui l'a remplacé. Thomassin avait des mœurs pures & beaucoup de religion. Le lendemain du début de la Troupe Italienne, il vint au café de Gradot, pour captiver la bienveillance des gens de lettres qui s'y assemblaient alors; & quelque-uns lui ayant demandé s'il n'avait pas éprouvé quelque crainte en paraissant devant un Public nouveau, Thomassin lui répondit, qu'en effet, ayant aperçu à travers de la toile une assemblée si nombreuse & qu'il savait si éclairée, il avait tremblé de tout son

Corps, mais que s'étant un peu remis, il s'était adressé à la Providence Divine, qui avait béni son labeur. Il mourut également regretté du Public, de ses Camarades, de sa famille & de ses amis, le 19 d'Août 1739., âgé de cinquante-sept ans, après une longue maladie, pendant laquelle il avait renoncé au Théâtre; il fut enterré à Saint Laurent, sa paroisse.

Gratis.

Le 9 Juin les Comédiens Italiens donnerent *gratis*, Timon Misanthrope, & Arlequin Hulla, pour les réjouissances de la Paix.

DEBUT DE CIAVARELLI.

Le deux Septembre Alexandre Ciavarelli, Napolitain, débuta dans une Comédie Italienne, intitulée la *Cammeriera Nobile*, dans laquelle il joua le rôle de Scapin avec beaucoup de vivacité, d'intelligence & de précision; il fut reçu peu de tems après, & a toujours continué de jouer le personnage de Zanni, à la satisfaction du Public.

 LES TALENS A LA MODE.

*Comédie en trois actes, en vers libres,
suivie d'un Divertissement, 17 Sep-
tembre 1739. (1)*

ISABELLE & Lucinde, filles de Geronte, ouvrent la scène. La première fait des vers & la seconde compose de la musique. Isabelle prie Lucinde de mettre en chant une Cantate de sa façon : elle en expose le sujet par ces quatre vers :

Un sujet dont encor j'ai la tête remplie,
Et qui doit exciter votre art comme le mien,
Ce sont les jeux dont la magnificence
Vient d'étonner & d'amuser la France.

Lucinde lui promet d'y réussir pourvu que les vers soient dignes du chant qu'elle y veut mettre. Une troisième sœur qui s'appelle Mélanie, & qui aime passionnément la danse, vient remplir la seconde scène & porte son talent jusqu'au ciel. Voici comme elle s'exprime au sujet des Opéra :

(1) La scène est chez Geronte.

Point de répit; il assomme, il étonne,

Le plus beau ne vaut pas un simple rigaudon,

Vive les airs de violon!

Tout Paris comme moi les aime à la folie.

Géronte, pere des trois sœurs à talents modernes, & qui n'aime que Lulli, s'empare sur-tout contre Mélanie à qui il entend dire en arrivant:

... J'ai-là dans ma cervelle,

Le plan d'un Ballet très-joli,

Il sera dans un goût de musique nouvelle,

Géronte voyant avec regret que ses trois filles donnent dans le goût nouveau, leur propose à chacune un mari, qui les remette dans le bon chemin; aucune des trois filles n'accepte l'époux qu'on lui destine; l'une le trouve vieux, l'autre laid, l'autre sot; Géronte leur répond:

Ah! que de discours inutiles!

Il est bien sot, il est bien vieux,

Il est bien laid, vous êtes difficiles;

Reposez-vous sur moi, je fais tout pour les mieux,

En je ne veux point de réplique

Je vous laisse, & je vais au café de copier

Défendre le parti de la bonne Musique,
 Contre les Novateurs, gens amis du fracas,
 Qui l'attaquant par ignorance,
 Veulent définir son essence,
 Et qui ne la connaissent pas.

A peine Géronte est-il sorti, qu'un Valet, qui ne connaît aucune des sœurs, après quelques *qui-proquo*, leur donne à chacune un billet, signé Léandre. Il contient trois especes de rendez-vous chez elle-mêmes. Le premier à trois heures, le second à cinq & le troisieme plus tard. Elles prennent le billet à l'insçu l'une de l'autre & se retirent. Léandre ne tarde pas à venir, & Lépine, son Valet, porteur des billets doux, lui dit qu'il s'est parfaitement acquitté de sa commission; ce Léandre est un homme qui rassemble en lui seul les divers talens de toutes les trois sœurs, mais qui est bien éloigné d'en abuser comme elles. Voici comme il parle sur leur compte.

Je viens les voir ici pour la première fois,
 Je veux les mieux connaître avant de faire
 un choix,

Me fixer est d'ailleurs un pas que je redoute,
 Mon cœur est indécis, & mon esprit les goûte.
 Également

Egalement toutes les trois ;
Une certaine sympathie ,
Que font naître chez moi leurs charmes dif-
férens ,
Entre-elles tient mon ame & mes desirs ex-
rants ;
Je veux & j'ai de quoi soutenir la partie ,
Je me retourne & me replie ,
Et selon leur goût je les fers ;
Isabelle l'aînée aime la Poésie ,
Avec elle je fais des vers ,
Avec Lucinde je salue ,
Et je bas l'entrechat auprès de Mélanie.

Isabelle paraît , Léandre la voyant
dans un enthousiasme poétique , se ca-
che pour la surprendre. Elle écrit quel-
ques vers qu'elle laisse imparfaits sur une
table & auxquels elle va rêver ailleurs.
Lorsqu'elle est sortie , Léandre y en
ajoute quelques-uns. Isabelle en reve-
nant est fort surprise de ce nouveau
travail qu'elle attribue à un Génie.
Léandre se montre enfin à ses yeux.
Ils versifient ensemble sur la rime en
ême , comme la plus abondante. Gé-
ronte qui les surprend , est lui-même
très-étonné de trouver un homme au-
près de sa fille ; mais il reconnaît Léan-

dre pour un de ses meilleurs amis. Ils s'embrassent tendrement. G ron te remercie Léandre de la visite qu'il lui rend , & il l'engage   lui faire souvent le même honneur. Il lui raconte une querelle qu'il vient d'avoir dans un caff  avec un partisan de la nouvelle musique. Léandre souscrit   toutes ses opinions ; il est du même sentiment sur les ouvrages de Lulli , & ils finissent le premier acte par ce duo d'Armide.

Poursuivons jusqu'au trépas ,
L'ennemi qui nous offense , &c.

Léandre , après avoir dit   Lépine ,
ce qui s'est passé entre lui & G ron te ,
il définit lui-même son caractère.

Apprends, Lépine,   me connaître bien,
Je prends de tout le bon & l'ag r able,
Et je n'épouse aucun parti sur rien ;
Chaque chose ici bas a sa face estimable,
Je la saisis toujours pour en dire du bien,
Par ce temperament & par cet art aimable,
Je fais   l'indulgence alier l' quirit ,
Oui , je suis avec soin la partialité.
A tout amusement elle est toujours accessible.
Chaque Musique a sa beauté,
A leurs accords divers mon oreille est sensible,

Je trouve mon bonheur dans cette égalité,
Et mon plaisir par elle est augmenté;
Du tendre Arys, de l'aimable Thésée,

J'adore la simplicité,

Oui, par leur mélodie aussi tendre qu'aisée,

Le sentiment est imité;

Jusques au fond de mon ame attendrie,

Son doux pouvoir se fait sentir;

Mon cœur est le premier toujours à l'applau-
dir,

La nature est par-tout si bien pointée & fai-
fie,

Qu'il en soupire de plaisir,

Et se méprend à la copie;

Mais de ces Opéra quels que soient les attrains,

Leurs graces douces & touchantes

Ne ferment point mes yeux sur les beautés
frappantes;

Sur les coups pleins d'audace & les sublimes
traits,

Dont brillent Hypolite & les Indes Galantes;

Quelle harmonie, ô Ciel! quels accompagnem-
ens!

Quels tourbillons! quels éclairs surprenans!

J'admire & bénis le génie,

Dont les hardis travaux & la mâle vigueur;

Ont enrichi Paris des trésors d'Italie,

Où suis-je, & qu'est-ce que j'entends ?

Ah ! c'est un Dieu qui chante, écoutons, il
m'enflâme,

Jusqu'ou vont les éclats de son gosier flatteur,
De la voûte des Cieux ils percent la hau-
teur,

Sur l'aîle de ses sons je sens voler mon ame,
Je crois des immortels partager la grandeur,

La voix de ce divin Chanteur,
Est tantôt un zéphir qui vole dans la plaine,
Et tantôt un volcan qui part, enleve, en-
traîne,

Et dispute de force avec l'art de l'Auteur,

Lucinde se trouve exactement au rendez-vous marqué pour les cinq heures ; comme elle est Musicienne, Léandre s'exprime d'une manière à flatter son goût, & s'escrime avec elle ; la cantatille, dont Isabelle a fait les vers, est chantée ; mais Géronte qui survient, est très étonné qu'un parisan de son cher Lulli chante avec sa fille dans le goût moderne. Léandre se justifie en lui disant qu'il ne lui donne des leçons si ridicules & si outrées, que pour lui en faire sentir toute l'extrava-

gance. Géronte reçoit cette défaite & fait de nouvelles protestations d'amitié à un Maître si ingénieux, auquel il dit en l'embrassant :

..... Continuez, mon cher Léandre,
Cultivez le bon goût au sein de ma maison,
Je veux qu'à l'avenir vous y donniez le ton.

Isabelle & Lucinde commencent le troisième acte. Chacune d'elles se flatte d'épouser son Amant; elles plaignent le sort de Mélanie, qui n'a pas encore la même espérance; elles se disposent à aller à l'Opéra. Tandis qu'Isabelle s'en va chercher les paroles qu'elle a laissées sur sa table, Lucinde dit à Lépine, qui survient, de dire à son Maître qu'elle l'attend à l'Opéra, & qu'il l'y trouvera à coup sûr.

Lépine, qui ne fait point que Lucinde doit aller à l'Opéra avec la sœur, veut s'en informer à leur Suivante, qui entre une Vielle en main; il n'en a point d'autre réponse que trois airs, commencés, continués & repris à chaque interrogation. Léandre, qui arrive, éprouve le même sort: la Joueuse de Vielle s'étant retirée, sans qu'on en ait pu arracher un seul mot. Léandre se dispose à remplir son troisième Rôle

avec Mélanie, qui se rend auprès de lui à l'heure marquée : de Rôle s'exécute parfaitement bien de part & d'autre ; la danse n'est interrompue, que par d'ingénieuses applications qu'on fait de la danse à l'amour : en voici quelques-unes.

L É A N D R E.

Ce développement annonce que mon cœur
Va devant vous dévoiler sa langueur.

M É L A N I E.

Ce mouvement soudain, qu'un trouble feint
anime,

Prouve au moins que je sais bien jouer la poé-
teur.

L É A N D R E.

Chassez une injustice fuyez,

Ce pas de loutre vous exprime

La plus parfaite & la plus tendre d'innocence.

M É L A N I E.

Et je réponds à cet aveu discret,

Par quatre pas de modestie, &c.

L É A N D R E.

Que mon bonheur est doux, que ma joie est
parfaite,

Et que ma victoire a déclat !

Je vais la célébrer par un double entrechat,
&c.

Lucinde qui arrive de l'Opéra, où elle n'a pu avoir de place, trouve ces Danseurs dans une attitude si tendre, qu'elle ne peut s'empêcher d'en prendre quelque ombrage. Isabelle, qui ne tarde pas à revenir, achève de développer le mystère : Géronte la suit de près ; il propose son aînée en mariage à Léandre, qui se défend de faire un choix entre des sœurs, qui possèdent si bien des talens dont il est enchanté. Mélanie, pour finir l'embarras de cet Amant volage, parle ainsi à son père & à ses Rivaux :

Attendez, il me vient une bonne pensée,
De finir la dispute elle m'offre un moyen,
Qui paraît le plus simple & même le plus sage:
Pour juger quel talent doit avoir l'avantage,

Et couronner l'une de nous ;

Il faut qu'en lice ils entrent tous,
Si vous voulez l'approuver l'une & l'autre,
Chacune nous pouvons faire briller le nôtre,

Tout à l'heure dans un Ballet,
Dont j'ai conçu le plan & qui vient au sujet ;
Ce sont les trois Muses Rivaux,

Différentes de goût , mais en mérite égales ;
Celles dont mon ame a fait choix ,
Sont Melpomene , Erato , Terpsicore ,
Qui se disputent à la fois
L'honneur de soumettre à leurs loix
Le génie agréable & plus léger encore , &c.

Le parti proposé par Mélanie , est
accepté par Géronte même , qui pro-
met de donner Léandre à la Muse vic-
torieuse. Terpsicore l'emporte sur ses
Rivales. Mélanie , qui représente la
Muse de la danse , donne la main à
Léandre , & la Piece finit par le Ballet
proposé , dont nous allons tâcher de
donner une légère idée.



LES MUSES RIVALES.

Ballet Pantomime, dont les Acteurs représentent Melpomene, Erato, Terpsicore, un Génie & leur suite, 1739.

Le théâtre s'ouvre & fait voir un Palais magnifique. Melpomene y paraît endormie; les songes funestes viennent à plusieurs reprises autour d'elle troubler son sommeil. Le Génie paraît & veut s'approcher de Melpomene; elle s'éveille, & dans un grand trouble, elle court après le Génie, qui, de son côté, la cherche avec empressement; mais les songes viennent toujours les séparer. Enfin, Melpomene arme de son poignard le Génie, les songes effrayés prennent la fuite; la Muse de la Tragédie & le Génie restent seuls; ce dernier exprime, par les pas & par ses gestes, une déclaration d'amour dans le genre tragique, &c. Ils cèdent la place à Erato & à sa suite.

Le Génie assis auprès de Melpomene la quitte, malgré les efforts que la Muse tragique fait pour le retenir, & suit Erato

qui le conduit sur un lit de gazon ; elle lui présente une flûte dont elle l'oblige de jouer , & les sons mélodieux qu'il en tire réellement , paraissent accompagnés par la lyre de la Muse. Ce même morceau , joué en écho par l'orchestre , est dansé par les suivans d'Erato.

Terpsicore paraît avec sa suite , aussitôt le Génie quitte Erato pour aller joindre la Muse de la danse. Erato prend la suite comme avoir fait Melpomene. Le Génie & Terpsicore expriment leur union par plusieurs danses de divers caractères , & une Contredanse finit cet ingénieux Ballet.

La Comédie est de M. de Bouffy , & une de celles qui a fait le plus d'honneur à sa plume. Elle fut très-applaudie , eut dix-huit représentations , a souvent été reprise , & attira à l'Auteur cette galanterie qui est de Besselier.

Non , non , il n'est pas sûr que la postérité
Accorde son suffrage à chaque nouveauté ,

Dont notre siècle s'accommode ;

Mais malgré le caprice & la légèreté
Du Public inconstant , que l'uniformité

Rebute , fatigue , incommode ,

Par leur beau coloris , par leur variété ,

Tes talens, chez Boissy, feront toujours de
mode,

Et peuvent aspirer à l'immortalité.

DEBUT DE CATHOLINI.

Le 8 Oct. 1739. Antonio Catholini, débuta pour la seconde fois dans le rôle d'Arlequin Hulla, & ne fut point reçu.

DEBUT DE CONSTANTINI.

Le 21 Nov. Antonio Constantini, originaire d'Italie, débuta pour le même emploi dans les Fourberies d'Arlequin. Cette Piece est remplie d'un jeu continuel de théâtre, de différens déguisemens & de lazzi, dans lesquels il fit voir la variété de son jeu.

Après le retour de Fontainebleau, il débuta encore dans les Métamorphoses d'Arlequin, Piece du même genre, & connues en Italie sous le nom de *Comedie disfatica*, qui sont faites pour faire briller un seul Acteur. Celui-ci y joua avec beaucoup de vivacité, donna quelque espérance de réparer la perte que le Théâtre venait de faire en la personne de Thomassin, & que

vraisemblablement il n'a point remplie, puisqu'il n'a point été reçu. Il était frere du fameux Angelo Constantini, connu dans l'ancienne Troupe, sous le nom de Mezetin, & qui avait reparu dans le même Rôle, sur le nouveau Théâtre Italien le 5 Février 1729.

L'AMANT AUTEUR ET VALET.

*Comédie en un acte en prose ,
& Février 1740. (1)*

ERASTE, jeune homme de famille qui cultive les Belles lettres, est éperduement amoureux de Lucinde, jeune veuve; mais la timidité de cet Amant l'ayant empêché de se découvrir, il n'a imaginé d'autres moyens que de se mettre à son service, afin de jouir du plaisir de la voir, projet digne d'un homme qui fait des Romans. Il y a aussi introduit avec lui Frontin son Valet; celui-ci vient lui apprendre que Mondor son oncle, vient d'arriver du Canada, & qu'il est à Paris; Eraste

(1) La scène est chez Lucinde.

en est d'autant plus affligé, qu'il recon-
naît dans cet oncle un Rival, qui presse
Lucinde, sa Maîtresse, d'accepter sa
main avec une fortune très-considé-
rable. Erasme, de son côté, apprend à
Frontin le nouveau sujet de crainte
qui l'agite; il a laissé des vers sur la
toilette de Lucinde, qui veut absolu-
ment savoir de qui ils sont, menaçant
de chasser celui qui s'est chargé de
les remettre. Mondor arrive & est ac-
cusé d'avoir fait les vers en question;
celui-ci s'en défend, en protestant qu'il
n'a jamais fait que des lettres de chan-
ge : Lucinde les lui remet, & il les lit
tout de travers, ce qui fait souffrir
Erasme de les voir ainsi estropier; il les
prend & les lit avec beaucoup d'ex-
pression. Mondor avoue, par com-
plaisance, qu'il faut bien que ce soit
lui qui les ait faits, puisque Lucinde
le veut absolument; mais il la prie,
en sortant, de vouloir bien faire plus
d'attention à sa prose, qui est plus son-
nore que ses vers, elle ne lui ôte pas
toute espérance. Lucinde qui veut sa-
voir lequel d'Erasme ou de Lisette,
s'est chargé des vers de Mondor,
les consulte l'un & l'autre, sur le ma-
riage que cet Amant suranné lui pro-

pose. Erasme, pour l'en dissuader, emploie beaucoup plus d'éloquence qu'un Valet n'a coutume d'en avoir. Lucinde fait par ce moyen, à quoi s'en tenir sur le chapitre des vers, & elle se retire. Erasme a avec Lisette plusieurs scènes dont nous ne parlerons point, parce que l'amour que cette Soubrette s'avise de prendre pour lui, rend bien la situation plus comique; mais ne fait rien à l'intrigue de la Piece. Lorsqu'il est parvenu de s'en défaire, Frontin lui apporte une épreuve de chez son Libraire, & Erasme s'occupe à la corriger, Pendant ce tems-là Frontin, à qui les doigts démangent dès qu'il voit écrire, s'avise aussi de composer ses Mémoires, qu'il intitule : *le Parfait Domestique ou l'histoire curieuse & véritable du célèbre Frontin*. Tandis qu'ils sont l'un & l'autre occupés, Lucinde revient tout doucement les épier.

FRONTIN.

Chapitre troisieme. Comme quoi Frontin paraît à la Cour, rend de grands services à un jeune Seigneur, & le met dans le monde au moyen de bonnes connaissances qu'il lui donne.

LUCINDE, *à part.*

Votre style me paraît beau !

ERASTE.

Trouvez vous cela , Monsieur Frontin , je suis fort aise qu'il soit de votre goût.

FRONTIN.

Frontin entre Valet de chambre de M***. Il faut avoir de la discrétion & ne point nommer les masques. Il vole son Maître , qui s'en apperçoit & ne le chasse point. Je connaissais mon homme ; il m'aurait chassé si je l'avais servi fidèlement.

ERASTE.

Il ne m'est pas permis de tenir contre tant de sottises. Demande lui s'il se moque de moi.

LUCINDE, *à part.*

Cela suffit , je lui dirai.

ERASTE.

Monsieur Frontin fait l'agréable ; il adoucit sa voix ; il en est sans doute à quelque endroit tendre de son Roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma Coquette. Allons, broyons du noir; barbouillons-la des plus affreuses couleurs; que ce tableau effraie tout son sexe, qu'il soit semé de réflexions : les réflexions sont la rocambole des Romains.

LUCINDE, *à part.*

Son Héroïne ne ressemble guère au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

J'entre dans un bosquet pour rêver à la perfide, je la trouve sur un lit de gazon . . . en pet-en-l'air.

ERASTE.

Frontin ! Frontin !

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. Je lui jette un coup d'œil assez farouche, elle veut fuir mes reproches; mais un orage épouvantable inonde tout-à-coup le jardin. Déjà le bosquet est entouré d'eau, ma perfide en a jusqu'à mi-jambe; je ne daigne pas lui donner

le moindre secours, & je monte sur un arbre. Quelle magnifique description !

ERASTE.

Frontin !

FRONTIN.

Je suis à vous Ah ! nous sommes perdus !

(*Il touffe & fait des signes à Eraste.*)

ERASTE.

Qu'as-tu donc ? Que veux tu dire ?

FRONTIN.

L'Orange , fais-tu bien qu'il est ridicule de me faire attendre si long-tems, pour une bagatelle semblable ?

ERASTE, *se retournant.*

Ah ! ciel.....Madame , je vous fais mille excuses. Je ne vous croyais pas si près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous occupé ?

FRONTIN.

Madame , il est inutile de vous rien

déguiser : j'ai quelque goût pour les Relations, & je m'amuse de tems en tems à en donner au Public. Cela ne doit point vous surprendre, car je suis petit-fils, en ligne directe, de ce Gocher fameux, qui a tant fait de bruit dans Paris ; mais j'ai toujours négligé l'ortographe, & l'Orange, mon camarade, me sert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

Lucinde encore plus étonnée qu'au paravant, du ton d'autorité avec lequel Erasme parle à Frontin, le presse de lui apprendre son pays & sa famille ; il répond à ses questions d'une manière qui confirme absolument ses soupçons, & lui avoue que l'amour a pu seul le déterminer à les quitter ; mais il proteste qu'il ne sortira jamais du respect qu'il s'est imposé. Lucinde qui est prévenue par sa femme de Chambre, croit que c'est elle qu'il aime, & rit beaucoup de l'amour romanesque & respectueux qu'Erasme a pour cette Soubrette, ce qui produit une scène très-plaisante. Mais elle a lieu, par les réponses, & plus encore par la surprise d'Erasme, lorsque celui-ci s'aperçoit de la méprise ; elle a lieu, dis-je, de prendre des idées plus justes de l'amour de ce

jeune homme. Mondor vient bien-tôt découvrir toute cette intrigue, par une lettre qu'il a reçue de son frere, qui lui apprend que son Neveu est au service d'une Dame, pour laquelle il fait des vers & des Romans. Frontin qui survient, est obligé de tout découvrir; & Mondor ayant appris à Lucinde, à laquelle il renonce de bonne grace, la naissance & la fortune de son Neveu, cette Dame touchée des sentimens & du respect d'Erasme, lui donne, pour prix de ses services, une boîte dans laquelle est son portrait, ce qui peut, sans trop de présomption, lui faire esperer de se voir bientôt en possession de l'original.

Cette Piece charmante eut un succès aussi brillant que mérité, ce qui aurait dû engager M. le Chevalier de Cerou, à travailler pour en obtenir de nouveau; c'est cependant la seule Piece que cet Auteur ait donnée au Théâtre.



LE SUPERSTITIEUX.

*Comédie en trois actes, en vers libres ,
5 Mars 1740.*

DAMON, fils de Chrisfante, a contracté un mariage secret avec une belle personne nommée Julie. Son pere qui est un vieillard crédule jusqu'à l'imbécillité, & d'une opiniâtréte invincible, loin d'approuver ce mariage, veut le faire déclarer nul.

Damon pour parer un malheur qui lui paraît inévitable, se reconcilie avec Frontin Valet de son pere, & Lisette sa Gouvernante, avec lesquels il ne vivait pas trop bien, & il les engage à disposer l'esprit du vieillard en sa faveur. Comme ils sçavent que la superstition domine Chrisfante, quoiqu'il veuille faire l'esprit fort ; c'est par ce moyen qu'ils imaginent de servir Damon. Frontin lui annonce que pendant son sommeil, des chiens ont heurlé trois fois de suite épouvantablement, présage certain, ajoute t-il, de quelque malheur, d'autant plus qu'une chouette a joint ses cris à ceux des chiens.

Chrisante est préparé par ce récit à recevoir l'impression de tous les autres présages malheureux, par lesquels Lisette & Frontin sont disposés à l'effrayer, pour l'amener à leur but. Le bon-homme ayant fait appeller un Avocat pour le consulter sur le mariage de son fils, Valentin, Valet de Damon, se déguise & paraît en homme de Loi; il se laisse tomber en entrant & commence par maudire la maison & celui à qui elle appartient. Il lui raconte ensuite tous les mal-en-contres qui lui sont arrivés en chemin.

V A L E N T I N, *en Avocat.*

Je me fais si cette visite
Sera fatale, ou pour vous ou pour moi,
Et quelle en doit être la suite.

C H R I S A N T E.

He ! Pourquoi donc, Monsieur ?

V A L E N T I N.

Pourquoi ?

Du logis jusqu'ici, de disgrâce en disgrâce,
J'ai mesuré tout le chemin ;
J'ai cru n'en voir jamais la fin ,
Et j'ai suivi le malheur à la trace,
En sortant de notre Maison.

Je me chagrine & marche triste & morne,

Comme prévoyant mon guignon.

A peine de la rue ai-je tourné la borne,

Qu'un gros bœuf échappé me donne un coup
de corne,

Et me fait par les airs voler sur un balcon.

CHRISANTE.

Quel accident!

VALENTIN.

Je me secoue,

Après que je suis relevé,

CHRISANTE.

Et la corne, Monsieur, ne vous a pas crevé.

VALENTIN.

Je descends dans la rue, & l'astre qui me joue,

Près de moi fait verser un tombereau de boue,

Qui m'écrase sur le pavé.

CHRISANTE, *à part.*

O Ciel! cet homme est réprouvé,

Deux accidents pareils dans la même journée.

VALENTIN.

On me lave, on me sèche, & me voilà parti:

Mais la fortune, à me nuire, obstinée,

Qui n'en veut pas avoir le démenti,

Fait tomber à mes pieds un pan de cheminée.

CHRISANTE.

Ha !

VALENTIN.

Je pourfuis tranquillement ;

J'arrive enfin à votre porte ;

Je veux entrer lorsqu'au même moment

Elle se ferme rudement ,

Et me casse le nez. Frappons, dis-je, n'importe :

Le sort se lassera d'être récalcitrant ;

En montant l'escalier , ma robe se déchire ;

Je mets le pied dedans , & je tombe en entrant.

Allons , Monsieur , que voulez-vous me dire ?

Chrisante est effrayé de tout ce qui vient d'arriver à l'Avocat , & craint que ce ne soit des avertissemens secrets des malheurs qui le menacent. Pour achever de l'effrayer , Valentin lui apprend qu'il vient de perdre son père , qui était de l'âge de Chrisante , & lui ressemblait beaucoup. Ils en viennent enfin à la consultation sur le mariage du fils , que Valentin approuve fort. Chrisante ne le trouvant pas de son avis , le remercie , & lui dit qu'il pren-

dra conseil d'un autre ; mais **Valentin** l'assure qu'il n'en trouvera pas depuis l'accident arrivé en pareil cas.

VALENTIN.

En cinq cens trente-six. . . .

Une Cause semblable à celle du présent ,

Fut appelée à l'Audience.

De part & d'autre on plaide à toute outrance ;

L'Avocat demandeur , fait le mauvais plaissant ,

Raille la fille & veut la rendre méprisable.

Le Défendeur pour mouvoir la pitié ,

Récite d'un ton lamentable ,

Un beau discours étudié ;

L'Arrêt enfin se prononce , & foudroie

Le mariage clandestin.

Tous les Parens font éclater leur joie ;

Mais de nos deux époux la rage se déploie

Contre l'iniquité de l'injuste scrutin.

La Veuve alors comme animée

Par un esprit de divination ,

Prédit en Sybille Cumée ,

De ses Juges en bloc l'extermination.

Au bout du mois , les Rapporteurs périrent ;

Les Conseillers de fort près les suivirent ;

Avocats , Gens du Roi , Greffiers , toute la

Cour ,

Descendit en trois mois au ténébreux séjour ,

Hermis

Hermis les Procureurs, dont l'ame est plus
tenace ;

La mort sur eux ne put faire main-basse ,
Précisément qu'au bout de l'an & jour.

CHRISANTE.

Je n'entendis jamais parler de cette affaire.

VALENTIN.

Je le crois, car on l'assoupit ,
Et c'est une anecdote inconnue au vulgaire ,
Dont nous faisons rarement le récit.

CHRISANTE.

Toute la Cour mourut !

VALENTIN.

Ha ! j'oubliais encore
Tous les Parens du parti demandeur.
En cette année on vit éclore
La peste exprès en leur faveur ,
Jugez si c'est avec des raisons bien solvables ,
Que je me refuse à vos vœux.

Valentin se retire en souhaitant ,
dit-il , d'apprendre qu'il se porte bien
le lendemain. Julie vient ensuite dé-
guisée en Bohémienne , dire la bonne
ou plutôt la mauvaise aventure au

Vieillard, Le Spectateur suppose aisément qu'elle est bien instruite par Lisette & par Frontin. Elle feint d'abord de leur dire à l'un & à l'autre la bonne aventure, & ils paraissent tout étonnés des grandes vérités que son art leur révèle, Chrisante, cependant, qui tremble qu'elle ne lui apprenne quelque malheureux événement, fait l'esprit fort, & se moque de sa science, mais elle lui persuade qu'il est fort mal, & Chrisante dit à Frontin d'aller chercher son Médecin, mais ce Valet paraît vouloir le rassurer; & pour prouver à la Bohémienne qu'elle n'est qu'une fourbe, il dit qu'il prétend l'éprouver. Il lui demande d'abord l'année, le mois, le jour & l'heure de la naissance de Chrisante, à quoi Julie satisfait, au grand étonnement de ce dernier qui congédie Lisette, & Frontin, dans la peur qu'il a que la Bohémienne ne révèle devant eux ses secrets ou ses faiblesses. Lorsqu'ils sont sortis, Julie lui parle ainsi :

Baissez là les sinistres;

Ce n'est point à nos yeux qu'on peut voir
son cœur;

La superstition tout entier vous domine.

Vous la cachez par point d'honneur;

Mais dans le fond, c'est son pouvoir vain-
queur,

Qui vous guide & vous détermine.

Chrisante en convient, & lui de-
mande le secret.

J U L I E.

Vraiment il faut que je le garde
A d'autres malades qu'à vous ;
Pour peu que dans Paris je fusse babillarde ,
On verrait la discorde habiter parmi nous.
Combien d'Amans , combien d'Epoux ,
Sous la trompeuse sauve-garde
Des caresses & des yeux doux ,
Connaîtraient qu'en amour le crédule hasarde
Mille fois plus que le jaloux !
Que de faux Dévots , de faux Braves ,
De gens de fausse probité ,
Seraient dans de rudes entraves ,
Si je faisais parler la vérité !
Combien de Prudes révérees ,
Perdraient le droit d'abuser les esprits ,
Et verraient changer en mépris ,
L'estime où les mettaient de vaines simagrées !
Que d'Agnès qu'en cachette on mitonne , on
poursuit ,
En les croyant timides ou novices ,

Et qu'on poursuivrait à grand bruit,
Si de leurs mœurs je donnais les indices.

Lorsqu'après avoir ainsi préparé Chrisfante, Julie en vient à l'article du mariage qu'elle veut lui faire approuver, il se doute qu'elle a été envoyée de la part de son fils, & lui dit qu'il ne suffit pas pour mériter sa confiance d'avoir sçu lui dire le jour de sa naissance, mais elle lui rappelle que dans sa jeunesse il a tenu la même conduite que son fils, & que c'est à tort qu'il le blâme.

Chrisfante est étonné.

J U L I E.

Souvenez-vous de la pauvre Isabelle;
De vos moyens pour la persuader
A suivre un Amant infidèle,
Quand votre père, à vos desirs rebelle,
Refusa de vous l'accorder.
Quel respect eûtes-vous pour sa toute puissance?
Vous ravîtes l'objet dont vous étiez épris,
Après avoir séduit son innocence.
Mais de son rendre amour, hélas! quel fut
le prix?
Six mois après, le plus lâche mépris

Fit éclater votre inconstance :

Elle en mourut.

CHRISANTE, *à part.*

Jé suis tout confondu !

J U L I E.

De votre fils au moins l'ardeur est généreuse ,

Il rend à ses sermens tout ce qui leur est dû ,

Et ne les trahit point par sa fuite honteuse.

Laissez agir sa probité ,

Ou redoutez l'àpre colere

Du Ciel vangeur , dont l'équité

Veut laver par le fils , la cruauté du pere.

C H R I S A N T E.

Ah ! ne m'accablez point d'un affreux souve-
nir ;

C'est assez du remords qui me mine & me
ronge ;

Le jour , la nuit , souvent en songe.

Mon esprit est forcé de s'en entretenir.

Jé ne le cèle point , votre savoir m'étonne ,

Car depuis plus de cinquante ans ,

La chose est arrivée , & même dans ce tems ,

Mon cœur ne l'a jamais confiée à personne.

Chrisante est touché des repro-
ches de la Bohémienne , mais rien ne

peut vaincre son opiniâtreté. Valentin a plus de succès dans l'acte suivant, dans le personnage du Chirurgien habile, dans lequel il s'avise de se faire présenter.

De toutes les peurs qu'on a faites à Chrisante, celle de lui persuader qu'il est malade, a pris le plus d'empire sur son esprit. Le but de Valentin est de lui persuader que sa colere contre son fils & contre sa bru dérangent les ressorts de son tempérament, au point de le faire mourir, peut-être même avant la fin du jour.

Damon ne peut consentir qu'on expose son pere à un péril que la crainte de la mort peut rendre véritable, & voyant Lisette & Frontin se moquer de sa frayeur & poursuivre malgré lui leur entreprise, il veut désabuser son pere qui refuse de l'écouter, se met en colere sur ce qu'il soutient qu'il n'est pas malade, croit que ce qu'il en dit, est pour l'empêcher de prévenir les progrès du mal & le chasse.

Damon qui craint véritablement pour son pere, court avertir M. Hidropoplex son Médecin. Ce Docteur arrive & soutient à Chrisante que sa maladie est un dérangement de cerveau. Il lui

parle ensuite du bon naturel de son fils & de la véritable douleur qu'il ressent de l'état de son père, ce qui fait croire à ce vieillard soupçonneux, qu'ils sont d'accord ensemble.

Lisette emmene presque de force M. Hidropoplex pour essayer de lui persuader en particulier, qu'il faut flatter la manie de son maître qu'il va mettre au désespoir, s'il continue de l'obstiner.

A peine le Docteur est-il sorti, que Valentin paraît sans savoir qu'il y ait un Médecin dans la maison. Il était attendu avec impatience par le vieillard, à qui on l'avait annoncé comme un homme miraculeux; au milieu de leur entretien, le Médecin qui n'a pu goûter les raisons de Lisette, revient en dépit d'elle & a une scène très-vive avec Valentin, qui soutient très-bien son personnage.

HIDROPOPLEX, *montrant*
Valentin.

Il est bien insolent d'oser ici paraître
Sans qu'un Médecin l'ait mandé.

VALENTIN.

Vous me parlez d'un ton bien décidé;

Y iv

Attendez pour trancher du Maître,
Que notre Procès soit vuïdé,
Et qu'il vous donne droit de l'être.

HIDROPOPLEX.

Il vous sied bien, Champion de bibus,
Que nous ayons soumis au plus mince exer-
cice,
De pousser à la fois l'insolence & l'abus,
Jusqu'à prétendre en lice

Comment vous nomme-t-on ?

VALENTIN.

Je m'appellè Trombus.

HIDROPOPLEX.

Ah ! voilà des armes parlantes,
Vous montrez par ce nom heureux,
Combien il serait dangereux
De se fier à vos mains ignorantes.

VALENTIN.

Les vôtres sont impertinentes,
Et font bien plus de mal par leurs mauvais
écrits,

Que je n'en fait avec mes bistouris.

HIDROPOPLEX.

Prophane, respectez la Faculté Salubre.

VALENTIN.

Dites plutôt la Faculté Lugubre.

HIDROPOPLEX.

Savez-vous raisonner ?

VALENTIN.

Non, mais je sais guérir.

CHRISANTE.

C'est le point principal.

Hydropoplex entreprend de prouver à Valentin, qu'on ne peut guérir si l'on ne fait raisonner.

VALENTIN.

Nego.

Jé vais vous prouver, sans réplique,
Que votre théorie avec tout son fracas,

Ne saurait valoir ma pratique.

Arrachez-vous à la loi du trépas,

Tous ceux que vous traitez de façon méthodique ?

En conscience . . . là . . . voyez, n'en meurt-il pas ?

HIDROPOPLEX.

Oui, vraiment & beaucoup.

Y. w.

VALENTIN.

Ainsi vos conjectures

Et tout le galbanum que vous savez donner ,

Me font tirer des conséquences sûres ,

Que vous n'avez appris qu'à fort mal raison-
ner.

CHRISANTE.

L'argument est en forme , on ne peut y ré-
pondre.

VALENTIN.

Ce n'est pas la première fois.

Que j'ai su rabattre & confondre

.. .. .

CHRISANTE, à *Valentin*.

D'être traité par vous , je meurs d'impatience.

(montrant le Médecin) renvoyons-le.

VALENTIN.

Ho non , je veux auparavant :

Que vous voyez jusqu'où va la science ,

Où bien plutôt l'abus de son art décevant :

Monsieur le raisonneur , tout gonflé de fa-
mée ,

Quel est le mal dont Monsieur est atteint ?

HIDROPOPLEX.

Me convient-il de desecndre, Pigmée,
Jusqu'au néant où vous êtes astreint ?
N'importe, débrouillons, s'il peut m'être pos-
sible,
L'épais brouillard qui vous cache le jour.

VALENTIN.

Bon, nous allons voir clair tout comme dans
un four.

HIDROPOPLEX.

Établissons d'abord un principe plausible.
Vous conviendrez bien entre nous,
Que pour peu qu'en es tends on cheminée, on
contemple,
On rencontre souvent des fous.

VALENTIN.

Vraiment vous en donnez le principe & l'exem-
ple.

HIDROPOPLEX.

Qu'on les connaît à des signes marqués,
Que nous nommons diagnostiques ;
Que ces signes sont expliqués
Par des raisonnemens en forme & didactiques.

VALENTIN.

Rassons.

Y vj

HIDROPOPLEXE

Je soutiens donc, & je le soutiendrai,
Contre quiconque entreprenne l'attaque,
Qu'il est fou.

CHRISANTE, en colère.

Je suis fou !

HIDROPOPLEXE

Même hypochondriaque.

VALENTIN

Monsieur Hidropople, ne laud. Je vous dirai
Que vous n'êtes qu'un maniaque.
Cet homme a le grain faim, & de paranoïa.
Trombus,
Il n'est qu'hypothèque d'un Céléberrime.

CHRISANTE à Valentin.

Ha ! venez que je vous embrasse,
Je vous devrai l'honneur, la vie & la santé.

MÉDECIN

Lorsque le Médecin est sorti, Va-
lentin voyant le crédit qu'il a pris sur
l'esprit de Chrifante, & la confiance
qu'il a eue lui inspirer, profite de ces
heureuses dispositions, pour le forcer
à reconnaître le mariage de Damon.
Chrifante hésite, mais Trombus le me-

mace de l'abandonner, dans la crainte que son obstination ne le fasse mourir en la présence du Chirurgien, ce qui nuirait beaucoup à sa réputation. Le vieillard se détermine enfin, & son consentement termine la Piece.

Cette Comédie, qui est de Romagnesi, fut interrompue après la première représentation; par l'indisposition d'un Acteur; elle fut reprise quelque tems après avec une sorte de succès, qu'elle dut aux détails plaisans dont elle est remplie; mais elle a toujours paru froide & décolorée, ce qui vient nécessairement des différentes ruses, employées pour vaincre l'opiniâtreté du vieillard, & qui se succèdent sans liaison & sans intérêt.

Le Théâtre Italien fit sa clôture par Samsen, suivi d'un compliment prononcé par Antonio Catolini, nouvel Atlequini, qui profita de cette occasion pour demander la bienveillance du Public, auquel il récita l'Apologue suivant :

Un Jardinier fameux cultivait un Parterre, ..
Qu'il variait d'éclatantes couleurs.

Au milieu des plus simples fleurs,
 Brillait mainte Plante étrangère ;
 L'art à la nature était joint,
 Et tous deux ne s'offusquaient point.
 L'Artiste meurt : la carrière est ouverte :
 L'Italien, le Français,
 Viennent faire leurs essais
 Pour réparer cette perte.
 Tout deux sont différens ; le premier n'entend
 pas
 A cultiver les fleurs de nos climats.
 A l'autre ce serait folie
 De vouloir cultiver les fleurs de l'Italie.
 Que faire dans un pareil cas ?
 Messieurs, (1) conservez-les tous deux ; je vous
 supplie ;
 Ils travailleront sous vos yeux,
 Et leurs soins divisés, n'en agiront que mieux.
 Tous deux pourront vous satisfaire,
 Avec vos conseils & le temps.
 C'est vous qui formez les talens,
 Vous en êtes le but ; heureux qui peut vous
 plaire !

Catolini avait déjà harangué le Pu.

(1) Il entendait parler d'Antonio Constantini, qui jouait dans les Pièces Italiennes, &c. au Théâtre Italien jusqu'en 1741.

blic, lors de son début en 1736, & ce fut cette fois aussi inutilement que la première, il ne fut point reçu.

LES DEUX ANNEAUX MAGIQUES.

*Canevas Italien en trois actes, 16 Mai
1740.*

MA^RI^O, jeune homme d'une famille honnête, mais assez dérangée, a deux maîtresses, Flaminia & Silvia, dont il est également amoureux.

Arlequin ne pouvant être payé de deux cens écus que Mario lui doit, obtient une sentence pour le faire mettre en prison.

Mario en est averti; il a recours à deux bagues qu'il a eues autrefois d'un fameux Magicien. Leur vertu est telle, que si quelqu'un a mis l'une de ces bagues à son doigt, il est pris par tous ceux qui le voyent pour celui qui porte l'autre bague, & ce dernier prend également la figure de celui à qui il a donné la première bague.

Mario trouve le secret de faire tomber, par une fourberie de Scapin, son

Valet, une des deux bagues entre les mains d'Arlequin, qui sur le champ, prend aux yeux de tout le monde, la figure de Mario, & celui-ci prend celle d'Arlequin. Ainsi Arlequin est arrêté par les mêmes gens qu'il avait chargé d'arrêter Mario. Cette équivoque, qui est continuée très-souvent dans le cours de la Piece, forme plusieurs scènes très-plaisantes, dans lesquelles Arlequin est pris pour Mario par Flaminia & par Silvia ses Maîtresses. Rosette, Maîtresse d'Arlequin, prend Mario pour son Amant; & Pantalon, pere de Mario, trompé par la vertu des deux anneaux magiques, lui donne l'argent qu'il croit donner à Arlequin, pour empêcher qu'on ne mette son fils en prison. La bague d'Arlequin passe successivement entre les mains du Docteur & de Lelio, ce qui forme un nouvel incident qui se dénoue enfin par le mariage de Mario & de Flaminia, par celui de Lelio avec Silvia, & d'Arlequin avec Rosette.

Antonio Constantini, dont nous venons de parler, joua supérieurement le rôle d'Arlequin dans cette Piece, & ne fut pas moins applaudi dans celle dont nous allons donner l'extrait.

LE NAUFRAGE D'ARLEQUIN.

*Canevas Italien en trois actes, suivis
chacun d'un Divertissement, 11 Juin
1740.*

PANTALON, Marchand Vénitien, avait un fils & un neveu, qui lui furent enlevés fort jeunes par le Docteur, son plus grand ennemi, & qui les conduisit en Arcadie. Ce Docteur qui se piquait d'Astrologie judiciaire, remplit ce Pays de Lutins & de Follets, qui désolaient tous ceux qui osaient y aborder.

Pantalon, toujours en peine de son fils & de son neveu, prend la résolution d'aller les chercher dans le Levant, où il avait eu dessein de les envoyer; il est accompagné de deux domestiques, Scapin & Arlequin. Après quelques jours d'une navigation heureuse, ils sont accueillis d'une tempête, & font naufrage sur les côtes d'Arcadie; mais échappés à la mort dont ils étaient menacés, ils sentent vivement les besoins de la vie qui les poignent, & ils avancent dans les terres.

pour y chercher du secours : ils sont d'abord épouvantés par plusieurs aventures effrayantes que le Docteur ne manque pas de leur susciter par son art magique ; ils apprennent enfin que les habitans du Pays doivent venir au Temple présenter des offrandes aux Divinités de ce Pays ; ils entrent dans le Temple , renversent les idoles qu'ils y trouvent , & se mettent à leur place ; Scapin occupe la niche où est la figure de Jupiter ; Pantalon , en femme , occupe celle de Vénus , & Arlequin celle de Cupidon.

Les Bergers & les Bergeres arrivent en grande pompe pour présenter leurs offrandes , qui consistent en fleurs , en fruits , en fromages de Milan , en saucissons de Boulogne.

Les nouvelles Divinités rendent des oracles burlesques. Les Bergers s'aperçoivent enfin de la fourberie : les Dieux ont peur , se sauvent & sont poursuivis ; le Grand-Prêtre qui arrive aux cris des Peuples , arrête Arlequin , & ordonne qu'on lui coupe la tête pour avoir profané le Temple. Au moment de l'exécution , le Docteur arrive avec sa baguette , de laquelle il touche le bras levé pour abattre la tête d'Arlequin , tout l'appareil disparaît & l'Air

rel se change en une table couverte des mets les plus exquis.

Le fils & le neveu de Pantalon surviennent avec deux nieces du Docteur, qui ont vraisemblablement été amenées par magie. Pantalon arrive aussi ; reconnaissance de part & d'autre, le Docteur avoue à Pantalon qu'il a enlevé son fils & son neveu ; mais ceux-ci conviennent à leur tour, qu'ils n'en ont reçu que de bons traitemens. Ils supplient Pantalon de consentir à leur union avec les nieces du Docteur, qui promettent de renoncer à la magie, & la Piece finit par le double mariage des Amans, & la réconciliation de Pantalon avec le Docteur.

Le fonds de cette Piece est le même que celui de l'Arcadie enchantée, jouée le 13 Février 1717 avec beaucoup de succès ; elle n'en eut pas moins sous cette nouvelle forme, & le sieur Carlin y fit depuis grand plaisir.



SECOND DEBUT DE
THERODAK.

Le faible début de Catholini fut suivi d'un autre qui ne fut pas plus heureux. Ce fut celui de Thérodak, qui parut dans l'Embarras des richesses & les Billets doux. Cet Acteur avait déjà paru au mois de Septembre 1737, & ne fut pas plus goûté cette fois ; il est incroyable, ce qu'il parut d'Arlequins en l'espace de trois ou quatre années ; il semblait qu'ils sortaient des cendres de Thomassin ; mais semblables à ces ombres qui se forment des exhalaisons des tombeaux, & que le moindre souffle dissipe, le sifflet du Parterre les faisait bientôt disparaître. Quelques-uns reparurent à plusieurs reprises, mais celui qui nous reste aujourd'hui, fut seul jugé digne de remplacer celui que l'on regretterait alors, & l'on sait assez s'il a continué de mériter la bonne opinion que le Public avait conçue de ses talens.



LA JALOUSIE IMPRÉVUE.

Comédie en un acte en prose, 16 Juillet 1740.

MONSIEUR & Madame Lisimon, suivis de Rosette, ouvrent la scène, & disent qu'ils ne veulent plus que Lelio, à qui ils destinaient Julie, vienne chez eux désormais. Des rapports peu avantageux qu'on leur a faits sur le compte de ce jeune homme, ont causé ce changement de leur part, & la Soubrette qui est dans ses intérêts, veut entreprendre sa défense.

ROSETTE.

Par ma foi voilà d'étranges choses ! quels sont donc ses beaux rapports, que l'on vous a faits ? Lelio mène une vie libre & agréable ; faut-il donc à son âge qu'il se conduise comme un Caton ? Il court après quatre ou cinq femmes à la fois ; eh bien, il ne les attrappe pas toutes apparemment.

M. Lisimon la traite d'impertinente, ne démord point de ce qu'il a résolu, & Madame Lisimon lui dit : Allez,

Monsieur, je prendrai de si bonnes mesures, qu'il ne sera plus question ici de Lelio. Je ne veux pas même que de sa part on reçoive le moindre message ; & si j'apprends. C'est à vous, plus qu'à personne, à qui je veux parler., Mademoiselle Rosette.

Monsieur & Madame Lisimon se retirent, & la Suivante restée seule, se promet bien de ne leur point obéir. Julie arrive, & Rosette lui apprend que son mariage est rompu ; mais elle la console en même tems de son malheur, en lui promettant tous les secours qui dépendront d'elle.

Julie étant partie, Lasseur, Valet de Lelio arrive, sortant d'un cabaret où il a mis son peu de raison en déroute. Il cherche long tems dans ses poches une lettre de son Maître, à Julie ; il croit l'avoir oubliée ; Rosette a beau le presser de s'en aller, de peur qu'on se le voye ; il s'obstine à chercher sa lettre, il la trouve enfin, mais par malheur, Madame Lisimon voyant que Rosette lui obéit si mal, lui demande ce que c'est que cette lettre. Rosette ne sachant comment se tirer d'affaire, lui répond au hasard :

C'est à vous même que Laffeur m'a dit de la remettre. M. Lifimon arrive inopinément, en disant que les rapports qu'on lui a faits du dérangement de son prétendu gendre, viennent de lui être confirmés, & Madame Lifimon lui apprend que s'il veut mettre quelque ordre dans sa maison, il doit commencer par renvoyer une coquine de Servante, qui reçoit un billet de Lelio pour sa fille, & a l'effronterie de lui dire qu'on le lui a donné pour elle-même.

Lifimon étonné de l'effronterie de Lisette, prend la lettre & la lit tout haut. Elle est conçue en ces termes:

« Seriez-vous complice du coup mortel que l'on me porte aujourd'hui? Et
» croiriez-vous ce que l'on débite sur mon compte? Non, à votre âge, &
» de l'heureux naturel dont vous êtes, on a un sentiment pur, qui ne fait
» point juger fausement: songez quelle
» doit être ma douleur, quel moyen employerai-je à présent pour vous voir?
» Celui de qui vous dépendez, a eu long-tems de moi une opinion qui m'était
» bien favorable; faut-il que de malheureux discours m'aient noirci dans son
» esprit? Moi, aimer toutes les femmes!

» toutes me sont indifférentes ; une seule
» m'est chère ; mais si chère , que je
» mourrai plutôt que de l'oublier , &
» que je mériterai sa tendresse en dépit
» des jaloux ».

Cette lettre qui fait le nœud de la Pièce , produit un effet que Madame Lisimon n'a eu garde de prévoir , & c'est apparemment ce qui a autorisé l'Auteur , à intituler sa pièce la Jalousie imprévue. M. Lisimon sent à chaque mot ce qu'il n'a jamais senti ; mais , dit-il , à Madame Lisimon :

Lisette vous a dit que c'est à vous que cette lettre s'adresse. . . . De quel coup suis-je frappé ? . . . Plus je relis. . . . Comment diable ! . . . Il faut s'attendre à tout de la part d'un libertin. Il répète tous les mots équivoques de cette lettre ; jaloux ! une seule m'est chère ! d'une femme ! une seule femme ! jaloux en dépit des jaloux ! je n'y vois plus de doute ; le sens est clair par-tout , & c'est à vous Madame. . . . Madame Lisimon a beau lui dire qu'il extravague ; sa jalousie va toujours son train. Il croit toujours voir de nouvelles clartés dans les termes les moins susceptibles ; des applications qu'il imagine. Il se retire jaloux à la rage. A peine est-il sorti ,
que

que Lelio entre pour se justifier auprès de Madame Lisimon. Elle tremble que son mari ne prenne de nouveaux soupçons en la voyant auprès de lui; elle le conjure de se retirer; il se jette à ses pieds pour la prier de l'entendre; elle s'enfuit en s'écriant *A mea genoux, miséricorde.* Ces cris, & cette fuite jettent Lelio dans la plus grande surprise; & Rosette qui arrive, lui demande d'où peuvent venir tous les bruits qu'on répand sur son compte; Lelio lui apprend que c'est une de ses anciennes Maîtresses, qui, piquée de se voir préférer une Rivale, ne cesse de le noircir pour le faire congédier par toutes celles à qui il pourrait adresser ses vœux.

Rosette lui apprend à son tour l'effet que sa lettre a produit, & la jalousie imprévue de Lisimon. Elle lui apprend encore qu'elle vient d'être congédiée par Madame Lisimon, mais qu'elle ne désespère pas de se faire rappeler par le mari, dont elle veut flatter la jalousie. Comme elle cherche des moyens de servir Lelio, & qu'elle commence à lui en offrir quelques uns, M. Lisimon arrive, tourmenté par son démon de jalousie, ce qui empêche Rosette de s'expliquer avec l'Amant de

Julie ; elle le fait cacher pour entendre le jaloux.

M. Lisimon interroge Rosette sur le billet qui a troublé sa raison ; il lui demande s'il est vrai qu'il s'adressait à sa femme. Mais il n'en peut rien savoir, si ce n'est qu'elle n'a rien à dire, puisqu'on la renvoie.

Cette réponse, qui est tout au plus équivoque, paraît très-concluante à M. Lisimon ; la femme arrive, il lui fait subir un interrogatoire des plus comiques. Plus Madame Lisimon se justifie, plus son mari la croît coupable.

M. LISIMON, *à part.*

Voyons, tâchons de l'aider à m'expliquer la chose (à sa femme). Oh ça, ma femme, quand il venait, par exemple, il vous faisait des politesses, & vous les receviez ?

M^{de}. LISIMON.

Je les recevais, parce que je n'imaginai pas que je dusse faire autrement, avec un homme destiné à ma fille. Depuis votre injuste soupçon, j'en ai agi différemment.

Elle lui avoue qu'il est revenu, & qu'elle lui a parlé. Cet aveu sincère

acheve de le confirmer dans ses soupçons jaloux.

Toutes réflexions faites, il croit qu'il y a des mesures à prendre, pour ne pas ébruiter une rupture, qui publierait son déshonneur. Il ordonne à sa femme de revoir Lelio, mais pour l'accabler de mépris.

La jalousie du pere passe jusqu'au cœur de la fille, qui vient demander à sa mere s'il est vrai que Lelio soit assez perfide pour oser l'aimer, après lui avoir juré à elle une fidélité éternelle.

M. LISIMON.

Ma fille, quand on a eu le malheur d'écouter des impertinences, il ne faut pas du moins être assez sotte pour venir les rapporter.

Julie n'est point satisfaite de cette réponse, & l'imbroglia est poussé si loin par les conseils de Rosette, que Lelio vient faire une espece de déclaration d'amour à la mere en présence de la fille, & ce n'est pas sans dessein que la Suivante rusée, l'a forcé à cette démarche.

Rosette a appris de M. Lisimon, que sa fureur jalouse l'a porté jusqu'à

faire appeller en duel son Rival ; mais comme elle entrevoit qu'il commence à s'en repentir , elle lui offre un moyen moins dangereux.

ROSETTE.

Je pense à une chose bien simple , qui d'abord ne se présentait pas à mon esprit. En vérité la tête tourne en de pareilles occasions , & à peine avons-nous le tems de nous reconnaître. Si quelqu'un qui vous inquiéterait , devenait votre gendre , apparemment vous cesseriez d'en être jaloux. Lelio ayant paru rendre des devoirs à votre fille , malgré quelques soupçons que vous avez sur sa conduite , que ne le forcez-vous de l'épouser ? M. Lisimon est d'abord bien éloigné de suivre ce conseil de Rosette , ne fut-ce que par rapport à sa fille , qui aurait beaucoup à souffrir d'un mari à qui on la donnerait , malgré l'amour qu'il aurait pour un autre. Mais , poursuit-il , quand je voudrais l'y forcer , l'accepterait-il ? Vraiment , tu ne fais pas comme pense cette espece de gens-là ; ils ne veulent rien d'honnête , ni de légitime.

Quoique ce conseil de Rosette ait d'abord été mal reçu , il n'a pas laissé

que de faire impression dans l'esprit de Lisimon, qui à la fin, aime mieux prendre ce parti, que de se faire tuer par un Rival plus adroit & plus vigoureux que lui. Lelio instruit Madame Lisimon, qui propose le mariage conseillé par Rosette : après quelques feintes démonstrations de ne vouloir point s'engager dans les nœuds du mariage, Lelio veut bien y consentir pour le bien de la paix, & la tendre Julie lit dans ses yeux qu'il en fait son plus grand bonheur dans le fond de l'âme.

Cette Piece qui est de Fagan, fut très-bien reçue ; on la trouva agréablement écrite, & vivement intriguée.

DEBUT DE ROCHARD.

Le 22 Oct. 1740, le sieur Rochard débuta à Fontainebleau par le personnage de Marton, dans la Comédie de la quatre Étoiles. Il débuta ensuite à Paris, le 19 Novembre, dans le Superstitieux, par le rôle qui donne le titre à cette Piece, & fut reçu au mois de Décembre de la même année. Ses succès dans le chant & dans la déclamation, sont trop présents au Public,

pour avoir besoin de lui rappeler cet Acteur, qu'il regrette encore dans les rôles chantans, qui demandent plus de naturel que le ton ordinaire de l'Opéra-Comique.



L'ÉPREUVE.

*Comédie en un acte en prose.**19 Novembre 1740. (1)*

LUCIDOR étant tombé malade dans une de ses terres, y est devenu amoureux de Marianne, fille de Madame Desmarrias sa Fermière. Cet amour est le fruit de sa reconnaissance. L'aimable Marianne lui a paru si sensible à sa maladie, & si empressée à sa guérison, qu'il a cru devoir se flatter de ne lui pas être indifférent, ce qui le détermine à la demander en mariage à sa mère, malgré l'inégalité de leur condition.

Prêt à faire une démarche dont il doit attendre tout le bonheur de sa vie, il veut par délicatesse, s'assurer du cœur avant d'obtenir la personne : ce sentiment qui le porte à faire l'épreuve qui donne le titre à la Pièce, fait craindre à Lucidor que Marianne n'aime en lui que ses richesses, & pour

(1) La scène se passe à la Campagne, dans une ferme appartenante à Lucidor.

pénétrer ce qui se passe dans le cœur de cette jeune personne, il ordonne à Frontin son Valet de chambre de se prêter à un stratagème qu'il a imaginé, & de passer non pour son Domestique, mais pour un homme riche, à qui il veut faire épouser Marianne. Frontin feint d'arriver de Paris. Il est habillé convenablement au rôle que son Maître exige de lui ; et il assure qu'il pourrait posséder la fille de la Fermière, sans se donner tant de soins.

Lucidor lui ferme la bouche sur tout ce qui peut déshonorer l'objet de son amour, & il le renvoie.

Dans la première conversation que Lucidor a avec Marianne, il lui apprend qu'il desire la marier avec un homme qui puisse la rendre heureuse. Il lui en fait le portrait d'une manière à lui faire penser que c'est de lui-même qu'il parle. Il lui présente une boîte remplie de bijoux, pour présent de nocce, qu'il lui donne en qualité d'ami. Marianne la reçoit avec plaisir, & se confirme de plus en plus dans la pensée, que l'époux & l'ami qui donnent le présent, ne sont qu'une même personne ; mais sa joie est bientôt détruite dans une seconde conversation, où il

même Lucidor qui lui est si cher, la détrompe de son erreur, en lui apprenant en termes trop intelligibles pour elle, que c'est à un de ses amis qu'il la destine, & que dans cette boîte qu'il lui a déjà donnée, elle trouvera le portrait d'une aimable personne qu'il veut épouser. A ce mot, Marianne paraît si faisie, qu'elle n'a pas la force de proférer une seule parole, mais la boîte qu'elle rend sur le champ à Lucidor, est une réponse assez énergique. Il ne peut plus retenir ses transports; il se jette à ses pieds, & lui déclare tendrement qu'il n'adore que la charmante Marianne. Madame Desmartins, qui arrive pendant qu'il est aux pieds de sa fille, ne fait que penser de ce qu'elle voit. Lucidor lui déclare son amour pour Marianne, & la prie de consentir à le rendre heureux, en l'acceptant pour gendre.

Nous ne donnons qu'un simple argument de cette Piece, quoiqu'elle soit très-agréable, & qu'elle ait fait le plus grand plaisir au Public; mais nous avons déjà éprouvé plusieurs fois la difficulté qu'il y a d'extraire les Pieces de M. de Marivaux. Pour peu qu'on se livre à rapporter un seul mot du dialogue, on se

trouve nécessairement obligé de transcrire toute la Scène : & conduit d'épigramme en épigramme , pleines de sel & de vivacité , au lieu d'un extrait, on a souvent fait une nouvelle édition de la Piece. Cette raison nous a empêché de parler de l'Episode de Blaise, jeune Fermier , qui prétend aussi à la main de Marianne. Toutes ces scènes sont fort comiques ; mais comme elles sont peu importantes au sujet , nous n'en rapporterons aucune , & nous finirons par le Vaudeville qui terminait la Piece.

VAUDEVILLE.

Maris jaloux , tendres Amans ,
 Dormez sur la foi des sermens ,
 Qu'aucun soupçon ne vous émeuve ;
 Croyez l'objet de vos amours ,
 Car on ne gagne pas toujours
 A la mettre à l'épreuve.

✕
 Avoir le cœur de son mari ,
 Qu'il tienne lieu d'un favori ,
 Quel bonheur d'en fournir la preuve !
 Blaise me donne du souci ;
 Mais en revanche , Dieu merci
 Je le mets à l'épreuve.

✕

Vous ; qui courez après l'Hymen ,
Pour éloigner tout examen ,
Prenez toujours fille pour veuve ;
Si l'Amour trompe en ce moment ,
C'est du moins agréablement :
Quelle charmante épreuve !



Que Mathuraine ait de l'humeur ,
Et qu'al me refuse son cœur ,
Qu'il vente , qu'il tonne , ou qu'il pleuve
Que le froid gèle notre vin ,
Je n'en prenons point de chagrin ,
Je somme à toute épreuve.



Vous qui tonnez dans vos filets
Chaque jour de nouveaux objets ,
Soit fille , soit femme , soit veuve ;
Vous croyez prendre & l'on vous prend.
Gardez-vous d'un cœur qui se rend
A la première épreuve.



Ah ! que l'Hymen paraît charmant
Quand l'Époux est toujours Amant
Mais jusqu'ici la chose est neuve :
Que l'on verrait peu de mariés ,
Si le sort nous avait permis
De les prendre à l'épreuve !



Cette Pièce eut beaucoup de succès, & le méritait; elle est la dernière qui ait été donnée au Théâtre Italien par M. de Marivaux, dont nous placerons ici l'histoire.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux naquit à Paris en 1688, d'un pere qui avait été Directeur de la Monnoie à Riom, en Auvergne, & qui était d'une famille ancienne dans le Parlement de Normandie. Ses ouvrages le firent connaître de bonne-heure. Ils respirent presque tous l'enjouement & la finesse, & supposent assez généralement une imagination vive & un caractère d'esprit singulier. Parmi les romans de sa composition, la Vie de Marianne, & le Paysan parvenu, occupent le premier rang; mais par une inconstance qui lui était particulière, il quitta l'un pour commencer l'autre, & n'acheva aucun des deux. Nous avons de lui sept volumes de Pièces de Théâtre, qui ne sont pas toutes du même mérite; celles dont la lecture paraît le plus justifier les succès, sont la *Surprise de l'Amour*, le *Legs* & le *Préjugé vaincu*, au Théâtre Français; ainsi qu'au Théâtre Italien, l'autre *Sur-*

préface de l'Amour, la Double Inconstance, & l'Épreuve.

M. de Marivaux, à ce qu'on peut juger, n'avait fait que de faibles études. On ne peut nier d'ailleurs qu'il ne fût né avec beaucoup d'esprit ; ce qui, à la vérité, ne suppose pas toujours un goût infail-
 lible. L'ignorance où il était des bon-
 nes sources, & le malheur qu'il eut de
 fréquenter très-jeune les Partisans d'une
 opinion très-oppoſée à la ſaine Littérature,
 lui firent néceſſairement commettre
 beaucoup de fautes. Nous mettons au
 rang de ſes principales erreurs l'impru-
 dence qu'il eut de ſe joindre au parti
 de M. de la Motte, dans la querelle
 des Anciens & des Modernes. Son
 aveuglement pour la nouvelle ſecte
 l'entraîna même à compoſer un Ho-
 mère travesti ; ouvrage répréhenſi-
 ble à tous égards, & qui ne paraît
 avoir échappé à la juſte cenſure des
 gens de goût, que par l'eſpece d'oubli
 où il eſt tombé dès ſa naiſſance. En
 eſſet, je doute qu'on puiſſe citer un
 exemple d'une entrepriſe plus biſarré,
 que celle de travestiſer les Œuvres d'Ho-
 mère, dans l'eſpérance de les faire tom-
 ber Scaron, du moins, ne s'égayâ ſur
 Virgile, que dans le ſeul but de s'a-

muser , & de faire diversion aux douleurs de la goutte. On doit même remarquer que ce Poëte burlesque entendait parfaitement son Auteur ; & il résulte de la lecture de sa traduction bouffonne, qu'il connoissait infiniment mieux les beautés de Virgile , que la plupart de ceux qui l'ont traduit sérieusement. Quelque mince que puisse paraître ce mérite , il est certain que , de ce côté là, notre Académicien n'eut jamais rien de commun avec l'Auteur enjoué du Roman comique. Les partisans de M. de Marivaux conviendront aussi qu'il serait fort à désirer pour sa gloire , qu'on ne l'eût jamais soupçonné d'une autre parodie également blâmable , intitulée *le Telemaque travesti* ; production honteuse que tout le monde lui attribua , malgré les efforts qu'il fit dans la suite pour la désavouer.

Le hasard préside souvent au choix de nos premières connaissances. Cette seconde éducation que nous recevons à l'entrée de notre carrière , dans les maisons où nous sommes admis , influe presque toujours sur notre façon de penser à venir. Un œil pénétrant appercevrait infailliblement , dans les écrits d'un Auteur , l'esprit des socié-

tés par lesquelles il a débuté dans le monde; celle de M. de la Mothe était sans doute très-dangereuse pour M. de Marivaux. On y pensait communément que l'esprit suppléait à tout. C'est avec de l'esprit que M. de la Mothe avait cru pouvoir remplacer les graces de Quinault, la naïveté de la Fontaine, & le sublime d'Homere. Ses Partisans avaient introduit la coutume de jeter du ridicule sur l'érudition, ce qui les consolait du malheur d'en manquer. L'illusion dans laquelle cette secte de beaux-esprits entraîna M. de Marivaux, paraîtra peut-être excusable, si l'on considère quelle était alors la réputation brillante de M. de la Mothe, apprécié aujourd'hui à sa juste valeur, & séparé par une barrière éternelle, des Ecrivains de génie.

De cet abus d'esprit, dénué des lumières du goût, naquirent chez M. de Marivaux, ces images incohérentes, cet amour des pointes, ces graces mi-naudieres, ce style alambiqué, qu'on a caractérisés dans ces deux vers :

Une Métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine.

Aussi la plupart des Pièces de cet Au-

teur ne réussirent d'abord que difficilement. Le gros du Public n'entendait point un langage qui venait de se reproduire dans quelques sociétés, & qui eût exigé, pour ainsi dire, un nouveau dictionnaire. Les connaisseurs délicats savaient à la vérité que ces façons de s'exprimer, qui semblaient alors nouvelles, n'étaient qu'un reste de jargon pros crit dans les *Précieuses* de Molière. En effet, les deux filles de Gorgibus, n'auraient peut être pas défini le sentiment d'une manière plus étrange que M. de Marivaux ne l'a fait dans ce passage tiré de Marianne : *Quest-ce que le sentiment ? C'est l'utile enjolivé de l'honnête ; malheureusement, dans ce siècle, on n'en jolivé plus.*

On ne se permettrait pas de citer une phrase si ridicule, si elle se trouvait isolée dans les Œuvres de M. de Marivaux, mais tous ceux à qui ses écrits sont familiers, savent bien que c'était là sa manière d'écrire, & même de s'énoncer ; c'est à cette affectation de style qu'il faut attribuer le jugement qu'en a porté M. de Voltaire, lorsqu'il fait annoncer, par une même trompette :

Vers de Danchet, Prose de Marivaux.

C'est ce jargon bizarre que M. de Crébillon fils avait si ingénieusement parodié, en faisant parler la taupe de Tassai. On prétend que M. de Marivaux lui-même en fut la dupe, & qu'il applaudit de très-bonne foi au verbiage de la Taupe, dont M. de Crébillon lui avait déguisé l'ironie.

Quoi qu'il en soit, le goût pour l'affectation subsista toujours dans M. de Marivaux. Il avait un faible pour les précieuses; il pardonnait difficilement à Molière, de les avoir ridiculisées. C'est du moins ce que l'on peut conclure de son antipathie pour les ouvrages de ce grand homme; antipathie qu'il avouait avec une sorte d'ingénuité.

Avec cette façon de penser, il eût été difficile à l'Auteur le plus spirituel de percer la foule même des Ecrivains médiocres. Heureusement pour M. de Marivaux, il rencontra les talens les plus propres à faire réussir le genre qu'il avait intérêt d'établir. La célèbre Silvia le déroba à la scène Française, & l'attacha, pendant plusieurs années,

au Théâtre Italien. Personne n'entendait mieux que cette Actrice, l'art des graces bourgeoises, & ne rendait mieux qu'elle le *saillonnage*, les *miévreries*, le *marivaudage*; tous mots qui ne signifiaient rien avant M. de Marivaux, & auxquels son style seul a donné naissance.

Une observation qui n'échappera pas aux gens de goût, & qui confirme l'idée qu'on vient de donner de cet Auteur, c'est qu'il chercha en quelque sorte toute sa vie, le genre auquel il devait s'appliquer. Preuve sensible qu'il n'avait pas reçu de la nature, cette impulsion vive qui fixe l'homme de génie à un genre déterminé. Après s'être essayé dans plusieurs Romans, sans les finir, il entreprit un ouvrage philosophique, sous le titre de *Spéctateur*; ouvrage très-inférieur au *Spéctateur Anglois*, dont il avait cru se rendre l'émule. Il voulut courir de même la carrière tragique. On a de lui *la mort d'Annibal*, Piece faible, mais à laquelle, du moins, on ne peut reprocher un succès disproportionné à son mérite; enfin il se dévoua plus constamment à la scène comique, dont il osa parcourir tous les genres,

caractères , intrigues , romans , sujets allégoriques , &c. Il tenta même le genre , alors nouveau , de M. de Sainte-Foix , mais la Muse de ce dernier Auteur était une Grace , & celle de son copiste une Précieuse.

On remarque d'ailleurs , dans les Pièces de M. de Marivaux , une monotonie qui suffirait seule pour justifier ce que nous avons dit ailleurs du cercle étroit de ses idées. Presque toutes ses Pièces sont des surprises de l'amour. Il semble avoir épuisé cette situation favorite à laquelle il revient sans cesse , & qui est l'âme de la plupart des Comédies qu'il a données aux deux Théâtres.

Les Comédiens Français ont de lui une Pièce manuscrite , sous le titre de *l'Amante Frivole* , que leur considération pour l'Auteur ne leur a pas permis de jouer. On ne put cependant refuser à cet Écrivain fécond , une place distinguée même parmi les Auteurs de mérite. Le 14 Février 1743 , il fut élu , d'une voix unanime , par l'Académie Française , long-tems avant l'Auteur de la Henriade. Il est mort à Paris au mois de Mars 1763 , dans la soixante-quinzième année de son âge.

Ses ouvrages sont en grand nombre
& les principaux sont : l'Homere tra-
vesti, ou l'Illiade en vers burlesques.

Les Effets de la Sympathie.

Le Spectateur Français.

Le Philosophe indigent, ouvrage
périodique.

La Vie de Marianne.

Le Payfan parvenu.

Pharsamon, ou les nouvelles Folies
Romanesques.

C'est le même qui a reparu sous
le titre du Nouveau Don-Guichotte.

Au Théâtre Français.

Annibal, Tragédie.

Le Dénouement imprévu, Comédie
en un acte en prose.

Liste de la Raïson, Comédie en
trois actes en prose.

La Surprise de l'Amour, Comédie
en trois actes en prose.

La Réunion des Amours, Comédie
en un acte en prose.

Les Sermens indiscrets, Comédie
en cinq actes en prose.

Le Petit - Maître corrigé, Comédie
en trois actes en prose.

Le Legs, Comédie en trois actes en
prose.

Le Préjugé vaincu, Comédie en un acte en prose.

La Dispute, Comédie en un acte en prose.

Au Théâtre Italien.

L'Amour & la Vérité, Comédie en trois actes en prose.

Arlequin poli par l'Amour, en un acte en prose.

La Surprise de l'Amour, Comédie en trois actes en prose.

La double Inconstance, Comédie en trois actes en prose.

La Fausse Suivante, Comédie en trois actes en prose.

L'île des Esclaves, Comédie en un acte en prose.

Le Triomphe de Plutus, Comédie en un acte en prose.

La Nouvelle Colonie, en un acte en prose.

Les Jeux de l'Amour & du Hazard, Comédie en trois actes & en prose.

Le Triomphe de l'Amour, Comédie en trois actes & en prose.

L'École des Meres, Comédie en un acte en prose.

L'Heureux Stratagème, Comédie en trois actes en prose.

La Méprise , Comédie en un acte en prose.

La Mere Confidente , Comédie en trois actes en prose.

Les Fausses Confidences , Comédie en un acte en prose.

La Joie imprévue , Comédie en un acte en prose.

Les Sinceres , Comédie en un acte en prose.

L'Épreuve , Comédie en un acte en prose.

Fin du quatrieme Volume.

